

HISTOIRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ

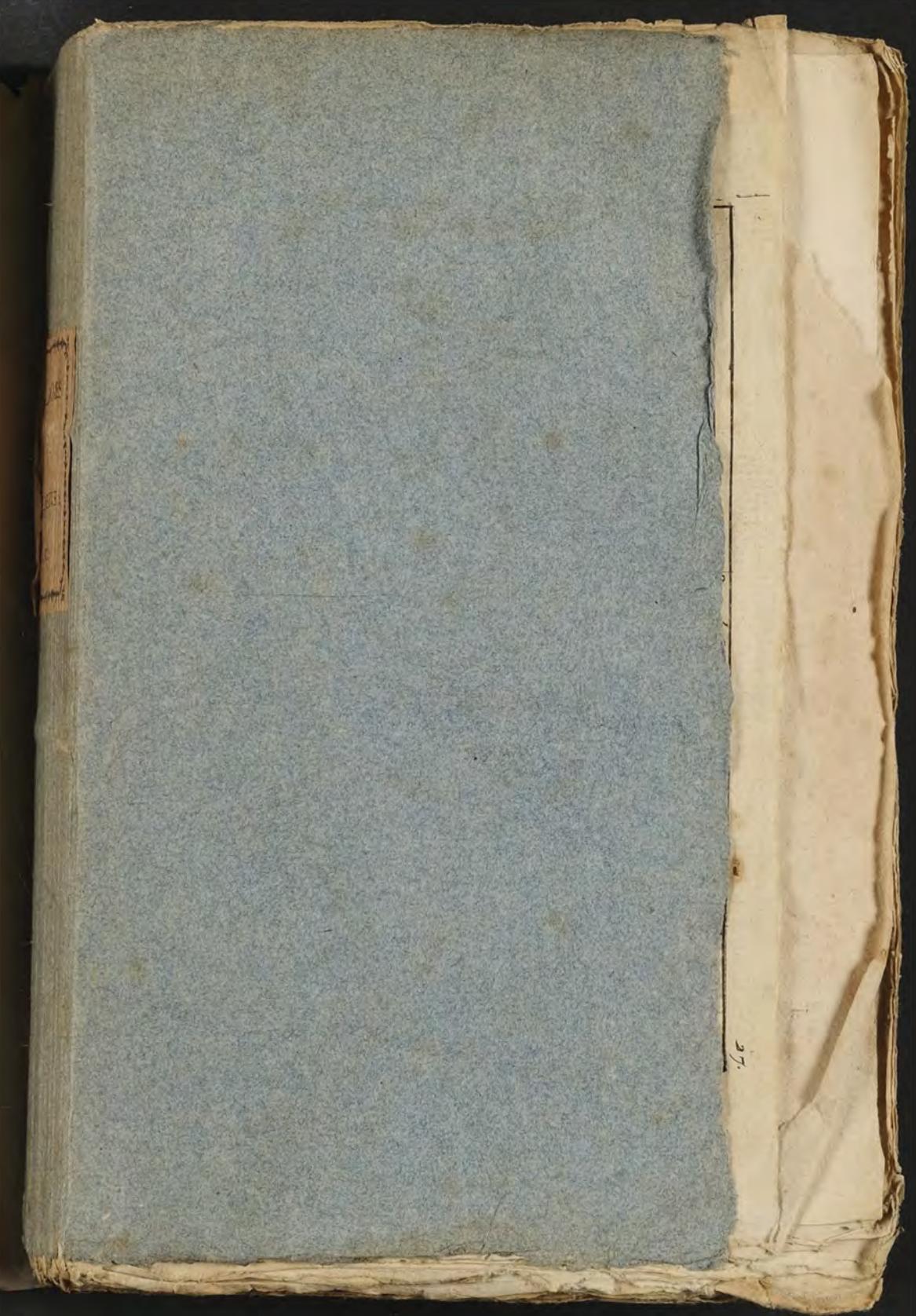
FRATERNITÉ

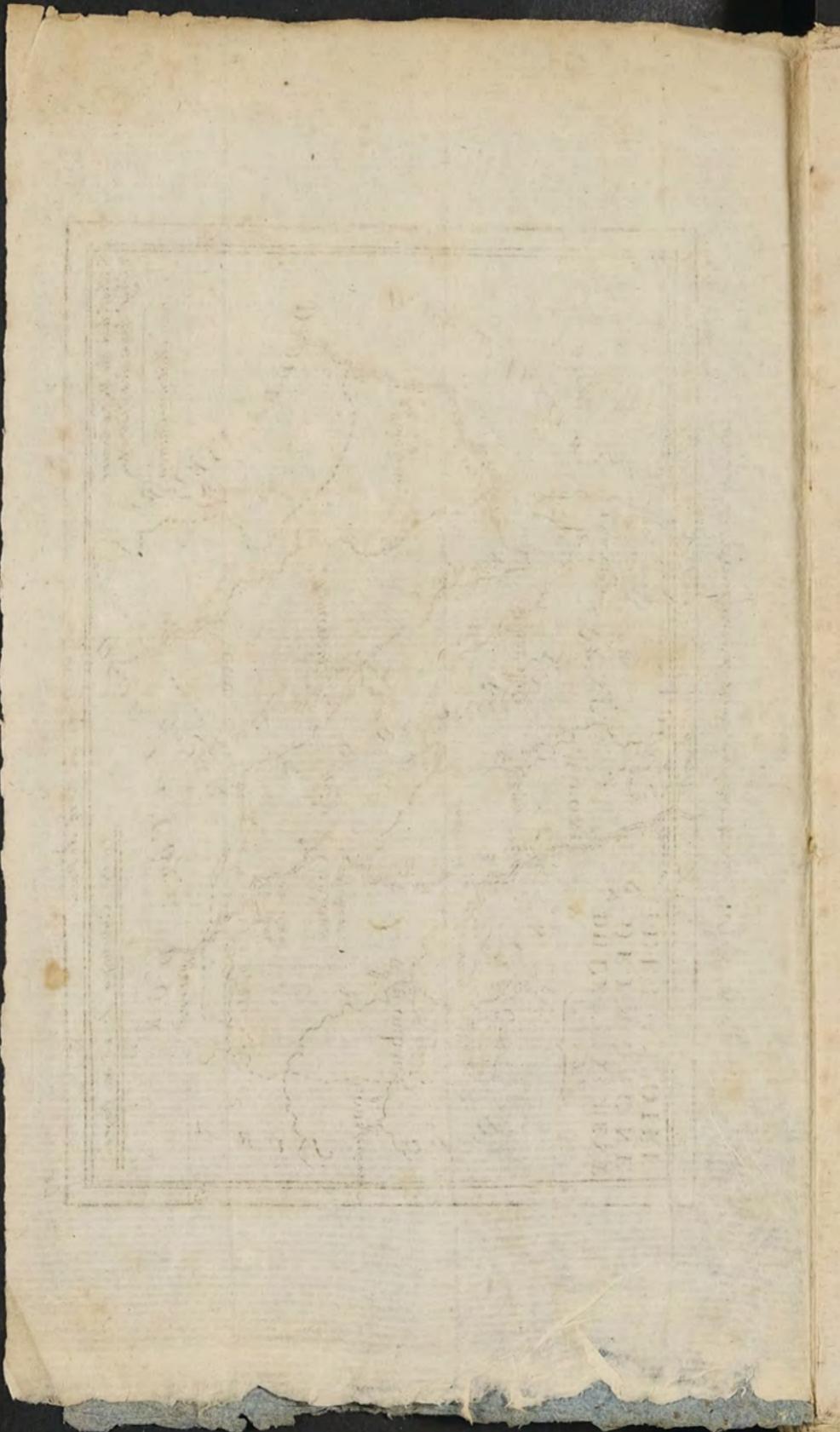
OU



JOHN JOY

1888



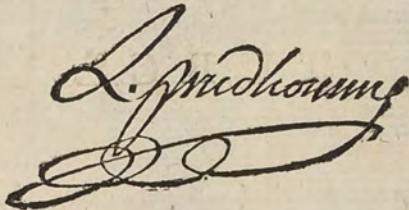


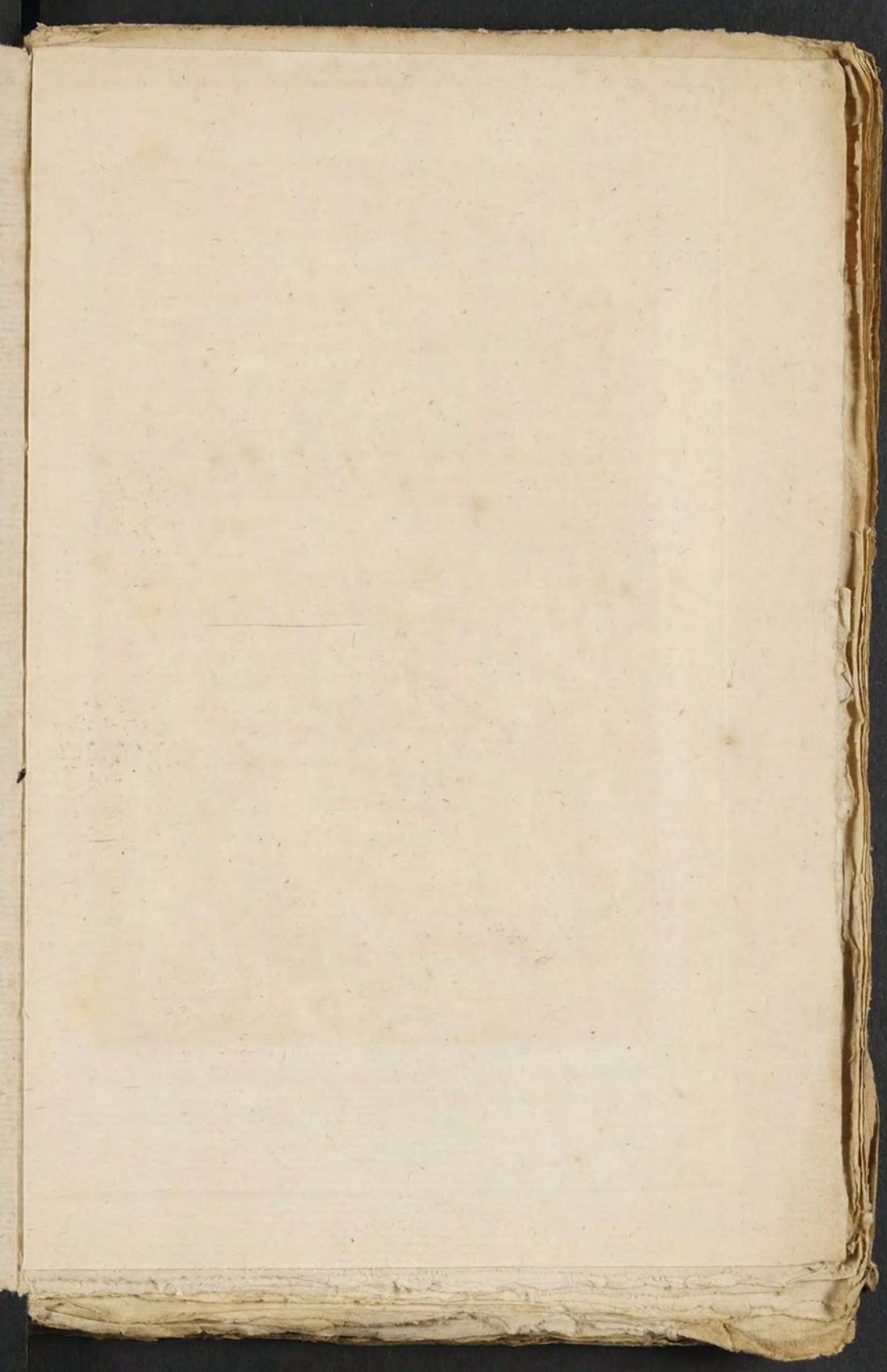
LES CRIMES
DES
EMPEREURS
TURCS.

Pour éviter que le public ne soit trompé par des éditions ~~com~~
trefaites et tronquées, je préviens que les exemplaires de la bonne
Édition porteront, outre mon chiffre au frontispice, ma signature
au *verso* de la première page.

Il paroîtra incessamment les crimes des Rois d'Angleterre, d'Espagne et de Sardaigne ; de Prusse, de Russie, de Suède, de Danemark, de Pologne, de Portugal, de Naples, etc. avec grand nombre de gravures représentant leurs principaux forfaits. Le premier besoin des Nations, pour devenir libres, est de connoître les crimes de leurs rois. Toutes les forces des despotes n'empêcheront pas que j'en répande dans leurs états des milliers d'exemplaires sous ma devise :

LIBERTÉ DE LA PRESSE ET LA RÉPUBLIQUE,
ou LA MORT.







*Mahomet II. fait ouvrir le Ventre à quatorze jeunes Enfans
qu'il accuse de lui avoir volé des Melons.*

Crinco des Empereurs turcs.

LES CRIMES
DES
EMPEREURS
TURCS.

DEPUIS
OSMAN I. JUSQU'A SÉLIM IV.

AVEC GRAVURES.



A PARIS,
AU BUREAU DES RÉVOLUTIONS DE PARIS
RUE DES MARAIS, F. G. N°. 20.

AN III DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

СИМФОНИЯ

СИС.

СИМФОНИЯ

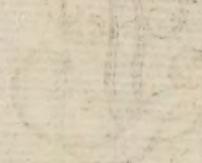
СИС.

СИС.

СИМФОНИЯ СИС.

СИС.

СИС.



СИС.

СИМФОНИЯ СИС.

СИС.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

QUELS sentimens de surprise, d'indignation et peut-être de découragement eussent éprouvés ces fiers Spartiates, ces Athéniens si vains de leur éclat, et les Romains qui ne voulaient de liberté que pour eux seuls, si on eût dit à ces peuples, à l'époque où ils brillaient le plus: un seul homme, un poignard d'une main, un livre dans l'autre, effacera de dessus la terre toute cette puissance que vous avez fondée, ne laissera rien d'entier de tous les monumens qui attestent votre gloire; vos descendans chargés de fers et gémissant sur les ruines de votre indépendance, seront les esclaves méprisés des successeurs d'un Arabe conducteur de chameaux. Les plus belles contrées de l'Europe et de l'Asie, honorées jadis par tant de héros, de sages, d'hommes de génie, appartiendront au despotisme le plus brutal et le plus absolu. Un peuple grossier, abruti encore par la débauche et orgueilleux de son ignorance, une longue pipe à la bouche, foulera non-

a iii

chalamment à ses pieds la cendre des hommes libres de la Grèce ; et la nature outragée dans ses plus beaux droits comme dans ses plus doux plaisirs , abandonnera les contrées où elle se plaisait le plus , à des hordes demi-barbares gouvernées par une poignée de monstres plus stupides encore que le dernier de leurs malheureux esclaves. L'endroit de la terre où se sont passées les scènes les plus sublimes du patriotisme deviendra le domaine de la tyrannie la plus absurde et la plus révoltante , et le séjour de la servitude la plus abjecte.

L'empire ottoman est l'un des plus vastes états du monde connu , et l'un des plus despotiques. Comment se fait-il que plus les associations d'hommes sont nombreuses , moins elles se trouvent libres ? l'inverse , ce semble , devrait avoir lieu. La superstition , il est vrai , est le principal nœud qui lie , tant bien que mal , toutes les parties du colosse politique soumis au Croissant. Le Koran a tout fait dans le principe , et maintient tout encore.

Mais le fanatisme religieux qui , dans les mains de Mahomet , fut l'instrument de la servitude , n'aurait-il pas pu devenir tout aussi bien celui de la liberté ; et si le légis-

lateur des Arabes en a eu le choix , il est digne de toute l'exécration attachée à son nom , pour n'avoir pas saisi l'occasion offerte à son génie de rendre aux hommes leur dignité première .

Le Koran est tout à - la - fois le code politique , civil , moral et religieux des Turcs . Quelle vaste carrière il ouvre aux commentaires des muphti et des docteurs chargés par le prince de l'expliquer sous ses yeux et dans le sens qu'il veut .

Peut - on s'étonner trop de voir des nations entières , dignes des lumières de la raison , s'obstiner à croire descendues du ciel des rapsodies telles que le Koran . Ce livre , qui sert de règle universelle à une multitude de peuples , n'a ni plan , ni liaison , ni but déterminé . Il est aussi fatigant qu'inutile à lire . On y rencontre de tems en tems de grands traits , pillés ça et là dans les traditions orientales . L'original arabe peut avoir le mérite du style ; c'est un livre classique , si l'on veut , pour les grammairiens du pays : mais un être raisonnable qui s'attache plus aux choses qu'aux mots , peut - il parcourir , sans rougir , un ramas de préceptes incohérents , lieux communs de morale inférieure .

au bon sens et à l'instinct naturel des pâtres errans, contemporains de l'auteur.

Admirons la bizarrerie de l'esprit humain: Lokmann, Saady et Pilpay, avec leurs belles paraboles, leurs apollogues sublimes, ne firent pas même secte: et Mahomet, qui sut à peine lire ce qu'on écrivit sous son nom, fonda un culte et un empire! Du moins que n'a-t-il réparé, sur la fin de sa mission, les fourberies et les actes de violence qui en assurèrent le succès! Une fois maître des esprits, que n'a-t-il fait taire en lui les conseils de l'ambition pour ne consulter que les droits de l'homme! Quel dommage qu'il n'ait usé de son ascendant vainqueur que pour substituer le fanatisme et l'esclavage à l'idolâtrie. Il eut pu ramener l'Asie et l'Afrique à la simplicité des mœurs indépendantes et pastorales des enfans d'Ismaël. Il se disait le représentant d'Abraham dans le temple de la Mecque; que ne faisait il revivre le siècle patriarchal: mais le caractère de Mahomet n'était qu'entreprenant et ambitieux. Plus pacifique, plus modeste, il n'eut rien fait qui put le tirer de la foug. Tout son talent était dans sa force ou dans son hypocrisie. Que conclure de ces observations historiques? C'est que les hommes sont apparemment nés

pour toutes les idolâtries. Ils ne s'en affranchissent d'un côté que pour y retomber de l'autre. L'instruction publique seule est le moyen lent mais sûr de faire révolution, c'est-à-dire, de ramener l'espèce humaine à la loi primitive et de lui rendre ses premiers droits. Hélas ! presque toutes les nations anciennes et modernes ont eu leur Mahomet, plus ou moins obscur ; heureusement tous ces hommes d'état, hypocrites et perfides, n'ont pas tous aussi bien réussi que le fondateur de l'empire et de la religion des Turcs. (1)

Rapprochement historique entre Mahomet et Robespierre.

(1) Qui le croirait ? A l'époque la plus remarquable par les progrès de la vraie philosophie et de la saine politique, dans la cinquième année de notre révolution, nous avons vu s'élever un moment une espèce de nouveau Mahomet. Malgré la distance énorme qui sépare Robespierre du législateur des Arabes, au génie près qui manquait absolument à l'avocat d'Arras, il y a plus d'un point de contact entre ce dernier et le prophète de la Mecque. Nés tous deux dans l'obscurité, l'un conduisait des chameaux et faisait un petit régoce avec les caravanes ; l'autre plaida d'abord de petites causes et concourut dans de petites académies de province. Tous deux s'adresserent à des femmes crédules et fort

Périsseut tous ces prétendus grands hommes,
Fléau des autres hommes qui les admirent et
les croient trop long-tems sur parole! Béni soit

communes pour la beauté, et commencèrent par les mettre dans la confidence ou du moins dans leurs intérêts : Mahomet captiva le cœur de la veuve d'un riche marchand ; Robespierre s'impatorisa dans la maison d'un menuisier à son aise. Tous deux s'appercerant que le moyen le plus expéditif et le plus sûr de se faire idolâtrer était de fonder un culte, ou plutôt de recrépir la croyance vulgaire, se donnèrent gratuitement pour les réformateurs de leurs siècles, et annoncèrent avec emphase et orgueil qu'ils se proposaient de ramener les hommes à la simplicité des mœurs antiques du pur théisme. Tous deux prêchèrent et mirent un moment la vertu à l'ordre du jour pour mieux cacher leur scélérité. A l'exemple de Mahomet, qui s'intitule le prophète d'un seul Dieu, Robespierre se donna comme un sage inspiré par un Ètre-Suprême. Pour arriver plus vite à son but, Mahomet proclama que son règne était ~~ce~~ lui de la force ; Robespierre aussi fit décréter que le caractère de la révolution étoit la terreur.

Mahomet, qui ne quittait jamais son livre et son glaive, répétait au peuple : ne lis que mon Alcoran ; ne te conduis que par les principes qui y sont contenus. Ne vois que par mes yeux, n'entends que par mes oreilles, ou bien j'exterme avec mon glaive et le sabre dont j'ai moi-même armé mes disciples bien aimés, devenus autant de soldats dévoués à ma religion, quiconque se montrerait rebelle ou récalcitrant à mes volontés saintes.

le patriote paisible qui ne profite de la connaissance qu'il a du cœur humain et des lois de la nature, que pour éclairer ses frères

Robespierre disait de même : tout ce qu'il faut qu'on sache se trouve dans mes rapports à la Convention. Relisez-les sans cesse dans les clubs, sur les places publiques, en famille, au sein de vos maisons. Admirez-moi sans restriction, sinon je vous livre vivans aux jurés de mon tribunal révolutionnaire. Mahomet inscrira dans son livre une loi canonique formelle, d'après laquelle on ne pouvait guère se dispenser, mais en toute sécurité de conscience, d'égorger, en son nom, au moins quatorze mécréans par jour. Robespierre aussi donnait chaque matin aux principaux du jury qui était à sa dévotion, ainsi que les juges, le répertoire des noms de ceux qu'il fallait guillotiner, soit à Paris, soit dans les départemens. Dans son code politico-religieux, Mahomet proscrivait sévèrement la liberté des opinions afin qu'il n'y eût que la sienne qui prévalût. Robespierre aussi inscrivait avec soin sur ses listes de proscription tous ceux qui avaient osé imprimer quelques doutes sur la bonté de son caractère et l'infaillibilité de ses principes. Mahomet avait pour bras droit le farouche Omar, qui brûla la bibliothèque d'Alexandrie, afin qu'il ne restât d'autres livres en Asie que celui de son maître. L'atroce Henriot était l'Omar de Robespierre, et avait fait déjà la motion de détruire les bibliothèques de Paris et de la république, pour ne laisser aux citoyens d'autres lectures que celle des rapports sublimes de son protecteur. Mahomet brisait les

par ses sages écrits et les guider par ses bons exemples ! Un tel homme ne marche point à pas de géant dans le chemin du crime et

images des grands hommes qui étaient venus avant lui ; et dont le nom pouvait éclipser le sien ; Robespierre répeta la même scène aux jacobins , en jetant par terre et foulant aux pieds le buste d'Helvétius. Mahomet ne marchait jamais en public qu'entouré d'un groupe d'Arabes le sabre en main et le poignard à la ceinture : de même Robespierre ; on le rencontrait allant par la ville , accompagné de coupe-jarrets qui brandissaient une canne à dard et cachaient des pistolets dans leurs manches. Les orientaux qui ne voulurent pas flétrir le genouil devant la nouvelle idole , Mahomet les extermina ; aussi fit Robespierre : Mahomet et Robespierre stipendaient de faux patriotes pour chanter leurs louanges dans les carrefours de Médine et de Paris. Fier de ses succès , Mahomet se retira dans le temple de la Mecque pour y prendre le titre et les attributs de roi : Ainsi fit Robespierre ; on le vit se réfugier à la maison commune de Paris pour s'entendre proclamer dictateur et sceller ses arrières de sang avec un cachet fleurdelisé.

C'est assez loin pour en faire la comparaison ; elle cloche en un point bien important : c'est que Mahomet n'était pas un homme ordinaire. Né avec du génie et même avec quelque élévation dans l'âme , son ascendant entraînait , subjuguait. Il laissa après lui un long souvenir et des traces profondes. Robespierre qui semble avoir pris à tâche d'être son copiste , n'était qu'un pygmée

de la renommée; il ne brille point pendant l'espace d'un éclair, comme un météore sanglant. C'est un génie bienfaisant qui, tranquille dans le fond de sa retraite, attend tout des années et de l'éducation.

Revenons au koran: c'est le seul livre des Turcs. Toutes leurs études se bornent là. Quand ils ont lu ce livre, et qu'ils peu-

se haussant sur la pointe du pied pour atteindre à son modèle géant. Tous deux finirent malheureusement: Mahomet fut empoisonné par une femme, mais après trente années de travaux et de gloire; et ses derniers moments furent peut-être les plus beaux de sa vie. Robespierre, dans l'attitude la plus lâche, termina sur un échafaud le rôle d'hypocrite qu'il avait joué avec assez de bonheur depuis cinq ans. Tous deux commirent bien des meurtres: mais Mahomet établit du moins ses grands attentats contre l'humanité par de grands moyens, et s'est rendu digne d'occuper plusieurs pages dans l'histoire. Robespierre, scélérat consommé mais subalterne, ne trouvait que de petites ressources dans son cerveau étroit et sec. Il vaut à peine les frais d'une note dans un coin de nos annales. Mahomet fut ce Lion puissant du désert qui veut régner seul sur les sables de l'Arabie, et déchire quiconque lui en dispute l'empire absolu. Robespierre ressemblait au Blaireau carnassier, dont la suprême jouissance consiste à tremper sa langue dans le sang de ses victimes. La place de Mahomet est à la suite de Moïse, Alexandre et César; celle de Robespierre, entre Pierre l'ermite et Desrues.

vent en réciter de mémoire quelques versets à propos , ils se croient assez savans et méprisent toute autre science. Les bibliothèques , fondées à Constantinople , sont par conséquent désertes , et l'imprimerie du sérail oisive. Ces deux établissements seront parfaitement des hors-d'œuvre , chez cette nation , tant qu'elle s'obstinera à ne lire que dans un seul livre. Une copie de ce livre suffit à toute une famille ; on se le passe de main en main et de père en fils. D'ailleurs , l'imprimerie , qui subsiste encore , est dans le palais du despote , et entretenue à ses frais ; rien n'en sort sans ses ordres ou sans sa permission. Cette circonstance rassure le gouvernement Turc , sur les suites de la liberté de la presse , qu'il redoute. Les administrations , tyranniques et arbitraires , ont toujours eu en horreur les franchises de la pensée , et les moyens favorables à sa manifestation. Veut-on savoir à quel signe certain on pourroit reconnoître un peuple véritablement libre ? demandez si la liberté de la presse est indéfinie. De quelques beaux titres qu'une nation se décore , elle a beau écrire partout le mot de liberté , de république , de démocratie pure : si elle souffre qu'on porte atteinte à l'opinion et

imprimerie ; c'en est fait, elle n'est pas
ore libre, ou ne l'est plus.

es Turcs paraissent avoir oublié l'étimo-
e du nom qu'ils portent *Turcæ* : lequel
ifie, au sentiment des anciens lexico-
hes, *agriculteurs par excellence*.

n général, les terres de la domination
mane, sont naturellement fertiles. Mais
ol est toujours mal cultivé là où le
t de propriété, à la merci d'un despote
lu, reçoit inpunément des atteintes jour-
res.

es langues peignent les nations qui s'en
ent. Le genre féminin sembloit en effet
ir être exclu d'un idiome parlé par
peuple, qui se venge sur les femmes
'esclavage dans lequel il végète honteu-
ent. Et les femmes de ce pays sont éle-

en conséquence. On en prend soin
me d'un fragile instrument de plaisir,
si la société civile consiste dans un
ange continual d'égards et de bons procé-
entre les deux sexes, il n'existe point de
été en Turquie. On s'y marie avant de
oir, on jouit sans s'aimer. Les sens sont
isés déjà, et l'on ne sait pas encore si

a un cœur.

a destinée des musulmanes est absolu-

vent en réciter de mémoire quelques sets à propos , ils se croient assez sa et méprisent toute autre science. Le bliothèques , fondées à Constantinople , par conséquent désertes , et l'imprimer séral oisive. Ces deux établissemens se parfaitement des hors - d'œuvre , chez nation , tant qu'elle s'obstinera à ne que dans un seul livre. Une copie d livre suffit à toute une famille ; on passe de main en main et de père en D'ailleurs , l'imprimerie , qui subsiste enc est dans le palais du despote , et entret à ses frais ; rien n'en sort sans ses or ou sans sa permission. Cette circonstassure le gouvernement Turc , sur les su de la liberté de la presse , qu'il redoute. administrations , tyranniques et arbitrai ont toujours eu en horreur les franc de la pensée , et les moyens favorable sa manifestation. Veut-on savoir à quel si certain on pourroit reconnoître un peu véritablement libre ? demandez si la lib de la presse est indéfinie. De quelc beaux titres qu'une nation se décore , a beau écrire par-tout le mot de liberté , république , de démocratie pure : si souffre qu'on porte atteinte à l'opinion

à l'imprimerie ; c'en est fait, elle n'est pas encore libre, ou ne l'est plus.

Les Turcs paraissent avoir oublié l'étymologie du nom qu'ils portent *Turcæ* : lequel signifie, au sentiment des anciens lexicographes, *agriculteurs par excellence*.

En général, les terres de la domination ottomane, sont naturellement fertiles. Mais le sol est toujours mal cultivé là où le droit de propriété, à la merci d'un despote absolu, reçoit impunément des atteintes journalières.

Les langues peignent les nations qui s'en servent. Le genre féminin sembloit en effet devoir être exclu d'un idiome parlé par un peuple, qui se venge sur les femmes de l'esclavage dans lequel il végète honteusement. Et les femmes de ce pays sont élevées en conséquence. On en prend soin comme d'un fragile instrument de plaisir, et si la société civile consiste dans un échange continual d'égards et de bons procédés entre les deux sexes, il n'existe point de société en Turquie. On s'y marie avant de se voir, on jouit sans s'aimer. Les sens sont épousés déjà, et l'on ne sait pas encore si l'on a un cœur.

La destinée des musulmanes est absolue

ment passive et toujours précaire ; et telles sont les mœurs que nécessite le despotisme. De rang en rang et d'un sexe à l'autre, on se dédommage de la tyrannie qu'on souffre d'une part, en tranchant soi-même du tyran, d'une autre part. C'est un cercle vicieux dont le climat, que le gouvernement est loin de corriger, provoque encore les révolutions, aussi funestes qu'avilisantes pour l'espèce humaine.

La guerre, presque perpétuelle de province à province, vient mettre le comble à ces désordres et leur sert d'aliment. Le foible devenu la propriété du puissant, l'intérêt spécule sur la débauche, et la jeunesse Circassienne, par exemple, ne cesse d'être captive chez les Tartares que pour se voir esclave déshonorée chez les Turcs. Et comment les droits de l'homme et du citoyen seront-ils respectés dans une contrée où le père vend ceux que la nature lui a donnés sur ses enfans, dans un pays où l'amour maternel ne tient pas contre la séduction de l'or.

Le despotisme a lieu de s'applaudir. Il a su plier à son joug le plus impérieux de tous les sentimens du cœur. L'amour qui se vante de n'avoir point de maître, n'est qu'un

qu'un vil esclave en Turquie, sur l'un des points du globe où il devroit avoir le plus d'ascendant, et les plus douces influences.

La liberté ne voit pas non plus sans soupirer, la position géographique de Constantinople. C'est-là de préférence qu'elle eut désiré pouvoir déployer son étendart qui serviroit comme de signal ou de ralliement à l'Asie et à l'Europe. L'aspect de la capitale de l'empire du Croissant, donne une idée du caractère de ceux qui l'habitent. L'abord de cette ville a quelque chose d'imposant; mais quand on en parcourt l'intérieur, le retrécissement des rues qui obstruent la lumière du ciel, indique déjà la demeure de la servitude. La famine, la peste et les incendies ravagent assez souvent ce chef-lieu du despotisme Turc, mais sans beaucoup attrister les citadins. Les coups fréquens d'autorité arbitraire, ne leur ont que trop appris qu'il est des fléaux plus à redouter et plus difficiles encore à réparer que le feu, les épidémies et la disette.

Une nation esclave et trop lâche ou trop énervée pour secouer sa chaîne, doit chercher à s'étourdir sur ses peines, et à se distraire des maux réels qu'elle endure par des

jouissances factices et imaginaires. L'opium procure aux Turcs cette triste ressource. L'agréable ivresse qu'il leur cause pour le moment, les aveugle sur les suites déplorables de ce poison lent qui leur rendroit un plus grand service s'il pouvoit au contraire abréger leurs jours. Les moines Musulmans ont fait à ce sujet une sage réforme, en donnant au vin la préférence sur l'opium.

S'il est vrai qu'on ne puisse se préserver d'un excès que par un autre, le voyageur desireroit que les Santons et les Derviches fussent toujours ivres; du moins ils n'aurroient pas la force d'exiger des passans sur une route écartée, des contributions arbitraires sous le titre d'aumône et au nom du saint prophète.

Ces insectes mal faisans de la superstition, qui pullulent dans la poussière de l'ignorance, disparaistroient sans doute aux premiers rayons de l'instruction publique dirigée avec zèle par le gouvernement. Mais l'aurore de la raison présageroit le déclin et l'extinction du pouvoir absolu; et ce n'est pas pendant la léthargie de la servitude depuis plusieurs

siècles qu'on peut espérer ou prévoir une telle Révolution.

Il ne faut pas croire pourtant que la loi serve de texte et d'autorité à la tyrannie. Elle la condamne formellement, et les fauteurs du despotisme dans certaines occasions d'éclat affectent de lui rendre un hommage solennel. C'est un sacrifice qu'ils croient devoir faire à l'opinion publique, fondée sur les premiers éléments du droit naturel. Mais le peuple paye cher ce sacrifice.

Les écoles publiques dites académies, qui servent d'accessoires aux mosquées que chaque Sultan se fait un devoir de bâtir, sont loin d'être des sources d'instruction ; on n'y apprend autre chose que les prières d'usage.

Les bons Musulmans, devenus riches sans l'aveu de leur conscience, pour se laver des souillures que fait contracter le maniement de beaucoup d'or, construisent sur les grands chemins des fontaines publiques consacrées par une légende extraite du Koran. Le voyageur sensible s'y désaltère à regret, l'eau qu'il boit a peut-être coûté du sang.

Terminons cette esquisse rapide du caractère

b ij

terre des Turcs en général, par un mot sur les principes de gouvernement adoptés à la cour Ottomane. Un trait suffit pour les faire connoître. Dire qu'ils sont théocratiques; c'est apprendre que le despotisme en fait la base.

Les Empereurs Turcs ne recommandent avec tant de soin l'observation du koran que pour obliger le peuple à obéir au grand seigneur comme à Dieu. C'est-là le comble de l'art des tyrans, et cette doctrine leur est commune à tous. Tous s'intitulent *des vices-dieux* sur la terre et ne se disent rois, empereurs, autocrates, princes souverains, etc. que par la grâce de dieu. Mais cette théorie infernale est plus prononcée en Turquie qu'ailleurs, parce que l'instruction y est plus religieuse. Le tyran trouve tout en sa faveur dans le koran, et défend aux Turcs d'y chercher quelque chose qui seroit favorable à leur liberté. Quelquefois ceux-ci ont voulu réclamer, en s'étayant de quelques versets; mais le muphti qui a l'air comme jadis nos parlemens, de prendre les intérêts du peuple, fournit au prince d'autres versets qui sanctifient de reste les prétentions insolentes du croissant. Et c'est ainsi que dans tous les siècles et en tous pays, la religion a été un glaive à deux tranchans qui blesse la main maladroite du peuple ignorant.

La politique turque , presqu'aussi rafinée que celle de Rome , consiste en détours mystérieux propres à conserver l'autorité absolue du prince , en opprimant adroïtement le peuple. Le trop célèbre Mustapha Kiuprili , donnoit en mourant ces conseils à son maître le sultan Mahomet IV. « Remplissez le trésor , n'importe aux dépens de qui : sauvez les apparences ; donnez à tout un vernis de religion et de justice : changez souvent les charges vénales ; plus elles souffrent de mutations , plus elles rapportent. « Punissez du cordon les fautes les plus légères , même celles qui sont involontaires , douteuses et sans preuves , la confiscation à votre profit est au bout. Sur tout veillez à ce que dans les académies fondées par votre hautesse , on enseigne aux enfans l'obéissance envers le grand-seigneur plutôt comme un point de religion , que comme une matière d'état. Usez sans façon mais à propos du droit que vous conférent nos livres canoniques de condamner aux derniers supplices 14 individus chaque jour , sur le simple motif de l'inspiration divine ; cette prérogative exercée de tems à autre vous fera régner par la terreur. Vous ne serez pas aimé pendant votre

« vie ni regretté à votre mort; n'importe !
« on vous aura craint, et votre conduite ser-
« vira de règle à vos successeurs. Soyez
« tigre s'il le faut avec les peureux et les foi-
« bles. Avec les braves, montrez-vous humain
« et affable. »

Le *prince de Machiavel* a été traduit en langue turque par ordre de Mustapha III, pour être suivi à la lettre, et servir de *veni mecum* au despote.

Parlons des proverbes turcs. Le caractère d'une nation perce ordinairement dans les sentences proverbiales. Voici un dicton des lâches Ottomans. *Avec la patience, le verjus devient confiture.* Un tyran a beau jeu sur un peuple qui pense ainsi. Si la tyrannie étoit un énigme, si l'on démandoit comment il peut se faire qu'un seul homme soit le maître absolu de plusieurs millions de ses semblables : ce proverbe en donneroit le mot. En effet le despotisme d'un prince a pour base et pour mesure la patience de ses sujets.

Les Turcs, il est vrai, ont une maxime populaire qui est comme le revers de la médaille : *les tyrans n'ont pas longue vie.*

Deux ou trois fois dans tout le cours de

leur histoire ils ont eu la velléité d'en faire l'application. Mais semblable au malade qui ne fait que changer de position sur son lit de douleur, cette nation sans énergie a elle-même resserré, le moment d'après, la chaîne qu'elle venoit de secouer. L'exemple d'un grand peuple, est seul capable de lui faire prendre un parti. Il lui faut aussi une grande révolution.

~~tion a souvent été quelque chose de fort difficile à gérer; et c'est une chose qui a souvent été une source de grande inquiétude pour le commandant en chef.~~

Etymologie du nom de la cour du grand-seigneur.

La cour de l'empereur turc se nomme *la Porte*, parce que le grand-seigneur fait rester presque tout le monde à la porte de ses séraills. Il n'y a que ses principaux ministres, et les ambassadeurs, à leur arrivée et à leur départ, qui peuvent pénétrer plus avant.

Les troupes qui y montent la garde sont appelées *Janissaires* par cette même raison, du mot *janua*, porte.

Origine de la charge de Visir.

La charge de *Visir* doit sa création à la

politique. Les sultans imaginèrent ce poste, suivant un historien, afin que, dans les tems fâcheux, la haine publique s'attachât à celui qui en seroit revêtu, et que la gloire des événemens heureux n'appartienne qu'au seul despote.

Katcherif. Espèce de lettre-de-cachet de la propre main du grand-seigneur, qui porte commandement exprès de mettre à mort quelqu'un, sans autre forme de procès; et sa hautesse n'en est point avare.

LES CRIMES DES EMPEREURS TURCS.

OTHMAN ou OSMAN I^r.

Premier Empereur.

LE philosophe qui a dit que Trajan lui-même, comme simple particulier, a pu faire beaucoup de bien; mais que, comme prince, il aurait mérité d'être mis en croix, affirmait combien les peuples sont fous d'obéir à quarante ou cinquante individus qui imaginent avoir le droit de les opprimer. Othman est un héros aux yeux des esclaves; devant le philosophe, c'est un lâche despote. Ami d'Aladin, sultan d'Iconium, il déploya une générosité sublime envers ce prince, qui après tout, n'était que l'opresseur inexorable du petit

A

pays , soumis aux caprices de ses volontés ; parce qu'Othman était lié avec le tyran d'Iconium ; parce que celui-ci lui donne ainsi qu'aux siens , un sol inculte , qui appartenait aux mains laborieuses disposées à les défricher ; il jure , en présence d'Aladin , de combattre les tartares , qui inquiétaient le petit état du sultan , et qui , depuis Gengiskan , avaient été réduits à mener une vie nomade et vagabonde.

Othman et ses complices marchent vers le territoire d'Ancire ; ils ne s'informent pas si le territoire était ou n'était pas une propriété tartare , et si Aladin n'aurait pas dû accorder des secours et une juste hospitalité à des hommes belliqueux qui avaient droit , comme tous les autres , de posséder , sur le globe , un lieu où ils pussent reposer leurs têtes ; et comment ces mêmes tartares n'auraient-ils pas infesté les terres d'Aladin , lorsque celui-ci avoit usurpé , ou ses ancêtres , les domaines , jadis appartenans aux ayeux des tartares , qui venaient les réclamer ?

Cette réclamation , à main armée , excite le tyran Aladin à rassembler ses soldats . Ertogrul , père d'Othman , vivait encore ; il apprend que l'armée du sultan est mise en déroute ; Ertogrul paraît avec Othman à la

tête des siens; il s'élance contre les tartares, il ne tarde pas à les mettre en fuite; il leur arrache une victoire qui légitima les usurpations d'Aladin. Othman, dit-on, conseilla à son père de tourner ses armes contre le tyran d'Iconium, et de profiter de l'instant de sa défaite pour s'emparer de ses états. Ertogul répondit au milieu de tous ses officiers: «Non, » il est indigne d'une grande ame de violer sa foi, et un héros, qui aspire à consacrer sa réputation, ne doit pas accabler celui qui est vaincu, mais bien plutôt se plaire à le secourir ». Ce mot était relatif à Aladin; mais qu'importait à ces despotes la destinée de leurs esclaves? Ils manifestaient des vertus par rapport à eux-mêmes, et jamais à cause du peuple. Les tyrans furent généreux et le sont encore, comme l'ont été *Cartouche* et *Mandrin*, avec ceux de leurs bandes.

Ertogul et son fils sont mis, après ce triomphe, à la tête de l'armée d'Aladin, et dès-lors, les compagnons du jeune Othman se font une gloire pusillanime de massacrer, de poursuivre les malheureux tartares. Bientôt les grecs éprouvèrent le même sort; c'étaient de vils esclaves qui subjuguaient d'autres esclaves, encore plus vils qu'eux.

L'historien Sabdi place la mort d'Ertogrul en 1281, durant l'année de l'hégire 680. Il expira après la prise de Kutchi. On décerna les plus grands honneurs à cet ennemi du genre humain ; on voit encore son tombeau dans la mosquée du château de Sugutchiek, et les adorateurs du despotisme vont encore incliner leurs fronts serviles devant ce honteux monument.

L'histoire ne parle point de Giunduz et Sarviz, frères d'Othman ; c'est qu'ils furent étranglés ou étouffés, comme il est d'usage. Un prince se montre courageux, en Turquie, lorsqu'il ose, sans miséricorde, faire mourir ses frères, ses fils ou ses maîtresses. Aladin comble de biens le successeur d'Ertogrul ; il lui fait passer tous les trophées des victoires qu'avait remportées son père. L'effigie d'Othman paraît sur la monnaie d'Iconium, et le peuple se prosterne pour invoquer, dans le chutné, les bénédictions et les regards du prophète. Le jeune général paraît avoir été dans l'exercice de la puissance souveraine, le collègue d'Aladin. Cependant l'un ne prit jamais le titre de sultan durant la vie de l'autre.

Othman employa sa première jeunesse à faire supplicier, après les avoir vaincus, les

petits princes grecs, qui, ayant féodalisé leurs domaines, passaient pour des rebelles dès qu'ils semblaient vouloir opposer la résistance à l'oppression. Il conquit, sur les empereurs de Constantinople, la ville de Cubre, l'an de l'hégire 687. Rien ne fut mé-nagé dans cette place; et ce fut à cette époque, que, fier de ses victoires, il se montra tout entier sous le naturel du tigre; il parvint à vaincre, après une bataille sanglante, le général de Caraschery, ou Ville-Noire. Le frère du général vaincu est fait prisonnier. Calanos, loin d'inspirer la moindre compassion à son vainqueur, est saisi par des bourreaux; et Othman, qui aurait dû être généreux envers son captif, goûte le barbare plaisir de le faire écorcher vif en sa présence. Après cette exécution, son armée reçoit l'ordre de passer et d'uriner sur le cadavre à demi-inhumé du malheureux Calanos. Le champ de bataille, appelé auparavant *Tomalidz*, se nomme aujourd'hui *It chini*, ou *Pissat de chien*. On dit que son frère, Giunduz, fut tué dans cette bataille; mais rien ne nous paraît confirmer ce trait; il n'y a de vrai que l'inhumation de ce Giunduz dans le même tombeau que son père Ertogrul.

Aladin fut obligé de trembler devant son général, et de le ménager jusques à l'investir du gouvernement d'Eskischehri, ou Vieille-Ville. Alors Othman, encouragé par ses victoires, énorgueilli de son impunité, choisit la ville de Carachisar, qu'il venait de conquérir, pour y établir le siège de sa nouvelle autorité. Des colonies y furent appelées de toutes parts; elles construisirent, sous la verge du despotisme, des palais magnifiques et d'immenses murailles. Cette cité superbe, humide de sueurs, de sang et de larmes, répandus par des esclaves humiliés et flétris, devint bientôt un séjour digne de recueillir la mollesse orientale et l'insensibilité d'un despote. Les compagnons serviles d'Othman crurent que leur chef était un héros, et qu'ils devaient, par cela même, s'estimer heureux.

En 698 de l'hégire, Othman marche avec les siens contre les tartares Moguls. Cette même caste, qui accompagna Tamerlan et Gingis; cette caste, qui fit la conquête de la Chine, fut taillée en pièces; elle éprouva toute la barbarie des ottomans.

Michel, surnommé Hosé, c'est-à-dire, Barbe-de-Bouc, gouverneur de la ville de Bilejiki, invite Othman, son ami, à venir

être le témoin des nôces de sa fille, à jouir de la cérémonie et de la fête. On dit que cette célébration donna aux autres princes grecs l'idée de se défaire de ce voisin redoutable, et qu'ils prirent, pour l'exécution du complot, des mesures sages et prudentes, combinées par l'artifice le plus profond. On ajoute que Kosé l'instruisit du stratagème préparé par les féodaux grecs, et qu'un messager fidèle fut chargé de découvrir à Othman le fil de cette trame perfide. Rien à nos yeux ne constate la fraude des grecs; mais le crime d'Othman n'en demeure pas moins avéré. Othman arrive en secret dans les faubourgs de Chakyrbunar, lieu de la nôce; il s'était fait suivre par quarante jeunes turcs, travestis en femmes, et sur-tout bien armés; il les fait défiler vers le château de Jarhikar, avec ordre de mettre le feu, pendant la nuit, aux maisons d'alentour. Les convives étaient dans la joie du festin, ainsi qu'Othman, qui avait l'air de la partager; il apprend bien-tôt que ses quarante émissaires ont porté la flamme et la mort dans les domiciles voisins; il ordonne aux soldats, qu'il avait mis en embuscade, de se montrer, et tous les invités à la nôce (qui ne pouvaient guères être en état d'exécuter un complot projeté,

puisqu'ils étaient tous sensévelis dans l'yvresse) tous ces malheureux furent massacrés ou faits prisonniers ; il ne permit pas même qu'on épargnât les femmes. Ce triomphe , qu'il ne dut qu'à de lâches assassinats , fut accompagné de la conquête d'Holophira , fille de Michel Barbe-de-Bouc , la même qui devint ensuite l'épouse d'Orchan , fils d'Othman , et mère de Soliman et d'Amurath ; Michel lui-même ne fut point immolé, pouvant être le compiice , bien moins de ses convives que du barbare Othman. Après cette expédition , il réunit aux états d'Aladin la ville d'Ainegiol , et plusieurs châteaux qui avaient appartenu aux victimes du manoir de Jharisar.

Le peuple turc , qui applaudit à ces traits de férocité , est cependant bon ; les pauvres trouvent , auprès de lui , toute espèce de secours ; dans les campagnes , le long des grandes routes , on trouve des cabanes de verdure , et sur des bancs , des cruches remplies d'eau fraîche : là , les voyageurs peuvent en paix se reposer et se rafraîchir. Un débiteur est-il insolvable et mis en prison , il n'est pas rare d'apprendre qu'une main bienfaisante a brisé ses fers ; les familles , dont les maisons ont été incendiées , sont assurées

de recevoir d'abondantes indemnités ; et le mérite de ces aumônes est d'autant plus digne d'admiration , que la main qui les prodigue ne veut pas connaître quelle religion le malheureux professe , mais seulement quels sont les maux dont il est accablé. Il n'est pas commun de voir un marchand turc tromper qui que ce puisse être dans le poids et la mesure ; il serait plus sévèrement puni qu'un juif ou un chrétien. Au reste , il y a moins de volupté que d'incontinence dans les amours des musulmans ; les affections qui violent les droits de la nature , passent chez eux pour de la galanterie ; ils ne connaissent que le jeu des quilles et celui des échecs , mais les cartes n'ont jamais souillé leurs mains. Les bons , les crédules turcs pratiquent encore toutes les vertus de l'amitié. Si un pareil peuple , dans l'état où il est , recevait le présent de la liberté , il pourrait jouir de ce bien beaucoup mieux et beaucoup plutôt que les nations très-éclairées.

Dans l'année de l'hégire 699 , un tourbillon furieux et innombrable de tartares gazaniens , couvre , en peu de jours , les états d'Aladin. Tous les courtisans de ce despote l'abandonnent lâchement ; ils étaient

fatigués de la crainte que leur inspirait un tel maître ; car Aladin ne pensait pas qu'il fut sage et politique d'épargner les plus puissantes têtes , dès que la calomnie les avait rendues suspectes. L'abandon et le dénuement où se trouva le tyran d'Iconium ; le contraignirent à prendre la fuite ; il prit les routées les plus détournées pour arriver à Constantinople , où l'empereur Michel Paléologue , au lieu de lui tendre une main secourable , ne lui répondit que par un trait de férocité perfide , commune aux grecs d'alors ; il le plongea dans une horrible prison , où le malheureux Aladin mourut dans la 703^e. année de l'hégire , c'est-à dire , en 1303 de l'ère chrétienne. Ainsi , parmi les tigres couronnés , il n'est question que de la force. Les brigands connaissent pour eux un droit des gens ; les rois n'en respectèrent jamais , ni entr' eux , ni envers les peuples.

Aladin devenu malheureux , Othman dépouille son apparente générosité ; il se fait proclamer sultan , dans l'année 700^e. de l'hégire ; et les grands , de concert avec les habitans stupides de Carachisar , ne tardent pas à lui décerner le titre de premier empereur des ottomans. Alors les turcs prennent le nom de leur despote ; de-là la nation ottomane ,

la Porte-Ottomane. Il avait eu l'air de flatter, de caresser, et de regarder Aladin comme plus puissant que lui; mais il ne put dissimuler la joie de son ingratitudo, lorsqu'il eut la facilité de se former un empire, et de monter sur le trône, unique but de son ambition; il se hâta de donner le Sanjack de Carajedagy à son fils Orchan, qui venait d'épouser Kolophira. Ses autres enfans reçurent des apanages: Giunduz-Alep obtint Eskischehry; Aigub Alep, Ain-Omghy; Kusan-Alep, Jarhysar; Dorgudaled, Ainegiol; et son plus jeune fils, nommé Aladin, Bilejiki. Alors sa tyrannie s'établit sur des fondemens inébranlables. Envain, par la suite, les peuples auraient-ils réclamé, le Koran sanctifiait les entreprises du despotisme; il autorisait la violence et l'artifice. Il n'y eut donc plus qu'un seul état pour les turcs, sous le règne d'Othman. Ce fut l'état flétrissant de la servitude, et ce fut à ce point que depuis ce prince, l'humanité, empreignée des erreurs du mahométisme, se fit une gloire de l'opprobre de ses pesantes chaînes.

Il plait au tyran de quitter le séjour de Carachisar, pour transporter la magnificence du trône dans la ville de Kuplihisar; il entraîne après lui presque toute la foule ser-

vile , qui avait bâti le premier siège de sa puissance ; il ruine toutes les familles qui lui sont attachées , et il leur fait recommencer , dans son nouvel asile , des travaux pénibles et immenses qu'elles venaient d'achever dans l'enceinte de Carachisar. Durant la construction des édifices publics , Othman crut devoir se livrer aux douceurs de la paix , et régler les affaires intérieures de son nouvel état. Des loix , que l'ignorance atroce dicta , gouvernèrent une multitude , qui s'honorait de mourir par la main ou les ordres de son empereur. Cependant son cimetière n'abattit jamais aucune tête. Cet usage lui paraissait d'autant moins expéditif , que la perfidie des grecs lui servait d'exemple , lorsque quelqu'un pouvait lui déplaire. Son despotisme fut d'autant plus odieux , qu'il avait l'air d'exercer ses sombres cruautés à l'ombre de quelques loix apparentes , et sous les auspices de la religion.

Kuprihisar devenait la capoue de ses soldats ; il entreprend la conquête d'Iznineid , ou Nicomédie , ville de Natolie , dont le peuple avait favorisé , par son commerce et son industrie , l'affermissement de son autorité ; mais un revers lui annonce qu'il ne faut pas toujours compter sur la fortune. Les juifs ,

les grecs, les catholiques présent main-forte aux assiégés; et après plusieurs sorties qui écrasèrent et détruisirent le camp d'Othman, il fut obligé de lever le siège et de se retirer, laissant à Orcham, son fils, le commandement d'une partie de son armée, sous la tutelle de Targan, qui fit bâtir, vis-à-vis la place inutilement assiégée, une forteresse à qui il donna son nom.

Les injustices, les projets audacieux d'Othman réveillent la défiance des princes grecs. Ornus, commandant de Pruse, s'unit à ses voisins; il rassemble en secret une armée nombreuse sous les remparts de Coiunhysar, avec le projet de surprendre les cohortes turques; le commandant de Pruse laisse transpirer son projet; l'empereur précipite la marche de son armée; il attaque les grecs à l'improviste; en un instant, ils sont taillés en pièces. Ornus et ses compagnons prennent la fuite, après avoir vu périr plusieurs d'entr'eux, parmi lesquels l'histoire indique le souverain de la ville de Kortel. Le château d'Ulubad est emporté; un siège court suffit pour faire capituler la ville de Kutahy, que les grecs avaient reprise il y avait peu de tems. Le vainqueur nagea dans le sang du peuple de cette cité, parce qu'un pont,

sur lequel passait Dogris, son petit-fils, se rompit sous ses pas, et lui fit trouver la mort dans les eaux d'un fossé profond qui circulait autour des remparts.

Envain voulut il s'emparer de la ville de Pruse ; envain fut-il enchanté de sa situation et du mont Olimpe, au pied duquel s'élévent ses superbes édifices. Il fallut se contenter d'établir deux châteaux, qui inquiétaient les cultivateurs, apportant des approvisionnemens, à leur entrée dans la place. Artimur, neveu de l'empereur, et le fameux capitaine Balanjik, obtinrent le commandement de ces deux châteaux, d'où il leur était facile de mettre à contribution tous les grecs et juifs, ayant à faire dans les murs de Pruse. Néanmoins Othman ordonna de traiter, avec beaucoup de ménagement, les naturels du pays ; et ceux-ci étaient si lâches, si opprimés sous la domination des despotes de Constantinople, qu'ils venaient pour la plupart chercher quelqu'adoucissement à leur état de servilité féodale. Cette politique établit, dans les deux forts ottomans, une nombreuse colonie, heureuse de vivre sous le joug du sultan de Bithynie et d'Iconium, peut-être moins barbare que le tyran de Bizance.

Après cette expédition injuste, puisque les grecs ne l'avaient pas provoquée, Othman exerça les fonctions pontificales ; il fit prêcher les maximes de l'alcoran ; il fonda, à l'exemple des princes chrétiens, des maisons religieuses, des mosquées, des séminaires d'imams. Cependant les soldats turcs s'impatientaient de vivre dans une oisiveté décourageante ; ils imploré la faveur de marcher à l'ennemi et de faire de nouvelles conquêtes sur les grecs. L'hypocrite Othman leur répond : « Je dois songer à propager la religion de Mahomet ; toutes les richesses de ce monde sont au-dessous de ce devoir sacré. Je veux donc, me conformant à la loi du prophète, employer toutes les voies de douceur pour attirer au culte du mahométisme tous les princes chrétiens, et par ce moyen, la paix, que les vrais croyans ne peuvent plus troubler, dès qu'ils ont gagné les cœurs par la persuasion, à la morale du Koran. Nous déclarerons ennemis de Dieu tous ceux qui refuseront de se soumettre à sa loi sainte ; nous ferons usage de la flamme et du glaive contre les incrédules qui oseront faire résistance ».

Bientôt des chiaoux communiquent un

firman d'intolérance à tous les princes grecs établis dans l'Asie mineure ; trois partis leur sont proposés : le premier tend à ce qu'ils embrassent le mahométisme, le second à ce qu'ils paient chacun un fort tribut, et le troisième, dans le cas du refus des deux premiers, leur annonce qu'ils seront attaqués à force ouverte. Les princes grecs se firent circoncire pour la plupart ; Barbe-de-Bouc, ou plutôt Michel Kosé, leur en donna l'exemple, et pour son apostasie, ses descendants ont joui, parmi les turcs, des plus grands honneurs. D'autres se firent lâchement les vassaux de l'empereur ; ils imitèrent, en cet acte de pusillanimité, le prince de la ville de Liblebiji ; celui-ci lui envoya son fils pour otage ; les seigneurs de Lefka et de Ichardaly, se firent gloire d'une pareille bassesse. Les villes rebelles à la loi de Mahomet furent conquises. Tel fut le sort de Mortuni, de Goiuk, Tarakly, Engijesi, Kayahisar, Hokeji, Akysar, Karatchin, Tekkurbanary et autres. Othman se comportait comme Mahomet, avec la même hypocrisie.

L'heureuse tyrannie d'Othman florissait ; là, entre l'intolérance et le glaive ; ici, à la faveur de la faiblesse des grecs et de leur imbécilité

imbécillité. Les br gands qui oppriment les peuples ont des succès , tant que les despotes , leurs voisins , ne manifestent ni le même génie , ni la même témérité ; mais quand un autre tyran se montre avec quelqu'audace ; si à l'insolence de son orgueil et de son ambition il associe quelqu'habileté , les plus impérieux ne tardent pas à lui céder , et la gloire d'une réputation exclusive vient l'environner au milieu de ses esclaves. Le talent d'un roi qui sait son métier ne consiste pas à être réellement , mais seulement à paraître un grand homme : ainsi donc , le prince qui sait le mieux feindre , et qui est le plus habile imposteur , sera toujours le plus méprisé chez les nations éclairées et le plus en crédit au sein des peuples à préjugés.

Une horde de tartares , appelés *Tchaudas* , quitte tout-à-coup le Kermian (l'antique Phrygie). Un torrent est moins prompt , lorsque des lavages de neiges viennent grossir ses flots impétueux , à couvrir les campagnes voisines , que ne le furent ces bandes vagabondes , dans les états d'Othman. On vit les légions tartares , du haut des remparts de Carachisar ; les bourgs , les hameaux , les villages , sont mis à feu et à sang avant que

la nouvelle en soit portée à Yenghiischeri , d'où le sultan commandait aux peuples qui avaient reconnu sa puissance ; il rassemble son armée , il vole au-devant de l'ennemi qui se préparait à faire le siège de Cavachisar. Ce même peuple tartare , qui depuis Antiochus , avait arrêté les conquêtes des romains , et dont les compagnons avaient aidé Gengiskan à fonder l'empire du Mogol , furent étonnés de céder la victoire à l'impétuosité des armes ottomanes , et de trouver un vainqueur dans un prince , fameux sans doute , mais dont la réputation et le génie étaient loin du caractère de Gengis. Les tartares , qui vainquirent sous ce dernier , prirent les mœurs des chinois : ceux qui furent vaincus par Othman , se soumirent sans peine à ses loix : ils formèrent en paix des colonies agricoles autour de Carachisar. Un peuple esclave ressemble à la cire , on lui donne toutes les formes qu'on veut ; il n'y a que le caractère de la liberté , qu'il est difficile de lui faire prendre.

Les tartares fuient l'intolérance ; tout près de la nature , ils écoutent plus volontiers sa voix ; ils sont libres dans leurs mœurs , ils ont même dans les manières qu'ils déploient , une énergie qui tendrait au républicanisme ,

s'ils n'avaient pas besoin d'un chef pour faire leurs incursions militaires ; mais leur vie pastorale ou guerrière exige le sceptre d'un Khan ; celui-ci, hypocrite comme le sont tous les princes, adore les excréments et l'urine du grand Lama. Les dogmes de ce pontife avaient pour ennemis tous ceux de l'alkoran ; et les tartares, qui chérissent les moeurs tolérantes, crurent cependant qu'il fallait arrêter les progrès du mahométisme, d'autant plus rapides, qu'ils ont même pénétré depuis l'embouchure du Don, dans la mer d'Azoph, jusques et par de-là le Mont-Caucase. C'est la première fois que le grand Lama fit des tartares des hordes fanatiques. Depuis cette calamité, ils ont eu le bon esprit de sentir que nulle religion sur le globe ne doit autoriser la guerre, la vengeance et l'effusion du sang humain.

Le métier de conquérant plaisait à l'armée ottomane : elle demande pour chef, Orchan, fils de l'empereur ; elle va attaquer des cités, qui avaient toujours respecté le droit des gens et recherché la paix : mais les turcs étant les plus forts, égarent, comme par surprise, Caratchebech, Alehsuy, Pyrgos, et Tekinhisary. Le capitaine Stkije Coja, ravagea le pays d'Yznimid et tous les

environs de Nicomédie. Le despote de Constantinople veut s'opposer à ce torrent. Une armée grecque se présente dans la plaine d'Yaillazova ; elle est mise en fuite. Abdul-rahman, général turc, remporta tous les avantages, les grecs étant tombés sous ses coups ou faits prisonnier.

Othman vieillissait dévoré de goutte, il n'avait conservé que la vigueur d'un esprit mal-faisant et fanatisé. Quand les rois sont vieux et souffrants, ils montrent une humeur iné-gale, attrabilaire, et toujours prête à sévir ; ils ont un caractère opiniâtre et plus impé-rieux ; et c'est alors qu'ils font plus de mal. L'empereur voulut absolument s'emparer de la ville de Peruse ; il enflamma l'ame du jeune Orchan ; celui-ci part, mais Ornus, dont nous avons déjà parlé, défendait la place ; il déploya dans sa résistance, un talent dis-tingné et l'énergie d'un grand courage. Orchan en aurait été pour la vanité de ses efforts, si un événement singulier n'avait pas favorisé son entreprise. Il prend envie à Michel Paléologue, empereur de Byzance, de se faire circoncire en secret et d'em-brasser la religion du Koran. Ce prince im-bécille, devenu apostat, s'avilit jusques à persuader à Ornus de souscrire une capitu-

lation amicale ; et Peruse fut remise entre les mains d'Orchan, dans l'année de l'hégire 726 (en 1326) : il n'y coula ni le sang des grecs ni celui des turcs : les pérusiens se rachetèrent du pillage, moyennant 30 mille écus d'or. La religion servit donc, en cette circonstance, la perfidie ambitieuse d'Othman, qui dut en secret se mocquer de la crédulité pusillanime de Michel. Là, vous voyez un scélérat adroit dominer sur les Turcs ; ici un tyran stupide commander aux grecs. Tous deux coupables, ils disputent, l'un, d'audace, et l'autre de bassesse, à l'aspect des peuples hébétés, qui les laissaient faire.

Effendi Saadi, historien Turc, raconte que sur ces entrefaites, un courrier apprend au vainqueur qu'Othman expire. Il vole au palais d'Yenghischery, il se précipite dans les bras de son père : il n'a que le temps d'embrasser ce despote et de le voir mourir. Les turcs lui attribuent un discours merveilleux, recueilli par les imans. Ce sermon ressemble à tous ceux attribués avant lui aux princes arabes.

Cet empereur, ce monstre heureux, fut le fléau de l'humanité.

ORCHAN,

Deuxième Empereur.

L'armée salue Orchan, empereur des ottomans. Cet usage avait passé des tyrans de Rome aux successeurs de Mahomet. Ses esclaves partagent entre lui et son père, la gloire d'avoir fondé l'empire du croissant. Tant d'honneurs lui sont décernés à Yen-gischéri, le 10 du mois du Ramazan, l'an de l'hégyre 726 (1526); il avait alors 55 ans. Conquérant de Peruse, le nouveau sultan débrouilla, durant la première année de son règne, une portion des intérêts de l'Asie; il chercha à organiser un gouvernement entre l'épée et le mahométisme. Les fronts se courbèrent devant lui; ceux que la religion ne persuada pas, cédèrent au sentiment de la terreur.

L'année suivante fut témoin de ses entreprises belliqueuses; il porta la mort et le ravage dans la province de Semendura, depuis les murs d'Aïtos jusques au golfe de Nicomédie. Cette dernière place ne tarda pas à voir ses bannières triomphantes; elle fut même surprise de le voir entrer

dans son sein , son gouverneur nommé Calojan , s'étant déshonoré par la fuite la plus lâche , que son vainqueur fit punir. Calojan , tué d'un coup de flèche , sa tête fut coupée et exposée par ordre d'Orchan sur une pique , aux regards des Nicomédiens. Ce spectacle leur fit craindre une vengeance atroce de la part du fils d'Othman. Les grecs capitulèrent alors , à condition que leur vie serait conservée , et qu'ils seraient libres de se retirer à Constantinople avec leurs effets. Tout leur fut accordé par le conquérant , qui n'eut ensuite qu'à prendre possession de la ville. Orchan a été le premier monstre , qui a consacré l'usage horrible d'exposer des têtes à la vue du peuple , et d'effrayer ainsi ceux qui oseraient opposer le moindre effort au cours rapide et inégal d'une tyrannie insensée.

Ce n'était pas assez d'avoir dévasté une province innocente et féconde. Un de ses généraux , nommé Alibeg , s'empare d'Iterkie , ville principale du Semendura. Nicée , ou Isnich est la seule place que le tyran ne possède pas dans la Bithynie. Bursa ou Peruse devient désormais le siège de l'empire : il associa à ses travaux guerriers et politiques le jeune Aladin son frère ; il sut

meler quelque popularité à ce haut rang, puisqu'Aladin prit le titre de grand-visir : ce qui signifie grand porte-faix , c'est-à-dire, un vrai *sans culotte*. Aladin déploya quelque génie à travers la rouille d'ignorance dont son frère lui-même et les natoliens étaient enveloppés ; il fit changer la monnaie : des imans et des grecs s'entendirent pour rédiger des loix et des coutumes atroces , qui sont encore observées ; on changea les costumes , ou civils ou militaires ; et les cultivateurs recurent dans la hiérarchie des conditions , le dernier rang : cet état d'ignominie leur fut donné pour qu'ils fussent prompts à préférer les armes au soc , et à tout sacrifier pour accourir sous les bannières du despote. Aladin récompensa les européens , qui apprirent aux turcs l'art de manier les machines de siège. Tout annonce , sous ce règne , que les turcs avaient déjà conçu la conquête de Bizance.

Ce qu'avoit fait Marius , après le siège de Veïes , Orchan le fit dans l'année de l'hégyre 729 (1329) ; il régla la paie des soldats sur le pied d'un nikra par jour , c'est-à-dire d'un quart de dragme ; il emprunta aux féodalistes , ses contemporains , l'usage de renvoyer chacun chez eux les soldats dont le service était inutile. Les fantassins turcs ,

paraissent aux yeux d'Orchan indisciplinés et sujets à la révolte ; il a l'art de les licencier , sans exciter la moindre secousse ; il attire à lui tous les jeunes chrétiens qu'on peut lui amener ; il vient à bout de les soumettre à la circoncision. Cette jeunesse devint plus docile et plus fanatique sous ses loix , que ne le fut , à l'aspect de la croix , la fameuse légion thébaine , aux ordres de saint Maurice. Néanmoins , les cultivateurs eurent le droit de servir dans la cavalerie , sous le nom de *Musellem* , c'est-à-dire , d'hommes libres. Quelle dérision !

Une armée formidable environne bientôt le sultan ; il vole à Nicée , dont il forme le blocus ; deux ans s'écoulent devant cette place , en proie à trois fléaux , la peste , la famine et la guerre. Orchan apprenait en vain que les assiégés périssaient , que son armée elle même se détruisait par les miasmes mortels que lui communiquait l'épidémie ; il fut impitoyable : les habitans de Nicée viennent le supplier de leur accorder la même capitulation qu'à ceux de Nicomédie. L'empereur , fatigué de sang et de meurtres , répond par un mouvement spontané de générosité ; il leur accorde l'exportation de toutes leurs richesses , il leur déclare qu'ils seront proté-

gés dans le moment de leur départ. Ce trait annonce seulement que les turcs n'étaient pas meilleurs, mais moins ignorans et moins atroces que les princes chrétiens : car, dix-sept ans après, Edouard III, roi d'Angleterre, ayant pris Calais, en 1347, tint, comme on sait, une conduite toute opposée.

La ruse politique d'Orchan eut tout le succès qu'elle devait avoir parmi les habitans crédules et effrayés : la clémence du vainqueur provoque toute leur gratitude, et ils s'engagent à vivre sous le gouvernement du prince adroit qui leur conserva l'existence, qu'un mot de sa bouche aurait pu leur ravir, et que son intérêt lui faisait un devoir impérieux de ne pas dire. Orchan fait son entrée triomphante dans Nicée, l'an de l'hégyre 730 (1330), au milieu des cris de joie de la multitude ; il reçoit les hommages de ses nouveaux sujets, qui tiennent à honneur d'être ses tributaires ; il voit à ses pieds les veuves des grecs, morts ou tués durant le siège : une idée heureuse lui vient à l'instant même, il ordonne à ses courtisans de s'unir à ces veuves, qui embrassent avec leurs enfans ; la foi mahométane ; c'est ainsi qu'il calme leurs douleurs et leur fait oublier des maris que le

fer avait immolés à son ambition. Ni l'Europe ni l'Asie n'étaient accoutumés à voir un prince infidèle donner des exemples d'humanité ; on ne voulut pas considérer cette vertu, comme un calcul, qui, depuis Julien l'apostat et Charlemagne, n'avait passé par la tête d'aucuns princes chrétiens ; on eut donc raison d'admirer cette nouvelle manière de conquérir, dont l'hypocrisie assise sur les trônes de l'univers n'avait pas donné le spectacle au monde, depuis Alexandre et Scipion. Nicée, plus peuplée et plus commerçante que jamais, sembla devenir la rivale de Constantinople.

Une épisode de barbarie, que les historiens chrétiens attribuent à Orchan, est celle-ci. Au moment où il monta sur le trône, ses frères se révoltèrent contre lui ; mais retranchés dans la ville de Pernse, les partisans du nouveau souverain s'élançent contre l'armée de Giunduz Alep, d'Aigub Alep, d'Husan Alep et de Dorgud Alep : Orchan put les vaincre dans une circonstance où, rivaux les uns des autres, ils se disputaient l'empire d'Othman. Orchan les fit périr en secret, annonçant par-tout qu'ils étaient morts les armes à la main. Les chronologistes ottomans prétendent, néanmoins,

que l'usage des fratricides ne commença dans le sérail que sous Bajazet premier ; mais cette politique précéda long-temps avant, le massacre prétendu légitime et nécessaire des frères du nouvel empereur.

Après la prise du château de Kemluck, dont le siège dura un an, il employa l'année de l'hégyre 754, à former des établissements la plupart inutiles. Une mosquée, un hôpital, une académie furent fondés dans les monastères d'où avaient été chassés des moines grecs ; il institua des écoles pour les arts libéraux, écoles devenues bientôt d'autant plus célèbres, que la jeunesse de Perse et d'Arabie y accourut de toutes parts : ainsi les persans et les arabes, eux qui se croyaient les maîtres du monde, se firent les disciples des ottomans. Ainsi, Orchan, en despote habile, fascinait les yeux de la multitude grossière. Son caractère ressemble à celui des tyrans qui l'ont précédé et suivi. Il exerça en public la générosité et la clémence ; mais à l'ombre du mystère, combien de victimes innocentes passèrent par son ordre du songe de la vie au néant de la mort !

Les débris de l'empire Seljukien réveillèrent son ambition. Il prétendit que les pe-

tits princes, qui gouvernaient diverses contrées en Asie, les avaient usurpées sur Aladin, et que même ils avaient osé mettre en leur puissance la dépouille des tartares. Comme il était le plus fort, il attaqua la souveraineté du prince Cachimabeg, fils unique, dont le père, nommé Aligambeg, venait de mourir. Orchan enleva et les états et l'enfant. Qu'elle fut la destinée de Cachimabeg ? Le silence de l'histoire autorise à penser que son ravisseur ne balança pas à lui faire donner la mort. En vain Tursonbeg, autre jeune prince, remit-il entre les mains d'Orchan les villes d'Aindinjik, Minas, Baliskère, Bergame et Ermid; en vain Démetrius Cantemir, prince moldave, qui a tracé l'histoire des empereurs turcs, cherche-t-il à pallier le crime d'Orchan : Tursonbeg n'en mourut pas moins de la main des bourreaux, envoyés par le despote.

Le piège du tyran est intéressant à décrire. Il venait d'écraser les princes Ulubad, Kublius, Eblius, qui voulaient demeurer les vassaux de l'empire grec, alors divisé par les misérables querelles de Jean Paléologue et de Jean Catacuzène; il avait su attirer, dans la dépendance de sa sultanie, Michalte, fils de Keramastoria, qu'il avait épouvanté;

mais il lui laissa ses états , encore nommé aujourd'hui Muchal.teh. Cet air de tolérance enchainait et surprenait tous les cœurs imbéciles. Il avait réinstalé , dans leur principauté paternelle , Tursonbeg , et son frère Hajelbeg. L'un et l'autre sont bientôt brouillés ; ils se déclarent la guerre ; Hajelbeg s'enferme dans Bergame. L'hypocrisie d'Orchan , qui excitait tacitement la haine de ces deux rivaux , prend le masque de médiateur. « Non , dit le tyran de Nicée , le » sang musulman ne coulera pas pour la » querelle de deux sœurs ; des meurtres en- » tacheraient la pureté de la religion maho- » métane. Je veux que la loi donne à ces » ennemis la satisfaction que leur procure- » rait le sort des armes ». Des médiateurs sont envoyés à Bergame. Les deux frères s'approchent pour se réconcilier. Hajelbeg perce le cœur de Tursonbeg , qui tombe et expire aux pieds des ambassadeurs d'Orchan. C'était là le but de cette négociation artificieuse. Le meurtrier est livré à l'empereur par les bergamiens , indignés d'une action si atroce ; ceux-ci reconnaissent les loix d'Orchan , qui laissa mourir de misère , dans les prisons de Bussa , le fraticide , ou plutôt , disent plusieurs historiens , il fit en secret employer

la violence contre lui, dans un moment où le public ne s'en occupait plus.

La terreur soumit au despote les ports d'Anachor et d'Emrud, dont les habitans tentèrent avec succès la clémence feinte du cruel Orchan. Il ne lui reste plus rien à conquérir dans la Bithynie. Tout à coup il est dévoré du désir de passer en Europe, et d'y faire d'autres conquêtes. Il charge, de sa première expédition, son fils Soliman; Il lui conseille de simuler une partie de chasse, jusques au territoire d'Aindinjik. Là, il contemple la mer; là, il prend des mesures profondes et cauteleuses; il combine ses idées avec les capitaines Atchebeg, Gazifaryl et Ornusbeg. Quatre-vingts esclaves déterminés marchent à leur suite; ils hésitent sans doute sur le parti qu'ils ont à prendre; il s'agissait de violer deux loix, l'une de Michel Paléologue, et l'autre d'Othman. La première portait peine de mort contre qui-conque irait débarquer en Asie, et la seconde, contre tout turc qui s'aviserait d'aborder en Europe. Un beau clair de lune favorisa la tentative; deux radeaux sont construits à la hâte; on lie aux planches qui les composent, des vessies de bœuf remplies d'air. La traversée s'effectue avec le plus

grand bonheur. Tout le monde débarqua auprès du château de Hamni, en Europe. Un paysan se trouve là fort à propos ; il est saisi, menacé ; il indique un souterrain qui conduit dans la place. Les turcs surprennent les habitans dans les bras du sommeil ; ils ne leur donnent le tems ni de se reconnaître, ni de délibérer. Soliman, hypocrite comme son père, emploie la douceur et les caresses ; aux assurances d'une liberté que la puissance grecque n'accorda jamais, il joint la perspective imaginaire des priviléges les plus flatteurs ; il promet des récompenses à ceux qui, propices à ses dispositions audacieuses, iraient saisir des vaisseaux dans les ports de Belair et d'Aktchiliman. Les grecs, cupides et faciles au parjure, se confient à la parole de Soliman ; il ne fallut pas dix heures pour voir trois mille turcs émigrés d'Asie en Europe. Il attaque et soumet le château d'Ayasolonia ; il le munit avec activité ; et en laisse la garde au capitaine Achebeg, dont le pays tient encore son nom Atcheovasi.

Soliman marche à Gallipoli. Callaconias en était le gouverneur ; il rassemble, il encourage, il aiguillonne les gallipolitains ; il les lance contre les ottomans ; un combat opiniâtre laisse long-tems la victoire incertaine
entre

entre les deux partis ; enfin , les turcs l'emportent. C'est l'heureuse destinée des nations nouvelles que de vaincre sans interruption celles qui ont vieilli dans les chaînes de la servitude et sous la honte du despotisme. Les grecs se retirent dans la place , mais les assiégés les bloquent de tout côté. Callaconias fait une longue et courageuse résistance. Enfin , il capitule en 1359 , hégire 760. La garnison étant affaiblie par la famine , le fer de l'ennemi et la maladie. Gallipoli s'élève sur la mer de Marmora , vers l'endroit où le détroit des Dardanelles communique à ce golfe , placé entre l'antique Hellespont et la mer Noire. Cette conquête donna aux turcs toute la belle province de Charipolis. L'empereur Calojean , qui régnait alors à Constantinople , dit , d'un ton hébété : « Les turcs » n'ont pris là qu'un vide bouteille , un grand » hameau , une écurie à porcs ». Gallipoli n'en était pas moins la clef de l'Europe.

Cette nouvelle , parvenue à Bursah , Amurath , second fils d'Orchan , part à la tête d'une armée nombreuse ; Soliman s'empare de Malgara et d'Absalam , tandis qu'Amurath prend le château d'Epihatos , situé à seize milles de Constantinople ; il court envelopper la forte ville de Tyrilos , qui se défend

avec intrépidité. Le barbare Amurath, loin d'admirer le courage de ses habitans, entre dans la ville, en tigre qui déchire et détruit, pour le seul plaisir de massacrer. Les citoyens sont passés au fil de l'épée, et leurs maisons mises au pillage et rasées. Ce monstre, tout dégoûtant de sang, retourne en Asie avec son armée; les lettrés musulmans ne manquent pas de dire qu'il se présenta devant son père, le front ceint d'immortels lauriers.

Soliman qui n'avait pas ces reproches affreux à se faire, meurt en Europe, d'une chute de cheval, après avoir fait reconnaître aux habitans de Pyrgos la bannière ensanglantée du Croissant. La mort de ce fils frappa Orchan; pour s'en distraire, il fit conquérir, par Atchebeg, la ville Dydomothicon. Le gouverneur, fait prisonnier, comme il prenait l'air hors des remparts, aima mieux livrer la place que de souffrir une heure de captivité. On ne regarda point cette capitulation comme une lâcheté punissable, son pusillanisme auteur étant né du sang de Jean Cantacuzène, empereur des grecs et beau-père d'Orchan. Il est à remarquer qu'ils vécurent amis et alliés; c'est-à-dire, qu'un lâche et un scélérat peuvent sympathiser l'un avec l'autre.

Orchan mourut deux mois après Soliman; sa vie dura 70 et son règne 35 ans, du moins d'après le calcul de Saadi. Les turcs chargent d'éloges la mémoire du second despote de la Natolie. Il fut, disent-ils, clément, juste et libéral. Il fonda des hôpitaux, des mosquées, des imarets, des jamis, des medresé. Tous ces soins lui valurent les bénédictions des prêtres musulmans, et de toute la race monacale.

Le cruel Orchan a été canonisé par le clergé turc, comme l'a été une foule de scélérats et d'imbéciles dans l'église chrétienne.

A M U R A T I^{er}. , F I L S D' O R C H A N.

Troisième Empereur.

Demetrius Cantimir prétend qu'Amurat fut vertueux, qu'il avait hérité de la sagesse de ses pères, et que, pour convaincre les bons ottomans, de son amour pour la religion, il avait pris et mérité le nom de *Chod Aven-dikar*, mot persan, qui signifie, *Ouvrier de Dieu*. Nous ne voyons, dans la vie de cet empereur, qu'un tissu de perfidies et de meurtres, qu'un caractère encore plus atroce.

que ceux de Louis XI et de Henri VIII. Il aima les conquêtes comme ses pères ; et sa première expédition, après la mort d'Orchan, fut la prise d'Ancyre et de plusieurs châteaux, dont il fit égorger les garnisons.

Le général Etabeki-Schahyn-Lalai passe le détroit de Gallipoli, attaque Andrinople, et s'en empare, en qualité de visir, successeur d'Aladin, oncle du sultan, qui paraît avoir fini par les honneurs du cordon. Cette ville devint le siège de l'empire des turcs. Une campagne délicieuse l'environne ; la rivière Marisa coule aux pieds de ses remparts ; c'est dans les vastes et fertiles plaines, au milieu desquelles s'élèvent les édifices de cette cité, c'est depuis 1361 qu'elle est le rendez-vous des armées turques, quand ce peuple fait la guerre aux chrétiens. Philopolis, Eskizagène, plusieurs châteaux sont réunis à l'empire ottoman ; et la Romélie, devenue le partage d'Amurat, celui-ci chargea Ornusbeg de son gouvernement, ou des fonctions de Beyglierbey.

Meula Fenari, grand mufti, voit, en 1362, Amurat paraître devant lui, pour porter témoignage ; le pontife le refuse, en lui disant qu'un prince, qui ne venait pas dans la mosquée prier avec le peuple, n'était pas digne de

foi. L'empereur, non moins fanatique dans son culte que les princes chrétiens d'alors, se soumet; et l'on voit encore, dans Andrinople, la mosquée qu'Amurat fit bâtrir, en expiation de sa faute. Oui, la superstition est le partage des ames cruelles; le sultan crut avoir tout réparé en se mêlant parmi le peuple aux heures de la prière.

Amurat avait un fils nommé Sehah: mécontent de son père, il se réunit à Andronic Paléologue; tous les deux compirent la perte de leurs pères; ils forment un parti considérable; mais vaincus dans Dydromotheicon. Amurat fit crêver les yeux à Schoh, aussi barbare fils que son vainqueur était père injuste et cruel. Schoh eut les yeux brûlés avec du vinaigre bouillant; le jeune Andronic, qui souffrit la même peine, aurait fléchi l'empereur des grecs, si Amurat n'avait pas impérieusement exigé cette vengeance. Le sultan goûta, au pied des murs de Dydromotheicon, le plaisir affreux de voir les partisans de son fils se précipiter du haut d'une tour, plaisir imité depuis en Anjou, par le célèbre baron des Ardrets, fanatique calviniste du tems de la ligue. Amurat se donna une autre jouissance que les Phalaris, les Tamerlan n'avaient pas trouvée; il contraignit

les pères à tuer, de leurs propres mains, leurs malheureux enfans; et lorsqu'ils refusaient, ils étaient eux-mêmes sur-le champ massacrés. Deux néanmoins aimèrent mieux la mort que de tremper leurs mains dans le sang de leurs fils; ils périrent tous ensemble.

En 1362, sur l'avis de Kara-Hali-Bacha, grand vizir, Amurat rend un édit, qui attribue à l'empereur le cinquième de toutes les dépouilles enlevées, et de tous les prisonniers faits sur les ennemis. De là le corps des *janissaires*, nom qui leur vient d'Haji-Beltach, religieux turc, célèbre par l'imposture de ses prétendus miracles; ce nom signifie *Manche*; aussi ont ils sur la tête un bonnet qui lui ressemble. Ces janissaires devinrent, sous Amurat, les premiers compagnons de ses victoires, comme les premiers complices de ses fureurs. Dès l'année de l'hégire 766, ils enlèvent Batha en Asie, Zagara et Gumurgina en Europe; ils massacrent les garnisons, pillent et passent au fil de l'épée une partie des habitans; ils vont au secours d'Andronic Paléologue, contre les bulgares, et les exterminent dans la plaine de Zermen.

Durant la paix, Amurat ne songe qu'à s'enrichir; il fait épouser, à son fils Bajazet, la

fille de Gierman Ogli , qui lui apporta pour dot les villes de Kutahia , d'Egrigoz , et de Tanchanlick. Il ne voulut jamais que s'agrandir ; il était empereur , et dans sa toute puissance il voulait être encore plus qu'un empereur ; il obtenait , par sa politique , à la faveur de la honteuse ignorance des grecs , tous les succès que ses armes lui refusaient. On apperçoit , à travers toutes ses intrigues , cette foule de crimes secrets , si communs même alors parmi les princes chrétiens.

En 1382 , un tremblement de terre détruit en illyrie une grande partie des remparts , des forteresses et des châteaux. Ce fléau inattendu lui ouvre la ville de Bolina , qu'il assiégeait depuis quelques mois ; il fait passer au fil de l'épée la garnison courageuse qui avait défendu la place avec bravoure ; il conquit la Macédoine et l'Albanie en 1386 , et sembla se croire heureux de ne pouvoir compter les victimes qu'il immola , et les captifs qu'il fit conduire à Andrinople. Il livra trente-sept batailles , presque toutes données à des peuples innocens , qui n'avaient d'autre tort que celui de préférer à son despotisme , celui de leurs maîtres.

L'an de l'hégyre 791 (en 1389) les valaques , les hongrais , les dalmates , les triba-

liens se coalisent avec les albanais, qui n'avaient pas encore reconnu le joug ottoman. Les turcs et les confédérés se rencontrent dans la plaine de Cassovie, en Servie; le combat fut long et opiniâtre; mais vers la fin du jour, les chrétiens furent mis en fuite; Lazaruse, leur chef, est fait prisonnier, tandis que les paladins grecs se laissent tuer plutôt que de se rendre; les turcs prenaient plaisir à les égorger.

Le combat fini, Amurat voulut jouir du spectacle des morts; chemin faisant, il dit au visir: « La nuit dernière, j'ai songé qu'une main ennemie m'avait percé ». A ce mot, un soldat tribalien, nommé Milosh Cabilovith, s'élance à pas précipités, et perce, d'un coup de poignard, le sein du tyran; aussi-tôt mis en pièce par les janissaires, Cabilovith expire sans regret; il a vengé sa patrie et l'humanité.

Ildérim Bajazet est proclamé empereur; c'est un monstre qui sera plus affreux que son père, mais qui expiera ses longs et noirs forfaits. En montant sur le trône, il fait étrangler son frère puiné avec la corde d'un arc, mort honorable dans le sérail. Lararus, prince de Servie, est amené devant lui; il lui fait trancher la tête en sa présence.

ILDÉRHIM BAJAZET,

Quatrième Empereur.

Bajazet dépouille, de ses états, son beau-père, Gierman Ogli, qui mourut exilé à Ipsala. Il voulait faire éprouver le même sort au prince de Caramanie, qui avait épousé sa sœur; mais le courage d'Etienne, prince de Moldavie, attira ses regards; Bajazet, soupçonneux comme le sont tous les tyrans, n'osa confier le commandement de son armée qu'à lui-même, les turcs ayant été battus par les moldaves, aux rivages du Pruth, sous les ordres du séraskier Soliman Pacha. Les ottomans arrivent et campent auprès d'un village nommé Razboé, aux bords du Siretus. Etienne vient au-devant d'eux, après une action longue et opiniâtre; il prend la fuite, il arrive aux portes de la ville de Nemz; sa mère, qui le revoit, lui fait honte de son retour; elle lui interdit son aspect, dès que la gloire d'un triomphe ne l'accompagne pas. Etienne quitte avec peine les bras qui le repoussent; il sort de la ville; un trompette reçoit de sa bouche l'ordre de sonner de nouveau la charge. Douze mille moldaves l'en-

vironnent en un clin-d'œil ; ils partagent avec leur chef le desir de la vengeance ; ils tombent de nouveau sur l'ennemi qui se gorge de butins ; ils exterminent les uns et mettent en fuite les autres ; ils enlèvent jusques à la tente impériale ; et Bajazet n'a pas de meilleur parti à prendre que celui de retourner avec précipitation dans les murs d'Andriople.

Au moins, cette défaite expie un peu les crimes de cet usurpateur sanguinaire. Le prince Caraman Ogli, mettant à profit le désastre de Bajazet, médite des projets de vengeance ; il rassemble une armée dans la Caramie ; il met tout à feu et à sang dans la Bithynie ; il assiége Kutahya, quand Bajazet le surprend et le défait avec la rapidité d'un éclair. Caraman s'enfuit envain avec ses fils ; il est arrêté comme il allait entrer dans Acjami. Bajazet lui fait un crime d'avoir été vaincu, et en sa présence sa tête tombe sous le cimetière. Il précipite les deux fils de l'immolé dans le fond d'un cachot, où ils périssent de misère.

L'empereur était mécontent du mufti, des cadis et des imans d'Asie ; il voulait qu'on les enfermât dans une maison isolée, et qu'on se disposât à les incendier dans cette prison.

Il prétendait que des fonctionnaires imposteurs avaient opprimé le peuple, et que leurs extorsions, autant que leurs iniquités, éloignaient du gouvernement la confiance des administrés. Bassa Hali, bouffon éthiopien, l'en détourna, en lui remontrant qu'à la vérité il allait punir des coupables; mais qu'en même tems il priverait ses états de toutes lumières qui se trouvaient exclusivement concentrées dans cette foule de fripons. Pour lui faire entendre ces motifs, le bouffon dut lui demander s'il n'avait pas besoin de prêtres pour desservir les mosquées et les tribunaux de son empire. Le tyran répondit que oui. « En ce cas, ajouta Bassa Hali, je vais à Constantinople chercher cinquante prêtres grecs pour remplacer ceux que tu vas faire mourir ». C'est depuis cette époque que le gouvernement a doté le clergé turc.

On ne connaissait plus le commerce aux rives de Bosphore, bien que les mamelucs eussent voulu le relever après la dispersion des sarrasins. « Les turcs, dit Huet, avaient subjugué les mamelucs; ils ruinèrent les patrimoines de l'industrie et du commerce, selon le génie de leur nation et les maximes de leur politique religieuse, portée à la destruction et éloignée de la culture des arts ».

Bajazet avait appris des despotes de Constantinople que l'ignorance assurait les trônes de l'autorité absolue. Depuis Léon l'isaurien, empereur grec, la barbarie avait épaisси les ténèbres sur tous les yeux dans les contrées orientales. Ce Léon, ennemi des sciences comme des images, avait mis en vogue, dès le sixième siècle, le cruel usage de persécuter les savans, ou ceux qui paraissaient l'être. Cependant Constantin Porphyrogenite, tenta de rétablir les sciences, que Bardas et Michel avaient honorées avant lui dans la personne de Photius. Sous Emanuel, empereur des grecs, contemporain de Bajazet, on n'avait dans Constantinople, comme à la cour du sultan, d'autre talent que celui de la perfidie, des assassinats occultes et des poisons. Nous dirons ici que les princes chrétiens ne valaient guères mieux.

Bajazet devient tout-à-coup l'ennemi de Jean Paléologue. Il aide Andronic, fils de cet infortuné, à le plonger dans la nuit d'un cachot, où il meurt après trois ans de misère et de détention. Emanuel, frère de l'usurpateur, avait aussi été emprisonné; il put rompre ses fers, et venir implorer la puissance de Tamerlan, heureux tartare, qui avait conquis toute l'Asie; il forma un parti puissant;

il détrôna Andronic, à qui il fit donner la mort.

Dans cet intervalle, Sigismond, roi de Hongrie, crut devoir s'opposer aux progrès des armes ottomanes ; il réunit, sous ses bannières cent mille fédérés fanatiques, commandés par l'élite des paladins français, allemands, suédois : il part, il établit son camp sur les bords de la Mecte. Les croisés se proposent de vaincre ; ils ont pour eux l'art, l'adresse, le courage ; ils sont sur le point de prendre Nicopolis. Le sire de Coucy développe une grande intelligence ; il met en fuite, avec cinq cents lancees, vingt mille turcs : il aurait dû, sans l'envie qui gagna les autres paladins, commander la noblesse ; mais le comte d'Eu, connétable de France, sous Charles VI, traversa les vues de Coucy, gouverneur du comté de Nevers, fils de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. Bajazet arriva avec une armée innombrable, le 27 septembre 1396 ; il enveloppe celle de Sigismond, au sein de laquelle la discorde a secoué son flambeau ; il la presse de toutes parts ; les français se défendent comme des lions ; ils combattent pied-à-pied ; soixante mille turcs, vingt mille chrétiens ont mordu la poussière. L'empereur des ottomans finit par

remporler une victoire éclatante sur les confédérés, dont les plus illustres avaient perdu la vie, aucun d'eux ne voulant obéir, tous se croyant en état, et ayant le désir de commander.

Le vainqueur rassembla tous les prisonniers français, allemands et autres; il déroba au tranchant du cimetière les plus qualifiés, les comtes de Nevers, d'Eu, de Lamarche, le sire de Coucy, Henri de Bar, Guy de la Trémouille, les chevaliers de Hely et Dufay. Le tyran réserva ceux-là, son avarice trouvant à les conserver, le gain d'une forte rançon. Trois cents gentils-hommes sont amenés tous nuds en présence de Bajazet; un linge cache à chacun le type de son sexe. Des janissaires les coupent par morceaux sous les yeux du despote. Le comte de Nevers ne sollicita point en faveur de ces malheureux; mais ensuite voyant arriver le maréchal de Boucicaut, il se prosterner aux pieds du tyran; il demande la grâce de ce paladin, assurant qu'il était en état de donner une forte rançon. Le comte de Nevers aurait été immolé lui-même, sans l'avis d'un nécromancien turc, qui prétendit lire dans les yeux de ce jeune féodal tous les maux qu'il devait faire à sa patrie dans un âge plus mûr, et qu'il fit en effet lorsqu'il eut hérité du duché de Bourgogne.

La victoire est un grand fléau entre les mains d'un despote ignorant. Bajazet en abuse d'une manière horrible ; il la souille de tous les crimes d'une vengeance inutile et d'une honteuse lâcheté. Il emmène à Bussali ses prisonniers , tandis qu'un français , Jacques d'Hely , vient auprès de Charles VI et de Philippe le Hardi , négocier la remise des rançons. L'insolence de Bajazet se déploie avec un scandale dont les ottomans n'avaient point encore donné l'exemple : il s'était déjà vanté du projet de conquérir la Hongrie , l'Autriche , de passer en Italie , et de venir à Rome faire servir l'avoine à son cheval sur le maître autel de Saint-Pierre.

Le barbare sultan écoute un jour la plainte d'une paysanne , qui vient lui déclarer qu'un soldat lui a enlevé , avec violence , un pot au lait ; il fait saisir l'homme d'armes en présence de la laitière ; il ordonne sur le champ qu'on lui ouvre l'estomac : on prétend qu'on lui trouva le lait non encore digéré. Nos anciens despotes , au surplus , avaient-ils moins de férocité ?

Combien de pauvres soldats ont été pendus dans le dix-huitième siècle , pour un chou ou une laitue ? Mais la cruauté des nôtres ne pallie pas la barbarie , les assassi-

nats réfléchis de l'audacieux Bajazet. Les turcs étaient, vers la fin du quatorzième siècle, où nous en étions encore avant 1789: nous pensions alors comme Favorin, qui, ayant cédé à l'empereur Adrien, répondit à ses amis, lui reprochant sa faiblesse: « *Celui qui commande à trente légions est le plus savant, comme l'homme le plus vertueux et le plus sage de l'univers* ».

Bajazet, enivré de sang, énorgueilli de ses succès affreux, porte la flamme et le ravage dans toutes les contrées de la Thrace; il vient mettre le siège devant Constantinople. On dit que son grand vizir lui empêcha d'enlever cette place, en lui représentant que l'empire turc était déjà trop étendu, et que la prise de Bizance pourrait motiver une nouvelle et formidable coalition des princes chrétiens. Il se contente donc d'exiger de Paléologue, qu'il détrôna, un tribut qui lui fut payé avec empressement. Plusieurs historiens contredisent ce fait, qui véritablement nous paraît peu probable. Il y avait des mosquées à Bizance, depuis Michel Paléologue, qui avaient professé en secret le mahométisme. Bajazet ne put donc pas accréditer une tolérance qui existait depuis fort long-tems. Saadi lui-même,

même qui raconte cette exagération, convient que Paléologue avait envoyé des ambassadeurs à Tamerlan pour se plaindre de l'injure faite par Bajazet à sa couronne. Le conquérant tartare lui promet son assistance, mais il le refuse pour son tributaire. « Garde tes états, répondit-il, je ne vendrai point mes services à ta reconnaissance ».

Timur avait à venger Tavinbey, prince d'Azerbejan, dont Bajazet avait enlevé l'épouse. Il était irrité de la protection que l'empereur turc avait accordé au khan de Bagdad, révolté contre le sultan d'Egypte, créature du héros tartare; il déclare la guerre à l'ambitieux Bajazet. Le tyran répond : « Hé- raut, vas redire à ton maître, qui nous menace de si loin, que s'il vient nous faire la guerre avec cette puissance formidable, dont il croit étonner tout le monde, je prie Dieu qu'il épouse la femme qu'il aura répudiée trois fois ». Cette sotte injure indigna Timur, en lui prouvant que son ennemi n'avait pas les qualités d'un grand homme. Cette réponse fut recueillie avec mépris par Timur, qui ne lui ôta son empire que parce qu'il le jugea indigne de commander à des hommes.

Les descendants des Scythes inondent bien-

D

tôt les états de Bajazet ; Timur livre un affreux combat aux ottomans ; trois cents quarante mille hommes restent sur le champ de bataille , à la vue de Pruse ; la victoire se décide en faveur du souverain de Sarmacande contre l'empereur d'Andrinople. Il paraît que les turcs ne combattirent qu'au nombre de cent vingt mille , tandis que Timur marchait à la tête de huit cents mille tartares. Bajazet , fait prisonnier malgré la rapidité d'une jument arabe , est amené devant son vainqueur. Celui-ci le fait promener sur un vieux mulé dans les lignes de son armée ; il devient , pour les tartares , un sujet de dérision et de moquerie. Timur lui fait essuyer toutes les humiliations ; il pousse le mépris et la vengeance jusques à le faire enfermer dans une cage de fer. Les missionnaires français prétendent qu'il eut les poings coupés , et que lorsque Timur montait à cheval pour aller à des fêtes ou religieuses ou nationales , il faisait venir son farouche prisonnier , et plaçait son pied gauche sur ses épaules , au lieu de le mettre à l'étrier , avant d'arriver sur la selle de son coursier. Mustapha , fils de Bajazet , avait été tué dans la bataille où son père fut vaincu ; l'épouse de celui-ci servit de première esclave à Timur , par cela

seul que l'empereur détrôné en versait des larmes de colère.

Bajazet mourut dans sa prison, moins de repentir d'avoir fait répandre des fleuves de sang, qu'étouffé par le sentiment de son orgueil et de son ignominie. Il est probable que dans son désespoir, le furieux prisonnier se brisa la tête contre les barreaux de sa cage. Il vécut cinquante-huit ans pour le malheur du monde et pour le sien; il en avait régné quatorze. Il était désolé de ne pouvoir réaliser sur Timur ce verset du Koran: « *Tu rendras à l'ennemi le mois de la calamité pour le mois de la calamité* ».

MAHOMET I^{er}. FILS DE BAJAZET I^{er}.

Cinquième Empereur.

Un interrègne est rempli successivement par Soliman Tchelebi, et Amurat Tchelebi, tous deux fils de Bajazet. Soliman aurait pu avoir pour ami le formidable Timur; mais il dédaigna son amitié. Le Scythe indigné, nomme empereur d'Asie, Musa Tchelebi. « Reçois, lui dit Timur, la couronne de ton père; une ame héroïque conquiert et donne des états; c'est la seule grandeur à laquelle

» ma générosité aspire ». Le nouveau monarque se rend en Asie, mais Soliman le menace avec une armée nombreuse et formidable. Musa erre long-tems en Europe, dont il visite plusieurs états. Il trouve, aux bords du Danube, les valaques favorables à ses projets ; il marche à leur tête ; il ne tarde pas à se rendre maître d'Andrinople. Soliman, informé de ce succès, rassemble une armée ; Musa ne soutient pas l'idée du danger que les soldats natoliens lui préparent. Il revient en Valaquie ; il laisse au tems et à la volupté la plus vile le soin de vaincre un frère présomptueux et barbare, qui tyrannisait les grands, l'armée et le peuple, et qui prodiguait les honneurs et les récompenses aux maîtres des plus infâmes plaisirs. Musa négocie avec les courtisans de son frère ; ceux-ci abandonnent le despote avili : comme Valentinien II, il ne trouve personne qui veuille obéir à sa voix ; n'ayant plus devant les yeux que des ennemis, il prend la fuite : il veut se réfugier à Constantinople ; mais à peine a-t-il fait vingt milles qu'il s'enivre et se jette dans un bain. Suivant quelques historiens, il fut tué en cet état, par un janissaire attaché à Musa. Suivant d'autres, des turcs le conduisirent à son frère, qui le fit étrangler. Soli-

man n'épargna pas le sang de ceux qui pouvaient lui déplaire. Ses cruautés multiplièrent ses ennemis, qui s'en désirerent à la satisfaction du peuple ottoman, et qui, après tout, ne firent que punir un monstre.

Musa monte sur le trône à Andrinople, tandis que Mahomet I., maître de la Bithynie, fut investi, dans Pruse, de la puissance impériale par son armée. Celui-ci purge l'Asie des brigands qui l'infestaient, et qui avaient profité de l'irruption des tartares. Il les exterminate ou les envoie aux supplices. Il est reçu partout comme un autre Alcide: Musa tremble dans son palais, de la prospérité de son frère; il envoie des ambassadeurs à Mahomet, pour lui proposer de régner en paix, l'un en Europe, et l'autre en Natolie. Le despote de Pruse rejette avec fierté ce mode de conciliation. Envain Musa remporte-t-il des avantages sur les chrétiens de la Morée; envain leur prend-il, en 1411, Paraverd et Matrune; envain, l'année suivante, laisse-t-il à peine échapper, dans la plaine de Columbace, quelques bohémiens, hongrais et bulgares, dont un grand nombre fut détruit par le cimetière ottoman, auprès de Semendrie; envain est-il gorgé de leurs dépouilles. Kiousschah Muliuk, son grand vizir, et son général

Ormusbeg, l'abandonnent sans motif; ils vont se jeter dans le parti de Mahomet; ils pensent que deux chefs sont incompatibles dans un gouvernement; ils déclarent, dans leurs lettres, que l'armée ottomane d'Europe regarde Musa comme un prince pusillanime, incapable de porter le faix d'une couronne. Mahomet se repose sur ces deux traîtres; il passe en Romélie, tandis que Musa cherche à faire garder le détroit de Gallipoli: ses ordres sont mal ou lentement exécutés; il prévoit sa perte; il se réfugie en secret dans la Servie, alors gouvernée par un despote, nommé George. Aidé de son ami, il revient à Andrinople; il recouvre son empire; il fait même grâce au vizir et au général, dont la perfidie lui avait été prouvée. A l'ouverture de la campagne, Mahomet demande à passer sur le territoire de Constantinople. Il part de Nicée; il est accueilli par l'empereur des grecs; il arrive bientôt sous les murs d'Andrinople. Seha Mulink et Ornusbeg viennent au-devant de lui; ils le saluent empereur, au nom de l'armée d'Europe; dès ce moment, Musa n'a ni empire, ni sujets, ni conseillers, ni amis; il ne lui reste plus qu'à se réfugier en Servie. Il partait lorsque, dans l'un des faubourgs, il rencontre Mahomet; il fallut

se mesurer avec le peu de monde qui lui était resté fidèle : il combattit avec le désespoir du courage ; il dut néanmoins céder à la multitude des combattans. Un cavalier, nommé Seraje, saisit Musa, et l'amène devant Mahomet, qui le fait mettre à mort à l'instant même. Ces trois esprits brouillons rougissent du sang de leurs esclaves les terres dévastées de l'Europe et de l'Asie.

Nous comptons à-peu-près quatorze cent mille imbéciles qui furent égorgés depuis Othman jusqu'à Mahomet Ier. La volonté de cinq scélérats suffit pour exciter et produire tous ces massacres. Les maximes du Koran sanctifient tous les crimes. Les sultans imaginent que Dieu leur sait bon gré des assassinats, des pillages, des incendies, des dévastations qu'ils ordonnent ; ils sont persuadés qu'on ne saurait être trop cruel envers les ennemis du culte de Mahomet. Qui nous donnera donc l'histoire des maux que les religions firent à la terre ?

Le séjour d'Amasie plaisait beaucoup à Mahomet Ier. Le vin et les fruits délicieux que le cultivateur y recueille, la beauté du climat, le fleuve Casalmach, dont le flot écumieux, mais limpide, rafraîchit les rivages ; tout fait de cet asile une demeure enchantée

où l'homme aime à respirer , dans les beaux jours , un air embaumé et bienfaisant. C'était là que Mahomet allait jouir des délices de la vie , comme autrefois Tibère dans l'ile de Caprée. Autour du palais d'Amasie , un transfuge de l'armée de Timur se faisait appeler *Cara deu let Scha* : (*Le noir heureux Roi*). Il portait , dans la Bithynie , la désolation et le ravage. Soliman fait exterminer la bande de ce brigand. Il parvient à saisir sa personne , il lui fait trancher la tête aussi-tôt. Cette tête de moins rendit la tranquillité à ses états d'Asie.

Néanmoins , les annales turques décrivent une révolte de Caraman Ogli ; il fut vaincu et amené devant l'empereur , qui lui rendit ses états , et lui *permit de vivre*. Elles ajoutent qu'il dépouilla de tous ses trésors Isfendarbeg , prince de Castamoni , surnommé le *Crésus de l'Asie*. Ses dépouilles furent distribuées aux janissaires , qui commirent , dans cette expédition , toutes sortes d'infamies et de cruautés. Il est vrai que le prince Isfendarbeg opposa , dans toutes les rencontres , une résistance courageuse à la force qui venait lui envahir , sans raison , la possession d'un domaine composé de maisons , de turcs et de familles , et appelé par lui sa propriété.

Les turcs s'étaient avancés vers les promontoires de la Morée. Venise en avait pris de l'ombrage ; elle arma ses galères. Pierre Loredan , chargé de les commander , louvoie dans les eaux de la Propontide. Le gouverneur de Gallipoli s'élance sur des galères ottomanes ; il étale sur les flots un luxe véritablement asiatique. Sa flotte présente cent cinq voiles ; un navire vénitien comprend mal le signal de Loredan ; il le prend pour l'ordre de combattre. Il aborde la galère turque , dont la chiourne est brisée ; en un clin-d'œil celle-ci s'enfonce et disparaît sous les flots. Les ottomans se disposent à combattre ; les vénitiens fondent sur eux ; ils manœuvrent avec habileté ; leur artillerie foudroie les turcs , qui se précipitent à la mer , et qui la couvrent de leurs cadavres et de leurs débris. Le gouverneur de Gallipoli perd treize galères , et voit Lampsaque capituler entre les mains du vainqueur. Mahomet reçoit à la vérité la paix que le sénat lui fait offrir , mais les turcs en frémissent. C'est à ce premier combat que les écrivains , ou turcs ou chrétiens , fixent les motifs de haine et de vengeance , qui depuis n'ont pas cessé d'animer la nation ottomane contre les républicains de Venise. O que de sang ce ressentiment im-

placable va faire ruisseler entre les deux nations !

Sous Mahomet I^{er}. , un général nommé Breneze , commande , avec cet empereur , une armée formidable , qui marche en Europe contre les valaques , et qui venge la défaite de Bajazet par Etienne , hospodar de cette contrée. La victoire fut remportée aux bords du Danube , auprès d'un pont bâti par Trajan , lorsqu'il alla subjuguer les Scythes. Ainsi , depuis 1418 , les valaques sont tributaires des ottomans , toujours inflexibles dans la manière de les traiter ; ensorte que deux jougs insupportables pèsent sur les habitans de Buchorest ; l'un du Vaivode , et l'autre du Divan.

Un imposteur faillit renverser tant de triomphes. Un esclave attaché à un petit prince grec , nommé Peder Ulledyn , avait quelque ressemblance avec Mustapha , tué dans la défaite de Bajazet ; on le prend par tout pour Mustapha lui-même , frère ainé de Mahomet. Des colonies entières se rangent sous ses étendards , et saccagent , par ses ordres , la ville de Zagara ; et elles viennent mettre le siège devant Nicée. Mahomet se hâte de quitter Andrinople ; il vole au-devant de l'ennemi ; le faux Mustapha lui présente le combat ; il

est vaincu, fait prisonnier et pendu avec son patron Peder Ulledyn. Tous les malheureux qu'il avait égarés, furent regardés comme des bandits, et passés au fil de l'épée. Plusieurs historiens font mourir le faux Mustapha dans l'ile de Lemnos ; mais c'est trop faire d'honneur au caractère de Mahomet, qui ne pardonna jamais qu'une fois, et qui n'usa de clémence en faveur de Caraman Ogli, que parce que cet acte servit son intérêt politique ou particulier.

Un flux de sang enleva le barbare, en 1421 ; Ibrahim Khan, son premier vizir, tint sa mort cachée jusques au retour de son fils Amurat ; il gouverna l'empire, sans que les peuples s'apperçussent qu'une autre main pesait sur eux. Mahomet n'avait pas joui d'une bonne santé depuis la chute de Bajazet, et ses remords le troublant sans cesse, il crut les étouffer, en ordonnant de nouveaux crimes. Il rendit son dernier soupir dans la quarante-septième année de son âge, et après un règne cruel qui dura huit ans et dix mois.

AMURAT II, FILS DE MAHOMET,

Sixième Empereur.

Un second faux Mustapha inquiète le commencement du règne d'Amurat, jeune tigre, qui ne montre pas moins de fureur que son père. L'imposteur, sorti de l'île de Lemnos, reçoit, dans la Romélie, les hommages du peuple et de l'armée, et leur serment d'obéissance. Jean VIII Paléologue, empereur des grecs, favorisait l'usurpateur, qui tailla en pièces l'armée turque, aux ordres de Bajazet, grand vizir d'Amurat, tué à la vue de Pruse. Le nouveau sultan, à l'exemple des princes chrétiens, se livre, après cette défaite, à des momeries religieuses. Apôtre fidèle de Mahomet, il joue le résigné. Il dit, pour gagner le peuple: « Quand le créateur est contraire, » que peut faire la créature? Il va, environné d'une pompe fastueuse, consulter un santon, nommé Seïd Bechar, que la superstition avait sanctifié aux yeux des turcs. Toutes les sottises que débitait ce moine fanatique, étaient recueillies comme des oracles. Amurat invite le derviche à devenir son médiateur auprès du grand prophète, afin qu'il soit favorable et rende le courage à l'armée

des musulmans. Cette démarche combinée devait avoir un dénouement miraculeux. Seïd Bechar s'extasie, se convulsinone; trois fois il implore, de Mahomet, la faveur du très-haut, pour obtenir, de sa protection, le bienfait d'une victoire. Le prophète répond: « Dieu exauce, par mon intercession, la prière d'Amurat. Vas lui dire que la puissance divine le fera triompher ». Bechar communique à l'empereur le succès de son message. Le sultan tressaille de joie; il retourne auprès du derviche, au milieu d'un cortège superbe. Le saint prend le ton de l'enthousiasme et le style impérieux de l'inspiration divine; il lui remet une épée, en lui disant: « Marchez, auguste empereur, avec assurance, la victoire suit vos pas ».

Cette siugulière imposture a produit un usage, qui, à Constantinople, en rappelle le souvenir, à l'avènement d'un nouvel empereur au trône. Le sultan va, le lendemain de son intronisation, en grande cérémonie, visiter le monument d'Eyubensari, dans le faubourg d'Eyub. Là, le scheykh-tekke ou supérieur du monastère, lui ceint une épée, en articulant ces paroles: « Allez, la victoire est à vous; mais elle ne l'est que de la part de Dieu ».

Amurat profite de l'état d'effervescence, où le miracle de Seïd Bechar a mis toutes les têtes ; il précipite la marche de ses troupes contre le faux Mustapha. Les deux armées se rencontrent auprès de la ville d'U-Iubad. Les turcs campent, aux bords d'une rivière ; ils ont l'air d'attendre les faveurs divines ; mais le politique Amurat fait répandre dans le camp ennemi le récit de l' entrevue du santon avec Mahomet : cette entrevue gagne les esprits dans l'armée de Mustapha. Un saignement de nez prend par hasard à l'usurpateur. Ses troupes voient dans cet accident le doigt de Dieu ; les chefs, les soldats, les grecs même, qui marchent contre Amurat, désertent lâchement ; Mustapha lui-même prend la fuite, mais les janissaires le poursuivent, l'atteignent et le saisissent dans la ville de Cara Agadz, et à l'instant même il est décapité, et le clergé musulman, les dévots, le peuple, crient miracle !

Les historiens chrétiens prétendent que ce Mustapha n'était point un imposteur, et que toutes les simagrées religieuses, employées par Amurat, ne furent que des pièges qui le firent triompher dans la guerre contre l'héritier de Bajazet et le véritable souverain

des ottomans. Les annales turques rapportent que Caraman Ogli fut tué d'un coup de canon tiré au hasard ; il est plus vraisemblable qu'il fut assassiné, attendu qu'à Andrinople, il était accusé d'avoir conspiré contre l'autorité d'Amurat.

Le perfide Gazembeg, gouverneur d'Andalia, trouvant Ottoman Beg, souverain de Tekke, qui venait au secours de Caraman, l'ayant apperçu mourant, se précipite dans sa tente et lui tranche la tête. Ce trophée horrible est envoyé au cruel Amurat, qui le reçoit avec reconnaissance, et qui confisque les états de la victime au profit de l'empire ottoman.

Phranza, frère puiné d'Amurat, plait aux turcs d'Asie ; ils prétendent qu'il a l'œil audacieux et la figure imposante du divin prophète. Le jeune fanatique imagine que l'esprit du législateur l'anime et l'inspire. Il rassemble des troupes dans les murs de Nicée ; il défie, il attend son frère, qui a bientôt franchi le Bosphore et qui emporte la place après vingt-cinq jours de siège. La garnison est passée au fil de l'épée. Le dévot Amurat veut goûter le plaisir de voir mourir Mustapha ; et en effet, il le fait étrangler en sa présence. Les idées religieu-

ses pervertissent le cœur humain; elles étouffent les remords, le sentiment de toutes vertus, ainsi que les impressions de la nature et celles de la vérité.

Après tant de meurtres, Amurat se marie à la fille de Lazare (Laz Ogli, despote de Servie). Ses noces furent célébrées avec pompe, en 1460. Ses mains teintes du sang fraternel, il passa dans les bras d'une princesse, surnommée en Orient, l'Hélène de son siècle. Le sérail n'admet point d'intervalle entre l'amour et le crime, et l'homicide, s'il porte un diadème, a droit de sacrifier sur l'autel du plaisir.

Les turcs ne parlent pas du siège de Constantinople sous Amurat, tandis que les chrétiens assurent que cette expédition sanglante fut confiée à l'habileté de Michalogli et Beyglier, bey d'Europe, sous Jean VIII Paléologue. Amurat, témoin des efforts de son armée, renonce à cette entreprise, que les grecs repoussent avec courage et persévérence. Les mêmes auteurs soutiennent que la cour de Byzance faisait survenir des imposteurs, dont les partis empêchaient les ottomans d'enquêter l'empire grec; ils prétendent qu'Hélias Saraptar, gouverneur de Mustapha, livra ce jeune prince. Quoi qu'il en

en soit , c'est toujours le despotisme fanatisé , qui commande les assassinats.

Isfandar Beg , prince de Siphab , dans l'Asie mineure , redoute la puissance ambitieuse de la race aliotomane ; mais cet insurgent superbe n'a autour de lui qu'une lâche multitude , qui craint le glaive d'Amurat : abandonné , trahi par les siens , il demande pardon au sultan ; il lui donne pour otage deux de ses enfans. La fille d'Isfandar Beg devint la seconde épouse du despote turc , et bientôt la mère de Mahomet II. Amurat , avant ce second hymenée , fait des incursions en Asie et en Grèce. Toutes ses courses sont marquées de cruautés et de destruction.

Les grecs avaient établi une haute et forte muraille sur l'isthme de Corinthe ; ils avaient même tenté d'en faire une île en creusant un canal large et profond ; mais il fallut renoncer à l'exécution de ce projet. En vain les albanais , qui habitent le Pélonèse , s'opposent à cette démolition. Un envoyé d'Amurat les fait exterminer. Malgré ces meurtres , Jean VIII fait bassement la paix. Dans ce même temps , un prince , nommé Gierman Ogli , frappé de terreur à l'aspect des expéditions meurtrières du sultan , lui remet ses états pour ne pas être assassiné. Amu-

rat reçoit avec fierté les clefs de toutes les villes appartenantes à Gierman et présentées par lui. Il comble de présens le poltron qui lui fait cet hommage ; il l'établit Sanjak perpétuel d'Ipsalam. Bientôt Caraman se révolte en Asie. Le despote court lui imposer des loix. Le révolté a peur , il a recours à la médiation d'un moine , nommé Mola Gamze, solitaire de Caramanie. Ce derviche persuade Amurat ; il lui fait craindre le courroux du prophète : le despote porte la puillanimité pieuse jusques à réintégrer Gierman dans toutes ses dignités et honneurs. Des milliers de turcs , de natoliens , d'europeens sont , à travers ces haines politiques , sacrificateurs ou victimes. Qu'est ce en effet qu'une multitude d'hommes , aux yeux de ces tigres à face humaine , qui prétendent avoir le droit d'opprimer l'univers ? De nos jours , à la honte de la philosophie , Hobbes et Grotius ont prétendu qu'une centaine d'hommes avaient pour propriété tout le genre humain ; ils ont fait de nous , dit J. J. Rousseau , des troupeaux de bétail , dont chacun a son chef , qui le garde pour le dévorer. Ainsi raisonnait Caligula , qui prétendait que les rois étaient des dieux , et les peuples des animaux à face humaine.

Les grecs détruits ou faits prisonniers, de riches dépouilles enlevées dans leur camp, Thessalonique, Athènes et Karline tombés au pouvoir d'Amurat, tous ces trophées n'effraient point Ladislas, roi de Hongrie. Ce prince veut se venger des pillages faits sur son territoire. Michali Ogli Alibeg exécuta cette dévastation, dans laquelle il fit égorguer tous ceux qui, sur son passage, portaient le nom de chrétien. Ces massacres horribles durent irriter le tiran de Peterwaradin; il fit une invasion sur la terre des turcs, il y mit tout à feu et à sang. Amurat veut lui-même venger cette injure; il passe le Danube à Wisdin; il arrive devant Belgrade; il échoue; il lève le siège avec dépit; à son retour, il saccage Sophie, et quelques autres places de la Bulgarie. Tout le pays, le long du fleuve, ne montre que des ruines et des cadavres.

Le souverain de Caramanie avait épousé la sœur d'Amurat, dans l'année de l'hégyre 831. Cette musulmane sauva les états de son mari que le sultan voulait envahir, Caraman, son feudataire, ayant osé se révolter. Elle fléchit son frère, attendri par la présence d'une sœur qu'il aimait; il fit donc tomber quelques têtes, et Caraman rentra

dans ses bonnes grâces. Satisfait de ses conquêtes, rassasié de tous les genres de barbaries, Amurat voyant la paix dans son empire, prend et effectue, en 1443, la résolution d'abdiquer sa couronne et de la placer sur la tête de son fils Mahomet II, puis il se retire dans la ville de Magnésie, située aux bords du fleuve Hermus, aux pieds d'une montagne riante, qui domine la plaine la plus fertile et la plus variée par ses productions.

Caraman Ogli profite de cette abdication pour exciter Ladislas, roi de Hongrie, contre l'empire d'Amurat, dont il avait projeté de conquérir la portion d'Asie, tandis que les hongrois feraient la conquête des contrées soumises en Europe aux ottomans. Ladislas réunit ses forces aux troupes auxiliaires, bohémiennes, polonaises, italiennes, bulgares et serviennes, sous les ordres du prince Valak Ogli. Une guerre si terrible fait chancker les rênes de l'empire entre les mains du jeune Mahomet. Amurat est rappelé à la tête du gouvernement; il passe le détroit de Gallipoli; il marche vers la ville de Varne, au milieu d'une nombreuse cavalerie; il trouve les ennemis, commandés par Jean Huniade, l'un des plus grands hommes de guerre qui fût alors. Les chrétiens rempor-

tent des succès éclatans : ils pillent le trésor d'Amurat ; ils tuent les chameaux rangés autour, et qui servent de barricade. Mais l'envie agite les paladins, jaloux des triomphes et des succès d'Huniade. Sire ! disaient-ils à Ladislas : « Il n'y a donc dans vos états que cet homme qui sache brandir une lance et manier une épée. Non, il n'y a que lui qui doive acquérir de la gloire, au milieu de l'ennemi : nous sommes ici comme des dames qui regardent un beau tournois ». Ils demandent au jeune roi de fondre sur les ottomans : Ladislas lui-même s'élance à travers les janissaires ; les chevaliers le suivent : la prudence ne guide point ses pas ; il tombe dans la mêlée. Un janissaire lui coupe la tête, et bientôt, placée au bout d'une lance, les turcs s'écrient : chrétiens ! voilà la tête de votre roi ! Cette vue effraie les confédérés. Ces présomptueux paladins donnent l'exemple de la fuite. Huniade ne put se garantir d'une défaite, que l'indiscipline des nobles, leur envie, leur jactance, leur faux courage provoquèrent honteusement. Tout ce qu'il put faire, c'est de se retirer en bon ordre, ayant abandonné aux cimenterres des turcs, l'aile des chrétiens, commandés par Ladis-

las. On vit, dans le camp victorieux d'Amurat, 1800 têtes promenées au bout des lances, et à côté de celle de Ladislas, la tête du cardinal Julien Césarin, provocateur fanatique de cette guerre cruelle. Huniade qui avait fait une heureuse retraite, est délaissé par les siens sur les rives du Danube. Les paladins qui avaient pu fuir après la défaite de Varne, viennent à bout de le livrer aux mains de Dracula, hospodar de Moldavie. Celui-ci le laissa aller sous la promesse d'une forte rançon. Huniade rassemble une armée; il fond dans les états du prince moldave; il le fait prisonnier, et le met à mort ainsi que son fils. La bataille de Varne, qui coûta tant de sang, et où les chrétiens ne furent pas moins barbares que les turcs, fut donnée le 2 novembre 1442.

Amurat n'a plus rien à désirer; il veut, fier de ses lauriers, retourner dans sa retraite de Magnésie; il part, il laisse le sceptre dans les mains de son fils; mais bientôt les janissaires pillent les maisons, insultent les passans, attaquent les femmes; ils ne reconnaissent plus leurs chefs, ce sont des bourreaux, qui s'acharnent contre leurs concitoyens. Amurat est obligé de reprendre encore le timon de l'empire. Sa présence im-

prime le respect, il couvre d'échafauds les places d'Andrinople; il y fait immoler ces mêmes janissaires, qui avaient le plus contribué à ses victoires, et qui se plaignaient de ce que l'empereur avait gardé la plus belle portion des dépouilles. Amurat promet la guerre pour l'année suivante.

Georges Castriot ou Scanderberg, roi d'Albanie, parut alors. Grand, fort, beau et bien-fait, Alexandre avait été élevé et circoncis à la cour d'Amurat; mais il conservait une haine implacable contre le despote ottoman, depuis que le barbare l'avait avili au point d'en faire l'instrument honteux de ses plaisirs. La fierté de Scanderberg lui inspira la vengeance. L'étendard de la révolte déployé, Amurat assiège en vain Croïa, près du golfe de Venise. Scanderberg lui donne la mortification de lever le siège. En vain retourne-t-il l'année suivante tenter la même entreprise, les albanais repoussent avec courage, et le tyran et ses bourreaux. Les historiens chrétiens comparent ce Scanderberg à Hercule, néanmoins nous voyons qu'Amurat le chasse de l'Albanie, qu'il meurt à Lissa sans états sur le territoire des vénitiens: le turc fait plus encore; il s'empare de l'Epire, il massacre Léonard, dernier despote de cette

contrée ; par-tout les ottomans portent la désolation et la terreur.

Jean Corvin Huniade, le même qui avait déployé quelque prudence à la bataille de Varne, veut laver l'affront que l'envie lui avait fait éprouver dans ce désastre ; il avait obtenu la régence de Hongrie : revêtu de la puissance royale, il cherche à venger la mort de Ladislas. C'est dans la plaine de Cassova, que les hongrois se mesurent contre les ottomans, qui perdirent un grand nombre des leurs, et qui furent victorieux. Amurat avoue, en parlant d'Huniade, qu'il serait fâché de gagner toujours des batailles, aussi chèrement payées. En effet, les annales des Valaques peignent ce combat, comme l'un des plus acharnés qui ait jamais été donné. Le sultan fit passer tous les prisonniers au fil de l'épée, et voulut jouir de ce plaisir là, digne de sa férocité.

Satisfait, il retourne à Andrinople et marie son fils à la fille de Soliman Beg, prince d'Elbistan. Il avait eu la lâcheté de faire exterminer tous les valaques, après la bataille de Cassova. Dans la guerre contre Scanderberg, il aime à voir périr, au pied du Montoxi, en Péloponèse, 300 malheureux prisonniers qu'il avait fait venir devant lui ; il

ajoute à ces sacrifices humains, 600 autres jeunes captifs qu'il fait mettre à mort en sa présence. Chargé de tant d'horreurs, Amurat mourut en paix dans son lit en 1551. Il vécut 49 ans, il regna 30 ans, six mois et huit jours. Les chroniqueurs turcs font l'éloge de ce tigre, et les chrétiens l'admirent après en avoir été les victimes multipliées.

MAHOMET II, FILS D'AMURAT II,
Septième Empereur.

Caraman Ogli, oncle de Mahomet, voulait encore se révolter : le jeune sultan lui fait grâce, et bientôt, à la suite de quelques assassinats, il songe à la conquête de Constantinople, après avoir étouffé son ressentiment, disent les turcs, contre un prince, qui, recevant tout son mépris, devait lui paraître indigne de sa colère.

Mahomet monte sur le trône à l'âge de 21 ans. Tous ses vœux se tournent vers Constantinople. Des canons, des mortiers sont fondus dans son camp ; des préparatifs immenses l'environnent : Constantin, empereur des grecs, en tremble ; il craint les barbaries d'un despote tout puissant, qui lui oppose des phalanges réputées invincibles ; il envoie des ambassadeurs au tyran, qui paraît touché de leurs re-

présentations, mais c'est pour mieux les tromper. Il met le siège devant Constantinople en 1453.

Depuis Titus, qui assiégea Jérusalem et y fit périr 110000 personnes, il n'y a pas eu de siège plus mémorable que celui de Constantinople. Le fanatisme inspirait les musulmans : les grecs amollis et corrompus ne firent qu'une résistance ordinaire. Les turcs craignant, avec soixante de leurs navires, d'échouer contre la chaîne qui traversait le port, transportent ces bâtimens à force de bras, au haut d'une colline, et bientôt ils sont remis à flot, sous la surveillance du capitain, homme intrépide et plein d'intelligence. À travers cet étonnant travail ils font cinq à six cents prisonniers grecs, qu'ils pendent à la vue des assiégés.

Du côté de terre, 400 mille ottomans, au-
tant de chevaux, sont campés dans la plaine
du Nord, sur la route d'Andrinople. Des
tours immenses s'élèvent de toutes parts, tan-
dis que des bras infatigables creusent des
mines. Une tour, telle que l'on n'en a pas
vu de nos jours sous le règne des arts et
des inventions, était transportée d'un lieu
à un autre, et les turcs faisaient souvent le
coup de sabre contre les grecs, sur les cré-
naux de leurs murailles, au moyen de plu-

sieurs ponts qui étaient lancés de cette tour sur le rempart.

Constantinople soutient un siège de cinquante-un jours. La porte de Phénar est enlevée par les troupes de mer ; dès-lors, les grecs veulent faire des propositions de paix ; des ambassadeurs se rendent auprès du sultan, des banderoles blanches dans leurs mains : le tyran a l'air de les accueillir, il promet la vie aux habitans et la conservation de leurs biens. Mahomet fait semblant d'avoir oublié de leur communiquer quelque chose ; il dépêche à leur suite plusieurs messagers, que les grecs du haut de leurs murs prennent pour des gens de guerre ; ils tirent dessus, croyant qu'ils voulaient entrer dans la ville avec les ambassadeurs et la surprendre. L'empereur ottoman s'écrie que les grecs sont des traîtres, qu'ils n'ont ni foi ni honneur, et qu'il faut s'en venger par leur entière destruction.

Les turcs bloquent hermétiquement les remparts. Constantin Paléologue invite ses concitoyens à courir aux armes. Les bizantins apperçoivent toute la grandeur du péril ; mais ils préfèrent la tyrannie des successeurs de Constantin au joug impitoyable des mahométans. Les grecs font, durant quelques heures, des prodiges de va-

leur; ils repoussent même du côté de la terre, les ottomans avides du pillage. Ils apprennent que Paléologue, ses enfans, ses courtisans viennent d'être massacrés. La tête de l'empereur vaincu est portée au bout d'une lance. Mahomet fit son entrée triomphante le 22 du mois de juin; il convertit en mosquées tous les temples des chrétiens grecs; il avait fait la veille saccager toute la ville; le sang y coula de toutes parts. Le faubourg de Pera capitule bientôt entre les mains du capitouan, et l'armée triomphante s'empressa d'en détruire les fortifications.

Le farouche Mahomet ne borna pas là sa victoire; il fit tuer Notaras, citoyen distingué, qui refusa de lui envoyer son fils, jeune grec, dont le sultan aurait abusé. Mais une courtisane bizantine ayant vaincu l'empereur, lui persuada qu'il devait redouter la perfidie des grecs; aussi ne tarda-t-il pas à faire exterminer tous les citoyens qui avaient reconnu, durant le siège, pour leur maître, le malheureux Constantin. Le tyran fit mettre à mort le vizir Hatyt, qui pensait avant le siège de Bizance, que l'empire ottoman était assez étendu, et que le sultan aurait du faire jouir à ses peuples des avantages de la paix. Pour le faire mourir, on supposa au sérapé, que ce pacha avait eu

des intelligences criminelles avec l'empereur des grecs. *L'enfetva*, ou sentence du mufti, expia tous les crimes de Mahomet, qui ne tarda pas à disposer ses phalanges, pour en commettre de nouveaux.

Depuis 1453, Constantinople est la capitale de l'empire ottoman. Les turcs auraient conquis tout l'occident de l'Europe, si les grecs ne s'étaient pas révoltés de temps à autre, s'ils n'avoient pas laissé percer dans des insurrections assez fréquentes, les mœurs, le génie, la discipline même de leurs anciens fondateurs : les turcs se trouvèrent obligés d'interrompre sans cesse leurs expéditions occidentales, pour se porter tantôt en Asie, tantôt en Afrique, ou contre les grecs, ou contre les vénitiens, ou contre d'autres voisins inquiets ; et ce sont là les causes qui ont préservé des armées ottomanes l'Allemagne, l'Italie, la France, qui, durant les quinzième et seizième siècles, n'auraient eu que des digues impuissantes à présenter contre ce torrent débordé.

Mahomet, couvert de sang, passe en Hongrie, où il détruit une armée nombreuse, commandée en 1450, par Ladislas, fils posthume de l'empereur Albert. Le sultan avait passé l'hiver à exercer ses vengeances particulières. Les chrétiens, qui ont écrit soi-

histoire , ne peuvent pas fournir un dénombrément des malheureuses victimes de ses fureurs. La Hongrie perdit avec son roi Ladislas , une armée de près de 100 mille hommes.

Huniade et Jean Capistran , cordelier intrépide , jettent un secours puissant dans Belgrade. Ce secours repousse les turcs , et le brave Capistran enlève leur artillerie. Huniade de son côté fait semblant d'ouvrir la place : les ottomans veulent piller , l'habile hongrais saisit cette disposition , pour les vaincre et les chasser ; les janissaires taillés en pièces , prennent la fuite , et leur aga reçoit la mort dans la mêlée. Mahomet lève honteusement le siège , lui qui , l'année d'au paravant , avait pu se rendre maître de Constantinople. Jean Huniade perdit la vie à la suite d'une blessure mortelle qu'il avait reçue au milieu du combat.

Mathias Corvin , fils d'Huniade , monte sur le trône de Hongrie : héritier du courage et des talens de son père , il fut l'ennemi le plus implacable des turcs. De toutes parts le cruel ottoman vit sortir des peuples armés , pour repousser le joug de sa tyrannie sanguinaire. Turacan fit la guerre aux albanais , au nom de Mahomet ; il les subjugue , ainsi que les princes Paléologues , qui en étaient les maîtres ; mais cette sécurité là ne fut pas

de longue durée ; les grecs refusent de payer un tribut annuel de 12000 statères d'or. Ce refus excite la bile vindicative du sultan, qui amène son armée dans le Péloponèse, et qui s'empare de Corinthe, de Phtiunte, d'Atriba, de la Rochelle et d'Athènes. Il en fait exterminer les habitans, et là, où les anciens grecs avaient donné autrefois tant de preuves de courage, les contemporains ne viennent que des brigands, le pillage, des incendies et la mort. Léontarium prise, il n'y eut pas dans cette ville un seul être qui pût échapper au cimenterre des turcs. La Grèce, après la capitulation de Saint-Maure et de Thessalonique, ne présenta plus qu'un désert ou qu'un vaste tombeau. Scanderberg vivait encore, il soutint long-temps la défensive contre l'empereur ; mais à la nouvelle de sa mort, le monstre couronné en témoigna hautement sa joie. « Je suis heureux, dit-il, les chrétiens viennent de perdre leur bouclier et leur épée, je ne vais pas tarder à devenir leur maître. Enfin quarante villes furent dévastées et conquises sous les yeux de ce vainqueur insatiable. »

En 1459, il vole en Asie ; il trouble les états paisibles de Kysil Achmet ; il les enlève à ce prince trahi par son frère Ismael Beg ; il y porte la mort et la destruction.

L'infortuné Kyzil cherche un asile chez Uzunhasan, roi de Perse, son voisin et son ami. Mahomet cotoie le Pont-Euxin; il s'empare de Synope, il dévaste les terres, il brûle les cabanes, les familles des laboureurs; il force Uzunhazan à lui envoyer sa mère, qui conclut un traité de paix honteux avec l'heureux brigand. Mahomet qui avait formé le projet de conquérir l'empire de Trébisonde, répond à l'ambassadrice: je désarme contre ton fils, pourvu qu'il ne prête jamais aucun secours au souverain de Trébisonde; mais il ne rendit jamais à Kysil Achmet les états qu'il lui avait usurpés.

Trébisonde, située au bord de la mer Noire, présente le tableau le plus pittoresque. Eloignée de 225 lieues de Constantinople, cette ville ne pouvait pas être d'une grande utilité aux intérêts politiques du sérail: une mer dont la navigation est à la fois difficile et dangereuse, ne donnait aucun appât aux négocians, et le pays où Ovide fut exilé et composa ses élégies, n'offrait aucun avantage qui dût être recherché. Cependant Mahomet yeut se rendre maître de cet empire: la Capadoce, la Pamphagacie, le Pont, excitent ses desirs ambitieux. David Comnène, dernier souverain de Trébizonde,

bisonde , se soumet au tyran ; il lui fait hommage de ses états , il yient à Constantinople avec sa famille. Le perfide tyran envoya ce prince dépossédé au palais d'Andrinople. C'est là qu'en secret , il ordonne de leur donner la mort , pour ne laisser aucun préteudant à cet état , qu'il avait usurpé sur la lacheté et la faiblesse.

L'empereur , tout couvert de forfaits , passa l'hiver de 1459 à 1460 , comme Domitien , entre les voluptés et la bonne chère. Il aimait tendrement un jeune Moldave , fils de l'hospodar Dracule ; il chercha donc à le séduire. Cet icoglan se révolta contre les séductions brutales du despote , il lui donna même un coup de poignard dans la cuisse. Rien ne put décourager Mahomet , il excusa volontiers l'objet de son amour ; il obtint enfin les faveurs de son icoglan. Le frère de celui ci se nommait Uladus , le despote lui donne le gouvernement de la Moldavie : ce nouvel hospodar détruit à son arrivée tous les chefs des familles riches ; il s'empare de leurs biens , il suit l'exemple de son maître. Il ravage la contrée qui attendait son bonheur de lui ; il fait pendre , rouer et empailler vifs , plus de vingt mille moldaves de tous sexe et de tous âges. Mahomet avoua que

cet ancien favori le surpassait en cruautés.
» Que pourrait un tel homme , s'écria-t il ,
» sachant si bien se faire obéir ! »

Dracula , frère d'Uladus , le même qui avait fait les délices de Mahomet , obtient la place d'hospodar de Moldavie. Arrivé à Jassy , il gagna l'esprit des moldaves , et son frère fut bientôt sans espérance , obligé de se reposer en Hongrie. L'inruption des ottomans dans la Moldavie détruisit beaucoup plus la contrée que toutes les cruautés d'Uladus , Mahomet , toujours avide de rapines , ayant emmené 200 mille bêtes à laine , et fait prisonniers la plupart des habitans , pour les punir d'avoir obéi au prince abominable qu'il leur avait donné.

L'année 1460 fut consacrée à organiser une marine ottomane : Mahomet avait fait exploiter les forêts d'Albanie ; il fut prompt à construire un nombre suffisant de vaisseaux et de galères. C'est avec une flotte impo-sante , qu'il s'empara de l'île de Methelin. Trois cents corsaires y furent saisis et envoyés à Constantinople ; là , par ordre du tyran , des bourreaux les frappèrent de leurs glaives , entre le bas ventre et la poitrine , en sorte que le diaphragme se trouvant coupé , les victimes souffraient des douleurs inouies , avant d'arriver à leurs derniers sou-

pirs. Le seigneur de l'île parut au sérail en état de servitude; Mahomet se souvient que ce féodal, de concert avec son cousin germain, nommé Anus, avait assassiné son beau-frère Commène: ce qui lui rappelle ce crime, c'est la présence de la veuve de l'immolé, la plus belle femme qu'il y eut alors dans le Levant. En vain les deux princes détenus arborent le turban et se font circoncire; en vain ce changement de religion leur fait il recouvrer la liberté, le sultan dissimule ses vengeances; ils sont arrêtés peu de jours après, plongés dans un cachot, et leurs têtes figurèrent dès le lendemain sur des piques à la porte du sérail.

Les vénitiens fatigués des cruautés exercées au nom de Mahomet, autour de leur territoire, se disposèrent, dès 1461, à faire résistance. Ces préparatifs réveillèrent toute la surveillance de la Porte. Méhémet, pacha, s'était emparé de la Morée; les grecs avaient abandonné leurs camps à l'arrivée des turcs, moins guerriers qu'assassins. Le voisinage des ottomans parut dangereux au sénat, et tous les vénitiens conviennent de cette maxime: il vaut mieux mourir les armes à la main, que de se rendre prisonniers des turcs. Etienne, roi de Bosnie, s'était allié secrète-

ment avec les vénitiens. Cette coalition, jointe au refus d'Etienne de payer le tribut de 50 mille ducats, attire sur les Bosniens le torrent des satellites turcs. La ville d'Yaziga fut enlevée; le prince de Bosnie, amené prisonnier devant Mahomet, qui le fit écorcher vif, et massacrer les grands de son état, les chefs de l'armée dans les lieux même où il les avait vaincus.

L'ardeur de ses désirs croît avec ses succès. Le sultan avait réintégré dans ses bonnes grâces les enfans de Caraman Ogli; Ahmed Beg, du consentement de ses frères, est placé sur le trône de Caramanie, après avoir défait lui-même l'usurpateur Ishakbeg. Mahomet devient soudain jaloux du pouvoir du jeune Ahmed Beg; cette principauté fait ombrage au despotisme du divan: l'empereur envoie des troupes en Caramanie; Mustapha, fils de Mahomet, marche au milieu de l'armée, qui extermine sans raison Ahmed et sa famille. Mustapha reçoit la couronne de Caramanie, à travers le sang et le pillage, dont ses nouveaux sujets sont les premières victimes.

Toute l'Illirie est subjuguée: les habitans reçoivent la mort par la main des pillards; et le prince, lâchement esclave, vient flétrir le genou devant son vainqueur, la ville de

Jaitie ayant ouvert ses portes, ainsi que Clytie. Le souverain d'Illyrie est envoyé à Constantinople ; le sérail l'accueille par toutes sortes de caresses et de séductions. Les uns prétendent que ce prisonnier fut mis à mort par le pacha Méhémet, et les autres, qu'il fut enfermé dans la prison des sept tours. La perte de l'Illyrie détermina les vénitiens à se mettre en campagne, l'une de leurs places nommée *Argos*, se trouvant entre les mains des turcs.

Le roi de Perse, Ussun Cassan, jaloux des succès de Mahomet, attaque le territoire de Trébizonde ; il veut chasser Mustapha de la Caramanie. Secouru par les tartares, il cotoie le Taurus, il s'empare des rives de la mer Caspienne ; son armée s'étend depuis le mont jusques à l'embouchure des fleuves qui en descendent. Son général, Ysufche-Beg, brûle Tockard ; la désolation et la ruine suivent ses pas. Ce chef, tout resplendissant de puissance, est battu par Mustapha, qui le fait prisonnier et qui l'envoie à son père. Celui-ci le fit décapiter en sa présence. C'était-là sa jouissance la plus douce et la plus habituelle. Mahomet jugea digne de sa colère Ussun Cassan ; Il put le rejoindre auprès de Payas, en Pamphlagonie, aux

rives de l'Euphrate. Un combat donné entre les deux Nations , en 1470 , fut opiniâtre et sanglant. Le jeune Mustapha reconnaît Zeinuldin , fils du sophi ; il le renverse de son cheval et le perce d'un coup mortel. Le vaincu , qui commandait sous son père l'aile droite , effraya par sa mort ses compagnons d'armes. Les turcs s'élançèrent à travers les rangs ; et il n'y avait pas eu de victoire plus complète dans ces contrées , depuis celles d'Alexandre sur Darius. Ussun Cassan n'eut que le temps de fuir par des chemins inconnus , et Mahomet , qui craignait les embuscades dans les défilés du Taurus , n'osa pas s'exposer à faire la conquête de la Perse ; il se borna à subjuger toute la Pamphagacie , appelée en langue turque , *Varsak*. Achmed , pacha , recueillit presque toute la gloire atroce de cette expédition sanguinaire.

Cependant , Mathias Corvin s'unit au sénat de Venise , qui lui fournit l'argent nécessaire pour lever une armée contre les turcs , et venger la mort du roi Etienne. Une armée exercée et nombreuse part des bords du golfe Adriatique ; elle balance avec les albanais les succès de Mahomet. Les vénitiens s'emparent de l'ile de Lemnos , après avoir été contraints d'abandonner l'isthme de Corinthe ; le turc massacre 500 des leurs ,

tandis que les soldats de Venise refusent de tuer aucun musulman ; ils se contentent de les chasser ou de les faire prisonniers. Les ottomans entreprennent en vain les sièges de Croïa, en Albanie, de Liste et de Scutary ; ils se virent forcés d'y renoncer, tandis que les chrétiens enlevèrent Enus, Le-gostitia. Le général Mocenico fait piller Smyrne et Clazomène ; il brûle dans le port de Gallopoli l'armée navale des turcs. Un jeune sicilien, auteur et exécuteur de ce projet, fut pris ; Mahomet le fit scier par le milieu du corps, ainsi que les compagnons de son infortune et de sa bravoure. Nouveaux Scévola, ils supportèrent leur sort avec autant de magnanimité que de courrage.

Les vénitiens, trahis deux fois par les capitaines Thomas et Flovio, n'auraient pas ouvert les portes de la ville de Négre pont, si le général Canalis n'avait pas attendu en vain les secours que lui annonçait la république. Mahomet II perdit plus de 40000 hommes devant cette place, pour la défense de laquelle les habitans déployèrent le courage le plus sublime. On vit une foule de citoyennes partager la gloire des combats avec leurs époux, leurs frères, leurs pères et leurs fils. Le vainqueur fit scier tous les

citoyens saisis les armes à la main , et celui qui aurait dû les admirer et les accueillir , se plut , en lâche bourreau , à les faire disséquer vivans. Le général Canalis , sur une flotte nombreuse , vit terminer le siège sans tirer un seul coup de canon , et du sein des auxiliaires que Venise lui avait envoyés.

Quelques écrivains ont prétendu que Mahomet égorgea sa maîtresse en présence de son armée ; il est certain qu'il était éperdument amoureux d'une jeune personne , fille du gouverneur Henrici. Cette républicaine ne voulut jamais céder aux caresses de l'empereur , meurtrier de son père. Il est probable qu'elle se nommait Irène , et que l'atroce sultan , voyant l'impossibilité d'en jouir , se détermina , en calomniant la vertu de cette héroïne , à la poignarder dans Négreponct en présence de son armée. Ce fait ne se trouve que dans les auteurs chrétiens ; et quoique Voltaire et d'autres historiens philosophes le contestent , on peut croire que Mahomet en était bien capable. Ces horribles événemens se passèrent en 1468.

Caffa , situé sur la mer Noire , avait été pris en 1266 par les génois sur les tartares. Les antiques liguriens firent fleurir cette place jusques en 1471 , que Giedyk Achmed Pacha l'enleva à ses conquérans , qui furent

pillés et tués pour la plupart. Toute la Tauride est ainsi soumise aux armes de Mahomet; et c'est depuis cette conquête, que la Chersonèse Taurique a reconnu un khan, établi dans Bascia Seray, et qu'elle n'a cessé de relever de la Porte qu'en 1782. Kerson en est aujourd'hui, sans l'autorité des russes, la ville principale.

Les vénitiens, venus en Albanie, avaient à leur tête le général Mocénico. Ils défendirent en vrais guerriers, la ville de Scutari, située sur le lac Zeta, à l'embouchure du fleuve Bocana. Soliman Bassa tenta en vain un assaut : Les scutariens, qui n'avaient plus de rempart, forcèrent le général turc à se retirer, après avoir tué un grand nombre d'ottomans. Lauredan, sénateur vénitien, commandait les assiégés : il avait fait dire au bassa, qui lui proposait de capituler : « Je ne sais pas ce que c'est que de me rendre, » je ne suis ici que pour forcer nos ennemis : un républicain comme moi ne sait point obéir à des turcs ». Ce même Soliman, lieutenant de Mahomet, fut vaincu et tué sur les bords du Pruth ou Hierase, par l'armée d'Etienne-le-Grand, roi de Moldavie. Mahomet vint en personne, en 1472, dans le lieu même où Soliman avait été défait :

il prit le plaisir affreux de tout ravager, sans oser gravir sur les montagnes, où les moldaves auraient exterminé ses janissaires; il ne vainquit pas, il assassina lâchement, il pilla ceux de la plaine. Des historiens assurent que Soliman assiégea Lépante, ville bâtie sur le golfe qui porte son nom : ils ajoutent qu'il fut obligé d'en lever le siège; mais Cantimir place la mort de Soliman en 1472, et Lépante ne fut inutilement assiégée qu'en 1475. On s'accorde à penser que les turcs perdirent 30000 des leurs dans cette expédition en Livadie.

Mathias Corvin, allié de Venise, s'illustra par plusieurs victoires; il aurait épargné aux vénitiens la honte et les dépenses ruineuses de plusieurs défaites, si ceux-ci avaient été exacts à lui payer le subside convenu. Ce défaut de paiement produisait tous les succès de Mahomet, qui néanmoins échoua devant Lemnos, grâces à la valeur d'une citoyenne, nommée Marulla, qui repoussa les cohortes musulmanes, débandées et étonnées de son courage : l'histoire vénitienne la désigne sous le nom de *Pucelle de Lemnos*.

Le roi de Hongrie avait épuisé ses finances, il ne pouvait plus subvenir aux frais de son armée; il fit néanmoins beaucoup de

mal aux esclaves de Mahomet, qui, voulant troubler les états de Hongrie, assemblés dans Olmus, capitale de la Moravie, furent mis en pièces par Mathias, qui les poursuivit jusqu'en Esclavonie, et qui les extermina sans miséricorde, ainsi que leur chef le pacha Omar. Mathias aurait traversé les succès de Mahomet, s'il n'avait pas été obligé de faire la guerre à Frédéric III, empereur d'Occident.

Le sérail, en apprenant la victoire du roi de Hongrie, fut consolé par la nouvelle de la mort d'Ussun-Cassan, sôphi de Perse, ennemi implacable des turcs, et par politique, et par esprit de religion. Les chronologistes en placent l'époque à l'année 1478. Dès ce moment, Mahomet laisse éclater son vaste dessein, celui de conquérir l'Egypte, l'Italie et l'île de Rhodes. Le Bosphore vit flotter sur ses rives 300 voiles et 200 galères. Les préparatifs de ces trois expéditions immenses employèrent deux ans : ce ne fut qu'en 1480, que les turcs investirent l'île de Rhodes. Artus, grand-maître de l'ordre de Jérusalem et successeur de Foulques de Villaret, se hâta de se mettre en état de défense. En vain fut-il trahi, en vain une correspondance suivie fut-elle entretenue des assiégés

aux assiégeans : plusieurs combats , livrés sous et sur les remparts de Rhodes , ne produisirent que des victoires en faveur des rhodiens , commandés alors par un nouveau grand-maître , nommé d'Aubusson. Achomat , général des turcs , et néanmoins issu du sang des Paléologues , avait reçu ordre de Mahomet II de faire empoisonner le chef des chevaliers. Ce projet ne fit qu'augmenter l'indignation et le courage des assiégés , qui repoussèrent l'ennemi par-tout où il osa se présenter ; les rhodiens accueillant avec un courage bien dirigé , deux attaques générales , enlèvent la grande enseigne du croissant , après avoir tué 9000 turcs. Les secours de Ferdinand II , roi de Naples , firent disparaître les ottomans. Ceux-ci égorgèrent par vengeance , ou plutôt par dépit , quelques rhodiens qu'ils avaient surpris sur le rivage. Cependant Mahomet conclut une paix onéreuse pour les vénitiens , mais rassurante pour les habitans de Rhodes , dont il maintenait l'indépendance , le gouvernement et les propriétés.

Achomat ayant quitté l'isle de Rhodes , alla mouiller dans le golfe d'Ortante ; il ne lui fallut pas beaucoup de peine pour enlever cette place , en quelque sorte démantelée ;

il fit égorer tous les citoyens qui s'étaient réfugiés dans la cathédrale ; l'archevêque, les prêtres qui componaient son clergé furent sciés vifs. Cet Achomat , de retour à Constantinople, apprend que Mustapha , fils du sultan , a violé sa femme , il s'en plaint au despote , en lui annonçant la prise d'Ortrante , et lui faisant hommage du riche butin qu'il y avait recueilli. Mahomet qui avait donné à son fils l'exemple de toutes les débauches et de tous les crimes , lui envoie le cordon : le jeune Mirza reçoit la mort ; mais son père ne survécut pas long-temps à cette dernière cruauté ; il se rendait en Egypte à la tête de 300 mille hommes , lorsqu'un accès de goutte l'enleva le 4 mars 1481. Ce monstre est d'autant plus abominable , qu'il avait acquis des connaissances dans les arts et dans l'histoire ; plusieurs écrivains lui attribuent un fait atroce.

Un jour , dit-on , Mahomet se promenait dans le jardin du sérail , il avait cultivé lui-même quelques couches de melons ; il s'aperçoit qu'il en manque , il veut savoir qui lui a fait ce vol ; il en accuse ses ychoglans , qui nient le prétendu crime que le sultan leur impute. Il fait ouvrir le ventre à quatorze de ces jeunes enfans. On a révoqué

ce trait affreux en doute : Voltaire n'en croit pas l'anecdote, parce que Mahomet fut savant et poli, mais la politesse et la science n'excluent ni la méchanceté ni la barbarie.

Il vécut cinquante-un ans et son règne fut de trente. Le seul bien que Mahomet fit à sa patrie, c'est l'établissement de la tolérance religieuse ; mais ce qui entache ce firman, c'est le tribut que chaque juif, chrétien, grec ou latin est obligé de payer tous les ans pour la liberté de son culte : ce tribut est de treize dragmes d'argent d'après le texte littéral du Koran : « Personne ne sera contraint à embrasser la religion de Mahomet, depuis l'âge de sa raison jusqu'à 70 ans, pourvu que chaque année il paie par forme de tribut treize dragmes d'argent pur ».

Mahomet parlait allemand, italien, et la langue en usage en France, dans le quinzième siècle. Scholarus, moine grec, lui avait appris quelques éléments de mathématiques ; il savait les trente propositions d'Euclide ; il connaissait tous les travaux d'Archimède : ces connaissances servirent souvent son imagination dans ses grandes entreprises militaires ; il avait étudié particulièrement les poésies persane et arabe, et les vers qu'il fit sont encore répétés dans le sérail. Il voulut

envain retenir les arts à Constantinople ; ils passèrent, découragés et persécutés, le Bosphore de Thrace, et vinrent se réfugier à Florence. Ce fut donc un bonheur pour les nations septentrionales, où les arts ont fructifié tout à coup, après avoir été paralysés sous Tamerlan, qui, à l'exemple du kalife Omar, fut le fléau de tous les genres de sciences, dans le courant du quatorzième siècle.

A l'instant où Mahomet achevait une vie sanguinaire et destructive, Ferdinand, fils naturel et successeur d'Alphonse, roi de Naples, venait de passer dans la Pouille, et de reprendre Otrante, en accordant aux turcs une capitulation honorable. Il aurait peut-être été plus difficile, s'il avait su que le cruel Mahomet II venait d'expirer. Sous le règne de ce sultan, le glaive, le feu, tous les fléaux de la guerre exterminèrent plus de neuf cent mille individus tant mahométans que chrétiens.

BAJAZET II FILS DE MAHOMET II,

Huitième Empereur.

Bajazet II, résolu de faire un voyage à la Meque, pour visiter le temple du prophète, reçoit, au moment de son départ, l'invitation de monter sur le trône de Mahomet II. Le visir ni les grands du sérail ne purent le déterminer à tourner ses pas vers Constantinople. Coroud, jeune fils du nouveau souverain, est couronné empereur à la place de son père. L'empereur, par *interim*, n'abusa point du pouvoir qui lui était conféré. Neuf mois après son intronisation, il apprend que Bajazet, arrivé à Alep, hâte son retour vers Constantinople. La cour va l'attendre à Nicée, et c'est là où son fils lui restitue tous les pouvoirs, puis il se rend à Magnésie, pour y vivre en simple particulier.

Zézim, frère de Bajazet, avait des prétentions au trône de Mahomet II. Bajazet était fils de Mirza ; Zézim prétendait être né durant le règne de son père ; c'est-à-dire que l'un reçut le jour du tems d'Amurat, Mahomet étant alors héritier de la couronne ottomane, et l'autre, après l'avénement de Mahomet au trône. Zézim eut de bonnes raisons à faire valoir ;

valoir ; et les troupes d'Asie le reconnaissent pour maître dans la ville de Pruse. Deux armées formidables se réunissent , l'une en Europe , et l'autre en Asie. Bajazet va chercher Zézim dans la plaine de Genisehyr. Achomat Paléologue , dont nous avons parlé , est à la tête des turcs d'Europe. Une victoire signalée devient , en 1483 , le partage de l'heureux Bajazet. Zézim se retire en Egypte , gouvernée alors par Caitebaï. L'hôte du prince fugitif ne lui donne que des conseils ; il refuse des secours à cet infortuné , qui le pria seulement de garder sa famille. La Pamphlagonie et la Turquie lui présentent l'espoir de rassembler quelques amis. On se réunit autour de lui ; il reçoit le serment de fidélité ; tous ceux qui l'environnent déclarent porter une haine implacable au tyran de Constantinople. En Egypte et dans le sérail on croit que Zézim est allé visiter le temple de la Meque et le tombeau du prophète , à Médine. Mais bientôt ses projets transpirent par le bruit et le spectacle de ses préparatifs. Achomat court à la tête d'une nouvelle armée au-devant de lui ; il le trouve au milieu d'une foule de soldats indisciplinés et mécontents ; il n'a pas de peine à le vaincre , à faire mourir d'une manière atroce tous ceux

qu'il put atteindre, et qui avaient osé partager l'opinion de Zézim sur ses droits au trône des ottomans.

Zézim échappe seul au cimenterre de son vainqueur; il erre de place en place; il visite les ports de mer; il s'embarque sur un vaisseau qui faisait voile pour Naples; il vient à Rhodes, où vivait encore le grand maître Aubusson; il y reçut les honneurs accordés à la dignité impériale. Aussi leur dit-il : « Je suis venu me mettre entre les » mains de gens d'honneur; j'y demeure avec » confiance; je vous prie de ne plus me » rendre tant d'hommages respectueux; je » desire vivre au milieu de vous, non comme » un prince ottoman, mais comme simple » particulier ».

On a bien fait des contes sur ce prince, que les auteurs turcs et chrétiens ont voulu rendre intéressant. Nous choisissons parmi toutes les versions, celle qui nous paraît la plus vraisemblable. Accueilli à Naples par Frédéric III, il alla vivre à Rome durant quelque tems, sous les pontificats d'Innocent VIII et d'Alexandre VI. Il n'est pas vrai qu'il vécut en prison, et qu'il mourut à Terracine à la suite d'un poison lent, qui lui fut administré. Bajazet seul est coupable de

la mort de son frère. Un aventurier italien était venu à bout , dans le sérail , de raser le sultan ; il conversait un jour familièrement avec sa hautesse , qui l'avait fait circoncire et qui lui avait donné le nom de *Mustapha*. Le barbier assure qu'il pourrait aisément punir Zézim , et lui empêcher des intrigues criminelles dans les cours des princes chrétiens. Bajazet lui promet la dignité de grand vizir , s'il réussit à exécuter ce complot.

Le marché conclu , Mustapha se plaint de la disgrâce et des injustices du sérail , dans le faubourg de Péra. Les chrétiens ajoutent foi à la sincérité de ses larmes ; ils sont persuadés que son cœur est parfaitement converti ; ils le consolent ; ils s'attendrissent sur son état ; ils le font embarquer sur un vaisseau frété pour l'Italie. Le barbier arrive bientôt à Naples. Zézim apprend que ce barbier , qui avait été en faveur auprès de son frère , vient de débarquer , et qu'il peut lui rendre un compte exact de ce qui se passe dans le sérail , et de l'esprit qui y règne ; il l'invite à le servir : en même tems on lui apporte , de la part de Bajazet , un contrat écrit en langue turque , par lequel une pension de 25000 écus lui était promise pour son entretien. Il témoignait beaucoup de satisfaction sur les ser-

vices du barbier Mustapha ; et comme celui-ci remplit son emploi avec exactitude , son maître lui accorda la confiance la plus entière. Un jour Zézim s'endort entre les mains de son valet-de chambre , seul avec lui dans son appartement. Mustapha saisit cette occasion pour lui couper la gorge , qu'il lui serre ensuite fortement avec un mouchoir ; il sort de la chambre sur la pointe du pied : « Ne » faites pas de bruit , dit il aux domestiques , » le prince est endormi ». Il a le tems de s'évader et de gagner un navire tout prêt , qui fait aussi tôt voile pour Constantinople.

Alexandre VI , ce pape infâme , pouvait être accusé de la mort de Zézim ; et comme il commit plus de mille crimes semblables , il était facile aux écrivains chrétiens de reprocher , à sa mémoire , le meurtre du prince ottoman , et cette violation horrible du saint droit de l'hospitalité ; mais pour un crime de moins , Alexandre VI en demeure toujours un monstre exécrable. Le barbier Mustapha reçut , pour récompense , la dignité de visir. Ce qui est encore attesté par les auteurs turcs , c'est que Bajazet envoya des ambassadeurs à Frédéric III , qui les reçut avec pompe , et qui , suivant le vœu du sultan , leur fit remettre le corps de Zézim , inhumé à Pruse ,

près du tombeau d'Amurat II. Zézim ne vint donc point en France à la suite de Charles VIII; il ne séjourna pas plus en Auvergne qu'il ne mourut dans les prisons de l'Ara Cœli à Rome: sa mort a été l'œuvre des perfidies du sérail, et non pas du fanatisme ou de l'intolérance des chrétiens.

Zézim n'aurait pas été meilleur sultan que son frère Bajazet, bien qu'il eût déployé, à l'école de l'infortune, quelque grandeur d'âme et quelque force d'esprit. Son éloquence lui attira beaucoup de partisans; et s'il avait eu un peu de philosophie, sa mémoire serait en honneur chez les nations; mais il ne se crut malheureux, que parce qu'il ne vint pas à bout de pouvoir, comme Bajazet, tourmenter impunément le genre humain !!!

Bajazet n'ayant plus de concurrent à l'empire, conçoit des projets de conquête. Dès 1484, il fait bâtir deux forts, à l'une et à l'autre extrémité de l'Isthme de Corinthe. De-là, il se dispose à marcher en Moldavie, à travers les meurtres et les ravages qu'il ordonnait avec d'autant plus de plaisir, que la gloire lui paraissait consister à suivre l'exemple de ses pères. La Moldavie ravagée, ainsi que la partie méridionale de la Valaquie, Mathias Corvin et Casimir, roi de Pologne,

en guerre l'un contre l'autre pour cette province , perdirent tout espoir d'en tirer jamais le moindre parti , puisque , l'année 1485 , Kali Bassa , beglierbey d'Europe , la pilla et la ravagea jusques à la mer Noire , et qu'en 1486 , Alexandre Michalogue acheva de la dévaster à force d'y commettre des assassinats , et d'y allumer des incendies , choses agréables à Bajazet , qui , en apprenant tous ces forfaits politiques , faisait célébrer des fêtes dans le sérail à Constantinople.

Aux bords du Bosphore , Acomat , aga des janissaires , avait acquis un grand empire sur leur esprit. Compagnon de leurs armes , il leur avait montré le chemin de la victoire , et jamais une défaite , sous ce général , n'avait trompé leurs espérances. Bajazet craignit l'autorité de ce héros , issu du sang des Paléologues ; il montra une jalouse qui ne lui laissait pas un seul instant de repos ; il forma donc le projet de lui faire subir la mort. Arrêté dans un festin , Acomat est trainé en secret dans un cachot du sérail , après avoir reçu de l'empereur les caresses les plus perfides , et les marques trompeuses de l'amitié la plus sincère. Les janissaires apprennent que leur colonel est sur le point de périr ; ils se réunissent ; ils menacent ; ils chargent

d'injures le sultan , qui leur parle envain à travers une persienne : ils demandent Acomat , qui leur est rendu aussi-tôt , et qui , pieds et tête nuds , leur parut sortir de la main des bourreaux , prêts à le supplicier. Bajazet ne pardonna point à l'aga le bonheur d'avoir pu , cette fois là , échapper à sa vengeance ; il chargea un certain Bassa , nommé Isaac , de poursuivre , en secret , l'infortuné Acomat , qui fut égorgé à Andrinople. Ce lache assassinat , célébré dans le sérail , provoqua plusieurs orgies , où l'on tint pour mort d'ivresse l'exécrable tyran qui les avait ordonnées. Il voulut perdre les janissaires , que les intrigans du sérail lui avaient fait regarder comme des rebelles ; mais leurs chefs , Hali et Ihcender , refusèrent de donner les mains à ce complot ; ils en prévinrent leurs cohortes , qui dédaignèrent de camper autour de la tente du sultan , et qui , se tenant sous leurs gardes , attendaient les bourreaux de Bajazet , résolus de les faire périr l'un après l'autre. Le tyran eut peur ; il descendit jusques à l'excuse auprès des janissaires. Ceux-ci , sur le point de l'étrangler , fléchirent , et l'on ne songea plus qu'à punir Caraman Ogli , qui avait donné des secours à Zézim. Caraman , sa famille et son armée

furent exterminés, ainsi que Caïgub et Scha-Hus, fils de l'infortuné Zézim. Ainsi finit au séraïl cette intrigue horrible, que des intérêts particuliers avaient colorée du prétexte de la concurrence au trône des ottomans, entre Zézim et Bajazet.

Celui-ci laissa son armée s'amollir long-tems dans les délices de la paix; cependant, en 1510, il porta la guerre en Asie, contre un certain Scheïtan Culi, ainsi nommé par les dévots musulmans, (ce qui signifie en langue turque, *Serviteur du Diable*). Le même imposteur fut appelé, en Perse, *Sophi*, c'est-à-dire, *Sage*. Il fanatisa le peuple d'Ispahan, et remporta plusieurs victoires sur les turcs, qui avaient chassé de l'Asie ce Sophi, surnommé vers le Bosphore *Scheitan Culi*. Il passa bientôt pour certain dans le divan que Charles VIII voulait venir avec une armée française mettre le siège devant Constantinople, et le séraïl crut devoir rappeler tous les janissaires, campés aux bords de l'Euphrate, ainsi que ceux envoyés contre le soudan d'Egypte, accusé d'avoir prêté quelque secours à Zézim. Au milieu de ces revers, que les froides cruautés et la pusillanimité de Bajazet semblaient, en quelque sorte, provoquer, les compagnons de Charles auraient

pu enlever Bizance, si le pape Alexandre VI n'avait pas envoyé au divan le projet du roi de France.

Le séral instruit du retour de Charles en France, fait une nouvelle expédition contre le soudan d'Egypte; il ne réussit pas mieux que dans les deux précédentes. Bajazet ne commandant pas lui même ses armées, se vit presque toujours puni des lâches voluptés de sa vie casanière; il fut témoin, dans Constantinople même, de l'explosion des magasins à poudre, sur l'un desquels le tonnerre tomba, et des ravages de la peste qui détruisit, en 1488, la moitié de sa population. La ville de Pruse éprouva, dans ce même tems, un terrible incendie, tandis que le soudan d'Egypte, à la tête des mamelucs, s'empare de la Caramanie. Mathias Corvin mourut sur ces entrefaites avec le regret de n'avoir pas constamment tourné ses armés contre les ottomans, et d'avoir négligé d'attirer, dans ses états, le prince Zézim; il aurait pu le faire monter sur le trône de Constantinople, à la place de Bajazet, qui, de l'avis de tous les chrétiens, en fut l'usurpateur.

Sous ce règne on voit, en Europe, se former ces combinaisons politiques, qui auraient

pu réussir contre le croissant, si les chrétiens, réunis sous la même bannière, avaient su vivre d'intelligence entre eux, et obéir au vœu de l'intérêt commun. Le successeur de Mathias Corvin n'eut pas le même bonheur; Jacup, sanjac de Bosnie, défait en 1493, les hongrais, sur les confins de la Croatie; il en fit un tel massacre, qu'il envoya au séral une grande caisse remplie de nez, coupés à ceux des hongrais morts sur le champ de bataille. Toutes ces horreurs réjouissaient l'âme stupide du tigre couronné.

Bajazet jette les yeux sur les états de Venise, dont son père Mahomet II avait projeté la conquête; il fait semblant de conclure un traité de paix avec cette république; mais son premier soin est de ne pas le tenir; l'ambassadeur Zancano l'ayant rédigé en langue latine, et le turc ne se croyant obligé de tenir que les traités écrits en idiome ottoman. Louis XII envoie aussi-tôt des secours aux chevaliers de Rhodes; vingt-deux galères, portant pavillon français, s'unissent à la flotte des chrétiens; mais ce secours fut inutile; les vénitiens sont battus; le pilote Armerius fait prisonnier, est conduit à Constantinople, où, par ordre de Bajazet, il est scié vif, parce que ce vénitien ne voulut pas embrasser

la foi de Mahomet. Si les français avaient pu combattre , il est probable qu'ils auraient sauvé la flotte vénitienne , dont la défaite rendit la prise de Lépante facile aux armes des turcs. Les ottomans ne sont pas toujours heureux , et bien qu'ils eussent pris dans l'Archipel ou la mer Blanche , en 1499 , Modon , Jonque , Coron et autres places , Beneditto Pezaro , amiral vénitien , sauve Napoli , enlève six vaisseaux turcs à l'entrée du Bosphore ; il reprend Egyne , brûle Tenedos , et fait pendre tous les turcs prisonniers , le long de la mer ; il reconquiert tout ce que les vénitiens avaient perdu , excepté Jonquie et Lépante ; mais à la vue du premier port , il fait trancher la tête à Charles Contarius , qui l'avait livré.

Consalvo et Pezaro , l'un espagnol et l'autre vénitien , s'unissent avec des forces imposantes ; c'est alors que toutes les conquêtes des turcs , le long de l'Archipel , sont recouvrées ; que plusieurs vaisseaux ottomans furent brûlés ; mais en même tems les turcs revinrent à Jonque , où ils égorgèrent tous les chrétiens. Telle fut la campagne de 1500 ; l'année suivante , les vaisseaux français , réunis aux flottes de Venise et d'Espagne , tentèrent en vain le siège de Methelin ; et en

effet, une pareille entreprise ne dut pas réussir, l'esprit des trois nations réunies se trouvant incompatible; d'ailleurs les turcs devaient avoir, après chaque campagne, la supériorité; parce que les chevaliers orgueilleux et imbéciles, ne désorganisaient pas leurs armées comme celles des chrétiens l'étaient par l'impertinence et les intrigues des féodaux. La paix fut conclue entre toutes les nations belligerantes, aux rivages du grand Archipel, à la fin de 1500, par la médiation de Louis XII, qui obtint la confiance de Bajazet.

La Perse n'était pas tranquille; Imirzebeg, descendant d'Ussun Cassan, implore le secours de Bajazet. Jacup, successeur de Cassan, avait épousé une intrigante, fille du seigneur de Samatra. Cette princesse voulait éléver, sur le trône d'Ispahan, un favori qu'elle avait su rendre cher au peuple; elle s'empoisonna bientôt, ainsi que son mari et son fils; c'est à la suite de cet événement qu'Imirz, appuyé en Perse de la faveur du vizir d'Anut, sollicita l'appui du divan. De retour à Ispahan, Imirz, devenu gendre de Bajazet, fut tué dans un festin par les grands de sa cour; la sultane, sa veuve, revint à Constantinople y accuser le vizir Canut, comme ayant

trahi son mari. Bajazet ne put s'en venger qu'en faisant empoisonner le ministre persan,

L'empereur n'était pas heureux dans sa famille. Huit fils de différentes favorites s'accordaient mal les uns avec les autres; il en fit étrangler deux, Abdhula et Halem, sous le prétexte qu'ils avaient commis d'horribles barbaries dans leurs gouvernemens. Bientôt il se dégoûta du métier de tyran; il veut abdiquer sa couronne en faveur d'Achmet; mais la nation ottomane préfère Sélim; elle l'appelle, elle le désigne publiquement; il arme, dans la province de Trébizonde; il passe la mer Noire avec une grande armée; par-tout on l'accueille, on le salue, on le nomme successeur de son père au trône de Constantinople. Cependant Bajazet marche contre son fils à la tête d'une force imposante; il met en fuite les rebelles, et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le même père, qui avait fait étrangler, depuis quelques mois, deux de ses fils, voulut épargner Sélim, et crut pouvoir s'intéresser en faveur d'Achmet, pour lui résigner le trône en toute assurance. Mais Achmet, connaissant le vœu du peuple, refuse le trône avec une persévérance courageuse, et l'empereur est obligé de se conformer au desir de la majorité des musulmans. Cette circonstance de l'histoire ottomane

prouve avec évidence que les tyrans les plus orgueilleux et les plus stupides ont reconnu dans tous les tems, comme une loi supérieure à leur puissance, le cri de la volonté générale.

Les janissaires avaient surnommé Bajazet, par dérision, *l'Empereur Pacifique*; ils étaient dégoûtés de son gouvernement. Les intrigues redoublent; le vieux Bajazet, dévoré de goutte, est pressé de toutes parts. Sélim, qui s'était retiré à Caffa, dans la Crimée, paraît à Constantinople, au moment le plus inattendu. Tous les janissaires l'environnent. « *Ce sont*, disent les poëtes turcs, « *des héliotropes qui se tournent vers le soleil levant* ». On passa quelques mois en négociation; mais les janissaires ne peuvent plus supporter la honte des défaites qu'Ismaël, sophi de Perse, leur fait éprouver, et des progrès des circassiens, qui s'étaient rendu maîtres de l'Egypte et de la Syrie. « Compagnons, dit alors Selim aux janissaires, tout est corrompu dans cet empire; le courage languit dans de lâches et honteuses voluptés. L'honneur national n'offre plus que des souvenirs, si l'on ne se hâte de couper tant d'infamies dans leurs racines. Nous ne vivrons que pour voir la ruine de cet empire, et les générations fu-

» tures l'attribueront à la bravoure de nos
» ennemis et à notre négligence ».

Le visir Caja Mustapha Pacha, témoin de ce discours, en rendit compte à Bajazet, qui, n'ayant ni caractère ni fermeté, résigna sa couronne à Selim, qui avait prodigué des trésors immenses aux avides janissaires. Enfin, Selim est couronné, ainsi que proclamé sultan des turcs, en 1512. Quant à Bajazet, il mourut à vingt milles de Constantinople, dans un bourg nommé Athisa, sur le chemin d'Andrinople. Un juif, nommé Homen, l'empoisonna par ordre de Selim. Celui-ci alla au-devant du cercueil qui renfermait les cendres paternelles ; et la pompe funèbre, célébrée à cette occasion, ressembla à une marche triomphale.

Bajazet avait des connaissances, mais sans jugement; dévot à l'excès, il eut l'hypocrisie et l'imbécilité de tous ceux qui, comme lui, hantent les prêtres. Il se couvrit de tous les crimes familiers aux despotes ambitieux et fourbes. Sa chute atteste la supériorité d'un homme à caractère sur celui qui n'en a pas. S'il avait eu de la fermeté et du courage, Selim n'aurait jamais été qu'un gouverneur de province, ou plutôt le *fatal cordon* lui eût ôté sa vie. Bajazet mourut à soixante-deux ans, après en avoir régné trente-deux.

SELIM I^{er}.*Neuvième Empereur.*

Ce n'était pas assez pour Selim I^{er}. d'avoir fait empoisonner son père ; la nation ottomane dut lui donner le surnom de *Féroce*, (*Yavuz*). Cinq jeunes turcs lui furent dénoncés , comme anciens favoris de Bajazet ; il les fait arrêter ; deux périssent sous la hache du bourreau ; les trois autres sont envoyés à l'armée , où les chefs ne tardèrent pas à trouver l'occasion de les faire poignarder ; tout leur crime était de porter le deuil du sultan mort. Les janissaires , licteurs impitoyables , comblés des biensfaits de leur nouveau maître , jurèrent , ainsi que leurs capitaines , non moins atroces qu'eux , de tout entreprendre pour plaire à Selim I^{er}. Ses projets de guerre ne s'étendirent point sur les terres des européens ; aussi renouvela-t-il des traités de paix avec la Hongrie , la Pologne et la république de Venise. L'ouvrage de ces alliances terminé , il apprend qu'Achmet , son frère et son compétiteur à l'empire , rassemble une armée dans la province d'Amasie ; il a bientôt franchi le Bosphore ; le voilà dans l'Asie mineure , campé sur les bords du fleuve Casalmach ;

malch ; il avait une parfaite connaissance des environs de la place ; c'était le lieu où il avait pris naissance , et reçu les premiers principes de son éducation.

Achmet ne balance pas à livrer le combat , qui fut long , sanglant et opiniâtre ; ses soldats aimèrent mieux périr que de se rendre ; l'armée d'Asie fut entièrement défaite ; et le malheureux Achmet , fait prisonnier , amené devant son barbare vainqueur , reçut la mort de la main des muets. Aladin et Amurat , fils de l'immolé , prirent la fuite ; l'un mourut en Egypte à la suite d'une fièvre putride , et l'autre en Perse , après y avoir fait quelques années de séjour.

Corcud , qui avait montré tant de vertus à la mort de Mahomet II , avait juré de vivre en paix dans son gouvernement de Magnésie , mais le tyran lui fit un crime de sa soumission : l'histoire turque présente Corcud , marchant à la tête d'une armée contre Sélim , vaincu et mis en fuite par celui-ci ; les chrétiens , au contraire , le peignent comme un philosophe , qui , ayant appris les intentions meurtrières du cruel empereur , quitte son sérap , et veut se retirer , à l'exemple de Zizim , dans l'île de Rhodes ; mais Bostangi Bassa , gendre de Sélim , plaça tant

de gardes sur les bords de la mer , qu'il fut impossible à l'infortuné fugitif de trouver une barque salutaire ; il se retira donc dans un antre , non loin de Smyrne ; là , il vécut de racines et d'aumônes. Son esclave , las de traîner une vie malheureuse , alla le trahir : le pacha le fit arrêter et conduire à Constantinople. Sélim laissa éclater une horrible satisfaction , à la vue des muets qui l'étranglèrent.

N'ayant plus de rivaux , puisqu'il avait fait mourir ses frères et ses neveux , il termine ses assassinats par la mort de Mustapha Bassa , calomnieusement soupçonné d'avoir favorisé le parti d'Achmet ; étranglé à Bursah , son corps fut exposé et déchiré par des chiens affamés. En vain le sophi Ismaël lui envoie des ambassadeurs et des présens. Le sultan lui donne en représailles des dogues , dont la gueule paraissait ensanglantée , symbole de sa haine et de ses intentions hostiles ; néanmoins il marche contre lui , dans la campagne de 1514. Les deux armées se rencontrent auprès de Tauris , sur les confins de la Turquie ; le tyran contemple les perses , tous à cheval et couvrant une vaste plaine. Une pareille armée étonne son courage ; il est fâché de n'avoir pas attaqué cette nuée

de cavaliers , aussi-tôt que les turcs les avaient apperçus. Piri , pacha , pense comme son maître , dont il avait la confiance , et dont il n'avait pas entendu l'avis : « Prenez garde , » dit-il , beaucoup de nos soldats pourraient « bien abandonner nos bannières par le sou- » venir de leurs anciennes habitudes avec les « perses ; les sentimens de l'amitié renaîtront » dans les entretiens qu'ils auront les uns « avec les autres : l'esprit du soldat est volage , » qui sait s'il n'aura pas horreur de tirer l'épée « contre ses anciens voisins ? Et dès-lors ils » n'iront au combat que du bout des doigts ». Ces paroles , pleines de sens et de justesse , enchantèrent l'empereur , qui sentit fort bien l'ascendant du génie , et qui regretta de n'avoir pas nommé depuis long-temps , Piri pacha , grand vizir , si au-dessus par sa prudence et ses talens de toutes les têtes , composant le divan autour de Selim.

Le sophi Ismaël n'avait pas d'artillerie ; il compte sur l'impétuosité de ses troupes ; il imagine , que parce que ses soldats sont couverts de fer comme les immortels de Darius , ils auront bientôt renversé les phalanges ottomanes. Les deux armées sont rangées en bataille dans la plaine de Chaldivan ; mais les bataillons perses ressemblent à une multitude qui veut

être le témoin d'une fête et en partager le plaisir. Les turcs investissent leur ennemi, campé sous les murs de la ville; le combat commence, les troupes d'Europe déploient l'aile gauche, la grosse artillerie tonne de leur sein, mais les boulets vont frapper une colline, et passent par dessus la tête des perses. Les bataillons de Natolie s'avancent à pas lents, sous les ordres de Sinan Pacha, les rangs serrés, et faisant marcher derrière eux des pièces de campagne. Arrivés à la portée du canon, ces rangs s'ouvrent avec rapidité, l'artillerie éclaircit en un instant l'épaisseur des colonnes perses; on y voit la confusion et le désordre. Ismaël accourt à la tête de ses meilleurs régimens; de son aile gauche à la droite, il fait tirer le cimenterre, les deux nations se mêlent, les perses donnent un choc terrible. Un général, nommé Cassan, et quatre sanjacs turcs, ainsi que les corps qu'ils commandent, ont mordu la poussière. Les Ottomans pliaient devant la troupe assirienne, que commandait Ustaholus, tandis que le sophi a pénétré dans les cohortes ennemis qui se débendent et fuient de toutes parts. Selim avance à la tête de 13000 janissaires; il commande un feu de files continual, afin d'arrêter l'impulsion active de l'ennemi, et

de donner aux turcs effrayés le temps de se réunir. Bientôt les bataillons ottomans se sont ralliés : Selim fait tirer à son tour le cimenterre. Le turc et le perse combattent corps à corps. La victoire ne tarda pas à se déclarer en faveur de Selim, qui met en fuite ou extermine tout ce que rencontre l'épée de ses soldats. L'aile gauche des perses, qui n'avait pas encore été entamée, s'épouvante à son tour ; elle est rompue, enfoncée, dispersée, Ismaël pleure sur la honte de sa défaite ; il échappe à la faveur de la nuit aux recherches de Selim, qui aurait voulu le voir décapiter. Ce combat coûta la vie à plus de 180 mille esclaves. Mehemet et Tekkielikans, les meilleurs capitaines de la Perse, périssent. Les chrétiens assurent qu'Ismaël fut dangereusement blessé à l'épaule ; ils remarquent que l'usage des femmes perses était alors de combattre avec leurs maris ou leurs pères, puisque les vainqueurs trouvèrent parmi les morts, un grand nombre de persanes. Tant de massacres ne satisfirent qu'un seul homme, ce fut Selim. Tout le reste ne changea pas d'état, l'esclavage et la tyrannie n'en continuèrent pas moins de flétrir l'espèce humaine.

Selim, sur le champ de victoire, proclame grand vizir Piri pacha, qui avait conseillé la

bataille. Tous les musulmans perses sont mis en liberté. Le tyran s'applaudit de sa victoire sanglante, et le lendemain, après avoir reçu les clefs de la ville de Tauris, il y fait son entrée triomphale. Il ne séjourna pas long-temps dans cette place, déjà menacée du retour d'Ismaël, à la tête d'une armée immense : les turcs furent obligés de partir, et cette victoire si éclatante, qui coûtait si cher aux deux nations, fut à-peu-près inutile ; d'ailleurs les janissaires refusèrent de passer l'hyver en Perse. Ainsi la ville de Tauris ne resta pas quinze jours en la puissance du sultan, qui en avait refusé le pillage à ses troupes victorieuses, et qui, par là même se les aliéna et les découragea. Les ottomans quittèrent une terre, qui n'est pas faite pour eux, et qui ne servit de théâtre qu'à des calamités et aux crimes de leurs maîtres. Les turcs qui restèrent de l'autre côté de l'Euphrate, et qui voulurent y passer l'hyver, tombèrent dans des pièges où ils furent égorgés en 1515.

Ismaël fut indignement trahi l'année suivante par Karakan, gouverneur de la province perse, nommée le Diarbekir, et même par les habitans de cette contrée, qui avaient préféré à la religion d'Aly, le plus pur maho-

métisme. Tchemsidbeg , l'un des principaux de ce pays , négocie leur réunion à l'empire ottoman ; et Sélim a^{ccorde} d'autant plus de confiance aux protestations de fidélité , émises par les habitans du Diarbekir , qu'il crut que des sujets , par un acte libre et spontané , pouvaient changer de maître ; puisqu'il imagina que ce peuple pouvait quitter Ismaël pour Sélim : trait remarquable , qui laisse appercevoir que les empereurs turcs même ne pensent être revêtus de l'autorité suprême que par la confiance et le vœu unanime de la nation. Sélim réunit donc à ses états d'Asie , le Diarbekir , où il envoya pour gouverneur le jeune Méhémed , fils de Byikli. Le Tygre arrose cette belle province avant de se jeter avec l'Euphrate dans le golfe Persique. Au milieu d'une plaine féconde , s'élève la ville de Diarbekir , le long des rives du fleuve ; c'est-là , où le commerce adoucissant les moeurs , présente aux étrangers , les musulmans les plus honnêtes et les plus civilisés. Le brave Méhémed se conduisit envers les perses d'une manière si barbare , que Sélim , qui aurait dû voir en lui un bourreau , admira ce beglier bey , comme l'un de ses plus grands capitaines , parce qu'il avait fait trancher les têtes de Karakan

et de tous ceux qui furent soupçonnés d'avoir voulu favoriser le parti d'Ismaël.

L'empereur turc avait levé depuis 1515, une armée formidable. Les habitans de Constantinople voyant, en 1517, que tout était prêt pour le départ, pensaient que Sélim allait recommencer la guerre contre Ismaël. Le sultan change tout à-coup de dessein ; c'est vers le midi qu'il dirige ses pas. Dans l'intervalle de la bataille de Tauris à cette dernière expédition, il avait porté la guerre par ses généraux, dans une partie de la Cappadoce : son goût pour les massacres y fut satisfait ; on lui envoya 300 têtes, parmi lesquelles était celle du prince d'Aladulie. Il écouta avec plaisir un récit du supplice que Ladislas VI, roi de Hongrie, fit éprouver à Georges et à Luc Zech ou Popébrache, usurpateur de la Bohême. Ces deux malheureux, vaincus par Jean, vuivode de Moldavie, furent amenés : on mit une couronne de fer rouge sur la tête de Georges, puis on lui ouvrit les veines des deux bras : Luc fut obligé de sucer le sang fraternel. Bientôt trente paysans, qu'on avait fait jeûner durant quatre jours, sont lancés, dans le transport d'une faim enragée, sur le cadavre de la victime, et ils la déchirèrent d'une main cruelle :

les restes de ce corps , dévoré dans toutes ses parties charnues , sont disposés par les bourreaux , moitié rôtis et moitié cuits dans de l'eau. Les prisonniers et Luc furent obligés de manger cet horrible mets. Les malheureux convives furent égorgés après ce repas exécrable !!! Sélim avoua qu'une idée si ingénieuse ne lui serait jamais venue , et que Ladislas le surpassait dans l'art de punir. Les Hongrais s'étaient croisés contre les turcs à la voix du cardinal de Strigone ; ils vinrent assiéger Sémendrie ; mais les turcs les repoussèrent avec une telle impétuosité , que l'armée de Ladislas , obligée de se retirer , ne se hasarda plus à reparaitre.

Sélim laisse le gouvernement de Constantinople au Bassa Pyrrhus ; il marche vers Alep. Une armée immense le suit : son camp , étendu le long du ruisseau de Masgas , étonne les circassiens qui composent l'armée du sultan Gauri ; mais la fortune qui sourit au cruel Sélim , lui envoie deux lettres de Chairbeg et de Garelibeg , généraux du soudan d'Egypte ; ils proposent au despote turc , le projet de trahir leur souverain : l'offre est acceptée ; on livre le combat : la victoire balance entre les circassiens et les ottomans , qui auraient été vaincus , sans l'in-

telligence perfide des deux chefs ennemis.

Le sultan Gauri, l'un des plus braves hommes de son siècle, expira de fatigue, renversé sur les morts, dont il avait jonché la terre. Sélim, après ce triomphe facile, plaignit Gauri en public; mais en secret, il vint jouir de la vue de sa tête sanglante: non moins atroce que Vitélius et Charles X, il dit: « qui ne voit pas avec plaisir un ennemi mort, ne sait ni punir ni se venger ». Ce fut à Alep, que le féroce vainqueur ordonna la désolation du vizir Hiusan pacha, dont le seul crime était de lui avoir dit: « Seigneur, quand est ce que nous entrerons dans le Caire? »

Alep, Amanus, Gaza se soumettent à Sélim; l'Idumée reconnaît ses loix; mais tous ces triomphes n'étaient pas sanctionnés par l'opinion des mamelus, peuple fier, qui subjugueait les égyptiens, tellement lâches, qu'ils avaient été jugés incapables de porter les armes. Les mamelus étaient originaires de Circassie; ils s'étaient signalés dans le temps des croisades, et leur courage était encore le même que celui des sarrasins, leurs ancêtres, qui avaient chassé les chrétiens de l'Asie, et qui conquirent l'Espagne sous les ordres du fameux Scheik-Muhydin. Les cir-

cassiens mamelus élisent pour leur soudan, Tumanbay, gouverneur d'Alexandrie, guerrier audacieux, qui porte aux turcs la haine la plus implacable.

Les mamelus reçoivent l'ordre de se réunir, après avoir prêté, entre les mains de leur nouveau soudan, le serment de défendre leur empire jusques à la dernière goutte de leur sang. Une armée auxiliaire d'arabes se réunit à eux; quarante mille braves viennent camper dans une plaine, nommée Ridanie, en face de la colline, où l'on voit encore des pyramides; mais Sinan ou Joseph, pacha, le bras droit de Sélim, enveloppa l'armée ennemie; il les accabla par le nombre. Tumanbay fit des prodiges de valeur; il ne fut ni tué ni prisonnier. Il s'était retiré après le carnage, dans les petits états de Scheik-Areb, fils de Bacaar. Celui-ci eut peur; c'était un prêtre du culte de Mahomet! il eut la lâcheté de livrer le brave Tumanbay. Sélim, loin de le faire périr, en voulut faire son ami, il lui donna la liberté, il lui confia même le gouvernement de l'Egypte: mais bientôt, cette faveur déplaissant aux janissaires, il donna un ordre secret de pendre ce héros à l'une des portes du Caire, après l'avoir abreuvé, sans aucun motif, de

tous les genres d'humiliations. Les soldats turcs exterminèrent tous les mamelus, le long du Nil, depuis le Caire jusqu'à Alexandrie; ils n'épargnèrent ni les femmes enceintes, ni les enfans à la mamelle.

Ce n'est pas encore à ce dernier trait de férocité que s'arrête la fureur politique de Sélim. Le farouche despote fait élever sur les bords du fleuve, un trône magnifique, dans un lieu nommé Rusa, où ses tentes étaient déployées avec toute la pompe du faste oriental; on amène devant lui tous les prisonniers illustres, garrottés et environnés de bourreaux, qui, au signal donné, coupèrent leurs têtes et jettèrent leurs cadavres dans le nil. Cette exécution sanglante acheva d'abattre le courage des égyptiens. La ville d'Alexandrie eut un traitement moins affreux, l'intérêt du vainqueur n'étant pas d'en détruire les douanes, le commerce et la marine, véhicules nourriciers qui faisaient fleurir toutes les contrées fécondes, arrosées par les eaux du Nil. Chargé de crimes et de gloire, Sélim presse son retour à Constantinople, après avoir exterminé les habitans de Gaza et incendié leur ville, où les malades turcs et leurs chirurgiens avaient été égorgés en représailles de leurs cruautés.

D'autres conquêtes avantageuses signalent ses armes ; il arrive au sérail au milieu des applaudissements. Il jure en présence de ses sujets fanatisés, de conquérir la Perse dans la campagne de 1518 ; il a l'orgueil de croire que toute la terre lui obéira bientôt. Un ulcère se déclare tout à coup à sa cuisse gauche : le progrès de cette aposthume laisse voir les symptômes de la gangrène ; il mourut le 6 du mois de juin en 1518, à l'âge de 54 ans, après un règne de neuf ans huit mois.

C'est de ce prince que les vénitiens apprirent l'art perfide de se servir des espions de police, art transplanté du golfe adriatique dans les murs de Paris, de Madrid et de Lisbonne. A l'exemple de Tibère, il avait établi des délateurs dans tous les quartiers de Constantinople ; il était lui-même le chef de cette bande traîtresse. Combien de bourgeois constantinopolitains reçurent la mort ou des coups de bâtons, ou furent déportés pour avoir dit un mot désagréable au sérail ? On disait de lui : « *L'empereur saura demain matin ce qui se passera cette nuit entre les maris et les femmes* ». Il n'eut jamais ni l'amour, ni la confiance des familles turques, qui, avec quelques propriétés, cul-

tivaient les arts et le commerce: il leur imposa le silence de la terreur.

Deux ans avant sa mort, un chef de voleurs parut dans la Turcomanie; il se disait par-tout Amurat, fils du sultan Achmet. De faux avis trompent Selim, qui envoie contre les turcomans une armée formidable aux ordres de Ferhad Pacha; il ordonne à celui-ci de faire périr les principaux citoyens de cette province. Trois mille turcomans sont soudain empalés, décapités, ou trainés sur des cailloux à la queue des chevaux. Selim tressaillit de joie à la nouvelle de tant de cruautés; envain lui dit-on que ces malheureux étaient innocents; il répondit: « Ceux-là sont coupables, » qui soutiennent leur innocence, quand il » me plait de ne la plus voir en eux ».

SOLIMAN 1^{er}. , surnommé CAN UNI,

Dixième Empereur.

Soliman venait d'inhumer son père , Sélim 1^{er}. dans le jami , ou mosquée , que Mahomet II avait fait bâtrir à Constantinople , lorsqu'il publia qu'il était prêt à restituer toutes les rapines commises sous le règne précédent. Ce trait de justice fit dire aux turcs : « Nous venons d'être gouvernés par un lion , un mouton lui succède ». Léon X , assis sur le trône de Pierre , faisait prêcher , dans toute la chrétienté , une croisade contre les turcs ; mais Soliman savait que l'église était troublée par le schisme , appelé en Allemagne , en Suisse , en Suède , en Danemark , en Angleterre , et même en France , à la voix de Jean Luther ; et cette croisade ne l'intimide point dans ses projets contre la Hongrie ; il ne fit que les différer ; il courut lui-même en Egypte , pour secourir le vieux Mustapha , en opposition à Gazelibeg Beglierbeg , qui voulait se faire proclamer souverain du Caire et d'Alexandrie , et subjuguer l'Afrique : Ferhad Pacha commande l'avant-garde turque ; c'est ce même barbare qui fut le bourreau des turcomans , et dont les an-

nales ottomanes vantent la sagesse et l'expérience. Le sultan était en route lorsqu'il apprit que Gazelibeg, ce rebelle, qui avait violé sa foi, avait été vaincu auprès de Damas. Tous les mamelus furent passés au fil de l'épée, le 21 octobre 1520. On les trouva morts, le visage tourné contre leurs ennemis, preuves de leur courage et de leur intrépidité. Gazelibeg périt dans le combat avec ses compagnons d'armes : depuis cette défaite entière des mamelus, l'Egypte et la Syrie n'ont pas cessé de reconnaître la puissance ottomane.

Les turcs éprouvaient des échecs en Hongrie; le dalmate Checkleck en avait exterminé un grand nombre auprès d'Yassy, dont il était maître alors, Soliman rassemble une armée immense ; il marcha jusques dans la Servie, en côtoyant le Danube. Ferhad Pacha reste en Asie, à la tête des forces les plus imposantes; tandis que deux flottes vont l'une dans la mer Noire et l'autre dans l'Archipel. Ces forces navales servirent à protéger les convois de vivres, dont son armée avait besoin. Elle campa, ayant à sa tête l'empereur lui-même, dans la plaine de Zemen. La moitié de cette armée alla augmenter l'avant-garde d'Yachiabeg, qui formait le blocus de Belgrade, entre la Save et le Danube. Le

Bassa

Bassa Pyrrhus y fit des prodiges de valeur ; mines, feux continuels d'artillerie , assauts tentés de toutes parts : tant d'efforts renouvelés chaque jour , abattirent les remparts d'une cité courageuse , qui n'offrit pas à l'attaque une garnison assez forte , tant cette place avait été négligée par les régens de Hongrie , sous la minorité de Louis 1^{er} , fils de Ladislas VI. Belgrade capitula le 27 septembre 1521. En vain Soliman promit aux citoyens qu'ils seraient libres de se retirer avec leurs bagages par-tout où bon leur semblerait. Les janissaires avaient reçu en secret l'ordre perfide de les piller et de tuer tous ceux qui oseraient faire la moindre résistance. Les chrétiens regardèrent Soliman comme un profanateur , puisqu'il enleva , dans la ville dont il était devenu le maître , toutes les reliques et images honorées d'un culte particulier. Il eut la bassesse de recueillir , le long de sa route , l'argent des dévots qui venaient faire leurs offrandes à ces talismans , vendus ensuite au patriarche de Constantinople , moyennant douze mille ducats. Il avait en outre dévasté , par des meurtres inutiles et le pillage , les malheureuses villes de Burgaz , Bary et Tyrvie.

Arrivé au sérail , il écoute la calomnie ,

lui peignant Sceh Suvar Ogli , prince de Mārasch , comme cherchant à soulever les peuples de l'Asie. Ferhad Pacha reçoit l'ordre de faire couper la tête au prince calomnié. Celui ci , mandé dans la tente de Ferhad , comme pour partager avec lui la mission du commandement de l'armée , est tué par des janissaires à son arrivée , ainsi que ses deux fils. On appelle au sérail ces meurtres partiels , de petites exécutions.

Philippe de Villiers l'Ile - Adam , grand prieur du Temple à Paris , succède à Rhodes , au grand-maître de Carrète. A son arrivée , il reçoit du sultan des lettres de félicitation sur la place qu'il vient occuper. A la même époque , l'empereur envoyait des espions dans l'ile où les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem tenaient le chef-lieu de leur ordre. André d'Amaral , chancelier de cet ordre , révélait tous les plans de défense , et toutes les résolutions du grand-maître par l'entremise d'un médecin juif , descendu à Rhodes , comme émissaire du divan. L'Ile - Adam ne tarde pas à apprendre que des vaisseaux de ligne turcs font voile dans la mer de Scarpenta , vers la côte méridionale de la Natolie ; il se prépare enfin sérieusement à la guerre , malgré les lettres fausses et rassurantes de

Pyrrhus Pacha , qui s'était attiré une certaine considération parmi les rhodiens.

Jaxi , chevalier de Saint Jean de Jérusalem , pris sur un brigantin , éprouve au séral toutes sortes de tortures , pour qu'il déclarât avec précision des détails sur l'état de Rhodes , et les intentions du grand-maitre. Jaxi mourut dans l'épreuve des tourmens. C'est à la nouvelle de cette perfidie que les chevaliers préparent tout pour soutenir le siège. Quatre cents navires ottomans environnent l'île. Des torrens de sang coulèrent durant cette guerre , où les rhodiens secondèrent parfaitement les chevaliers. Le despote n'eut d'autre plaisir que celui de troubler le bonheur d'un peuple religieux , dont les arts et le commerce étaient utiles à ses propres sujets. Sur les remparts , on vit Léonard Balestan , archevêque de Rhodes , encourager les soldats et les citoyens. Les sorties des chevaliers effrayaient les ottomans ; et Villaret eut tort de les empêcher , bien que les bassas , autorisés par leur maître , se plussent à les faire périr dans les supplices les plus recherchés.

Martiningues , ingénieur français , ne pouvait éventer les mines des turcs que par la voie des sorties ; mais il ne vint pas à bout d'en rétablir l'usage. Ces mines firent sauter

les remparts en plusieurs endroits ; et tandis que les citoyens et les paladins armés courraient sus contre les ottomans, ceux-ci fuyaient devant les chrétiens, comme des troupeaux à l'aspect des chiens. Le commandeur de Bourbon, témoin de ce siège, raconte que les citoyens, animés par l'exemple des chevaliers, les prêtres, les femmes, les enfans, tous donnèrent des preuves du plus généreux courage. Dans un combat, qui dura six heures, les turcs, commandés par Mustapha, furent tués au nombre de trois mille.

Une femme grecque avait aimé un chevalier, deux enfans étaient le fruit de son amour ; elle apprend que son ami est tué ; elle couvre des plus tendres baisers les deux créatures que ses flancs avaient portées, puis elle les poignarde. Elle court auprès du cadavre de son bien aimé ; elle prend ses armes, elle se précipite au milieu des assiégeans, et périt après avoir immolé plusieurs ottomans aux mânes qui lui étaient si chers.

La résistance impétueuse des rhodiens désespère le furieux Soliman ; il fut sur le point de se retirer ; il voulut en punir le vizir Mustapha, qu'il condamna à mourir, percé de flèches, bien que celui-ci eut épousé sa sœur. Pyrrhus Bassa vient demander

der sa grace ; et pour prix de son audace , le sultan le condamne à subir le même sort. Tous les bassas viennent en procession se jeter aux pieds du tyran , qui , d'après leur servile et stupide soumission , pardonna aux deux condamnés. Mustapha crut que sa vie n'était plus en sûreté dans le camp du despote ; il eut des intelligences secrètes avec le grand - maître l'Ile - Adam ; il était sur le point de se retirer à Rhodes , lorsque Soliman fut informé de la mort de Chairbeg , beglierbey d'Egypte ; il nomma à cette place vacante ce même Mustapha , qui le craignait et le détestait de toute son ame. Mais un pareil retour de fortune ranima son courage ; il redouble d'efforts , dix mines sont ouvertes à la fois sous les pieux des soldats turcs ; et ce n'est qu'après avoir donné un effroyable assaut à la ville de Rhodes qu'il prend la route de l'Egypte.

Achmed Pacha lui succède en qualité de lieutenant-général de l'armée ottomane. Les turcs avaient perdu quarante-cinq mille de leurs frères d'armes ; ils murmuraient. Le sultan , assis sur un trône , les menace de la colère du ciel et des effets de sa justice. Ses esclaves à genoux tremblent ; ils jurent de vaincre ou de mourir , et le fanatisme leur

les remparts en plusieurs endroits ; et tandis que les citoyens et les paladins armés courraient sus contre les ottomans, ceux-ci fuyaient devant les chrétiens, comme des troupeaux à l'aspect des chiens. Le commandeur de Bourbon, témoin de ce siège, raconte que les citoyens, animés par l'exemple des chevaliers, les prêtres, les femmes, les enfans, tous donnèrent des preuves du plus généreux courage. Dans un combat, qui dura six heures, les turcs, commandés par Mustapha, furent tués au nombre de trois mille.

Une femme grecque avait aimé un chevalier, deux enfans étaient le fruit de son amour ; elle apprend que son ami est tué ; elle couvre des plus tendres baisers les deux créatures que ses flancs avaient portées, puis elle les poignarde. Elle court auprès du cadavre de son bien aimé ; elle prend ses armes, elle se précipite au milieu des assiégeans, et pérît après avoir immolé plusieurs ottomans aux mânes qui lui étaient si chers.

La résistance impétueuse des rhodiens désespère le furieux Soliman ; il fut sur le point de se retirer ; il voulut en punir le vizir Mustapha, qu'il condamna à mourir, percé de flèches, bien que celui-ci eut épousé sa sœur. Pyrrhus Bassa vient demander

der sa grace ; et pour prix de son audace , le sultan le condamne à subir le même sort. Tous les bassas viennent en procession se jeter aux pieds du tyran , qui , d'après leur servile et stupide soumission , pardonna aux deux condamnés. Mustapha crut que sa vie n'était plus en sûreté dans le camp du despote ; il eut des intelligences secrètes avec le grand-maître l'Ile-Adam ; il était sur le point de se retirer à Rhodes , lorsque Soliman fut informé de la mort de Chairbeg , beglierbey d'Egypte ; il nomma à cette place vacante ce même Mustapha , qui le craignait et le détestait de toute son ame. Mais un pareil retour de fortune ranima son courage ; il redouble d'efforts , dix mines sont ouvertes à la fois sous les pieux des soldats turcs ; et ce n'est qu'après avoir donné un effroyable assaut à la ville de Rhodes qu'il prend la route de l'Egypte.

Achmed Pacha lui succède en qualité de lieutenant-général de l'armée ottomane. Les turcs avaient perdu quarante-cinq mille de leurs frères d'armes ; ils murmuraient. Le sultan , assis sur un trône , les menace de la colère du ciel et des effets de sa justice. Ses esclaves à genoux tremblent ; ils jurent de vaincre ou de mourir , et le fanatisme leur

fait tenir parole. Ils enlèvent les bastions des grands-maitres d'Aubusson, d'Amboise, et de Carrète ; ceux d'Espagne et d'Angleterre. Néanmoins, les chevaliers continuent de se défendre avec une fougue de valeur qui sert encore d'exemple aux vrais défenseurs de la patrie.

De leur côté, les rhodiens venaient de découvrir deux traîtres, le médecin juif, dont nous avons parlé, et le chancelier André d'Amaral, qui, par ses perfidies, se vengeait de n'avoir pas été élu grand maître. Ces deux scélérats furent mis à mort. Si les insulaires n'avaient pas été dégoûtés par les albanais et les génois ; si des orateurs perfides n'étaient pas venus à la traverse des plans et de l'opiniâtreté du grand-maître, on aurait vu les ottomans se retirer ; mais la division s'introduisit parmi les assiégés ; un conseil tenu le 10 décembre décida enfin que la ville se rendrait. Dès-lors on commença à négocier le traité, qui accorda aux rhodiens et aux chevaliers tous les honneurs de la guerre.

Le 25 décembre 1522, les turcs entrèrent dans Rhodes, où ils commirent leurs cruautés ordinaires ; pour rendre le pillage complet, ils dévastèrent jusqu'aux hôpitaux, enlevèrent tout ce qui pouvait présenter

quelque valeur ; violèrent les femmes , les filles , les enfans , et annullèrent ainsi l'article de la capitulation , portant que les propriétés et les personnes seraient respectées. Soliman voulut voir l'Ile Adam , que le général Achmed invita de venir dans la tente de sa hautesse. Le grand-maitre obéit ; il fut accueilli par le despote avec beaucoup de douceur et comblé de présens ; il entendit , de la bouche de Soliman , l'éloge de la constance et du courage des rhodiens ; et quelques jours après , le sultan vint rendre visite en personne à l'Ile - Adam , aux chevaliers et aux citoyens ; il leur dit : « Douze jours pour » vous préparer à partir ne vous suffiront » peut-être pas : prenez tout le tems qu'il » vous plaira. Le grand-maitre remercia son » vainqueur , qui jouait la générosité ». L'Ile- Adam eut , comme guerrier , toutes les vertus qu'on pouvait avoir de son tems , et certes , le despote turc ne s'adoucit que parce qu'il fut écrasé par la présence d'un grand homme. Les rhodiens et les chevaliers partirent de l'ile , le premier janvier 1523 ; ils firent voile pour l'ile de Candie , après avoir essuyé bien des vols et de mauvais traitemens de la part de la soldatesque turque.

Les janissaires , dans les recherches qu'ils

fait tenir parole. Ils enlèvent les bastions des grands-maîtres d'Aubusson, d'Amboise, et de Carrète ; ceux d'Espagne et d'Angleterre. Néanmoins, les chevaliers continuent de se défendre avec une fougue de valeur qui sert encore d'exemple aux vrais défenseurs de la patrie.

De leur côté, les rhodiens venaient de découvrir deux traîtres, le médecin juif, dont nous avons parlé, et le chancelier André d'Amaral, qui, par ses perfidies, se vengeait de n'avoir pas été élu grand maître. Ces deux scélérats furent mis à mort. Si les insulaires n'avaient pas été dégoûtés par les albanais et les génois ; si des orateurs perfides n'étaient pas venus à la traverse des plans et de l'opiniâtreté du grand-maître, on aurait vu les ottomans se retirer ; mais la division s'introduisit parmi les assiégés ; un conseil tenu le 10 décembre décida enfin que la ville se rendrait. Dès-lors on commença à négocier le traité, qui accorda aux rhodiens et aux chevaliers tous les honneurs de la guerre.

Le 25 décembre 1522, les turcs entrèrent dans Rhodes, où ils commirent leurs cruautés ordinaires ; pour rendre le pillage complet, ils dévastèrent jusqu'aux hôpitaux, enlevèrent tout ce qui pouvait présenter

quelque valeur ; violèrent les femmes , les filles , les enfans , et annulèrent ainsi l'article de la capitulation , portant que les propriétés et les personnes seraient respectées. Soliman voulut voir l'Ile Adam , que le général Achmed invita de venir dans la tente de sa hautesse. Le grand-maître obéit ; il fut accueilli par le despote avec beaucoup de douceur et comblé de présens ; il entendit , de la bouche de Soliman , l'éloge de la constance et du courage des rhodiens ; et quelques jours après , le sultan vint rendre visite en personne à l'Ile - Adam , aux chevaliers et aux citoyens ; il leur dit : « Douze jours pour » vous préparer à partir ne vous suffiront » peut-être pas : prenez tout le tems qu'il » vous plaira. Le grand-maître remercia son » vainqueur , qui jouait la générosité ». L'Ile- Adam eut , comme guerrier , toutes les vertus qu'on pouvait avoir de son tems , et certes , le despote turc ne s'adoucit que parce qu'il fut écrasé par la présence d'un grand homme. Les rhodiens et les chevaliers partirent de l'ile , le premier janvier 1525 ; ils firent voile pour l'ile de Candie , après avoir essuyé bien des vols et de mauvais traitemens de la part de la soldatesque turque .

Les janissaires , dans les recherches qu'ils

furent, reconnurent un fils de Zizim, qui avait deux fils et deux filles, et qui s'étant fait chrétien, les avait élevés dans cette religion. Soliman eut l'air de vouloir les convertir au mahométisme; et ces infortunés, refusant de l'entendre, furent mis à mort, aussi-tôt après un court entretien avec leur cruel parent. Avant de quitter Rhodes, Soliman chassa l'archevêque Léonard Balestan, puis il alla jouir de son triomphe à Constantinople.

Rentré dans le sérail, Soliman apprend que Ferhad Bassa avait conquis le royaume d'Adhulie; il vit arriver Uskeylée, qui en avait été roi; Soliman se donna l'exécrable plaisir de le voir mourir; il éleva en même tems à la dignité de grand vizir, Ibrahim, janissaire de la neuvième compagnie. Cette faveur excita la jalousie de Mustapha; son ressentiment demeure caché dans son cœur. Dès ce moment il aspire à la souveraineté de l'Egypte. Des richesses immenses étant à sa disposition, il corrompt tout ce qui l'environne; il écrit au pape Léon X, au grand-maître de Rhodes de lui envoyer des secours, et il aurait été soutenu sans la guerre opiniâtre allumée entre Charles-Quint et François I^{er}. Il croit que Méhémet Effendi, secré-

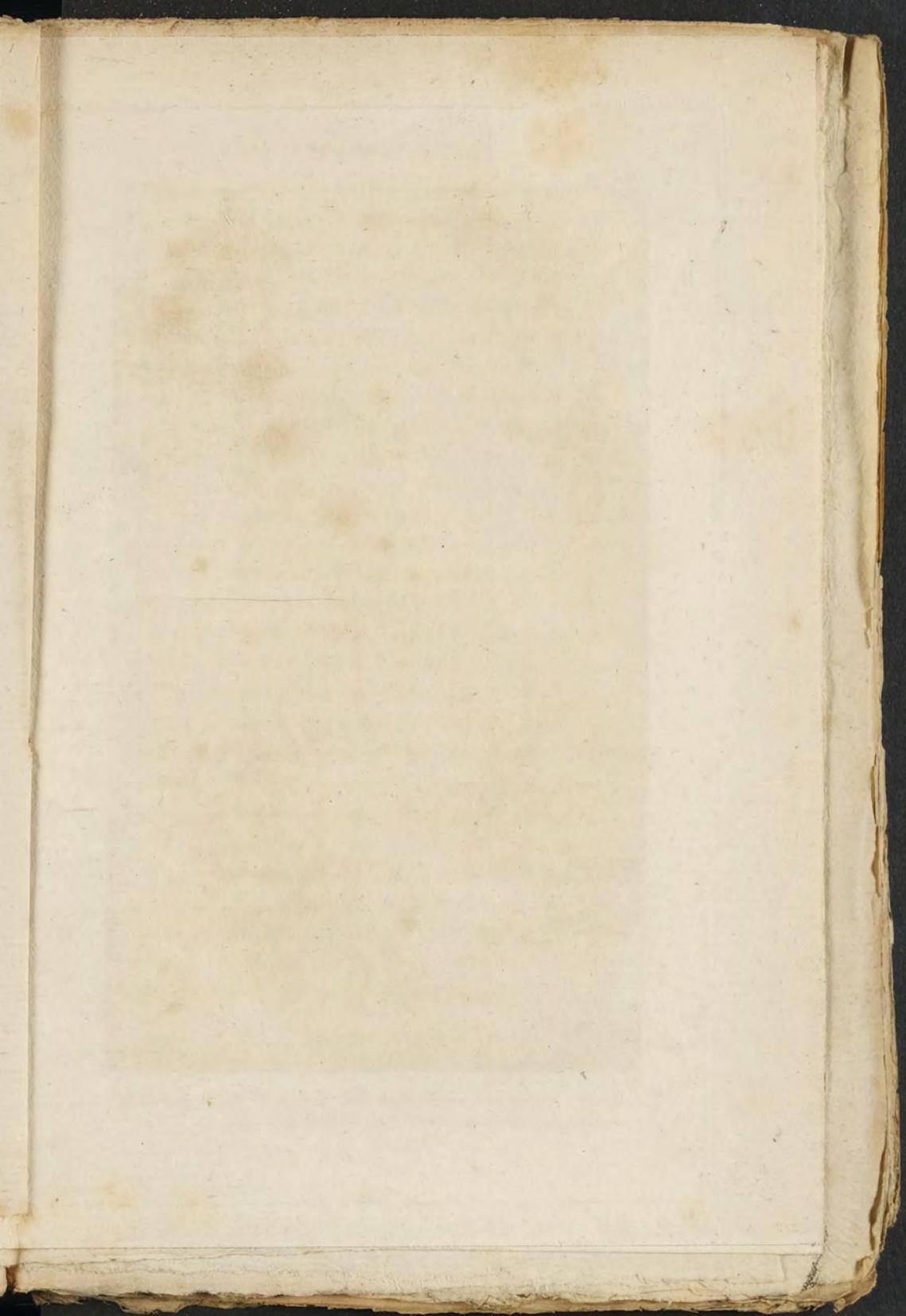
taire du diyan, recevra ses conférences sans les trahir ; mais celui-ci en fait prévenir le despote. Mustapha craint lui-même d'être assassiné ; il veut combattre à la tête de ses partisans. Méhémed, nommé gouverneur en sa place, accepte la bataille, le poursuit, remporte une victoire décisive, et la tête de Mustapha est envoyée à Constantinople.

La paix succéda à tant d'orages ; mais dans la capitale de l'empire, il fallut répandre du sang ; c'est le plaisir du sérail. Des voleurs tuent un marchand grec, logé près le temple de Selim, dont l'édifice domine la porte de Phenar : ils pillent ses magasins et ses trésors ; des albanais sont les auteurs de ce crime. Comme ils demeurent inconnus, le sultan fait arrêter tous ceux de la nation albanaise ; il ordonne qu'ils soient mis à mort. Ce jugement tient lieu de loi aujourd'hui. Si, dans une émeute, mille et un tuent une seule personne, tous sont mis à mort, s'ils ne dénoncent pas celui qui a porté le premier coup.

Dans le même tems, le mollah et le kaziler, tous deux chefs de la loi, et prêtres, ont, dans la ville d'Alep, une querelle scandaleuse ; les habitans, las des concussions de ces tyrans judiciaires, les massacrèrent comme coupables de lèse humanité. Soliman voulut

d'abord faire passer au fil de l'épée tout le peuple d'Alep, sans distinction, le vizir Ibrahim obtint qu'il n'y aurait de condamnés à mort que les chefs des révoltés et les séducteurs du peuple. « Le vulgaire, dit le vizir à son maître, n'est ordinairement coupable que parce qu'on l'égare ». Cette réflexion fit commuer la peine en un exil de toute cette multitude dans l'île de Rhodes, qui avait besoin de citoyens et de cultivateurs. Ibrahim épousa, en 1523, la sœur de Soliman, qui, durant le même tems, fit célébrer, dans le séraïl, la naissance de Selim II. Quelques jours après ses noces, il part pour l'Egypte; il fait pendre au Caire deux malheureux mamelucs, fils d'Omer et de Bacæar, infortunés, que la calomnie avait accusés du projet de soulever les égyptiens. Soliman ressemblait à son père; son plaisir était de lire des relations de supplices. Les janissaires insolens levèrent bientôt l'étendard de la révolte, et il fallut, pour les calmer, porter la guerre dans la Hongrie.

Soliman part à la tête d'une armée formidable, en 1524, dans le mois de janvier; il passe la Drave, dont il fait rompre le pont; il arrive enfin dans la plaine de Mohajez, entre la Corasse et le Danube. Durant cette





Dessin et Gravé par N. Rancénette

Soliman I. ordonne un si cruel pillage dans la ville de Bude, que la ter-
reur porte les femmes à enterrer leurs enfans tous vivs.

marche, Louis II, roi de Hongrie, avait assemblé les états de son royaume; et c'est là que toute la noblesse jure de le suivre au combat, de vaincre ou de mourir à ses côtés. Paul Thomorée, autrefois cordelier, et devenu archevêque, échauffa, par ses homélies fanatiques, l'esprit des hongrais; il conseilla à Louis II d'implorer le secours des autres princes chrétiens; mais cette demande fut vaine. Thomorée avait levé une cavalerie redoutable; il la joignit à l'armée hongraise, retenue oisive, durant la session des états. L'archevêque Thomorée et le comte Georges, frère du vayvode de Transylvanie, sont élus généraux. On marche contre les turcs, campés à Moharz. La bataille fut donnée par le prélat contre l'avis de tout le conseil; d'abord, les succès couronnent les premiers efforts des hongrais. La bataille ayant duré toute la journée du 13 juillet, les hongrais se troublèrent; ils furent défait dans les ténèbres par les turcs, qui les poussèrent dans un marais, où ils se noyèrent pour la plupart, ainsi que leur roi Louis II; Thomorée et le pape Georges y perdirent la vie les armes à la main. Soliman contempla avec délices les têtes de ces victimes, dont les janissaires s'empressèrent de lui faire hom-

image ; et le lendemain 15, on trancha, en sa présence, les têtes de quinze cents hongrois, faits prisonniers dans la bataille.

Soliman autorisa un si cruel pillage, que la terreur portait les femmes à enterrer leurs enfans tous vifs. Les turcs entrent dans Bude et Pest ; ils pillent, ils brûlent, ils égorgent, par ordre du sublime empereur ; ils épargnent cependant une ménagerie d'animaux féroces ; et se conformant à l'exemple d'Omar, qui incendia la bibliothèque d'Alexandrie, ils mettent le feu à celle recueillie avec tant de peine par le roi Mathias Corvin. On transporta dans Constantinople trois statues, vrais chef-d'œuvres, qui ornent encore l'hippodrome impérial. Un nouveau spectacle diversifia la curiosité du tyran. On lui apporta sept têtes d'évêques ; il les fit placer devant sa tente ; il s'amusa à les insulter toute une journée. Soliman va passer l'hiver à Constantinople, où il reçut les honneurs du triomphe, le premier septembre 1526, après avoir pris plusieurs villes, dont, par son ordre, les garnisons furent massacrées.

Les couronnes de Hongrie et de Bohême, vacantes par la mort de Louis II, sont disputées entre Jean Zapolski et Ferdinand I^r, frère de Charles-Quint. Les états, assemblés



Dessin et Gravé par N. Ragonnette

Soliman I. fait apporter devant sa tente sept têtes d'Évêques
et s'amuse à les mouler.

à Bude, avaient déclaré, en 1523, que la couronne de Hongrie était une propriété nationale, et non pas le bien d'une famille, d'un individu. Cette déclaration fut soutenue par Soliman, qui aurait puni de mort, à Constantinople, celui des turcs qui en aurait eu seulement la pensée. Ferdinand avait épousé la princesse Anne, sœur de Louis II; et c'est par ce mariage qu'il crut avoir des droits sur la Hongrie: il poursuivit donc son compétiteur, constraint de quitter ses états et de se retirer à Constantinople. Le grand turc aurait sans doute volé sur le champ jusques aux remparts de Vienne, il aurait réintégré sur le trône de Hongrie, Jean Zapolsky; mais l'année 1528 fut si pluvieuse, sur-tout aux rives du Danube, que les ottomans ne purent pas tenir la campagne.

En 1529, l'armée de Soliman vint mettre de nouveau le siège devant Bude; l'empereur attaque les bohémiens avec une telle impétuosité, que la garnison demande aussitôt à capituler, sous la condition qu'elle sortira avec armes et bagages. Le sultan promet tout: les soldats sortirent; un d'eux, entendant des injures que vomissait contre les vaincus, un cruel janissaire à l'œil farouche et hagard, lui repliqua: « Pourquoi m'in-

» sultes-tu ? ce n'est pas moi qui commande ,
» je ne sais qu'obéir ». Cette réponse laconique achevée , le brave hongrais tire son épée et la plonge dans le cœur de l'insolent turc. Cette rixe coûta la vie à tous les soldats de Ferdinand , passés aussi-tôt sans miséricorde au fil de l'épée. Soliman déclara que les janissaires , premiers auteurs de l'avarie , tout agresseurs qu'ils étaient , avaient eu raison de se venger.

Dans le cours de cette campagne , Teu-theck Lagotheta , prince moldave , et ambassadeur de Bogdan , souverain d'Yassi , déclara à Soliman , que les hautes et basses Moldavie relèveraient dorénavant de l'empire turc. C'est depuis cette époque que la Moldavie est un sief de l'empire ottoman. Un trait de Lagotheta peint le peu de foi de Soliman : « prends soin de mes souliers , dit - il à son esclave : « avez - vous peur qu'on vous les vole , repliqua le visir ? » Je ne sais , répond le moldave , mais il me semble qu'avec gens qui veulent tout avoir , » il faut garder ce qu'on peut ». Vous n'avez plus rien à craindre , reprit le visir , nous sommes amis. « Je souhaite , dit l'ambassadeur , que cette alliance ménage aussi bien la tête que les pieds » !!! L'ironie

de ses réponses atteste que la cour du sé-rail était tout aussi perfide que les anciens grecs. Bogdan vint lui-même, en lâche vas-sal, rendre hommage au despote ; il donna 4000 écus d'or ; 40 jumens pleines¹, et 24 faucons, tribut annuel que la Moldavie paie encore aujourd'hui à la Porte. Soliman mar-
che aux remparts de Vienne en triompha-
teur.

L'armée ottomane couvrait trois lieues de plaine, entre la Vienne et le Danube. La for-teresse est bloquée ; les assauts sont don-nés de toutes parts ; mais tous les efforts sont inutiles ; le despote perd devant Vienne plus de 50 mille hommes, foudroyés par l'artillerie du comte palatin. Il lève honteu-
sement le siège, lui qui avait osé dire, en arriyant : « il est tout naturel que, puisqu'il » n'y a qu'un dieu, il n'y ait aussi qu'un » seul monarque qui gouverne le monde ». L'assaut général fut donné le 15 octobre ; mais infructueusement, et le 15, l'hyver se faisant déjà sentir, et les turcs expirant dans leurs tentes, il fallut leur faire un conte, qui eut tout le suc cès espéré. Les imans dé-bitèrent que Mahomet avait apparu en songe à l'auguste empereur et que le saint pro-
phète avait dit à l'oint de dieu, que, pour

pour calmer la colère céleste , il fallait immoler 40 mille béliers : ces animaux ci ne se trouvèrent point , il fallut interpréter , en sens figuré , les paroles de Mahomet. Arrivé à Bude, le tyran ordonne aux officiers de fournir un dénombrement de l'armée ; il est clair , suivant les historiens turcs , que le siège de Vienne avait coûté 40 mille soldats ottomans. Tous les viennois qui furent pris reçurent la mort ; c'était une vengeance lâche , mais bien digne d'un tyran.

La guerre et le faste de Soliman écrasaient les peuples soumis à ses loix. Un joug insolent pèse sur toutes les têtes. On dit que la circoncision de ses trois fils Mustapha , Mahomet et Sâlim occasionna une fête , qui coûta plus de soixante millions de nos livres. Il apprend que Ferdinand assiége Bude , et dispose à déposséder Jean Zapoleski ; il retourne en Hongrie ; il ruine cette contrée , de concert avec les bohémiens. En 1531 , l'armée de Ferdinand , fugitive et dispersée , ne trouve de salut que dans Gratz , une portion de ces soldats bohémiens ayant été égorgés. Voir massacer des hommes et marcher parmi des morts , telle était la plus douce jouissance de Soliman.

Chairudin , pacha , surnommé Barberousse ,
avait

avait long-temps exercé le métier de pirate ; il avait été la terreur des navigateurs chrétiens, dans l'Archipel de la Morée, en même temps que Méhémed Beg chassait et exterminait une ligue d'Italie, venue pour conquérir le Péloponèse. Barberousse fut nommé grand amiral de la flotte du sultan : cela dut être ainsi ; il avait, comme son maître, un caractère sanguinaire et barbare !!!

Le séral était dans l'inaction ; il observait la marche des chrétiens. L'empereur d'Allemagne, uni aux français et aux anglais, aurait dicté des loix au turban, qui sentait sa faiblesse, mise en parallèle avec l'art et le courage, qui auraient dans une ligue bien organisée, distingué les exploits des chrétiens. Holama, prince d'Azerbejan, vient, en 1533, se mettre sous la protection de Soliman ; il lui suggère le plan d'aller s'emparer de Bagdad. Ibrahim, pacha, devance son maître ; il arrive devant la place, où Soliman ne tarda pas à le rejoindre. Thekkielu Mehémed kan en était le gouverneur, au nom du sophi de Perse ; il eut l'art de corrompre le grand vizir et le trésorier du sultan ; mais il se retira de Bagdad, après avoir taillé en pièces quarante mille ottomans. Le cruel vainqueur ne ménagea que les mos-

quées ; il ne respecta que la mémoire du calife Abugjafar Almansor , fondateur de cette ville , en 762 , et passa , sur la rive orientale du Tigre , un hyver délicieux , ayant pris la dignité de calife , dignité respectable dans la morale de l'alkoran ; puis il se fit couronner roi de Syrie. Dans ses momens de loisir , il exigea de son defterdar ou trésorier , un compte détaillé de l'emploi des deniers publics. Les finances turques se trouvèrent diverties ; et le despote envoya pendre spontanément le ministre infidèle , qui périt par les mains des bourreaux , ainsi que plusieurs de ses secrétaires. On pense bien qu'un ministre peut être voleur ; mais jamais les vols de celui-ci ne furent prouvés. Cette exécution servit la haine de Soliman contre Ibrahim , pacha , qui avait conseillé la guerre contre les perses , qui fut mille fois plus funeste qu'avantageuse au Croissant. Il revint triomphant à Constantinople : à peine avait-il pris quelque repos dans le sérail , qu'il apprend que tous ses succès sont perdus en Perse. Les sultanes prétendirent qu'Ibrahim , pacha , avait des correspondances trahoureuses avec Ferdinand et Charles Quint. Le vizir , beau-frère du sultan , fut étranglé dans son lit ; il y eut quel-

ques autres subalternes dont on trancha la tête , par cela seul qu'ils avaient eu le malheur de déplaire au tyran , qui , devenu calife , s'absolvait lui même de tous les crimes agréables à son caractère méchant.

Delhiman , satrape de Perse , avait vengé les habitans de Tauris , lâchement livrée au pillage et au meurtre par Soliman , après avoir fait mettre à mort les chefs turcs , que les perses avaient battus. Hulama vaincu , son armée ayant été surprise dans le sommeil , ce général ne se montre plus à travers les faits d'armes , consacrés dans l'histoire turque. Il est probable qu'il fut tué à la suite de cette défaite , arrivée le 13 octobre 1533. Sa mort est regardée comme un bonheur , car s'il eût osé reparaitre à la cour du sultan , il eût été sûr de recevoir le cordon , peu de jours après sa présence au sérail. Soliman l'avait juré , et quand il avait promis la mort à quelqu'un , il ne lui manquait jamais de parole.

Soliman convoitait depuis plusieurs années la Géorgie , contrée baignée par le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Pline et Mela parlent de cette province jadis florissante du temps des rois de Pont , de Medie et de la Cherchonèse ; mais tout y est changé , excepté la beauté des femmes qui date de la plus

haute antiquité. Aujourd'hui l'ignorance, la superstition, la religion grecque, escortée du talisman de ses préjugés, y subjuguent tous les esprits abatardis dans le vice et la mollesse. Là, n'existe pas le moindre vestige des arts et des sciences. On n'a d'autre talent que celui de voler, de lancer une pique, de chasser et de bien diriger une flèche. Le kan est obligé, en sa qualité de vassal d'Ispahan et de Constantinople, de professer le mahométisme ; mais au fond il est le jouet et l'esclave des évêques et des prêtres grecs. Une seule presse existe en Géorgie, mais son emploi est exclusif ; c'est celui d'imprimer un livre en l'honneur de Marie, mère de Jésus. Ce sont les hollandais qui en ont vendu les caractères. Tel est encore l'état actuel de ce peuple : qu'on juge de ce qu'il était, quand Méhémed, kan, vint, en 1536, en faire la conquête, au nom de Soliman ; il y exerça des cruautés inouies ; il ordonna le massacre de plusieurs de ces hordes vagabondes. Toutes ces horreurs faisaient les délices du Sultan ; il demandait tous les jours s'il n'était pas arrivé au séрай un chariot rempli de têtes ; il aimait à les voir tirer du son dans lequel on les avait mises, et à entendre appeler les noms de ceux à qui elles

avaient appartenu. Dans le temps que Méhémed faisait la conquête de la Géorgie, la ville de Sulien est assiégée par les chrétiens : moldaves, polonais, bohémiens, espagnols, allemands, signalent leur valeur ; mais une armée ottomane, aux ordres d'Has-rudbeg, gouverneur de Bosnie, tombe à l'improviste sur ces guerriers coalisés, les tuent presque tous, et se rend maître de la ville de Kilis. Tous les nez des chrétiens, tués au siège de Sulien, arrivèrent en même temps que la nouvelle de la conquête. Grande fête au sérail !!!

Chairuddin naviguait dans l'Archipel, ayant à ses ordres soixante-dix galères; il enlevait par le fer et le feu les îles qui appartenaient à la république de Venise. Contarino et Doria, amiraux vénitiens, ne purent sauver ni Paros, ni Stampalie, ni Légine, ni Lemnos, ni Pathnos, ni Chios, ni Sciaty, ni Sciro, ni Scopello, ni Scarpanto ; ils défendirent avec un rare courage l'île de Corfou, cette clef du golfe de Venise, aujourd'hui fortifiée par le Santo-Angelo, qui passe pour imprenable. Barberousse emmena de cette ancienne Corcyre plus de 15000 captifs, qui, à Constantinople, périrent de misère et de douleur. Corfou avait autrefois appartenu

aux rois de Naples ; elle se donna aux vénitiens en 1386 : elle est aujourd'hui le centre d'un commerce avantageux à la république. Le capitan pacha Barberousse dévasta la Pouille ; il enleva tout ce qu'il y trouva de précieux , ainsi qu'une portion nombreuse des habitans , vendus ensuite dans les marchés turcs.

Soliman châtiait en personne les albanais , ayant avec lui ses deux fils , Mustapha et Mahomet. Ce peuple , aujourd'hui musulman , avait embrassé autrefois le christianisme ; mais il professe , depuis son adoption du koran , la plus grossière ignorance. Le prince Démétrius Cantimir ne les trouve bons qu'à construire des aqueducs et à guérir des hernies , et ils excellent véritablement dans ces deux arts. Ils sont grands et bien faits ; mais à travers les plus belles forêts de l'Europe , ils ont dégénéré ; ce ne sont plus les soldats de Scanderbeg ; et ils démentent , en se piquant d'un brigandage continual , le sang des Scythes , dont ils sont descendus : ils reçoivent les loix de Soliman à genoux ; il y eut quelques milliers de leurs compatriotes que l'empereur fit passer sous la hache des janissaires , comme ayant violé le serment de fidélité prêté par leurs ancêtres à l'empereur

Amurat II. Ainsi se termina la campagne de 1537.

Le sultan fut instruit à son retour que Méhémet Beglierbey, de Hongrie, bien que Jean Zapolski en fût roi, avait défait les troupes hongraises qui s'étaient déclarées en faveur de Ferdinand premier, roi de Bohême. Le despote reçut avec joie les têtes de Lodron, de Paul Bachitz, et de Henri Macer, généraux hongrais, que Beglierbey avait fait immoler. Méhémet sauva ainsi la ville de Sé mendrie, C'est dans la plaine de Sévem, entre Belgrade et Peterveradin, que les soldats de Ferdinand cédèrent honteusement une victoire, qu'il leur eût été facile de remporter. On satisfit en secret durant l'hiver quelques milliers de vengeances particulières, vengeances affreuses, dont la variété donnait tous les jours sujet aux conversations du sérail.

En 1538, le divan fait exécuter le projet de conquérir le royaume d'Yemen. Le succès le plus complet couronna cette expédition, à la vérité lointaine, mais d'ailleurs très-facile. Placé entre la mer Rouge et le golfe Persique, cet état n'est point, comme on l'a prétendu, l'Arabie heureuse; les turcs appellent les yemeniens, sarihendi, indiens

olivâtres. Le roi de ce pays réunit en sa personne la puissance temporelle et spirituelle. Il vit avec simplicité, c'est un père au milieu de sa famille. Les yemeniens ne doivent rien au grand seigneur, leur vertu fait honte aux ottomans; courage, honneur, probité, regardant la tromperie comme une lâcheté, la duplicité comme une bassesse d'ame, le larcin comme une infamie, et le mensonge comme un opprobre: voilà le peuple tranquille, que soliman voulut opprimer; ce peuple heureux avait en sa possession l'encens, la myrrhe, l'aloës, l'ambre gris, des pierreries, un baume céleste, une gomme précieuse et le café moka, recueilli non loin du détroit de Babel-Mandel. La cupidité des turcs se satisfit dans la ville d'Ana; Soliman,pacha, commandait l'infanterie, destinée à subjuguer les bords de l'Euphrate, tandis que Chairuddin s'emparait des ports, baignés par l'océan et le golfe Persique. Tous les émirs ou chefs qu'ils rencontrèrent eurent la tête tranchée. Ainsi l'avait ordonné le maître, qui, de son côté, ravagea la Moldavie sous Etienne le jeune, fils naturel de Bogdan, le premier hospodar tributaire de la Porte. Soliman enleva tous les trésors appartenans au palais d'Iassi ou à ses églises.

L'immolation d'une foule de victimes accompagna ce larcin. Les turcs paraissent devant Bude ; ils imaginent être trahis : Soliman veut que le nouveau roi et sa cour lui soient livrés ; il retient tous les seigneurs hongrais ; il ne rend que le jeune Etienne à sa mère , la reine Elisabeth , veuve de Jean Zapoleski.

En 1539, Chairuddin joignit avec sa flotte celles des vénitiens auprès de Candie. André Doria reçut deux échecs dans l'Archipel ; il laissa aux turcs plusieurs de ses vaisseaux ; il se vengea sur la ville de Novi ; il y fit passer au fil de l'épée tous les musulmans. Barberousse ne tarda pas à reprendre cette place , et tous les chrétiens qui s'y trouvèrent furent sacrifiés en représaille sans distinction d'âge ni de sexe. Enfin , en 1540 , Soliman force la reine de Hongrie de quitter Bude , sous prétexte qu'ils étaient tous deux incapables de gouverner , l'une en raison de la faiblesse de son sexe , et l'autre , vu l'ignorance naturelle de son âge , et Soliman , pacha , est nommé gouverneur de ce royaume , devenu province ottomane. Les grands seigneurs hongrais et le moine George , tuteur du roi mineur , disparurent , le tyran les ayant fait immoler. Les églises de la Hongrie furent changées en jami ou mosquées ;

tous les gens que la calomnie indiqua comme suspects, moururent percés de coups. C'est après cette expédition, que Soliman, couvert de crimes, retourna à Constantinople.

En 1542, Soliman s'éngorgueillit de voir arriver au sérail des ambassadeurs de François I^{er}. Paulin, chevalier français, reçut de l'empereur l'accueil le plus encourageant; il venait, au nom de son maître, lui demander des secours contre la maison d'Autriche, maîtresse de la Bohême, de l'Allemagne, de presque toute l'Italie, de l'Espagne et des Pays-Bas. Jacques de Médicis avait commandé l'armée des alliés, de concert avec Alexandre Vitelli, chef des italiens, à la solde du pape Paul IV. Autour de l'aigle des Césars, flottaient les bannières des princes germanins. Tant de chrétiens réunis s'étaient distingués par les traits particuliers d'une valeur véritablement extraordinaire; mais ils avaient été obligés de lever le siège de Pest, après des efforts inutiles et meurtriers. Le despote avait fait beaucoup de prisonniers, et dans ses momens de loisir, il les avait décapités lui-même; il avait même voulu que ses fils, suivant son exemple, s'exerçassent à ce métier de bourreau. Il s'était emparé de Strigонie, d'Albe-Royale, Vizegrade, Val-

pon, et de l'ile de Komar, villes de Hongrie, aux rives du Danube, où presque tous les soldats chrétiens avaient été passés au fil de l'épée. Soliman envoya le capitain pacha Chairuddin aider le roi de France à faire la conquête du comté et de la ville de Nice, contrée indépendante avant 1383, mais livrée à cette époque par les intrigues de Vintimille à Amé VII, duc de Savoie. Chairuddin ayant amené cent dix galères turques à Marseille, y passa l'hiver. Ce ne fut qu'en 1543 que les français et les ottomans saccagèrent la ville et le pays, avec la honte d'échouer devant la forteresse. Les turcs furent mécontents d'un succès si médiocre, eux, à qui l'ambassadeur Paulin avait fait concevoir les plus belles espérances. On les fit rafraîchir à Toulon; ils causèrent beaucoup de dépenses aux français, qui se repentirent de les avoir appelés, les turcs les traitant pour ainsi dire en ennemis, et se livrant en Provence à tous les genres d'excès que le capitain pacha déclarait n'être pas dans l'usage de punir. Barberousse quitte la rade de Toulon; il surprend, auprès du port de Villefranche, une partie de la flotte d'André Doria, qui y avait fait naufrage; il ravage toutes les côtes de Calabre; il exige des génois une somme de

dix mille écus ; il emmène dix mille prisonniers ; il laisse par-tout des monceaux de ruine , et les traces d'une cruauté destructive.

Soliman aimait un fils , nommé Mahomet , qu'il désignait dès long-tems pour son successeur à l'empire. Ce mirza mourut en 1544 , et la nouvelle de sa mort fut apportée à son père comme il était sur le point d'entrer à Constantinople , et d'y paraître en triomphateur, au milieu de l'allégresse publique. Ce lion farouche , qui avait fait périr tant de monde , montra une sensibilité qui ne sied qu'à la vertu : il ordonna , pour ce fils chéri , la pompe funèbre la plus dispendieuse et la plus magnifique ; mais sera-t il toujours bon père ? La nature n'aura-t elle pas bientôt à se plaindre de lui comme d'un monstre indigne de se reproduire ?

Le divan ne s'occupa que de détails de loix jusques en 1547. C'est dans cet intervalle que Soliman mérita le surnom de *Canuni* , mot qui signifie *Législateur* , *Régulateur*. Elkasib Mirza prétendant avoir reçu , des perses , une insulte inexcusable , implora le secours du sultan , qui partagea le sentiment de sa vengeance , motivée sur ce que le sophi Schâ Ismaël avait enlevé la femme d'Emirza. Il

n'est pas vrai que Soliman vainquit les perses ; ses cohortes furent vaincues et dispersées ; Elkasib Mirza , qui conduisait cette expédition , pris au siège de Van , ne tarda pas à être mis à mort , par ordre du sophi. A la vérité , Elkasib avait trahi la confiance de l'empereur ; et s'il fût revenu dans l'armée ottomane , il n'aurait pas échappé à la hache des janissaires. Cet Elkasib avait voulu négocier sa réconciliation avec Ismaël Scha , en lui proposant le moyen d'écraser les turcs.

Soliman envoya , en 1550 , une armée formidable dans le bannat de Temeswar. Méhémet , pacha , beglierbey de Romélie , commanda cette expédition ; il fut long-tems à organiser ses forces , et à les faire avancer , à travers les difficultés de la saison et des ennemis , qu'il dut combattre presque tous les jours , avant d'arriver à sa destination. Cent mille turcs marchèrent réunis. Durant ces préparatifs , qui vont servir à saccager la Transylvanie , les annalistes chrétiens assurent que Georges , évêque de Varadin , et nouvellement cardinal , était de retour auprès de la reine Elisabeth , et que , gagné par Soliman , qu'il avait épargné , il cherchait à employer ses talens et son crédit à perdre le jeune roi , sa mère , les grands et même Fer-

dinant I^{er}., roi de Bohême. Le complot de l'éminence découvert, les chevaliers italiens se chargèrent de l'en punir. Nous voyons que le marquis Sforce Palavicci, seigneur génois, lui passa son épée au travers du corps. Cet assassinat fit déclarer la Transylvanie contre la maison d'Autriche ; et les transylvains retournèrent sous l'obéissance d'Etienne, héritier encore mineur de Jean Zopolski. Palavicci, fait prisonnier dans un combat contre les turcs, Soliman lui infligea une mort lente et recherchée ; ses complices subirent un pareil sort à leur retour en Italie, le meurtre du cardinal Georges ayant déplu au vatican.

Les turcs sont arrivés sous les remparts de Themeswar. Méhémet, pacha, éprouve d'abord des revers ; on lui propose envain de se retirer ; il fait semblant de lever le siège ; il s'occupe à ravager le bannat, puis revenant devant la place, ayant appris que Soliman arrivait en personne à la tête d'une puissante armée, il excite le courage des ottomans ; il bat huit jours de suite, sans relâche, les remparts de la ville. Lozwnse, qui y commande, fait des propositions ; Méhémet lui promet les honneurs d'une évacuation avec armes, bagages et drapeaux déployés. Les

chrétiens sortent en effet ; mais à peine avaient-ils cheminé une demi lieue , que les turcs les enveloppent , les égorgent , emmènent Lozwnse dans la tente du pacha , qui lui fait couper la tête et l'envoie au sultan. Cette conquête fut suivie de celle des villes de Lippe , Solinos et autres petits endroits , enclavés dans le bannat. On vit plus de quinze cents têtes chrétiennes portées dans le camp de Méhémet , où plantées sur des piques en face des tentes.

Voilà les turcs devant Agria , en 1552 ; Castaldo en était le gouverneur ; il commandait une garnison de deux mille hongrais ; mais les citoyens se joignent aux troupes de ligne ; ils jurèrent de se dévorer plutôt les uns et les autres que de se rendre. Méhémet , à la tête de soixante dix mille hommes , les fait sommer d'ouvrir leurs portes. Les agriens suspendent , à l'un des créneaux de leur muraille , un cercueil couvert d'un drap noir , symbole de la résolution courageuse qu'ils avaient prise de préférer la mort à la honte d'une capitulation. Ce siège dura quarante jours ; au bout d'un mois , les turcs donnent trois assauts ; mais cette journée leur coûta huit mille soldats. Une citoyenne combattait à côté de son mari et de sa fille. Le premier

est tué: « Nous ne l'enterrerons, dit elle, qu'à
» près l'avoir vengé ». La veuve et l'orpheline
exterminent trois ottomans ; puis elles em-
portent les restes de celui qui leur fut si cher.
Une autre mère a la tête emportée d'un coup
de canon ; sa fille saisit une pierre, elle la
précipite du haut des remparts sur les assié-
geans, dont trois sont écrasés du poids de
sa chute ; elle pleure ensuite celle qui lui
donna le jour. Les chefs, les soldats, tous
se distinguent à l'envi. On a conservé les
noms de quelques-uns de ces héros : Meck-
zeski, Doboh, Peters Zhukan, Prybaberk ;
ces guerriers sont l'honneur de la Hongrie.
Méhémet fut réduit à la honte d'une retraite ;
il perdit, en fuyant, plusieurs des siens, que
les agriens poursuivirent et taillèrent en
pièces. Ceux-ci eussent été dignes de com-
battre pour la liberté.

Du côté de la mer, Soliman avait perdu
Chairuddin, surnommé *Barberousse* ; Dra-
gut Barberousse lui succéda dans les fonctions
de capitain pacha. Ce Dragut voulut être dey
d'Alger ; il avait pour rival dans ses com-
bats maritimes, le fameux André Doria,
contre lequel il évita long-tems un combat
décisif ; mais il ne cessa pas de traverser les
projets de Charles Quint. Les turcs et les afri-
cains

cains l'obligèrent à quitter ses tentatives sur Alger, Tunis et Tripoli, malgré le courage des chevaliers de Malte. Les espagnols, fatigués, reviennent à Cadix, et terminent là les exploits de Charles-Quint, sur un pays qui ne dut jamais être à la convenance politique du conseil de Madrid.

Soliman était vieux, mais la soif de régner n'avait fait qu'augmenter avec son ambition. Une sultane l'avait charmé par-dessus ses nombreuses rivales; on dit qu'elle était née française. Quoiqu'il en soit, à la beauté et aux grâces, elle associait cette habileté, cet art, qui subjugue un amant, moins heureux par la possession de sa maîtresse, que par le plaisir de s'en croire aimé. Roxelane, si fameuse dans la république des lettres par les romans et les tragédies, dont elle a été le sujet; Roxelane avait eu quatre enfans de Soliman I^{er}; Mahomet, dont il pleura la mort, Bajazet, Selim et Zéangir. Mustapha, fils de l'empereur, était né d'une autre mère. Il voulait épouser la fille d'Ismaël Scha, sophi de Perse. Ce projet servit de prétexte à la sultane favorite, singulièrement attachée à sa perte. Roxelane mit dans ses intérêts le vizir Rustan, qui venait d'épouser Camerie, sa fille; mais il fallut ourdir des artifices de

longue main ; avant tout , Roxelane , qui était l'esclave de son amant , paraît d'abord plongée dans la tristesse la plus profonde , et bientôt employant la ruse auprès de son vieux favori , elle obtient un firman , qui lui donne la liberté la plus entière. Ce pas fait , elle refuse dès-lors toute faveur , en déclarant que sa hautesse ne pouvait pas abuser d'une femme libre. L'empereur est obligé de l'épouser , événement qui n'était plus en usage depuis Bajazet I^{er} , dont Tamerlan avait outragé et déshonoré l'épouse !!! Le superstitieux Soliman vint donc avec solennité dans la mosquée de Sainte-Sophie , et là , il fit bénir , par la main du muphti , son hyménée avec Roxelane.

Epouse du despote , elle ne tarde pas à mener le sérail , à le faire plier sous ses loix ; initiée dans les mystères politiques , elle gouverne l'état ; et le grand vizir Rustan aurait couru le risque d'être étranglé , s'il eût osé , bien qu'il fût son gendre , faire quelque chose sans lui en donner connaissance. Mustapha , gouverneur d'Amasie , s'y faisait adorer par la douceur de ses manières. Cette bienveillance populaire est un crime ; on dit au sérail qu'il veut envahir le pouvoir souverain. Rustan envoie des fruits à Musta-

pha , qui s'en défie , et qui , en ayant fait goûter à l'esclave messager , le voit tomber mort à ses pieds. Le prince s'apperçoit de quelle main le piège lui avait été tendu ; mais que pouvait-il contre une intrigue du sérial ? Il dut dévorer , en silence , l'horreur de cet attentat.

Roxelane fait entendre sans peine qu'il convient que les fils de Soliman jouissent , chacun à leur tour , de la faveur de voir leur père. Chaque prince reçoit l'ordre de se rendre à Constantinople. Les enfans de Roxelane accourent avec confiance ; mais Mustapha ne crut pas devoir quitter Amasie. Alors on lui fait un crime de sa correspondance avec le sophi ; une de ses lettres interceptée est présentée à Soliman , qui en conçoit quelqu'ombrage , et ordonne la marche d'une armée contre les perses. Schah Ismaël est informé du mouvement envahisseur des turcs ; il marche à leur rencontre : Iskender , pacha , qui commandait les ottomans , tourne le dos à l'ennemi , ou plutôt les perses remportèrent , sur son armée , une victoire signalée , en 1653. Soliman vole alors en Syrie , pour réparer la honte faite au croissant. Rustan et Méhémed , pachas , eurent , sous lui , les fonctions de lieutenans-

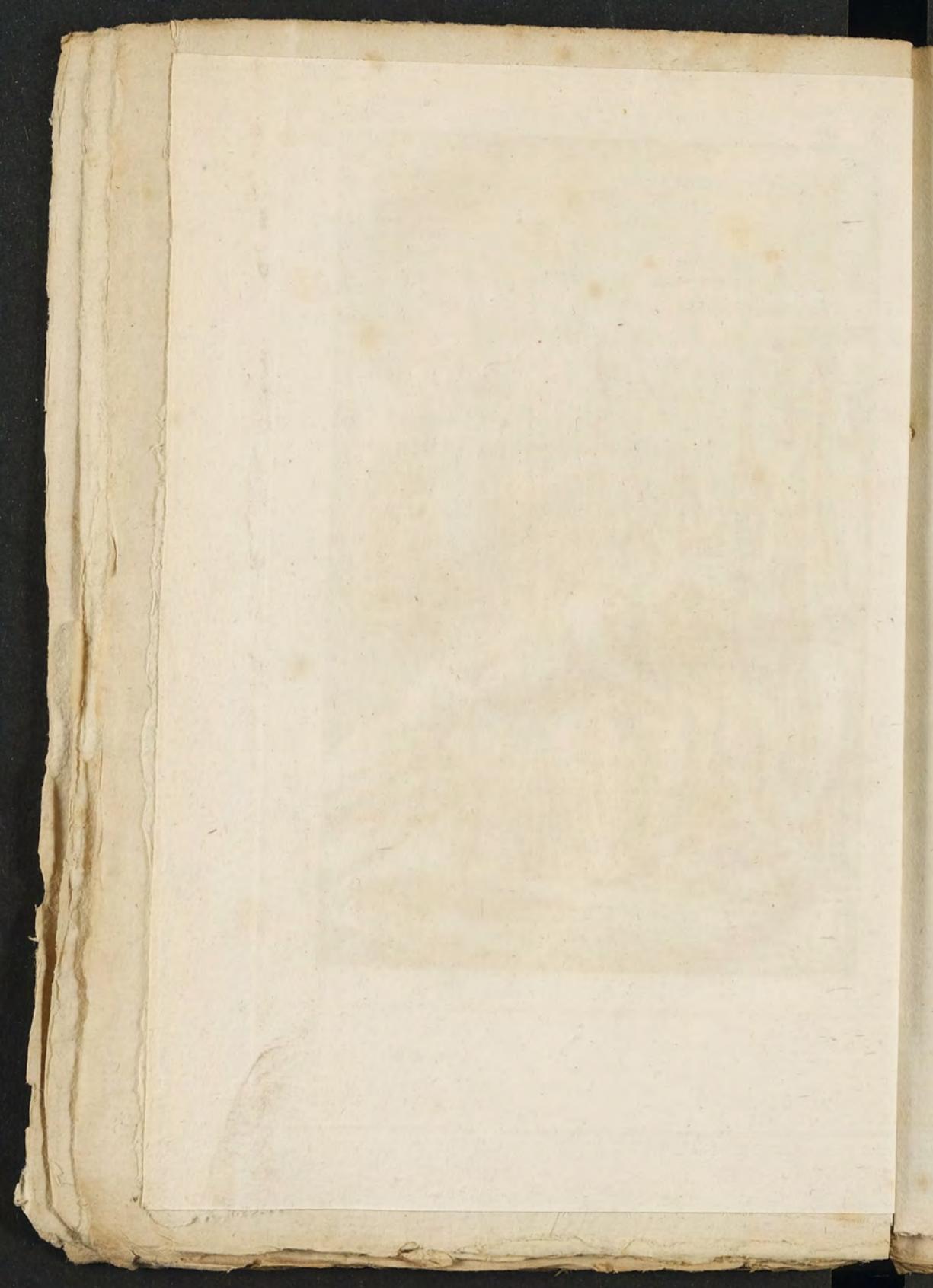
généraux. On passa l'hiver à Tocat, ville charmante de la Natolie, qu'arrose le fleuve Thousanla, et qui, à cent lieues de Constantinople, est un des plus agréables séjours de l'Asie.

Rustan excite, par tout l'art possible, la défiance de son maître contre l'intéressant Mustapha ; il répand le bruit d'une intelligence entre le jeune prince et Ismaël Schah ; le visir reçoit bientôt ordre de l'arrêter et de l'amener devant son père ; Méhémet, rival de Rustan, donne avis à Mustapha de prendre garde aux pièges qu'on lui tendait, et de ne pas venir à la cour de Soliman. Mustapha, long temps irrésolu, s'abandonne enfin à l'idée trompeuse que lui donne son innocence ; il espère trouver, dans le despote, un cœur paternel et sensible ; il part d'Amasie ; il arrive bientôt dans la tente de Soliman. Celui ci (quel père !) le reçoit dans ses bras, et lui donne plusieurs baisers. L'instant d'après, quatre muets se jettent sur Mustapha, ils le renversent sur le tapis de la tente impériale ; le cordon fatal lui ôte la vie ; et Soliman encourageait, de ses gestes, les meurtriers à hâter l'exécution de ses ordres. On exposa le corps de la victime à



Mustapha étranglé, sur un simple soupçon, par ordre de soliman I^e son Pere,

Crimes des Empereurs turcs.



la porte du pavillon ; et tous les soldats turcs, ces farouches esclaves, vinrent pleurer sur ce prince malheureux, immolé par la main du despotisme au génie malfaisant de la calomnie.

Zéangir, fils de Roxelane, avait été élevé avec Mustapha. Une sympathie d'affections semblait les avoir fait l'un pour l'autre ; même âge, même douceur ; deux ames brûlantes et sensibles, que la corruption n'avait point encore flétries, un caractère de paix et d'indulgence leur avaient rendu communs, et leurs plaisirs et leurs allarmes ; tous ces liens, tissus par l'habitude de vivre ensemble, les avaient rendus inséparables. Zéangir accourt dans la tente impériale ; il s'élance sur le corps de son frère, il le trempe de ses larmes, il pousse, en l'embrassant, des cris du désespoir. Le jeune Mirza avait été d'autant plus surpris, que son père l'avait mandé pour voir Mustapha, et renouveler avec lui, par la joie d'une entrevue inespérée, les assurances réciproques de leur amitié. Zéangir quitte le corps de Mustapha, les paupières mouillées de pleurs, et ces paroles percent avec peine à travers ses sanglots ; « Oui, père barbare ! je t'empêcherai bien de m'en faire autant. » A l'intant même

il s'arrache la vie d'un coup de poignard et tombe expirant sur le sein de Mustapha. Soliman éprouve, durant quelques jours, les remords de ses crimes, et borne sa vengeance à chasser Rustan, qui aurait perdu la vie, s'il n'avait pas été le gendre et le complice de Roxelane.

Soliman continue, durant l'été de 1553, la guerre contre les Perses ; dès le mois d'avril, il assiège Ervan ; palais, maisons de plaisir, monumens, tout disparaît dans les flammes. Il ne laisse après lui qu'un monticule de ruines. Il passe delà à Nahschevan, où Kusein, transfuge d'Ispahan, dirigea le fer et le feu entre Tauris et Meragie ; on ne laissa sur tout le territoire ni cultivateur Perse, ni cabane. Ce ravage achevé, il envoya de bonne heure ses troupes en quartier d'hyver, dans la province d'Amasie. Quant à lui, il passa quelques jours dans la ville d'Avrirum, capitale de la haute Arménie, non loin de la Médie, et à 60 lieues de Trébizonde, sur les bords méridionaux de la mer Noire. Delà il se rendit à Bagdad, où il donna la paix aux perses. Bajazet, sixième fils de Soliman, s'empara, en europe, sur ces entrefaites, d'un esclave qui se faisait passer pour le Mirza Mustapha, et qui avait

assemblé un grand parti dans le Dobraje, contrée d'Europe, où la simplicité des mœurs conserve encore pour les étrangers, comme autrefois chez les germains, des habitudes hospitalières. Cet esclave, ses partisans exterminés, fut chargé de fer et envoyé à Soliman, qui le fit écarteler, et qui se plut à jouir de ce spectacle.

Les habitans de Constantinople le virent, en 1554, rentrer au sérail avec les honneurs du triomphe. Roxelane l'enveloppa de nouveau dans ses filets, jamais elle ne lui prodigua plus de respects et de caresses ; il lui est aisé de lui persuader que le fils de Mustapha, retiré à Pruse, peut devenir l'ennemi de Bajazet et de Selim. Elle obtient un arrêt de mort contre ce jeune enfant, nommé Soliman, comme son grand père. Un eunuque est envoyé aussi-tôt à Pruse. Ibrahim (c'était le nom de cet esclave) vient, au nom de l'empereur, assurer au jeune prince que l'intention de sa hautesse est de le dédommager de la mort de Mustapha. Un jour il rencontre ce faible enfant dans un lieu champêtre, il saisit ce moment pour lui présenter l'ordre du sultan, et l'étrangler sur la pelouse. La mère de l'immolé arrive ; on dit qu'elle

expira de douleur, auprès du corps encore palpitant de son fils.

Bajazet faillit bientôt de perdre la vie, ayant été accusé auprès du divan d'avoir excité et favorisé, dans le Dobruje, les intrigues du faux Mustapha. Cette calomnie lui attira la haine de son père, qui voulait le punir de mort, et qui l'aurait fait exécuter sans les larmes feintes de Roxelane. Le prince paraît en présence de Soliman, il en reçoit des menaces et une réprimande ; mais Roxelane n'avait point oublié l'amitié de Méhémet, pacha, grand-visir, pour Mustapha ; elle l'accuse auprès de son mari d'avoir secrètement favorisé les intrigues de Bajazet égaré par ce visir perfide. Soliman envoie des muets à son premier ministre, qui perd la vie à la porte du divan, et qui a pour successeur ce vil Rustan, disgracié après la mort de Mustapha et Zéangir. La cause de tous ces troubles domestiques, Roxelane ne survécut que deux ans, au sein d'une tranquillité apparente, mais n'ayant goûté, depuis l'assassinat de Méhémet, ni plaisir ni sommeil.

Soliman fatiguait par la longueur de son règne ; les turcs donnèrent les mains aux divisions qui eurent lieu entre les deux fils du despote. Bajazet se révolta le premier :

son père donna en vain des ordres aux janissaires de marcher contre son fils , ils murmurèrent ; il ne fut pas possible de les faire obéir. Le despote employa donc la voix du muphti , des mollahs , des imans , qui ramenèrent cette milice. Elle se leva donc : elle fut envoyée contre Bajazet ; Sélim , qui commandait cette troupe , défit son frère et le mit en fuite dans les plaines de Magnésie. Le fuyard s'était fait admirer avec une poignée de combattans , par sa prudence , l'habileté de ses manœuvres ; il avait cultivé les arts et les lettres ; et c'est en cela qu'il s'était montré supérieur à son frère , bien qu'il eût été moins heureux. Soliman lui fit tendre toutes sortes de pièges , pour l'attirer entre les mains des bourreaux , et les bassas ou pachas qui ne réussirent pas dans leurs messages perfides , furent tous mis à mort à leur retour.

Bajazet se réfugia à Ispahan : là , Ismael Schah le fait arrêter et plonger dans un cachot avec ses quatre fils ; puis il envoie avertir Soliman du parti rigoureux qu'il a cru devoir prendre , pour s'assurer de la personne de son fils rebelle. Il lui fait demander des sommes immenses , que le barbare despote accorda sur le champ , pour jouir de sa yen-

geance. Il envoya Hassan auprès du Sophi, et l'argent délivré, l'ambassadeur s'empressa de descendre dans le cachot de Bajazet, où il se hâta de l'étrangler, ainsi que ses quatre enfans ; puis il fit enlever les cadavres, inhumés à Sebaste. Son cinquième fils, âgé de trois ans, était nourri à Pruse : l'impitoyable Soliman l'envoya étrangler aussi, pour effacer de la terre la race de Bajazet. L'innocent Mustapha ignorait que deux monstres, arrivés de Constantinople, venaient lui arracher la vie ; il caressa, il toucha même l'aga et l'eunuque ses deux assassins. L'aga ne put d'abord commettre ce crime ; il en chargea l'esclave : mais celui-ci, désarmé à son tour par le sourire de la créature ingénue, n'osait pas lui donner la mort. L'aga impatient se présente, ses yeux étincellent de fureur ; il s'élance, et la faible créature n'existe plus.

Les turcs assurent que Soliman premier donna des secours aux français en 1555 ; que Henri II envoya une armée et plusieurs vaisseaux cette année-là dans la Méditerranée, contre les flottes et les forces de Charles-Quint, confiées à Philippe II : mais nous ne voyons nulle part la réunion de ces préparatifs maritimes ; d'ailleurs Charles n'était

plus rien, son génie éclipsé lui préparait, après son abdication, la honte d'une mort conventionnelle dans le monastère de Saint-Just, en Estramadoure. Soliman fit la guerre aux espagnols, sans alliance avec Henri II, qui maria sa fille Elisabeth de France, avec Philippe II, long-temps avant la paix des espagnols avec les turcs. Vers la fin du règne de Soliman, la vérité s'obscurcit sous les crayons de l'histoire : l'œil s'apperçoit que les arts, enfans adoptifs des chrétiens, repoussent déjà le courage stupide, le dévouement aveugle du fanatisme et de la superstition ottomane.

Dès 1530, Charles-Quint avait donné l'île de Malte au brave Villiers-l'Île Adam, qui y avait établi son Ordre, et qui, en peu de temps, avait mis ce rocher en état de résister aux turcs encore plus long-temps que Rhodes, surnommée *la rose de la mer*, quand elle florissait sous la main des chevaliers. Les turcs, commandés par Piali et Mustapha, l'un capitain et l'autre habile général, viennent assiéger le rocher, sur lequel est encore aujourd'hui situé le château Saint-Elme. Le grand-maître Lavalette défendit Malte en homme de génie et de courage ; il força les ottomans à prendre la

fuite , eux qui étaient venus à bout de prendre l'ile de Gerbes en Afrique sur la maison Médina Celi. On vit dans ce siège, inutilement présenté , Mustapha faire éprouver aux gentilshommes français , les tourmens les plus recherchés pour plaire à son maître. Il achetait à ses dépens les chevaliers faits prisonniers ; il se donnait le plaisir de les faire pendre par un pied ; aux uns on arrachait le cœur , aux autres on coupait les mains et la tête , puis le cimenterre leur faisait l'opération cruciale. Ainsi mutilés , les cadavres étaient cloués sur des planches et jetés sur le ruisseau qui sépare aujourd'hui la cité vieille d'avec la cité Lavalette. C'était pour montrer au grand maître ce que la puissance ottomane faisait de ses frères d'armes. Le sérail perdit au siège de Malte environ quarante mille hommes ; cet échec affligea Soliman , qui dit avec vérité : « Mon épée n'a point de bonheur en d'autres mains que la mienne ». Piali emmena beaucoup de prisonniers à Constantinople , le tyran les fit égorger dans leurs cachots , il punit , sur ces innocens , un défaut de courage , une moindre valeur de la part des siens que des maltais.

Soliman , courbé sous le faix des années ,

ne se dément pas dans ses projets ambitieux ;
veut conquérir l'Europe , il réunit , après
une longue paix , une armée tellement nom-
breuse , qu'elle devait enlever toutes les pos-
sessions de la maison d'Autriche aux bords
du Danube , passer aux rives de la Vistule
et du Rhin , et se porter vers la Meuse , le
Rhône et la Seine. Plus jeune , ce cruel des-
tote aurait pu réussir ; il s'arrêta devant
Egeswar. Le comte de Serin , gouverneur de
ette place , fit preuve d'une valeur incon-
ue depuis le romain Curtius. Il n'avait
lus de comestibles ni de munitions de guerre ;
fallait mourir de faim , ou se rendre. Le
éros quitte la forteresse , à la tête des siens ;
s'avance sur le pont de Kokel ; seul contre
ous les turcs , il en défend l'entrée , et ne
écoit la mort qu'après avoir renversé plu-
ieurs ennemis. Soliman admire son courage ,
envoie la tête de Serin , enveloppée dans
velours , à l'empereur Maximilien , comme
tribut de gloire et d'honneur qu'il accorde
aux mânes du héros.

Le sultan avait changé de climat , les soins
luxueux du sérail ne lui étaient plus prodi-
gés. La vie des camps cessa de convenir à sa
écrépitude : il tombe malade sous les murs de
Iula , dans la Transylvanie : « Quoi ! disait-

suite, eux qui étaient venus à bout de prendre l'île de Gerbes en Afrique sur la maison Médina Celi. On vit dans ce siège, inutilement présenté, Mustapha faire éprouver aux gentilshommes français, les tourmentes plus recherchées pour plaire à son maître. Il achetait à ses dépens les chevaliers fait prisonniers ; il se donnait le plaisir de le faire pendre par un pied ; aux uns on arrachait le cœur, aux autres on coupait le mains et la tête, puis le cimenterre leur faisait l'opération crueiale. Ainsi mutilés, les cadavres étaient cloués sur des planches et jetés sur le ruisseau qui sépare aujourd'hui la cité vieille d'avec la cité Lavalette. C'était pour montrer au grand maître ce que la puissance ottomane faisait de ses frères d'armes. Le sérail perdit au siège de Malte environ quarante mille hommes ; cet échec affligea Soliman, qui dit avec vérité : « Mon épée n'a point de bonheur en d'autres mains que la mienne ». Piali emmena beaucoup de prisonniers à Constantinople, le tyran les fit égorger dans leurs cachots, il punit sur ces innocens, un défaut de courage une moindre valeur de la part des siens que des maltais.

Soliman, courbé sous le faix des années

ne se dément pas dans ses projets ambitieux ; il veut conquérir l'Europe , il réunit , après une longue paix , une armée tellement nombreuse , qu'elle devait enlever toutes les possessions de la maison d'Autriche aux bords du Danube , passer aux rives de la Vistule et du Rhin , et se porter vers la Meuse , le Rhône et la Seine. Plus jeune , ce cruel despote aurait pu réussir ; il s'arrêta devant Segeswar. Le comte de Serin , gouverneur de cette place , fit preuve d'une valeur inconnue depuis le romain Curtius. Il n'avait plus de comestibles ni de munitions de guerre ; il fallait mourir de faim , ou se rendre. Le héros quitte la forteresse , à la tête des siens ; il s'avance sur le pont de Kokel ; seul contre tous les turcs , il en défend l'entrée , et ne reçoit la mort qu'après avoir renversé plusieurs ennemis. Soliman admire son courage , il envoie la tête de Serin , enveloppée dans du velours , à l'empereur Maximilien , comme un tribut de gloire et d'honneur qu'il accorde aux mânes du héros.

Le sultan avait changé de climat , les soins voluptueux du sérail ne lui étaient plus prodigues. La vie des camps cessa de convenir à sa décrépitude : il tombe malade sous les murs de Giula , dans la Transilvanie : « Quoi ! disait-

» il, dans ses accès de fièvre, ne pourrai-je
» pas conquérir l'Europe, et y faire prêcher
» le Koran » ! Sa vie avait été celle d'un
scélérat, et une grande calamité pour le
genre humain. Sa mort déploya en lui le
caractère d'un imbécille et d'un lâche. Tous
les imans, Molla, Effendis, qui l'avaient suivi,
environnent son lit; il meurt en tremblant,
en invoquant le saint prophète. Un Maho-
met, alors grand vizir, a l'art de faire accroire
que Soliman vit encore; il en impose ainsi
à l'armée de Maximilien, qui n'ose pas livrer
combat; il enlève Quila, il y met tout à feu
et à sang, imaginant que ce ravage pouvait
plaire à l'ombre de l'exécrable défunt.

Soliman avait des connaissances, il était
quelquefois aimable et piquant dans ses entre-
tiens familiers. Il parlait avec élégance les
langues turque, persane et arabe. Il régna 41
ans, il en vécut 74.

SELIM II.

Onzième empereur.

Au mois de mars 1566, Selim II, dernier des huit fils de Soliman I^{er}, monta sur le trône de son père ; il arriva à l'empire à travers une pompe triomphale, et au milieu des applaudissemens du peuple. Tous les flagorneurs, dépositaires des pouvoirs subalternes, s'empressent de rendre hommage au nouveau maître, et de lui faire des condoléances affectées sur une mort dont le prince se montrait charmé dans le sérail. La chronique secrète des turcs donne à ce tyran le surnom de Mesl, (ivrogne) c'est en s'enivrant, contre la loi de Mahomet, qu'il laissa transpirer la joie qu'il avait de passer du gouvernement de Magnésie à la souveraineté Musulmane. On disait au peuple que l'état d'yvresse, dans le nouveau despote, était celui d'une inspiration divine.

Le décès de Soliman fut tenu secret par le grand vizir, durant 42 jours, jusques à l'arrivée de son successeur, sous les murs de Giula. Ce secret paraît d'abord presqu'impossible; cependant il fut gardé, tous ceux qui sont au

service particulier d'un sultan , étant obligés de garder le silence le plus absolu , sous peine de la vie. Une taciturnité sombre règne dans le sérail ; il serait dangereux d'ouvrir la bouche sans permission , on ne peut pas même tousser ; et les esclaves , bien qu'ils soient sans chaussure , sont tenus de marcher sur la pointe du pied. D'après cet usage constant , on peut croire qu'un secret doit être observé dans les camps comme à Constantinople , où toutes les bouches demeurent plus hermétiquement fermées , qu'elles ne l'étaient à l'école de Pythagore. Tels sont les effets du despotisme , qu'ils dégradent l'homme jusques à lui communiquer le silence passif de l'animal stupide , dont l'Arcadie , soumise au Croissant , se vante de produire la plus belle espèce.

Le superstitieux Selim se rendit bientôt devant le cercueil , qui renfermait les dépouilles de son barbare devancier. A son aspect les janissaires coururent aux armes ; ils craignent que ce nouveau sultan ne profane la cendre de son père , comme celui-ci avait profané celle de Selim I^{er}. L'empereur accompagna , depuis Belgrade jusques à la capitale , le corps et la pompe funèbre. Il épuisa sur cette dépouille , toutes les momerias mahométanes

C'en

C'en fut au point, que le défunt, qui avait commis tous les crimes, fut proclamé comme saint par le clergé turc, reçut des hommages religieux de la part du peuple, séduit par les nombreuses impostures des imans. Le nouveau grand turc renvoya ceux-ci chargés de largesses, ainsi que les janissaires et les sypahis.

L'hyver de 1566 à 1567 se passa en négociations entre Selim II et Maximilien II. La paix fut conclue, le visir signant pour Selim, sa hautesse, et Tienfanbach, baron de Hongrie, ainsi qu'Antoine Vheran, évêque d'Agraria, traitant au nom de l'empereur d'Allemagne. Durant cette conférence, les tartares, formant une armée de vingt mille chevaux, ravagèrent la Transylvanie; mais le roi Jean, qui gouvernait alors par lui-même, remporta une victoire signalée sur cette bande, qui laissa sur le champ de bataille plus de dix mille des siens. Ce jeune prince détermina ainsi le divan à faire une paix qui lui assura son trône et son sort. Des meurtres inutiles signalèrent cette courte guerre que les turcs rendirent abominable, par l'habitude contractée sous Soliman, de couper toutes les têtes, assez malheureuses pour déplaire au moins-
dre aga.

Beni-Omer-Ulian-Ogli, voulut secouer le joug des ottomans. Il parut aux environs de Bagdat, à la tête d'une armée nombreuse, qui ravagea cette contrée. Les janissaires en garnison dans le désert de Bassora, accourent; ils taillèrent en pièces cette cohorte de révoltés, puis ils envoyèrent la tête d'Ulian-Ogli à la cour de Selim. Ce rébel s'était porté jusques à la Mecque, dont il avait pillé le temple; il était de la secte d'Ali, son ayeul, et par conséquent l'ennemi de Mahomet. Une semblable profanation attira sur tous les compagnons d'Ulian, le tranchant du cimenterre turc, qui n'en épargna aucun. C'était un reste de la faction, demeurée fidèle à la mémoire de l'infortuné Bajazet, frère de Selim II.

Une paix profonde régnait sur tout l'empire. Dès ce moment, Selim se livre aux débauches les plus honteuses. C'est lui qui a multiplié le nombre des femmes à l'usage des sultans. Il prenait plaisir à les rassembler dans une salle, sans autre voile que celui de leurs cheveux, à les voir, les unes à l'aide des autres, commettre les attouchemens lubriques de Tamar. Souvent il s'endormoit au milieu de son harem, comme autrefois Silène environné de bachantes. Quelquefois des icoglans

lui tenaient lieu de femmes; il se vantait de ses excès infâmes; il demeurait jusques à satiété et lassitude dans la fange de tant de jouissances voluptueuses qui l'ont fait accuser de fainéantise et de lâcheté. On l'a vu épouser les délices les plus variées pendant huit jours consécutifs. On ne lui connut cependant aucune maîtresse, aucun favori particulier; il n'aimait que lui seul. Il aurait sacrifié cent mille têtes pour une cueillerée de plaisir. Son égoïsme hébété concentrat tout en soi-même; il aurait voulu attirer autour de lui, tous les soins, toutes les attentions qui, pratiquées envers les autres, excitaient sa jalouse et lui inspiraient une haine implacable contre ceux qui en étaient les objets.

En 569, Muttahir, scherif du royaume d'Yemen, ne pouvait plus soutenir la tyrannie de Murad, pacha begliesbey, qui couvrait l'Arabie de ses concussions et de ses cruautés. Il paraît auprès de Bassora, à la tête d'une grande armée; il extermine les turcs: il tue de sa propre main le lâche Murad; il déclare, en même tems, ne plus vouloir entendre parler des loix ottomanes. Le sultan entre en fureur à la nouvelle de cette défaite; il commande à Sinan, pacha,

gouverneur d'Egypte, de réunir son armée à celle d'Ozdemir Ogli. Ce torrent descendu dans l'Yemen, y met tout à feu et à sang. Le robuste Ozdemir, le turc le plus fort qui ait jamais paru, coupe la tête de Muttahir; c'est un présent que Selim reçoit avec reconnaissance. Au milieu de cette allégresse publique, un incendie qui dura sept jours, réduisit en un monceau de cendre presque tout Constantinople. Selim ne voit dans cette calamité qu'une chose fort ordinaire, il ne quitte point les voluptés de son séraïl.

L'année 1570 se passa en secours accordés aux sarrasins ou maures d'Espagne, qui, alors persécutés par Philipe II, et l'inquisition nouvellement établie, s'emparèrent, dans l'excès de leur désespoir, du royaume de Portugal, ou des algarves. Ils proclamèrent pour leur roi Mansur, dernier souverain des maures, en Espagne, qui fut bientôt ensuite chassé du nouvel état qui lui avait été conquis par ses compagnons d'armes. Selim leur accorda beaucoup moins qu'il ne leur avait promis; le sultan, formant, sur ces entrefaites, le projet d'aller faire la conquête de l'île de Chypre. Ses grandes promesses devaient être tenues aussitôt après le succès de son expédition. Un vain espoir ainsi donné par un

empereur, perdit ces malheureux qui furent exterminés par les satellites fanatisés de Philippe II, tandis que le lâche Selim, qui en soutenant les maures, aurait fait une guerre, la seule juste depuis l'existence de la dynastie impériale, retourna dans son harem.

Le grand vizir Mustapha-Pacha et le capitaine Ali-Pacha partent du port de Constantinople : ils font voile pour Nicosée, capitale de l'île de Chypre, alors propriété des vénitiens. La mythologie peint cette île charmante, comme ayant été le séjour de Vénus et la patrie de l'amour : des campagnes délicieuses l'embellissent. Ptolomée, frère de Ptolomée Philométor, avait été véritablement le dernier roi de Chypre, l'an de Rome 598 ; dès cette époque, ce beau pays fut envahi par Caton (que Claudio, tribun du peuple, y avait envoyé) et devint province romaine. Chypre n'a laissé que le souvenir de sa célébrité, et ce qui étonne, c'est que le territoire en soit mal peuplé, et que les hommes qui devraient choisir pour habitations les lieux les plus agréables de la terre, jettent à peine un regard sur les îles fortunées du grand Archipel de la Méditerranée. C'est donc contre l'île de Chypre que Mustapha tourna ses armes, pour rendre, en faveur

des turcs, les communications faciles de la Cilicie où Caramanie à la Sirie, l'île étant située entre les deux, au septentrion de l'une et au midi de l'autre.

Trois cent galères ottomanes louvoient devant le port de Nicosie, gouvernée alors par Astor Baglione. Il avait pour lieutenant le comte de Rocas, à la tête de 5000 fantassins et de 500 cavaliers cypriots. Les ottomans débarquent, un désordre tumultueux se fait remarquer dans leur descente. Si la garnison vénitienne avait été lancée à propos, l'ennemi eût été forcé de se rembarquer. Envain Nicosie attendit le secours qu'avait promis Jérôme Zano et André Doria, ainsi que Colonne, tous trois généraux de la république de Venise, de la cour de Rome, et de Philipe II. Cette flotte, affligée de la peste, ne fut bientôt couverte que de mourans et de morts, et forcée de relâcher dans le port de la Canée, à Candie, tandis que Piali, louvoyant dans l'Archipel, était prêt à livrer combat aux chrétiens. Dans cet état, le siège commencé fut continué avec une opiniâtreté inconcevable, et Nicosie fut enlevée. Mustapha, pour faire la cour à son maître, n'épargna personne; tous les italiens furent passés au fil de l'épée, le pré-

lat François Contarino, Philipe Mocenico, Pietro Pisano, Bernardino Polano, Rocas, le podesta et les autres magistrats, égorgés le 9 septembre, leurs têtes au bout des lances, décorèrent le camp des turcs. Il est vrai que les roturiers nicosiens, opprimés par la noblesse et le clergé, soupiraient depuis long-temps après le joug des turcs, tant le système féodal était affreux. Après tant de carnage, Mustapha va triompher à Constantinople, les mains toutes fumantes d'un sang qu'il était inutile de répandre. Toutes les faveurs furent prodiguées au barbare visir; les têtes qu'il avait rapportées avaient réjoui l'œil féroce de Selim, qui se flatta que l'année suivante, onacheverait le massacre de tous les cypriots.

Famagouste vit arriver les turcs, en 1571, aux pieds de ses remparts. Les assiégés apprirent qu'une vénitienne indignée des fers de la servitude qu'elle portait, avait mis le feu aux poudres d'une galère turque, et que cette explosion en avait fait périr deux autres. André Doria commandait alors la flotte espagnole; ayant appris la capitulation de Nicosie, il jugea sa retraite nécessaire, ses ordres ne lui indiquant d'autre devoir que celui de secourir une place qui n'existant plus. Cepen-

dant la campagne se passa à louvoyer dans l'Archipel, le capudan Piali cherchant les chrétiens avec des forces supérieures, tandis que la flotte combinée évitait sa rencontre. Ce fut donc en 1572, que les habitans de Famagouste, attaquée par les turcs, reçurent les palmes du martyre et de la gloire, plus courageux et plus dévoués que ceux de Nicosie. Les puissances en guerre négocièrent durant cette intervalle; il y eut même une trêve; le bayle de Venise fut sur le point de conclure une paix avantageuse, lorsque l'on apprit au divan la ligue formée entre Pie V, Philippe II, et le sénat vénitien. Cette triple alliance produisit contre le croissant 50000 hommes de pied et 4500 chevaux, une artillerie formidable, une flotte de 200 galères et de 100 navires de transport.

Cette nouvelle provoqua le rassemblement des turcs et leur départ pour l'île de Chypre. Cajacelebi commandait vingt galères, Pertev pacha en avait cent sous ses ordres: Oechi-Ali en avait amené vingt du port d'Alger, et Assan, fils de Barbeyrousse, réuni à plusieurs corsaires, formait l'arrière garde avec trente navires armés des plus fortes pièces de canon. Ainsi rassemblée, la flotte

turque va ravager les côtes de Candie et de la Morée ; à la vérité , huit cents corses , commandés par François Justiniano repoussèrent des rives de la Canée ces cohortes pillardes , envoyées par l'amiral ottoman ; mais elles saccagèrent les ports de Cérines , dans l'île de Chypre et de Jonque , les îles de Zante et de Céphalonie , d'où elles enlevèrent cinq mille citoyens.

Sélim poussa bien plus loin sa vengeance. Une armée de soixante mille hommes s'avance dans l'Albanie , sous la conduite du pacha Achmet. Les flots du Drin , couverts de cadavres , ne tardèrent pas à apprendre aux vénitiens que la ville de Dulcigne avait capitulé entre les mains des turcs et que ceux-ci en avaient égorgé la garnison. Cette expédition sanglante achevée , les vainqueurs aidèrent à ravager toutes les îles voisines du continent. Le sénat de Venise avait eu une aveugle confiance dans les préparatifs de Philippe II , tyran sombre et féroce , qui , au lieu de tenir sa parole , assistait à des *auto-da-fé* , et faisait mourir son fils don Carlos. Il fut donc impossible à la politique vénitienne de sauver Famagouste , bloquée par 200 mille turcs. Marco-Antonio Brangandino , Aston Baglione parurent à la tête de la garnison ; en

vain tentèrent-ils des sorties toujours infructueuses contre la supériorité du nombre; mais dans la place, leurs batteries, à la courtière de l'arsenal, à la porte Limissa, aux tours d'Andruzzia et de Nappée, repoussèrent les assiégeans, qui laissèrent dans les fossés plus de 20000 des leurs. L'industrie d'un chevalier de Malthe, nommé Magico, leur fournit long-temps le moyen de résister; mais cet ingénieur ayant été tué d'un coup de canon, le découragement commença à s'introduire dans la garnison, et parmi les citoyens de Famagouste. Mustapha vint à bout de s'emparer du côté de l'arsenal, au moyen d'une mine qui fit sauter le rempart: il entre dans la place avec ses janissaires; il croit déjà, après avoir franchi la brèche, être maître de Famagouste. Honoré Scotus se montre à la tête du secours qu'il avait amené; 3000 italiens, ayant devant eux un bataillon de citoyennes, s'élancent contre les vainqueurs. Ces femmes encourageaient par leur exemple et faisaient pleuvoir sur les assiégeans des nuées de pierres, l'eau bouillante, le bitume et le souffre; elles fournissaient des rafraîchissements aux soldats, ou combattaient elles-mêmes avec courage.

Ces petits succès n'empêchaient point la

famine ; déjà il n'y avait plus ni chiens , ni chats , ni chevaux ; quelques furent les exhortations de l'évêque de Limissa et du général Marco Antonio , il fallut capituler. Les otages échangés de part et d'autre , le lieutenant de Mustapha et l'aga des janissaires pour Famagouste , Hercule Martincugo et Matheo Celti pour le camp des turcs , on négocia la reddition de la place , à la charge par le vizir d'envoyer tous les vivres dont elle manquait.

Le traité porte : « Tous ceux qui sont dans Famagouste pourront sortir en toute sûreté avec armes et bagages ; ils sont mis sous la protection du grand seigneur : ils partiront , emmenant avec eux leurs parents , leurs amis , cinq grosses pièces de canon et trois chevaux , pour chacun des chefs : le vizir leur fournira des navires pour se rendre à Candie , et ceux qui voudront rester à Famagouste , y jouiront en paix de leurs biens , et y professeront sans trouble la religion chrétienne ». Mustapha signa ce traité , le monstre ! avec l'intention d'en violer tous les articles.

Le vizir témoigna d'abord beaucoup de douceur ; il permet aux habitans de Famagouste de charger tout ce qui leur appartient sur

quarante bâtimens qu'il leur prête. Ses troupes commettent des désordres dans la ville ; il s'empresse de les réprimer. Il demande à voir Marco-Antonio Bragandino. Le vieux général vénitien s'empresse d'aller le visiter , ayant avec lui tous les héros qui avaient partagé la gloire de sa défense. Mustapha leur accorde l'accueil le plus flatteur. Bientôt on parle d'intérêt. Qui nous garantit , s'écria le brutal vainqueur , le retour de nos vaisseaux ? Antonio lui représente que pas un mot de ce cautionnement n'est dans le traité. Je te demande pour otage le jeune sénateur Quisino. Cela est impossible , parce que tu n'as ni le droit de l'exiger , ni moi celui de te l'accorder. Le visir se met en fureur ; il éclate en injures ; puis il fait mettre à mort tous ces braves guerriers , dont il avait tout à l'heure honoré les vertus.

Thepeulus , lieutenant de Bragandino et celui-ci même sont épargnés : le premier est pendu une heure après sur une galère à l'antène d'un mât. Le second est conduit sur la place publique. Là , trois fois un bourreau lui fait tendre la gorge , trois fois la hache effleure sa tête , et lui laisse la vie. Le héros présente un front calme et serein au milieu de ces horreurs : le tyran lui fait

couper le nez et les oreilles , et le précipite dans la nuit d'un cachot ; il demeure trois jours enfermé , sans recevoir le moindre secours. Mustapha le fait amener devant lui ; il ordonne au respectable vieillard de bêcher la terre , et de porter la hotté pour réparer les fortifications. Ensuite il le fit attacher sur une chaise , et l'expose au haut d'un mât , à la vue de tous ; une couronne est à ses pieds ; tous les soldats chrétiens faits captifs , furent obligés de venir voir leur général dans cet état déplorable. Bientôt le héros est descendu ; on le conduit sur la place publique , au bruit des tambours : là , des bourreaux le dépouillent , puis on l'attache par les quatre membres sur la terre , et des officiers turcs s'empressent de l'écorcher vif. Antonio reprocha à Mustapha son exécrable perfidie ; il mourut en laissant aux républicains un exemple de fermeté digne de leur caractère et des vertus qui doivent les distinguer. On remplit de paille la peau de la victime ; elle fut attachée à l'antène d'une galiote , après avoir été , avec l'éclat d'une joie barbare , promenée dans la ville. Les bourreaux coupèrent le cadavre en quatre pièces qu'ils plantèrent sur les quatre brèches par où les assiégeans avaient fait leur entrée.

Les turcs pillèrent tous les temples , profanèrent les tombeaux , égorgèrent une partie des soldats captifs et violèrent toutes les femmes ; puis ils fortifièrent la ville à la hâte , et retournèrent à Constantinople , où , pour tant de crimes , ils reçurent les honneurs du triomphe. S'elim accueillit son visir avec insouciance , et ne parut flatté que du récit des supplices infligés aux chrétiens. Le barbare Mustapha , envoyé comme pacha à Smyrne , y mourut en paix dans son lit.

Pie V , pontife altier , ambitieux , remuant , sévère , cruel même , continuait d'être l'ame d'une ligue entre lui , le sénat de Venise et le roi d'Espagne. Don Juan d'Autriche , fils naturel de Charles-Quint , fut nommé grand amiral de la flotte combinée , ayant sous lui pour les romains Marco-Antonio Colonne , et pour les vénitiens , Véniero et Barbarigo. Tout ce qu'il y eut d'hommes expérimentés et courageux , fit partie de cette expédition. L'armée navale chrétienne , à qui rien ne manquait , parut le 28 août 1572 , à la hauteur de Messine , en Sicile ; et le port de Corfou , situé à l'embouchure du golfe de Venise , la signala le 27 septembre. Hali , Pertev , Hassan , pachas de la mer , réunis à Méhémet , dey d'Alger , à Siroco , bey d'A-

Ilexandrie , et à plusieurs autres corsaires musulmans , quittent Constantinople , emmenant avec eux 300 voiles.

Les deux flottes en présence , le 7 octobre , dans le golfe de Lépante , forment l'une et l'autre un demi-cercle. Les turcs donnent les premiers. L'impétuosité des deux chocs fit craindre un instant pour les chrétiens ; mais le vent qui leur était d'abord contraire , les portant de l'Est à l'Ouest , change tout à coup pour les pousser du couchant au midi. Ce changement salutaire fut salué par des cris d'allégresse. Tous les vaisseaux mêlés en un instant , vomissent de toutes parts la mort et la destruction. On dit , mais rien n'atteste que les ottomans avaient empoisonné les flèches , les boulets et les balles qu'ils faisaient pleuvoir sur les chrétiens. Cependant la férocité des chefs turcs , sur-tout alors , rend probable cette mesure horrible inspirée par le fanatisme mahométan. Les combattans s'élancent sur les galères les uns des autres.

Là , Pertey croit tenir Marco-Antonio Colonne ; mais un gros navire vient combattre à côté du romain ; il le délivre , et le pacha désespéré , meurt abîmé dans les flots : ici don Juan d'Autriche , serrant la galère du

pacha Hali, encourage ses matelots et ses soldats ; ils combattent en lions : d'abord repoussés, ils reviennent à la charge avec plus de fureur : un grec de Macédoine, reconnaît le capidan ; il s'élance et le tue : en un instant, sa tête paraît au bout d'une pique, spectacle qui encourageait les chrétiens et pouvait effrayer les turcs. Le vaisseau amiral ennemi capitule ; et les pavillons de don Juan flottent à tous les mâts, malgré les efforts de plusieurs navires ottomans, qui venaient investir la galère amirale des chrétiens. Ailleurs le pacha Occiali avait fait avancer cent galères contre Doria. Déjà la victoire balançait entre tous les deux, le capitaine génois n'ayant que cinquante navires à lui opposer. Don Juan, vainqueur du centre, s'avance à toutes voiles vers sa gauche ; il foudroie l'ennemi, qui abandonne le flot sur lequel il livre bataille pour se retirer vers le rivage ; la nuit le dérobe au vainqueur.

Barbarigo, sénateur vénitien, livrait à lui seul, contre Méhémet, dey, un combat immortel. Les soldats qui servaient sur son navire, accoutumés à chanter des barcaroles et à conduire des gondoles dans le golfe adriatique, soutinrent l'attaque des turcs durant dix-huit heures. Envain perdirent-ils leur

leur chef, tué d'un coup de flèche à l'œil : ils ne quittèrent le champ de bataille qu'après avoir appris la mort de Méhémet, et la bles-
sure mortelle reçue par Sirocco, trop heu-
reux de s'échapper par la fuite.

Les chrétiens rassemblent les galères qu'ils ont prises : ils en comptent cent soixante, dans la journée du 8 octobre. Trente mille turcs périrent dans cette bataille, et les chrétiens au nombre de neuf mille. Le tiers-état y versa des ruisseaux de sang ; la noblesse s'en attribua tout l'honneur, et rien ne changea dans l'attitude flétrissante des peuples opprimés. Si don Juan avait poursuivi sa victoire, il aurait pu, en pillant Constantinople, venger les vénitiens de toutes les horreurs que les turcs leur avaient fait éprouver à Chypre, à Dulcigno, et dans tous les ports de la Morée ; mais aucun motif ne put les déterminer à faire voile pour le Bosphore. Les vainqueurs délivrèrent environ vingt mille chrétiens, qui servaient en qualité d'esclaves sur la flotte ottomane ; ils firent à-peu-près quatre mille prisonniers. Toutes les histoires s'accordent à prétendre qu'il n'y eut, pour les turcs, que vingt huit navires de sauvés. A cette nouvelle, Pie V, qui touchait à son agonie, institua une fête reli-

gieuse , appelée le *Rosaire* ; et c'est depuis cette époque, que dans la litanie de la Vierge on invoquait la mère de Jésus , sous ce titre : *Auxilium christianorum*.

Le bayle de Venise , détenu au château des Sept-Tours , demanda une audience solennelle au grand visir ; il vint au sérail , au milieu d'un pompeux appareil. Le pacha Mahomet lui dit avec finesse : « Les chrétiens » viennent de faire la barbe à ceux qui leur » ont coupé les bras ; mais la barbe revient , » et les bras coupés ne se remettent pas. » Vous n'avez pas osé reprendre le royaume » de Chypre ». Mahomet avait raison ; c'était là qu'il fallait aller , et non pas à Tunis ; mais après la mort de Pie V , la ligue ne subsistant plus , toutes les opérations mal concer- tées n'eurent aucun succès.

Le stupide Sélim , ayant appris la défaite du 7 octobre , jeûna quatre jours de suite ; psalmodia tous les versets de l'Alcoran , et quitta le sérail de Bizance pour se réfugier dans Andrinople. Envain la France voulut-elle faire la paix , au nom des ligueurs , avec la Porte ; un Noailles , évêque de Dax , repré- sentait Charles IX au divan ; il y montra quelque fermeté ; mais ce caractère ne fut avantageux à personne. Grégoire XIII , sue-

cesseur de Pie V, confirma faiblement la ligue ; il ne tint plus de correspondances politiques ; seulement il publie la bulle institutrice du *Rosaire*, en mémoire de la victoire de Lépanthe. Aussi les vénitiens seuls échouèrent-ils dans toutes leurs entreprises. Envain ils mirent une flotte en mer ; envain cherchèrent-ils à combattre le capituan Oc-ciali ; celui-ci évite le combat, le 2 d'août 1573. Modon, Navarin, Sainte-Maure, échappèrent à l'invasion des italiens ; et le capituan, ayant éludé l'agression de l'ennemi, après avoir déjoué ses projets, paraît triomphant à Constantinople. Le sénat n'eut à se féliciter, après la campagne, que d'avoir pu sauver Cattaro, sur le golfe qui porte son nom, bien qu'il baigne une partie de la Dalmatie.

Le vizir Mahomet jouissait, auprès de Sélim, d'un crédit sans bornes ; il avait prédit la défaite de Lépanthe ; et les superstitieux musulmans lui trouvaient, par cela même, quelque chose de divin. En même tems, on répandit, dans Constantinople, le bruit d'une nouvelle ligue navale. Ce bruit adroit servit de prétexte au renouvellement des pour-parlers de paix. L'occasion bien saisie, la paix est signée le 15 avril 1573. Le

traité laisse au pouvoir du turban Dulcigno, Chypre et Antiparos : le château de Suppote est restitué à Sélim, qui recevra, du sénat de Venise, neuf cent mille ducats, payables en trois années par égale portion. Cette paix surprit l'Europe ; elle déplut à Grégoire XIII, mais il fut obligé de la consentir, en se plaignant de la lenteur des espagnols, qui promettaient d'aider par-tout, et qui ne se trouvaient jamais nulle part.

Occiali et Piali, pachas amiraux de Sélim, abordent aux rives de la Pouille ; ils effectuent, contre les habitans de cette contrée, une descente désastreuse ; ils pillent, massacrent, brûlent la ville de Castro, dans la terre d'Otrante. A la même époque, le royaume de Tunis reconnaissait les loix d'un nommé Amida, cruel par stupidité ; il avait pensé qu'il était du bon ton d'un prince mahométan de faire crêver les yeux à son père, d'abuser, au harem royal de ses belles-mères, et de faire périr tous ceux qui avaient été attachés à l'auteur de ses jours.

Thouard, gouverneur de la Goulette, chassa le tigre qui avait aussi fait crêver les yeux à deux de ses frères : il appela au trône Abdimélech, l'un des frères d'Amida. Ce prince, âgé de douze ans, eut des tuteurs : l'un d'eux

nommé Perel, voulut faire le petit Amida. Une émotion populaire rappelle au gouvernement cet Amida même, qui fait mutiler et brûler vif le tuteur dans un marché public. Tous ces jeux atroces de la barbarie, excités en secret par le divan, furent couronnés par le dépécement de tous ceux qui avaient embrassé le parti d'Abdimelech, et dont les membres épars devinrent la pâture d'une meute de chiens affamés. Ces drames sanguinaires duraient depuis quinze ans, lorsque le capituan Occhiali vint détrôner le tyranneau.

Don Juan d'Autriche suit la flotte turque ; il commande près de deux cent cinquante voiles ; il est plus prompt à arriver devant Tunis, et bientôt il s'en est rendu maître. Don Juan ambitionna la couronne de Tunis ; il la fit demander par Grégoire XIII, à Philippe II, son frère ; il pensait déjà l'avoir sur la tête. Vains projets ! Occiali aurait voulu, en passant, enlever Messine : il essuie, sur les côtes de la Sicile, une tempête qui l'oblige de se retirer. Sinan, pacha, avait mal fortifié les côtes d'Afrique : il perdit son rang pour son incurie. Don Juan avait abandonné Tunis pour venir intriguer à Madrid. Cerbellone commandait dans la place une garnison de six

mille espagnols ; il dut céder à la supériorité du nombre. Cerbellone , fait prisonnier, fut conduit devant l'amiral pacha , qui fit empoisonner le brave Carrero. Doria prit la fuite vers les maures , qui lui coupèrent la tête , et la portèrent au bout d'une pique jusque dans le camp des tures. Presque tous les espagnols , qui avaient aussi commis des horreurs en Afrique , furent égorgés. Ainsi finirent les espérances de don Juan d'Autriche , le 30 août 1574 , avec celle de l'Espagne , qui prétendait que Tunis appartenait à Philippe II , parce que Charles-Quint s'était fait moquer de lui , lorsqu'il en avait tenté la conquête. Sélim se consola un peu du désastre de Lépanthe , en apprenant la réduction du royaume de Tunis , aujourd'hui devenu république , gouvernée sur le prototype des carthaginois , avant Annibal. Il y a là un dey , un bey , un pacha , qui ont toute l'autorité. Le dey commande au nom du peuple ; le bey fait exécuter ; le pacha donne protection à la république , au nom du grand turc. Il est à Tunis ce que fut Varus , sous Tibère , à Jérusalem , auprès d'Hérode. Ce gouvernement présente quelqu'ombre de liberté ; mais au fond , c'est la tyrannie la plus complète. Le scélérat Amida eut le bonheur

d'échapper avec sa femme et ses enfans : il acheva sa carrière en Sicile.

Les chroniqueurs turcs peignent Sélim faisant construire des mosquées : c'est par ses soins que le temple de la Mecque fut rétabli. Selon les musulmans, ce temple servit d'oratoire au patriarche Abraham. Le plafond, autrefois de planches, est aujourd'hui de pierre ; c'est un bienfait de Sélim, qui calmait ainsi ses remords par des fondations pieuses. Cependant en secret, il se moquait presque toujours des imans et des mollachs. « Gens avides, disait-il, qui ne m'approchent jamais que pour demander et recevoir ». Il faisait dire qu'il était en prières tandis qu'il s'enivrait.

Jean, roi de Transylvanie, venait de mourir : deux concurrens se présentent au trône. Gaspard Bekzol, l'un des plus opulens magnats, crut devoir y prétendre ; mais Etienne Battori reçut le sceptre des mains du pacha de Bude, qui le lui apporta de la part de Sélim, et qui reçut ses foi et hommage. Dans le même tems, l'hospodar de Moldavie avait été poignardé. Yvon, magnat moldave, qui avait des talens et du courage, fut mandé auprès de ses concitoyens ; il parait bientôt au milieu d'eux, à la tête de vingt-cinq mille

mille espagnols ; il dut céder à la supériorité du nombre. Cerbellone , fait prisonnier, fut conduit devant l'amiral pacha , qui fit empoisonner le brave Carrero. Doria prit la fuite vers les maures , qui lui coupèrent la tête , et la portèrent au bout d'une pique jusque dans le camp des tures. Presque tous les espagnols , qui avaient aussi commis des horreurs en Afrique , furent égorgés. Ainsi finirent les espérances de don Juan d'Autriche , le 30 août 1574 , avec celle de l'Espagne , qui prétendait que Tunis appartenait à Philippe II , parce que Charles-Quint s'était fait moquer de lui , lorsqu'il en avait tenté la conquête. Sélim se consola un peu du désastre de Lépanthe , en apprenant la réduction du royaume de Tunis , aujourd'hui devenu république , gouvernée sur le prototype des carthaginois , avant Annibal. Il y a là un dey , un bey , un pacha , qui ont toute l'autorité. Le dey commande au nom du peuple ; le bey fait exécuter ; le pacha donne protection à la république , au nom du grand turc. Il est à Tunis ce que fut Varus , sous Tibère , à Jérusalem , auprès d'Hérode. Ce gouvernement présente quelqu'ombre de liberté ; mais au fond , c'est la tyrannie la plus complète. Le scélérat Amida eut le bonheur

d'échapper avec sa femme et ses enfans : il acheva sa carrière en Sicile.

Les chroniqueurs turcs peignent Sélim faisant construire des mosquées : c'est par ses soins que le temple de la Mecque fut rétabli. Selon les musulmans, ce temple servit d'oratoire au patriarche Abraham. Le plafond, autrefois de planches, est aujourd'hui de pierre ; c'est un bienfait de Sélim, qui calmait ainsi ses remords par des fondations pieuses. Cependant en secret, il se moquait presque toujours des imans et des mollachs. « Gens avides, disait-il, qui ne m'approchent » jamais que pour demander et recevoir ». Il faisait dire qu'il était en prières tandis qu'il s'enivrait.

Jean, roi de Transylvanie, venait de mourir : deux concurrens se présentent au trône. Gaspard Bekzol, l'un des plus opulens magnats, crut devoir y prétendre ; mais Etienne Battori reçut le sceptre des mains du pacha de Bude, qui le lui apporta de la part de Sélim, et qui reçut ses foi et hommage. Dans le même tems, l'hospodar de Moldavie avait été poignardé. Yvon, magnat moldave, qui avait des talens et du courage, fut mandé auprès de ses concitoyens ; il parait bientôt au milieu d'eux, à la tête de vingt-cinq mille

combattans. Toutes les armées que Sélim envoya contre lui, sous les ordres du palatin de la Valaquie inférieure, furent vaincues et dispersées. Les tartares cosaques, combinés avec les moldaves, et Jérémie Zarménique, gouverneur de Choczhim, battirent les turcs, marchant sous les ordres du palatin : Yvon fit des efforts plus qu'humains pour repousser les bataillons commandés par Japher, pacha, gouverneur de Giule, qui avait tendu une embuscade à l'ennemi, et qui remporta une victoire signalée. Yvon se retira, mais dans un camp si incommodé, qu'il dut capituler aussi-tôt. Cette capitulation fut dictée par lui : « Les cosaques se retireront avec » armes et bagages ; l'hospodar Yvon sera » conduit vivant à Constantinople, et pré- » senté en cet état à l'empereur Selim ». Yvon exigea trois fois le serment des pachas, faciles à jurer, mais rarement surpris à tenir parole. Le traité ainsi conclu, nouveau Regulus, Yvon va lui-même dans le camp des ottomans. Le pacha Cabuzy le reconnoît, il lui plonge son épée dans le cœur : on lui coupe la tête : on réduit son corps en morceaux, dont les turcs frottent leurs cimetières, et son sang sert de breuvage aux chiens. Avant de quitter son armée, il avait

dit adieu à ses compagnons d'armes : « Je vous fais présent, leur dit il, de mon ci-
meterre et de mon poignard, sachez vous en servir pour me venger ». Les turcs penserent avoir bon marché d'une armée sans chef; mais celle-ci forme un bataillon quarré; tous ceux qui composent cette phalange désespérée périssent, après avoir fait payer cher à leurs ennemis un triomphe sanglant et terrible. Cette bataille meurtrière fut donnée en 1574. La fin de cette campagne mit la Moldavie et la Valaquie à la disposition absolue de Sélim, qui, au mois de décembre, est frappé d'une attaque d'apoplexie. Avant de mourir, il voulut embrasser cinq de ses enfans, Mahomet, Aladin, Zéangir, Abdhulla et Soliman; il se repentit de ne les avoir pas envoyés à Paris sous la tutelle de Henri III.

Il mourut, en disant : « que je plains ces pauvres enfans ! le premier soin de leur frère sera de les faire mourir ».

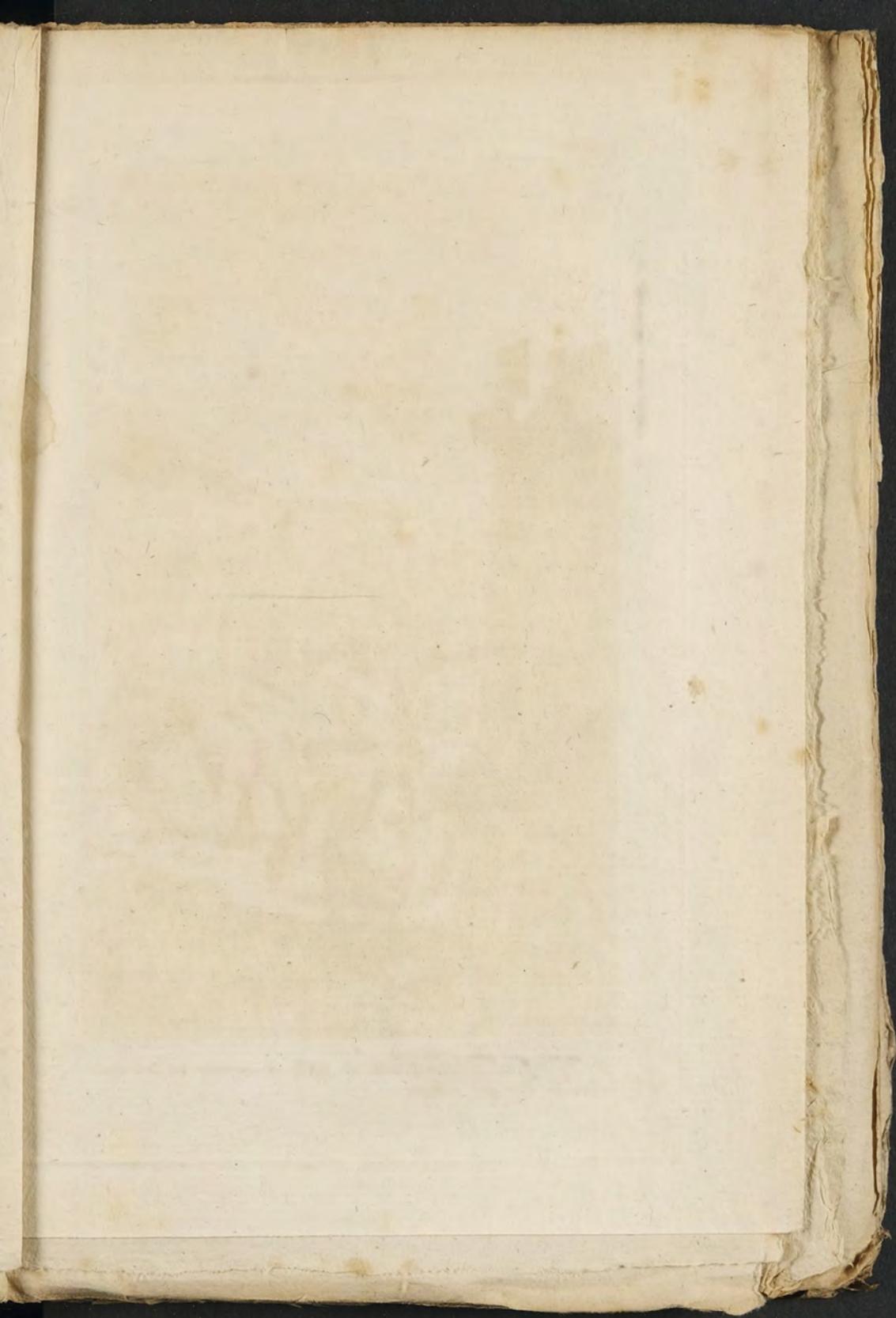
Sa mort arriva le 11 décembre 1575; il vécut 52 ans, et régna huit ans cinq mois dix-neuf jours.

AMURAT III.

Douzième empereur.

Monté sur le trône de Selim II, dès les premiers jours ne 1575, Amurat III ne sembla avoir quitté le séjour et le gouvernement d'Amasie, que pour venir commettre les crimes d'un lâche. Il prononce un arrêt de mort contre ses malheureux frères Mahomet, Aladin, Zéangir, Abdhulla et Soliman. Il fait conduire les cinq victimes dans un appartement obscur : là, en présence de leurs mères, des muets les étranglèrent. L'une de ses sultanes se poignarda sur le corps de Mahomet, à peine âgé de dix ans. Amurat voulut voir les cadavres de ces jeunes princes, qu'il venait d'immoler ; il les arrosa de pleurs, et renchérisant sur sa cruauté, il ordonna d'enfermer dans un sac, le muet, exécuteur de ses ordres affreux, et de le précipiter dans le Bosphore. Le monstre fut obéi à l'instant même.

Amurat est le premier empereur qui, à l'exemple de ceux de la Chine, honora la charrue, en dirigeant un sac dans trois sillons, sur une terre située le long de la route de Magnésie à Constantinople. Un verset du





Gravé en Gravé par N. Poussin.

Amurat III. fait incendier la ville de Tefflis, et construire un Bastion avec les têtes des vaincus.

koran porte : Tout prince doit labourer la terre, comme pour annoncer qu'il doit en bannir la stérilité, et y substituer des moissons abondantes. Il est fâcheux que ce ne soit qu'une cérémonie religieuse et une étiquette de cour.

Bientôt après, le nouvel empereur conçoit le projet de porter la guerre contre les perses. Ismaël, monté sur le trône d'Ispahan, en avait été renversé par sa sœur Berka, qui l'avait poignardé et qui fit élire Sophi, son frère puîné, nommé Codabande. C'est pour venger ce crime, qu'Amurat crut devoir prendre les armes. Mustapha, conquérant de Chypre, eut ordre en 1578, de rassembler les forces d'Azirum et de Diarbekir : il arrive au mois de Juin, dans la vaste pleine de Chiazderni, auprès de Tefflis, capitale de la Géorgie. Il rejoint l'armée de Tokmack-khan, général perse, qui, vaincu, fut tué sur le champ de bataille. Les vainqueurs brûlèrent la ville, dont ils emmenèrent les habitants. Arrivés dans la pleine, ils égorgèrent tous leurs prisonniers, dont les têtes, mêlées à celles des Perses, servirent à la construction d'un bastion établi à l'extrémité du camp. Mustapha voulut faire la conquête du Schirvan, province baignée par la mer Caspienne;

il dut traverser le Kour , qui descend avec impétuosité du Mont-Caucase , et dont les flots engloutirent 25,000 turcs : il vint à bout de son entreprise , malgré les plaintes de son armée : il s'empara de la ville de Scamachis , dont les janissaires pillèrent les riches manufactures , après avoir passé au fil de l'épée une portion du peuple laborieux , qui fabriquait déjà alors une quantité prodigieuse d'étoffes de soie et de coton .

Mustapha se retira , laissant à Ozdemir Ogli , Othman , pacha , et au beyglierbeg d'Erzenu- burri , le commandement de l'armée . Muneujesrir , prince de Géorgie , fit alliance avec le divan , en remettant entre les mains de la Porte , les clefs de toutes les villes dont il était le maître . Cet hommage lui mérita la dignité de beyglierbeg de Tefflis , et le sanc- jicat d'Anchiska . Dès pluies traversèrent les projets de cette campagne . Un beau jour vint à luire : l'armée turque , contente de ses succès , reposoit mollement dans un camp dont le site était délicieux .

Soudain les Perses , commandés par Ima- meuli , homme de courage et d'intelligence , fondent sur les tranquilles musulmans : le com- bat dura quatre jours , et ce n'est qu'après le massacre de presque tous les siens ,

qu'Othman, pacha, reconnaît la défaite des ennemis, presque tous tués dans cette rencontre. Il fallut s'enfermer dans Tefflis, et passer l'hiver en attendant de nouvelles forces, tant l'armée ottomane avait été affoiblie par l'intempérie des saisons, et surtout par le sang que lui avait coûté ses propres victoires. Mustapha mettait à la raison le khan de Crimée, qui avait refusé de reconnaître l'autorité impériale du divan. Le hardi général franchit le Mont-Caucase par les défilés de Demur-Capi. Il passe le Tanaïs sur des radeaux, il surprend le khan rébelle, il lui fait couper la tête, et l'envoie au sérail.

Les perses demandèrent envain la paix en 1580. Envain leur ambassadeur, nommé Ibrahim, déploya du divan, toute l'éloquence d'Ulisse ; envain avait-il séduit le farouche Mustapha, dont il avait présenté au sérail des lettres de recommandation. Le sultan ne voulut point entendre parler de paix ; il dépouilla du visirat Sinan, pacha, qui avait écouté le diplomate perse, et Ferad, pacha, fut nommé grand visir.

Ce ne fut qu'en 1583, que ce nouveau ministre porta la guerre dans le royaume de Perse ; mais il y fut malheureux. Le sultan, peu satisfait de ses services, le déposa à son

retour, et lui donna pour successeur, Ozdemir Ogli, Othman pacha, général, qui passait pour avoir une force de jugement et de génie égale aux moyens physiques, que la nature avait accordés à un autre Ozdemir, dont nous avons parlé dans la vie de Selim II. Il vole en Perse, à la tête d'une armée immense, dès 1585. Cette armée avait passé l'hiver à Castamono : il reprend Tauris, que Ferhad avait perdu l'année précédente ; il passe les habitans au fil de l'épée, et livre la ville au pillage.

Cependant les perses triomphaient dans le Schirvan : Kanvre-Mirza, parent du Sophi, avait défait les tartares, alliés d'Amurat ; le khan Abdicheray était devenu leur prisonnier, après avoir vu périr 30000 hommes de cavalerie : il avait reconquis Scamachie, et par-tout la honte et la vengeance accueillaient les ottomans, lorsque le vizir Othman, ayant conquis la province de Sosian, se trouva en présence de l'armée de Hamze Mirza, qui, malgré ses talens et son courage, fut vaincu et eut la douleur de voir un grand nombre de ses compagnons mis à mort par les janissaires. Othman, pacha, était malade ; il mourut au lit de la victoire, le lendemain.

Sinan, pacha, le même qui avait été grand

visir, obtient le commandement de l'armée. Hamze Mirza faisait, néanmoins, une guerre heureuse, tantôt par des embûches, tantôt par des escarmouches. Il crut avoir assez affaibli les turcs, pour leur livrer bataille; il les attaque auprès de Selmas; sa fougue étonne les janissaires; mais sa témérité lui fait trouver une mort prompte au milieu de ses bataillons. Le pacha Ferhadacheva, en 1586, l'expédition contre les Perses; il assura à l'invincible Porte, les provinces de Revan, de Giunje, et de Carebeg, après avoir mis en fuite une armée persane, aux ordres de Carebagi-Méhémed-Kan, c'est en 1590 que la paix est conclue, après le massacre de plus de 500 mille victimes immolées dans l'un et l'autre parti.

Au sérail, un nouveau visir, nommé Mahomet, crut devoir se livrer à des réformes, d'autant plus utiles, que les finances étaient épuisées. Un des réformés se met derviche, il fréquente la maison du Pacha et finit par l'assassiner. Sinan, pacha, soupçonné d'avoir fanatisé le derviche, n'en remonta pas moins à la dignité de visir, en conservant la place de premier seraskier. Les intrigues persanes remplissent le sérail; l'envie et la calomnie exhalent leur poison.

Ibrahim, ambassadeur d'Ispahan, jette avec adresse la pomme de discorde; et comme Amurat était plein de défiance, il était facile d'en aggraver le sentiment. Un autre Mahomet devenu son vizir, faisait la guerre contre Mandhular, prince de Géorgie; il forme le projet de faire assassiner ce prince. Celui-ci en ayant été informé, court à la tente du vizir, le surprend, tue deux pachas et le blesse dangereusement. En même temps que ce massacre arrivait, l'armée turque fondait aux rives du Kur, n'ayant ni vivres, ni munitions, ni vêtemens. Amurat découvrit que l'âme de ces intrigues désorganitrices était Sinan, pacha; il le bannit à l'instant même du sérail.

D'un autre côté, Mahomet, fils du sultan, animait un parti; le prince avait quelque intelligence, une phisionomie intéressante, l'art de gagner les cœurs: voilà quel était le rival d'Amurat. Il fut donc accusé, avec assez de probabilité, de favoriser les armes des géorgiens, et de provoquer contre Ferrhad, pacha, la rébellion des janissaires, qui faisait éprouver au seraskier toutes espèces d'avaries. L'indiscipline parut telle que le pacha fut obligé de se retirer dans Erzenum. Le sultan, initié dans les intrigues du sérail, rappella

rappella Ferrhad, pour le dépouiller de tous ses emplois. Osmand, pacha, succède à Ferrhad ; il vole contre les Perses, qui avaient repris les armes contre le Croissant ; il essuie deux défaites consécutives. Néanmoins les Turcs avaient enlevé Tauris, où tout fut mis à feu et à sang. Sur ces entrefaites, une intrigue administre un poison lent au seraskier. Osman, qui, languissant et malade, est battu par les Perses, meurt. Le pacha Cigali prend le commandement de l'armée, et pour arrêter les progrès victorieux d'Emir, roi des Perses, il lui envoie un million de sequins. Une paix définitive se conclut enfin en 1588, entre les despotes de Constantinople et d'Ispahan. Les Perses recouvrirent tout ce qu'ils avaient perdu ; et les deux états qui avaient sacrifié à chacun plus de 500 mille hommes, demeurèrent à-peu-près ruinés.

Les intrigans ne bornèrent pas là leurs efforts, le cimenterre n'avait pas assez moissonné de victimes ; ils susciterent donc une insurrection sanglante dans Constantinople, les soldats s'étaient réunis au peuple ; ceux-là se plaignaient d'être payés avec une monnaie de billon altérée, et celui-ci murmurait des impositions. On osait dire en public qu'A-

O

murat était un lâche despote ; le peuple prend les armes ; on veut exterminer le Deftedar ; on s'en saisit , ainsi que du Beglierbey de Grece , qui avait conseillé la nouvelle contribution ; tous deux sont coupés en cinq morceaux , et vingt mille maisons brûlées dans la ville ; elles appartenaient aux sangsues du peuple , qui n'aurait pas épargné le séral , si les partisans d'Amurat n'avaient pas opposé une forte digue à ces flots impétueux. On tua 117 révoltés ; Amurat crut devoir faire grâce aux autres. Il ne voulut jamais penser que Mahomet , son fils aîné , excitait tous ces troubles. Cette insurrection , qui aurait rendu la liberté au Bosphore , si les Turcs avaient été mieux préparés à la recevoir , se passa en 1593.

Rodolphe II gouvernait l'empire d'Occident , Amurat lui déclare la guerre ; il achève de ruiner ses états ; il ne fit que des pertes irréparables , les chrétiens commençant à devoir aux Turcs l'art nécessaire de bien se défendre. Cette guerre fut toute en massacres , plus extraordinaires les uns que les autres. Les Turcs y reçurent des échecs si affreux , qu'Amurat , indigné de ses humiliations , aurait volontiers fait exterminer tous les chrétiens soumis à sa puissance. Néanmoins les Otto-

mans pénétrèrent jusqu'aux portes de Vienne, après avoir perdu plus de cent mille des leurs. Toutes les liaisons de commerce commencent à se former sous le règne d'Amurat. Un corps diplomatique s'établit dans Pera : à l'exemple de Venise et de la cour de France, Elisabeth et Philippe II envoyèrent chacun un ambassadeur à Constantinople.

La paix ne régnait point dans l'intérieur de l'empire. Une révolte dans le royaume de Chypre avait fait massacrer le gouverneur, nommé Achmet, l'un des quatre qui avaient fait écorcher Marco Antonio-Bragandino. Une guerre intestine déchira la Moldavie et la Hongrie, sans que jamais le voluptueux Amurat ait paru à la tête de son armée. Il était conduit par une sultane, nommée Zahachi. Les annalistes turcs rapportent qu'elle eut sur son esprit le même empire que Roxelane sur celui de Soliman. Le Mollach Effendi fit croire au tyran que cette femme lui avait jeté un sort. Il fait enfermer sur-le-champ toutes les servantes du sérial dans une prison, puis des bourreaux les mettent à la torture, pour qu'elles aient à confesser si Zahachi a usé de sortilège, pour fixer la constance de son amant; toutes répondent que sa beauté lui avait suffi. Amu

rat se repentit d'avoir soupçonné sa maîtresse ; il lui rendit tout son amour, mais jamais il ne voulut lui accorder sa liberté. Avant de mourir, il avait rétabli Sinan, Pacha, dans toutes ses dignités ; en même temps, comme il aimait l'argent, il fit pendre un grec, qui avoit fait une grande fortune, et qui se nommait Cattrécusène ; il envoya aussi le cordon au pacha de Bude, qui possédait 500 mille ducats d'argent, et une pareille somme en meubles et bijoux.

Amurat était lâche et vil. Au moindre soupçon, il envoyait chercher la tête de celui que l'envie ou la calomnie lui indiquait. Les grands eurent beaucoup à souffrir de son inconsistance et de sa perfidie. Les petits étaient persécutés par les subalternes du sérail. Il n'y a peut-être pas eu de règne, où l'on ait jeté dans la mer plus de bourgeois turcs, enfermés dans des sacs.

Agé de 50 ans, Amurat III en avait régné 20 et 8 mois, quand il mourut.

MAHOMET III.

Treizième Empereur.

Héritier de l'empire, Mahomet III n'arrive au trône de son père Amurat, qu'en marchant sur les corps de 19 de ses frères, et après avoir fait précipiter dans les eaux du Bosphore dix sultanes secondées par l'empereur défunt. Cependant les janissaires se livraient aux mouvements effrénés d'une effrayante révolte. Les pachas ne purent les calmer qu'en leur faisant des largesses, ou en dirigeant sur les plus mutins plusieurs pièces d'artillerie chargées à mitrailles. Le sang ruissela dans Bizance, et déjà éclatait la jalousie des deux vizirs Sinan et Ferihad, qui avaient concentré en eux seuls toute la confiance du nouveau maître.

La guerre entreprise contre la Hongrie, dès le règne précédent, appartient plus à l'histoire de la maison d'Autriche qu'à celle de l'empire ottoman. Sigismond Battory, roi de Transylvanie, était appuyé par l'empereur Rodolphe II, et toutes les puissances chrétiennes qui, sans vouloir détruire le Croissant, avaient intérêt de le contenir dans les bornes d'une puissance, sans danger, pour

les états voisins. Les allemands, si leurs chefs avaient été plus d'accord, auraient triomphé sans peine de la multitude armée des turcs. Le palatin Barbely, qui savait vaincre et profiter de ses victoires, enleva Lippa en présence de l'armée de Sinan, Pacha, témoin de cette conquête, sans pouvoir donner le moindre secours.

Michel, palatin de Valaquie, succède à Barbely. Une poignée de valaques marche sous ses bannières. Sinan fait avancer 50 mille turcs à travers des marais; il garde la rive gauche du Danube; mais le palatin retranché avec intelligence, l'attend et le défie à la tête de six mille braves soldats. Les armées ne tardèrent pas à se mesurer; Sinan, qui comptait que le courage et la supériorité du nombre lui assuraient un grand avantage, n'essuya au contraire qu'une honteuse défaite, après avoir vu tomber la moitié des siens sous les coups redoublés d'une artillerie, servie avec art et célérité. Au milieu de la confusion, Sinan tombe dans un marais, où il aurait perdu la vie, sans le secours des janissaires. Cependant, le pacha ne tarda pas à reparaitre avec de nouvelles forces; il extermine tous les chrétiens qu'il rencontre; il pense les effrayer par des exé-

cutions sanglantes. Sigismond, allié d'Etienne, nouvel hospodar de Moldavie, réunit les paysans siculieus qui, ayant toujours été libres, refusèrent de servir, leurs priviléges ayant été violés. Sigismond les réintégra dans tous les droits de leur constitution : alors ces braves cultivateurs, s'élançant de toutes parts contre les hordes turques, forcèrent Sinan à s'enfermer dans les murs de Bucharest, après avoir reconquis toute la Valaquie. Les turcs lâchent pied et incendent leur dernière retraite : ils fuient jusques dans l'île Saint-Georges, environnée des flots du Danube ; là, leur séraskier, après avoir rompu les ponts, ne fait pas le moindre mouvement à l'aspect de l'armée transylvaine, qui taille en pièces tous les turcs demeurés sur le rivage continental, à la vue de l'île Saint-Georges : Sinan, obligé bientôt d'évacuer le fort, le pacha prit la route d'Egre, ayant perdu vingt-six mille hommes, trente-six pièces de canon, et 5000 esclaves chrétiens, accompagnés des plus riches dépouilles. Bucharest et Jassy reçurent des maîtres que leur envoya Sigismond, arrêté par les pluies d'hydravion au milieu de ses victoires.

Les turcs éprouvèrent cette même année là (1595) des pertes irréparables en Hon-

grie ; toutes les puissances européennes liées contreux font flotter , en leur présence, les diverses bannières féodales , telles que celles qui , du temps des croisades , furent déployées dans la Syrie. Charles , comte de Manfreld , commandait cette armée coalisée , il marche vers les murs de Strigonie ; il ne tarde pas à enlever cette place , témoin , avant sa capitulation , d'une bataille perdue par le pacha de Bude. Quatorze mille turcs périrent dans ce combat , où l'artillerie chrétienne , commandée par Jean de Médicis , étonna le génie ottoman par la rapidité de ses coups : vingt huit enseignes musulmanes et vingt-neuf canons furent comptés parmi le riche butin enlevé aux vaincus. Peu de temps après cette victoire , Manfreld mourut d'une fièvre putride , à la suite des fatigues que le siège lui avait données. Jean de Médicis , nommé général en chef , fut chargé de continuer cette expédition. L'archiduc Mathias , fils de Rodolphe II , arrive tout-à-coup à la tête d'une armée formidable. Ce secours détermina le pacha à demander composition ; voici le traité : « les Turcs laisseront dans la place leurs arquebuses , arcs , flèches , carquois , canons , munitions , coûtaientables ; ils sortiront , le cimenterre au

» côté et dans le fourreau ; ils emmèneront
» leurs femmes , leurs enfans , emportant
» sur leurs épaules tout ce qu'ils pourront
» enlever ; ainsi chargés , ils seront conduits
» en sûreté jusqu'aux portes de Bude ». L'ar-
chiduc Mathias , signataire du traité , en ob-
serva religieusement les articles. L'évacua-
tion de la place eut lieu le premier septembre.

Aldobrandino enleva Vice-Grade , qui ,
ainsi que Strigone , avait resté cinquante-
deux ans dans les mains des turcs. Sa morgue
insultante le porta à exiger que les assiégés
sortiraient le *bâton blanc* à la main. Plu-
sieurs forts capitulèrent également. Nadasti
et Herzberg élevèrent les châteaux importans
de Babotzeb et de Saint Martin , à la tête de
dix mille styriens , qui obéissaient à leurs
ordres.

Mahomet III ne quittait point son séail. Il
végétait au sein des voluptés , n'ayant pas même
daigné faire attention que la guerre de Va-
laquie et de Moldavie avait paralysé la circu-
lation des subsistances , qui vont par le Da-
nube au Pont-Euxin , et de là dans le port de
Constantinople. Une famine horrible désola la
capitale de l'empire turc , dans l'hiverde 1595
à 1596. Le sultan avait rappelé Sinan , pa-
cha , parce qu'il avait été malheureux durant

toute sa campagne en Transylvanie. Le cruel séraskier se fait suivre par les chrétiens, qu'il a faits prisonniers ; il les met à l'épreuve de la bastonade, de la soif et de la faim. Arrivé à Constantinople, il les amoncèle dans des cachots, puis des bourreaux les précipitaient sur des pieux de fer ou de bois ; croyant, par cette barbarie, prouver à son maître sa haine contre les chrétiens. Mahomet III prit plaisir à couper des têtes allemandes et italiennes ; il bannit tous les chrétiens de ses vastes états, et il força les juifs d'Egypte à tourner leurs armes contre les chrétiens grecs ou latins, établis aux rives du Baradi et du Nil. Cette persécution dépeupla tout à coup les échelles du Levant. La Porte ne tarda pas à se répentir de cette proscription importante qui de long tems ne put être réparée.

Ferrhad, parti pour la Hongrie, déplut aux janissaires ; on coupa les cordes de sa tente ; on refusa de lui obéir : on voulait que le sultan lui-même, à l'exemple de Soliman I^{er}, parut à la tête de l'armée. Ce vœu national indigné Mahomet, qui venait d'être informé que les soldats turcs avaient osé enclouer leur propre artillerie. Dès-lors il voulut savoir la vérité. Cet ordre mit Sinan, pacha, en op-

position avec Ferrhad ; tous deux s'accusent mutuellement , mais Ferrhad était à l'armée. Sinan s'entoure de la faveur des grands et de la protection des sultanes ; il obtient tout-à-coup la dignité de grand vizir , et le cordon fut envoyé au malheureux Ferrhad.

Au retour de la belle saison , en 1596 , la campagne fut sanglante entre tous les partis. Les turcs passaient les chrétiens au fil de l'épée , et ceux-ci n'épargnaient aucun turc. On vit les murs d'Agria tomber sous les efforts de deux cent mille ottomans , malgré les prodiges de valeur que firent alors ses citoyens. Mahomet III , arraché du sein des voluptés , parut à ce siège , qui fut long et opiniâtre , et qui ne s'acheva que le 13 octobre 1597. Les turcs n'épargnèrent pas un seul agrien , et le 13 du même mois , il y eut une bataille sanglante , dans laquelle les allemands reçurent un affreux échec. Les premiers vaincus et dispersés remplissaient la plaine de leurs courses tumultueuses. Les seconds ayant surpris le pavillon impérial , y trouvent les trésors qu'on y gardait. Ils laissent échapper la victoire , à la vue de tant de richesses : ils s'abandonnent aveuglément au pillage. Mahomet en reçoit l'avis , il rallie ses janissaires , il part à leur tête , et fait tout

à-coup passer de son côté un triomphe éclatant , que les chrétiens auraient pu conserver. L'archiduc Mathias pleura sur cette défaite , qui n'aurait pas eu lieu sans la cupidité de ses soldats. Les turcs y périrent au nombre de soixante mille , et les chrétiens au nombre de vingt mille. L'empereur , content de cet avantage , se hâta d'aller à Constantinople , jouir des honneurs du triomphe , tempéré par le regret d'avoir perdu sa *main droite* , Sinan , grand vizir , qui venait de mourir à Belgrade , dans la 48^e. année de son âge. L'empereur conféra sur le champ la dignité du grand vizirat à Ibrahim , pacha , beglierbey d'Egypte.

Le tableau de la guerre , aux bords du Danube , ne présente rien que des escarmouches et de faibles détails jusques en 1598 , que l'archiduc Mathias vint mettre le siège devant Bude , tandis qu'Ismaël , pacha de Temeswar , faisait le blocus de Peterveradin. Tous deux furent obligés de se retirer , après avoir perdu chacun cinq à six mille soldats. Une peste destructive dépeupla Constantinople ; elle enleva dix-sept sœurs du sultan , et presque toutes ses concubines. Les toscans osèrent alors se montrer ; ils tentèrent vain une entreprise sur l'île de Chio , ou Scio , colonie

fertile, qu'avaient possédée jusques en 1595 les industrieux génois, et que les tures venaient de leur enlever. Virginio Ursino, et Marco Antonio Galefato, tous deux amiraux florentins, échouèrent dans cette entreprise. De Breves, alors ambassadeur de France, au nom de Henri IV, calma l'indignation de Mahomet III, qui se borna à dédaigner l'audacieuse témérité du grand duc de Florence, alors Ferdinand de Médicis.

Mahomet n'aimait pas la guerre; il y alla; il la fit toujours malgré lui; il proposa donc la paix en 1599. Mathias refusa d'entendre ses ambassadeurs; il met pour la troisième fois le siège devant Bude. Cette conduite négative de la part de l'Autriche, causa la mort de Sigismond et d'André Battori, l'un, roi de Transylvanie, et l'autre, cardinal - évêque d'Hermanstadt, tous deux enfans des deux frères. Le cardinal s'unit à la cause de Rodolphe II, tandis que Sigismond a l'impolitique de s'en séparer. Le prêtre insidieux fait empoisonner le monarque, qui, sans en mourir, devient fou, et laisse à l'éminence le droit de gouverner ses états. Les mains d'André Battory ne tiennent pas long-tems les rénes de la Transylvanie: il résolut envain de conquérir la Valaquie: l'hospodar Michel en eut

avis , il lève une armée , il s'empare d'Alba Jula ; il bat les impériaux et les transylvains. Le cardinal , tué par un paysan , tombe entre les mains des vainqueurs , qui lui coupèrent la tête , et l'envoyèrent à Bucharest , où elle resta long-tems plantée au-dessus de la porte du palais. Ainsi finit la 99^e. année du 16^e. siècle.

Le duc de Mercœur , issu du sang lorrain , arraché de la cour de Henri IV , roi de France , fut envoyé à Kanisca , situé sur la rive droite de la Drave , dans le comté de Salawar , en Hongrie ; il ne put d'abord se rendre maître de cette place , qu'avaient enlevée depuis peu les troupes ottomanes. Philippe-Emmanuel de Mercœur avait fait trancher la tête au commandant , qui avait lâchement capitulé , et qui , par cette infamie , causa la perte de trois mille chrétiens , à la reprise de ce poste important. Le héros français avait tout l'éclat des talens et du génie ; et par dessus cet avantage , il avait celui d'être heureux dans toutes ses entreprises. Mahomet III , allié de Henri IV , aurait voulu l'appeler dans ses armées ; il tenta de le séduire , sans y réussir. En 1601 , il marche à la tête de dix-huit mille braves , qui mettent le siège devant Albe Royale , aux bords de la Rausika.

Un juif, nommé Cœur, médecin du sultan, se plaignit alors à Henri IV du secours qu'il envoyait à Rodolphe II ; les deux monarques se firent des présens mutuels. Cœur se retira avec une réponse motivée sur des faits : « *Les corsaires turcs enlèvent les navires marchands français, et le divan semble favoriser le mal que nous font les barbaresques* ». La cour d'Ispahan, de son côté, recherchait l'alliance de l'Espagne et de l'Italie, pour former une ligue contre la puissance ottomane. Si les ambassadeurs perses avaient été écoutés, et si l'alliance belligérante avait eu lieu, le turc n'aurait pas un pouce de terre en Europe : l'on promit, et l'on ne tint rien, Clément VIII et Philippe II ne s'occupant que de schismes et d'*auto-da-fé*.

Cependant Mercœur enleva Albe Royale, il y perdit mille compagnons d'armes. Mais se reposant trop sur cet avantage, les chrétiens se divisent tout-à-coup ; l'insubordination les brouille, les arme les uns contre les autres. Philippe - Emmanuel revenait en France, lorsqu'il mourut à Nuremberg d'une fluxion de poitrine, tandis que l'armée chrétienne avait été contrainte à l'ignominie d'une retraite que son indiscipline rendit nécessaire.

Le turc eut aussi à faire aux chevaliers de Malte, sous le grand-maître Vignancour; il perdit quelques places sur la côte de Barbarie. En 1602, il se présente en force devant Alpe Royale; il s'en rend le maître; il promet de respecter la vie des habitans et de la garnison; et néanmoins tout y fut passé au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Pest, Bude, et plusieurs autres places sont attaquées, mais infructueusement. Les turcs repoussent les chrétiens; les janissaires, à l'envi, coupent des têtes chrétiennes, le sé-raskier donnait un ducat pour chacune. Ils en rapportèrent, suivant les historiens turcs, cinq mille neuf cents.

Dans le même tems, la Porte voulut en-
voyer à Jérusalem pour enlever les cordeliers,
qui tiennent la maison d'hospice, et les ame-
ner comme esclaves, ainsi que les pélerins. De
Brèves, ambassadeur de France, eut l'art de
faire avorter ce projet insensé, par la bouche
même du muphti, en menaçant la Porte de
toutes les forces armées à la disposition de
Henri IV. En effet, si les puissances chré-
tiennes s'étaient bien entendues sous le règne
de Mahomet III, le grand turc s'estimerait
heureux aujourd'hui de posséder l'étroite
sultanie d'Yconium. Le conseil du diplomate
français,

français, sauva l'empire ottoman du fléau d'une croisade au feu destructeur de laquelle il lui aurait été difficile de dérober ses provinces.

Un turc, nommé Schrivan, lève tout-à-coup l'étendart de la révolte. Il rassemble une portion des peuples de l'Asie, sous la protection de la Perse ; et l'on apprend tout à coup qu'il campe, avec une armée formidable, à trois journées de Constantinople. Par-tout le révolutionnaire Schrivan publie qu'il vient délivrer la nation ottomane de la tyrannie d'un prince, mou et lâche, plongé dans les honteux délices de son sérail, où il oubliait les calamités du peuple, la cherté des vivres, et la concussion des pachas. Les motifs de Schrivan avaient tourné en sa faveur l'opinion publique. A cette nouvelle, les janisaires et les sipahis s'ameutent autour du sérail, ils inondent, au nombre de trente mille, les appartemens du palais ; le 5 janvier 1653, ils pénètrent jusque dans le divan, ils établissent des sentinelles de toutes parts : vingt des leurs sont députés auprès de sa hautesse. L'orateur demande, au nom de la troupe séditieuse, Hassan pacha, vizir, qui avait fait la guerre de Hongrie, et qui en avait arrêté les plans. « J'en atteste

» le ciel, il sait ma fidélité; j'ai rempli mon de-
» voir, et sil'on peut accuser quelqu'un de per-
» fidie et de négligence, ce n'est pas moi: je dé-
» clare donc, pour la tranquillité de ma cons-
» cience, que la sultane favorite et les agas
» ont seuls provoqué tous les désordres, en
» éloignant l'empereur de la connaissance des
» affaires: on n'a jamais voulu l'avertir de
» vos maux, de peur de troubler ses plaisirs».

Les janissaires demandent à parler au sultan, qui leur donne audience sur son trône; les docteurs de la loi assis autour de lui, et les pachas debout, formant un demi cercle. En vain Mahomet emploie la douceur et l'éloquence pour calmer cette garde révoltée; il est obligé de remettre les agas et le premier eunuque du sérail, qui furent mis en pièces sur le champ, et précipités dans le Bosphore. Kaly et Mahamout, pachas, sont mis à mort; l'un, pour avoir enlevé 400 mille écus qui composaient la fortune d'un aga, nouvellement décapité, et l'autre, comme transfuge, qui fuyait vers l'armée de Schrivan. Ces désordres révolutionnaires maintiennent la constitution de l'empire turc. Un remède violent produit des effets salutaires; il rétablit en un jour l'équilibre le plus parfait dans les détails et la hiérarchie de l'administration.

Cependant on négocie la paix avec les rebelles, maîtres de Bursah et de tous les magasins et arsenaux de l'Asie. Le sultan donna une amnistie générale en faveur de tous ceux qui avaient suivi Schrivan, et le gouvernement de Bosnie à celui-ci, qui, à son entrée dans Constantinople, reçut les honneurs les plus signalés.

Ces distinctions que la poltronnerie de Mahomet faisait prodiguer aux chefs des rebelles d'Asie, excitèrent la jalouse des pachas. Ceux-ci, qu'il avait voulu faire périr, et que les janissaires sauvèrent, formèrent le complot de le détrôner et le remplacer. Le tyran se met sur ses gardes, il fait périr la sultane, mère de son fils ainé Isaac. Celui-ci conçoit l'espérance de déposer son père; mais la correspondance est surprise, Isaac est étranglé en présence du sultan: plusieurs eunuques et quatorze pachas subirent le même sort.

Après ces crimes, ou inutiles ou bêtement punis, Mahomet fut le jouet de l'infortune. Battu en Hongrie, en Valachie, en Moldavie, sur la mer de l'Archipel par les Maltais, qui enlevèrent les forts de Lépanthe et de Patras, et sur les côtes de l'Inde par une flotte portugaise, il tremble devant les chré-

tiens à qui il fait demander la paix. Déjà il avait envoyé des présens à Rodolphe II et à l'Archiduc Mathias, lorsque la peste, qui désolait Constantinople au mois de décembre 1603, l'enleva à de plus grands maux; car il était odieux aux turcs, et méprisé de ses ennemis même.

A C H M E T I^{er}.

Quatorzième empereur.

Mahomet III avait régné huit ans et deux mois, lorsqu'Achmet premier s'emparant des rénes de l'empire, chasse et fait mettre à mort tout ce qui lui déplaît. La Zabaski, son ayeule, vivait encore; il la dépouille de ses richesses, et l'envoie terminer sa vie dans une maison de campagne, à quelques lieues de Galata. Achmet avait alors 15 ans; c'est à cette époque que, malade de la petite vérole, il fut dans un état tellement désespéré, que les pachas voulurent lui donner un successeur dans la personne d'Osman, jeune prince d'une autre mère que la sienne, et dont il avait fait crever les yeux à son avènement au trône. Une fois rétabli, le sultan envoie chercher son frère et le fait étrangler devant lui.

Une juive, nommée Keyra-Kayden, s'insinua dans le sérail, elle gouverna l'esprit de la sultane mère et de son fils, qu'elle avait gardé durant sa maladie; elle eut à sa disposition tous les emplois, places et dignités. Cette femme dictait les ordres de l'empereur; elle eut de l'influence jusque sur la rupture de la paix, entre les chrétiens et les ottomans, et sur la trahison qui ralluma les flambeaux de la guerre. Peu après Achmet voyant son autorité chancelante, fait étrangler et décapiter plus de 300 personnes du plus haut crédit.

Les premières années de ce règne offrent une foule de petits événemens. Un prince de Hohenlohe est massacré par les turcs, outragé après sa mort, et sert de motifs à de plus grands progrès de la guerre. Les hongrais et les turcs tour à tour pillent les terres, brûlent les bourgs et les villages, et massacrent les paisibles cultivateurs. Kali, grand vizir, revint de Hongrie à Constantinople, chargé de honte, les trophées qu'il présenta au sérail ayant été empruntés à Bost-Kaji, élevé par sa valeur à la principauté de Transilvanie. Kali s'attribua tout l'honneur des exploits de Bost-Kaji. Les impostures du vizir eurent, à Constantinople, tout

le succès espéré, tandis que son rival, le pacha Cigali, ayant été battu par les perses, qui firent son fils prisonnier, reçut la mort à Pruse, comme il venait, fidèle à ses devoirs, expliquer au divan la cause de ses malheurs. Ce Cigali avait été chrétien ; et bien qu'il fût apostat, il avait un fond de probité, étrangère aux tartuffes catholiques et musulmans.

A Constantinople, la juive Keyra excite l'indignation du peuple, que les grands faisaient agir en secret. Sa prospérité est un crime dont les janissaires veulent réprimer le scandale. Le clergé turc se plaignait d'elle ; elle vendait à l'encan tous les bénéfices ; et alors comme aujourd'hui on ne s'attaquait pas impunément à l'ordre des muphti, des imans et des mollah ; comme elle rentrait au sérap, la soldatesque la saisit ; il n'y a sorte d'outrages que ses persécuteurs ne lui fassent éprouver ; puis elle est coupée par morceaux, ses membres sont cloués aux portes des plus grands seigneurs, sa main est attachée sur la maison du grand muphti, avec cette devise : *Si tu jouis de tant d'honneurs, voilà la main qui te les a vendus.* Le grand visir Hali vit à sa porte la tête de Keyra, ayant une banderole, portant ces mots : *Regarde cette tête,*

c'est d'elle que tu reçus des conseils si pervers contre l'état. La langue fut pendue à la porte du Cadi, avec ce reproche terrible: *Reçois la langue qui t'a dicté l'injustice.* Cet événement prouve du moins que le peuple turc a aussi, comme les autres, la conscience de la liberté et le sentiment de la justice.

Aux rives du Danube, la guerre avait tout dévasté; on ne rencontrait plus que des ruines et des malheureux errans et désespérés, assiégés de tous les besoins de l'indigence. Rodolphe II et Achmet voyaient dans leurs armées respectives des traitres qui égaraient les soldats, et qui faisaient des conquêtes à leur profit. Boskaye, transylvanien audacieux, avait épuisé la Moldavie, la Valachie et la Styrie; il encourageait le brigandage. Hemans-tadt et Guila Alba offraient une retraite assurée aux brigands turcs ou hongrais. Ces bandes atroces forcèrent Nadasti à lever le siège de Bude, et le vizir Hali à se retirer du camp qu'il avait posé sous les murs de Strigонie. Bientôt il y revient, et les soldats allemands ayant refusé de défendre la place, la rendent en lâches, travaillés par l'anarchie et l'indiscipline. Cette campagne fut terminée par un combat entre les chrétiens et les turcs, qui

ne laissa la victoire à aucun des deux partis.

A Vienne comme à Constantinople, les deux cours étaient lassés d'une guerre infructueuse. On signa le traité du 6 novembre 1606.

Achmet examina, durant l'hiver, les affaires intérieures de l'empire. Dervis, grand vizir, avait des projets d'économie et d'ordre à faire exécuter. Long-temps jardinier au sérail, la gaité de son caractère l'avait rendu agréable au sultan ; le despote lui donna la place de Bostangi Baschi, ou directeur général de ses jardins. Il ajoute à cet emploi celui de capituan, et bientôt il le nomme grand vizir. Dervis déploya dans ce poste éminent de grandes sévérités contre les fripons de la cour. Les pachas se coalisent pour calomnier le ministre auprès d'Achmet. Ils lui inspirent une sombre défiance, et une jalou-
sie violente. Le jeune et stupide empereur mande Dervis : arrivé devant sa hautesse, il est assailli par 30 capigis contre lesquels il se défend avec courage ; mais enfin un coup de bâton lui casse une cuisse, il tombe et est étranglé sur le champ en présence de l'imbécile scélérat qui avait ordonné sa mort. Achmet fit un traité d'alliance avec Henri ⁴, roi de France, autorisa dans les échelles

du levant les relations commerciales entre les turcs et nos armateurs. Ce traité porte que tous les peuples navigateurs , anglais , espagnols , portugais , génois , napolitains , florentins , vénitiens , romains , et généralement toutes les nations , sont libres de commercer , d'importer et d'exporter , sous la sauve-garde et l'assurance du pavillon françois. Ce même traité affranchit de tout esclavage les navigateurs nos frères , dans toute l'étendue des états ottomans. Un pareil acte , dû à l'habileté de l'ambassadeur de Breves , offrait les plus grands avantages ; mais les diplomates , envoyés depuis à la Porte , ont désorganisé cette convention , qui , renouvelée à la paix , ferait le plus grand bien à nos villes maritimes , ainsi qu'aux ports du levant.

Calender Ogli et Tavil , fameux brigands , remplissent tout à coup la Natolie du bruit de leurs pillages, et la milice asiatique, amollie sous le règne de Mahomet III , y donnait plutôt les mains que de les empêcher. Les subalternes du sérail , complices de tous les genres d'iniquités , dans l'espérance d'avoir part au butin , avaient fait , de toutes les provinces où ils avaient été envoyés ; un affreux théâtre de ravages et de concussions. Achmet

envoya dès 1606 le vizir Coja Murad, pacha, à Alep. Ce fut delà que partit l'armée turque, pour aller mettre à la raison les rébelles ; 120 mille sipahis ou janissaires ne tardèrent pas à rencontrer auprès de Marasch, sur les bords de l'Euphrate, dans l'ancien royaume d'Aladulie, l'armée des révoltés ; ils en firent un carnage effroyable. Calender et Tavil prirent la fuite ; ils trouvèrent asile chez les Perses. Vers ce temps-là Pierre Avendagno, chrétien de Chypre, fit révolter les habitans de l'île ; mais cette insurrection fut sans succès, les turcs ayant passé au fil du cimenterre tous les braves qui avaient opposé résistance à l'oppression. Cet Avendagno passa en Espagne où il vécut d'une pension que lui accorda Philipe III. Les toscans enlèvent à la même époque le galion, qui apportait à Constantinople les subsides d'Egypte, puis ils s'emparent d'Hyppône, sur les côtes d'Afrique. Un moine célestin, nommé Jean du Bosco, fit en cette occasion des prodiges de valeur, pour attirer sur lui les regards et la protection de Saint-Augustin, et fut présenté à Picolomini, chef de l'entreprise, comme l'un des plus braves soldats de sa troupe. Ce moine mit tout à feu et à sang dans la place. Maures, turcs, africains, tous passèrent au fil de

l'épée. Certes , sans l'homme d'église , les assiégés vaincus auraient obtenu merci : tant la religion invite aux crimes !

Il semble que les européens aient appris , sous Achmet premier , à faire la guerre de poste , la seule qui dût mettre un frein à la fougueuse témérité des turcs , et les décourager.

Les grands dangers du sérail n'étaient pas en europe. Dès 1608 , Murad , pacha , grand vizir , se dispose à faire la guerre contre les Perses , il meurt au milieu de ses préparatifs , sous le pavillon impérial. Nasuh ou Benjamin , pacha , lui succède ; il livre bataille à l'armée ennemie , et trois fois il est vaincu et obligé de lever le siège de Revan , et de se replier de l'autre côté de l'Euphrate , après avoir vu périr de maladie presque tous les débris de son armée. A son retour dans Constantinople , Nasuh n'eut pas le tems de se faire écouter. Achmet crut ne voir en lui qu'un lâche ; et sur le champ , par son ordre , il fut décapité. Gambala , pacha d'Alep , appelé à Constantinople pour recevoir le commandement de l'armée en Asie , devient la victime des manœuvres ourdies au sérail. On calomnia sa fidélité , et les capigis ou portiers lui donnèrent la mort. Méhémet , pa-

cha, élu grand visir, part à la tête d'une armée prodigieusement nombreuse : il recommence, en 1609, le siège de Revan ; mais après quarante jours de tranchée, il trouve une garnison invincible, qui repousse, avec une valeur jusqu'alors inconnue, tous les assauts, et contraignent les assiégeans à quitter cette téméraire entreprise. Schah Abbas régnait en Perse. Ses talens, ses vertus, son génie, son caractère, tout en lui favorisait et justifiait les succès de la fortune.

Le sultan, à la vue de Méhémet, pacha, de retour au sérail, pour se douloir des disgraces de la fortune, entre en fureur; il fait venir des capigis, qui étranglent le malheureux visir et le punissent de ce qu'un génie supérieur au sien a été plus heureux que lui dans l'exécution de ses entreprises. Le sérail, à qui Schah Abbas proposa la paix, la reçut avec empressement.

Après ces tentatives inutiles, Achmet parcourt durant la nuit toutes les rues de Constantinople, et fait massacrer tous les étrangers qu'il rencontre dans les rues ; il avait ordonné d'égorger tous les chrétiens qui, dans une rixe à Pera, avaient battu quelques domestiques du sérail. Mais cet ordre demeura sans exécution, par la crainte qu'il

eut d'apprendre la coalition des chrétiens avec le grand Schah Abbas ; coalition qui aurait effacé de l'Asie et de l'Europe jusques au souvenir du Croissant. La sublime Porte imagine que des bataillons de chrétiens armés remplissaient les églises et les maisons du faubourg de Pera ; elle accuse les Jésuites , envoyés par Henri IV , de convertir les turcs au christianisme , de les endoctriner contre l'administration ottomane. Ces préventions , qui néanmoins pouvaient avoir quelque fondement , impulsèrent le despote à faire périr six disciples de Saint Ignace , et l'un des vicaires généraux du patriarche. Les autres moines auraient subi le même sort ; mais Salignac , alors ambassadeur de France à Constantinople , exigea une réparation authentique et solennelle dans tous les quartiers de la ville.

En 1617 , on voit quatre armées formidables levées dans l'empire ottoman ; la première , pour combattre les polonais ; la seconde , les moldaves et les valaques ; la troisième , les russes , et la quatrième , les perses. Il y a aussi une flotte dans la mer Blanche pour en imposer aux italiens. Toutes ces forces n'éprouvent que des échecs et des humiliations. Achmet tombe malade au milieu de tous

ces soins ; il appelle son frère Mustapha, enséveli dans une prison ténébreuse depuis quatorze ans ; il lui remet le sceptre, Ottoman, son fils, n'ayant encore que treize ans, et se trouvant incapable de porter le poids du diadème.

Le sultan fut à l'agonie peu de jours après, en 1617 ; il s'était souillé de tous les vices, ayant partagé ses plaisirs entre ses ganimèdes et ses courtisanes. Il répandait le sang sur le moindre soupçon ; et les assassinats, ces crimes des lâches, ne lui coutèrent jamais un remords. Odieux au séрай, méprisable aux yeux des janissaires, détesté des sultanes, à charge au peuple, fatigué de ses forfaits et scandalisé de sa paresse, fléau des enfans, dont il était l'infâme séducteur, il expire châtié par sa propre honte dans la vingt-neuvième année de son âge. C'était sur l'échafaud qu'il devaitachever de vivre.

MUSTAPHA ET OTTOMAN II,

15^{eme} et 16^{eme} empereurs.

Mustapha, assis sur le trône le 29 novembre 1617, manifesta l'idiotisme le plus complet : il avait été nourri dans l'ignorance la plus profonde. Amurat, son frère, voulait l'assassiner. Mustapha fit la paix avec toutes les puissances, et ordonna la construction d'un théâtre dans son sérail, où des juifs et des grecs viennent jouer la comédie. Tout à coup les grands, las de son imbécillité, le font déposer dans le château des Sept Tours. Ottoman, fils d'Achmet, monte sur le trône de son père en 1511, à l'âge de treize ans. Le jeune empereur, conseillé par des intrigans, déclare la guerre aux polonais ; néanmoins il fut assez heureux pour forcer la république Sarmate à recevoir la paix. Le parti de Mustapha était encore puissant ; il ameute la soldatesque, qui massacre le jeune Ottoman.

Mustapha ajouta à son imbécillité tous les goûts d'un tyran ; il fit périr quelques-uns des Pachas, soupçonnés d'avoir pris part à sa déposition. Enfin il montra tant de stupidité, qu'il fallut bien le réintégrer dans sa

prison. Placé à califourchon sur un âne , exposé aux outrages et à la risée du public , il fut ainsi promené dans les rues de Constantinople. Arrivé dans le château des Sept-Tours , Amurat IV , son neveu et son successeur , qui ne pouvait plus craindre un insensé , eut la lâcheté et la barbarie de le faire étrangler.

A M U R A T I V ,

dix-septième empereur.

De brillantes et cruelles expéditions ont fait surnommer gazi ou vaillant , Amurat IV , fils d'Achmet premier et neveu de Mustapha. Le trône ottoman commença à posséder ce nouveau despote , le 5 de juillet 1522. Les deux premières années de son règne sont employées à régler des mesures atroces , destinées à rétablir la hiérarchie des pouvoirs. Plusieurs têtes obscures tombèrent sous le cimenterre , la terreur veilla aux portes du sérap , et on reçut , dans le silence et le respect , le nouveau frein de l'esclavage : Amurat IV commence dès-lors à prouver que le grand art des tyrans est de diviser les opinions , et d'immoler ceux qui leur résistent , ou qui ne pensent pas comme eux.

Teheokies

Teherkies Méhémed, pacha, guerrier cir-
cassien, avait plu au sultan qui l'éleva tout
à coup à la dignité de grand-visir, et lui fit
épouser sa sœur Hatijem. Il trouva tant de
charmes dans sa femme, qu'il en fut moins
le mari que l'amant: exemple rare de con-
stance, qui ne contribua pas peu à le main-
tenir en faveur. Le nouveau visir envoyé
contre Abaza, pacha d'Erzivum, qui, sous
Mustapha avait exercé toutes sortes d'extor-
sions dans les provinces d'Asie, ne tarda
pas à joindre l'armée des rebelles; il défait
Abaza près Kuiseries, il le force à se re-
tirer dans Ferrirum. Teherkies aurait poussé
plus loin ses victoires, si la mort ne l'eût
pas surpris la même année (en 1623) à
Tockad. Le visir, qui exerçait des cruautés
inutiles et qui devastait l'Asie, excitait l'in-
dignation et les fureurs du peuple, consolé
par Abaza, guerrier plein de courage et
d'intelligence, et qui, calomnié dans le
sérail, avait de grands talens pour un usur-
pateur. Ali-Pacha, gouverneur de Diabekir,
surnommé Chaphiz, parce qu'il savait l'al-
koran par cœur, est envoyé contre Abaza;
il est obligé, en 1624, de lever le siège de
Bagdad, où il perdit plus de 30 mille hom-

Q

mes. Les Perses occupaient cette place sous le règne de Schah Abbas.

Chaphiz perd sa dignité, à son retour dans Constantinople; il a pour successeur au vissariat Hali, pacha. Celui-ci reçoit l'ordre de continuer la guerre contre les Perses; mais il s'attache à combattre Abaza et à faire le siège d'Erzirum. Abaza, doué d'une rare intelligence, repoussa le visir, et le força à la honte de la fuite, après avoir ravagé son camp. Il fallut encore congédier l'imbécille Halil, pacha. Sous Mahomet III, il aurait été mis à mort. Chosreu, pacha, nommé grand visir, se fait suivre, vers les murs d'Erzirum, d'un train de grosse artillerie. Effrayés de ces préparatifs meurtriers, les habitans capitulent après cinq jours de siège; ils ont la lâcheté de livrer, en 1652, Abaza entre les mains du visir.

Le prisonnier est envoyé chargé de chaînes à Constantinople, suivant quelques historiens. Amurat IV se borna à lui faire une sévère réprimande, et admirant son courage et ses talens, il lui accorda sur le champ la dignité de beglierbey de Bosnie. « Je rends » justice à ta bravoure, lui dit-il, en te plaçant sur les frontières de la Hongrie, je

» fournis à ton épée l'occasion de signaler ta
» valeur contre les chrétiens , en cas qu'ils
» veuillent rompre la paix. Va , un brave
» homme peut , par erreur , être une fois re-
» belle dans sa vie ; mais quand il a reconnu
» ses torts , sa grande ame garantit à l'état sa
» fidélité ». Ce discours semble prouver de
la grandeur d'ame , mais nous ne pensons
pas que les auteurs ottomans aient dit ici la
vérité. Chosreu , pacha , avait capitulé avec
Abaza , à condition que celui-ci sortirait
d'Exirum avec ses marques d'honneurs ordi-
naires , et que la vie lui serait conservée. Il
est rare que la foi donnée aux mahométans
par les empereurs turcs soit violée : c'est un
acte religieux. Amurat , envers Abaza , fut
généreux , parce qu'il lui fut impossible d'en
agir autrement.

La paix intérieure une fois rétablie , Chos-
reu reprend , en 1629 , l'expédition contre la
Perse ; il emploie , avant son départ , toutes
les mesures de prudence et de précaution.
Il passa l'hiver à Musal , où rien ne fut ou-
blié pour lui assurer un succès complet. Bag-
dad , bloqué au printemps , vit tout-à-coup les
communications interceptées entre ses rem-
parts et les campagnes , tandis que les Turcs
ravagèrent la province d'Arack , malgré l'ar-

mée des Perses, qui combattaient sous les ordres de Zeynel Khan. Les turcs, fatigués de leurs vains efforts, durant quarante - un jours de tranchée, furent obligés de lever honteusement le siège, après avoir essuyé des pertes immenses.

Chosreu court sous les murs d'Erzirum, où le beglierbey Ilias, pacha, ayant adopté les hauts desseins d'Abaza, son prédécesseur, se déclare en pleine insurrection : il proclame son indépendance; il la motive sur des griefs de tyrannie, imputés au divan : il sait se rendre favorables et le peuple et la force armée ; mais n'ayant ni l'intrépidité ni le génie d'Abaza, il cède une victoire facile au séraskier Méhémed, pacha, surnommé *Kiutchuk*, ou le *Petit*. Ce rebelle, présenté à l'empereur, fut regardé comme un grand coupable. Un ordre du sultan, décerné en 1631, le fit décapiter sur la place d'un marché, avec cet écriteau : *Ilias, traître et rebelle envers Amurat IV, son bienfaiteur.*

A cette même époque, Rustem Khan, général des Perses, avait mis le siège devant Actamar ou Van, ville d'Arménie ; le sang y coula à flots, et la place allait capituler, lorsque le beglierbey de Romélie, à la tête des turcs d'Europe, tomba inopinément sur les

lignes des Perses, dont le cimenterre musulman fit un horrible carnage, et délivra ainsi la place d'une armée victorieuse, toute prête à l'enlever.

Ce succès éclatant releva l'orgueil d'Amurat, qui, ayant armé contre la Pologne, se disposait à faire le siège de Kaminieck, après avoir ravagé la Podolie. Déjà les turcs avaient passé le Danube, près de Girgiov, dans la Valaquie, entre Siliſtria et Nicopolis; déjà on était campé sur la rive gauche du fleuve, dans l'attente des ordres ultérieurs du divan. Des ambassadeurs sarmates arrivent de Warsawie, ils demandent la paix à Murtaza, malgré cent mille braves chevaliers polonais, qui, montés sur des palefrois audacieux, auraient pu exterminer un ramas d'esclaves fanatisés. Ces négociateurs sont envoyés au sultan lui-même, qui leur impose des conditions honteuses, et qui semble leur faire grâce.

En 1633, Amurat IV se promenait déguisé dans Constantinople; il voit Mustapha, surnommé *Becri* (l'ivrogne), se roulant dans la boue; il le prend pour un insensé. On lui répond qu'il est ivre. Mustapha se lève en chancelant: « Retire-toi, dit-il au despote: » importun, respecte et laisse passer Mustapha ». Comment, coquin, oses tu me par-

ler , réplique Amurat ; je suis ton empereur ?
« Et moi , replique l'ivrogne , je suis Becri.
» Vends moi ton empire , je serai à mon tour
» sultan Amurat , et toi , tu seras Becri Mus-
» tapha ». L'empereur lui demande où il pour-
rait trouver assez d'argent pour acheter son
empire. Sont ce tes affaires ? Je veux aussi
acheter Amurat. J'accepte le marché , repli-
que le tyran. On enlève aussi-tôt Mustapha ;
on le couche dans un appartement somp-
tueux. A son réveil , il se croit en paradis ;
ses gardes lui expliquent ce qui lui était ar-
rivé. « Vous avez fait , lui dit-on , un marché
» fou avec l'empereur , il s'agit de vous en
» tirer ». La crainte saisit le pauvre Musta-
pha , il feint de se trouver mal et prêt à mou-
rir. Il demande du vin , on lui en apporte ; il en
cache le vase sous sa robe , et peu de momens
après , Amurat l'ayant mandé , exige le prix
de son empire. O empereur ! réplique Becri ;
» dans ce vase est la liqueur qui me faisait ce
» matin acheter vos états , c'est avec ce trésor
» qu'on sait être heureux , et qu'on imagine
» régner sur l'univers. Goutez cette liqueur
» enchanteresse », Amurat boit , il la trouve
délicieuse ; il s'enivre ; il laisse échapper ,
dans sa gaité , les projets les plus extra-
gans ; il pense que toutes les substances ma-

térielles de son être l'ont quitté , et que son esprit , dégagé de son enveloppe terrestre , s'est élançé dans les délices des jouissances célestes. Délivré de son ivresse , il éprouve une migraine inquiétante ; il croit que ce que lui a donné Mustapha est un poison : mais Becri lui présente une nouvelle coupe de vin , et le voilà qui rentre dans les enchantemens de l'ivresse. Cette nouvelle manière de vivre lui plut tellement , qu'il n'y renonça de sa vie. Une loi , en dépit de l'Alcoran , publiée en 1633 , autorise , dans Constantinople et les autres villes , bourgs , villages de l'empire , l'ouverture des cabarets ; elle accorde , malgré les cris du clergé turc , à chacun la liberté de boire du vin à discrédition ; elle ordonne en outre la clôture de tous les cafés , comme lieux de rassemblemens funestes , où des indiscrets s'étaient avisés de censurer la politique du divan , ses loix , sa conduite , et à diminuer la confiance du peuple dans les opérations impériales. Ce firman peint l'esprit du despotisme , le même qu'il a encore aujourd'hui. Mustapha Becri , élevé au rang des musahisbs , ou conseillers-privés , fut constamment le maître d'Amurat en ivrognerie ; il en devint même l'ami , et pour les

intrigans du sérail , la source des graces et des faveurs.

Becri ne tarda pas à mourir. Le sérail porta son deuil , il fut enterré dans une taverne , entre deux tonneaux , avec une pompe véritablement bâchique. Amurat regretta Mustapha : il n'avait passé de jours heureux qu'en sa compagnie , et lui en parler , c'était l'attendrir jusques aux larmes. Tous les historiens ont consacré ce fait , comme une preuve des faiblesses humaines : nous le citons comme une preuve de l'absurdité commune à tous les rois. Quand on ne les trouve pas scélérats , ils se présentent crapuleux ou vils.

Amurat cependant quitte , en 1654 , les voluptés du sérail ; il a formé la résolution de faire , en personne , le siège de Bagdad. Une armée de 300 mille hommes couvre autour de lui les provinces , à travers lesquelles il dirige ses pas ; il enlève Nevan , que les Perses venaient de prendre ; il n'en épargne que le gouverneur , nommé Emirgium Ogli ; il donne ordre de massacrer la garnison , les habitans , les vieillards , les femmes et les enfans. Le barbare passe le reste de la campagne autour de Tibriss , où il continuait de s'enivrer une fois par jour avec Mustapha le buveur , et cet Emirgium Ogli , musicien lascif.

En 1636, les Perses enlèvent la ville d'Actemar, qu'Abaza, pacha, aurait pu conserver s'il n'était pas mort durant le siège. Les ottomans, découragés et battus, se retirent, après avoir vu leur armée se détruire à la défense d'une place, où l'air mal-sain faisait mourir plus de monde que tous les instru-mens meurtriers du siège. Les vainqueurs exercèrent d'horribles cruautés, au sein de leur victoire ; ils sacrifièrent tous les musulmans aux mânes de leurs compagnons d'ar-mes, qu'Amurat avait fait lâchement assas-siner parmi les ruines de Revan. Cette dé-faite enflamma de colère le despote ture ; il voulut en tirer la vengeance la plus affreuse. Il dépose le grand vizir Méhémed, pacha ; il appelle à cette dignité Bairam, pacha ; il lui confie les sceaux de l'empire, en les accom-pagnant des menaces de mort, dans le cas où il lui arriverait de manquer de vigilance ; il organise son armée avec soin ; et c'est en cet état qu'il marche, en 1637, contre la ville de Bagdad.

Le sultan goûta le plaisir de la vengeance durant quarante jours ; il foudroya les rem-parts de cette malheureuse cité avec une telle force, que ce fut moins un siège qu'une boucherie. Plus de deux cent cinquante mille

victimes humaines furent immolées à la colère d'Amurat. L'armée ottomane ne laisse pas un seul moment respirer les assiégés. On compta jusqu'à vingt assauts dans une seule journée. Amurat était au milieu de ses soldats ; il massacrait tous ceux qui avaient l'air de craindre le danger. Il tua de sa propre main le visir Bairam, pacha, qui hésitait d'affronter la mort. Les assiégés, de leur côté, se comportèrent avec un rare courage ; ils furent obligés de céder aux turcs, devenus féroces et inexorables sous les yeux et à la voix du sultan. Amurat ayant reçu la capitulation, ordonna aux vaincus de déposer leurs armes en sa présence, puis il en fit égorguer trente mille. Quelques jours de plus, Schahabbas, qui arrivait à la tête d'une nombreuse armée, aurait pu faire lever le siège, qui coûta au tyran de Constantinople l'élite de son armée. Cet échec horrible ôta pour long tems aux Perses le desir de mesurer leurs forces avec celles des Turcs.

Amurat aurait encore fait périr plus de monde, si un Persé, sur le point d'être poignardé dans le tumulte du massacre, n'avait pas demandé grace pour un talent qu'il possédait au plus haut degré, la musique. Scha Culî, (c'est le nom de ce prisonnier) prit

en main un scheschdar , en langue persane , instrument qui approche de la harpe , il s'accompagna d'un ton si tendre et si mélodieux , en chantant le prise de Bagdad et le triomphe d'Amurat , qu'il vint à bout de calmer les sombres transports d'hydrophobie dans l'ame de ce boucher du genre humain. Le cœur du tigre impérial s'attendrit , des larmes mouillent ses paupières , il regrette le sang qu'il a fait couler. Il presse l'ordre de remettre les cimenterres dans leurs fourreaux , et de suspendre les ravages de la mort. Schah Culı suivit Amurat à son retour à Constantinople.

Le grand mogul , Schah Geran , allié du sultan , reçut des secours inutiles de Constantinople , contre Areng Zeb , son fils rébel. Celui-ci se montra en conquérant ; il ravagea toutes les côtes de l'Inde , massacra son père , conquit tout l'Indostan , et entra victorieux dans Delhi , après avoir exterminé les cohortes mogoles et turques , qui s'étaient opposées à la rapidité de ses conquêtes.

Amurat travaillait , tous les matins , au divan ; il espérait que ses vastes desseins réussiraient comme le siège de Bagdad , lorsque le 29 mai 1539 , il tombe malade , et meurt le 13 juin suivant.

Il avait les vices et les talens de Néron ,

son caractère et ses mœurs ; souvent il allait hors de Constantinople, dans des jardins délicieux, où il exerçait en personne la profession de cuisinier et de pâtissier ; il mettait lui-même à la broche ou au four les alimens qu'il avait apprêtés ; il s'enivrait avec ses aides de cuisine ; il appelait de vieux et de jeunes turcs, de vieilles et de jeunes musulmanes, les jeunes garçons étaient mariés aux vieilles femmes, et les vieillards aux jeunes filles. Ces disproportions monstrueuses plaisaient à son ame atroce.

Amurat, qui ne souffrait que des yvrognes comme lui, défendit la fumée du tabac et l'usage de l'opium. Il tua de sa propre main quelques malheureux musulmans, qui vendaient de l'opium et du tabac, ou qui en faisaient usage. Un certain Tiriaki aimait éperdument à fumer, il creuse un fossé profond, qu'il couvre de verdure, et là, il fume loin du sérail, les bouffées de son tabac ne pouvant pas arriver jusques aux narines du despote. Cependant, le fumeur est dénoncé au tyran, qui court à sa retraite, et tire son sabre pour l'en frapper. Tiriaki se lève et lui dit : « Fils de l'esclave, sors d'ici, ton firman regarde ceux qui habitent la surface de la terre, et non ceux qui vivent

» en paix dans ses entrailles : retire-toi ». Le grossier despote trouve cette répartie de son goût , il remit son cimetière dans le fourreau , et lui accorde le privilége de fumer. On dit même qu'il eut le secret d'en faire un yvrogne comme lui. Le refrain ordinaire de sa conversation était cette sentence insignifiante et plate : voulez-vous que la gaité vous inspire sans cesse , buvez du bon vin , et gardez-vous de manger des excréments turcs. Voilà l'animal féroce qui gouverna dix-sept années consécutives trente sept millions d'esclaves.

Ce n'est pas tout : Amurat aimait à respirer les vapeurs du sang humain ; innocens ou coupables , ceux dont la figure pouvait lui déplaire périssoient de sa main. Durant les nuits , il s'arrachait des bras de ses sultanes , il sortait du séрай par des portes dérobées , l'épée à la main , les jambes nues , et couvert d'une robe sans ceinture ; il parcourait les rues , et tous ceux qu'il rencontrait , tombaient à ses pieds percés de coups. Il tirait des flèches par les fenêtres sur les passans , et ce jeu barbare ne finissait qu'après la mort de trois ou quatre fumeurs ou autres.

On se félicita en secret de son trépas , comme d'un bienfait de la nature.

I B R A H I M I^r.*Dix-huitième empereur.*

Frère d'Amurat IV, et né en 1617, Ibrahim fut tiré de sa prison, où il languissait depuis six ans. Les janissaires le placèrent sur le trône, en lui exprimant leur vœu de faire la guerre aux chrétiens. Son premier soin se porta contre les pirates cosaques, perturbateurs de la navigation marchande sur les mers du Pont-Euxin et de l'Archipel. Des bateaux plats sont équipés en très-peu de temps; une armée formidable est embarquée, ou suit le rivage de la mer jusques à l'embouchure du Tanaïs. Là s'élève la ville d'Azoff; c'est contre cette place, que les forces ottomanes essayèrent une artillerie foudroyante, qui ne tarda pas à faire capituler les assiégés; on passa la garnison au fil de l'épée.

Toutes les îles de l'Archipel, où florissaient l'industrie et le commerce, durent éprouver les mêmes horreurs. Candie (l'ancienne Crète) donnait, depuis long-temps, de l'ombrage au Croissant. Deux ports favorables aux marchands, offraient un abri tutélaire, dont l'industrie européenne n'oubliait jamais de profiter. Candie n'a plus qu'un port propre

à recevoir des barques ; il n'en est pas de même de la Canée , où le mouillage , pour être sûr , n'aurait besoin que d'être nettoyé.

C'est sous le règne du sultan Ibrahim que cette île féconde devoit éprouver les horreurs d'une guerre sanglante et opiniâtre.

Le 17 du mois de décembre 1645 , les turcs débarquent en Candie ; dès le lendemain on forme le siège de la Canée : les maltais crurent que l'orage allait fondre sur eux ; ils mirent en mer une armée formidable , composée de l'élite des nations chrétiennes ; le port n'en fut pas moins obligé de capituler , au mois de février 1746 , après 50 jours de résistance. La flotte et l'armée victorieuse retournent aussitôt à Constantinople. Kuseïn ou Cassein , pacha , reste dans la Crète avec de nouvelles troupes qui venaient d'arriver , il y met tout à feu et à sang ; il égorgé les citoyens , les femmes , les enfans ; il brûle les villes , les bourgs , les villages , mais il ne lui est pas possible de hasarder le blocus de Candie , blocus où l'art était utile , et Cassein n'avait d'autre mérite que celui d'un boucher.

Cependant , Ibrahim fatiguait le séraï et Constantinople du scandale de ses débau-

ches ; les janissaires se révoltèrent tout à coup. Ils s'indignèrent des cruautés froides de leur tyran , qui égorgéait et massacrait , parce que tel était son bon plaisir. La soldatesque renverse , détruit tout ce qu'elle rencontre dans le sérail ; elle arrive jusqu'au sultan , qui , au lieu de se montrer, s'était caché. Le cruel et voluptueux despote fut étranglé, après avoir vécu comme Amurat IV , son prédecesseur.

Le règne de ce monstre dura 10 ans ; il laissa trois fils , Mahomet , Soliman et Achmet. Le barbare imbécile avait achevé d'épuiser les trésors de l'empire ; le deftédar put à peine fournir la quantité de sequins nécessaires aux frais de ses obsèques.

MAHOMET IV ,

MAHOMET IV.

Dix-neuvième Empereur.

Mahomet IV, fils d'Ibrahim I^{er}, avait pour mère, une belle grecque, appelée la première sultane Validé. Il prit possession du trône, le 15 mars 1649, à l'âge de sept ans.

La minorité du nouvel empereur fut orageuse. Heureux sous le vizirat de Kioprili-Méhemed, pacha, il put se défaire de tous les malveillans de sa cour. La même année de son avénement, les sypahis et les janissaires, révoltés dans Constantinople, massacrèrent le grand vizir Musah, pacha, et ses collègues, bachas comme lui. Après cette boucherie, le kislara-aga, ou le chef des eunuques, et le selictar, ou le porte-épée, profitant de la faiblesse et de l'enfance de Mahomet, élurent Kioprili, le seul pacha épargné, vu son indigence; ils n'oublièrent pas d'annoncer au nouveau ministre que son élévation était leur ouvrage, et qu'il leur devait beaucoup de reconnaissance. Le grand vizir se conduisit quelque temps d'après leurs maximes. Mais bientôt rassemblant leurs lettres, il les communiqua à quelques commandants des sypahis et des janissaires; il n'eut

R

pas de peine à leur faire entendre combien il importait à l'état de mettre un frein à l'insolence de ces officiers, qui osaient faire dépendre de leurs caprices le salut de l'empire, mis à la disposition de quelques courtisans.

Une nouvelle révolte des sypahis et des janissaires inonde de cette soldatesque les portiques du sérail, ainsi que les appartemens. En un instant, les têtes du kislar aga, du sélicitar et de leurs complices parurent plantées au-dessus de la principale porte du palais. Cette exécution rapide confirma dans sa dignité l'ingrat, mais politique Kioprili, qui ménagea si bien son crédit parmi les satellites de la Porte, qu'il ne resta pas, en moins de deux ans, un seul des rebelles. La sultane, grand-mère du jeune empereur, convaincue d'avoir excité la première sédition, et d'encourager les soldats à la licence, fut étranglée en secret, ainsi que plusieurs intrigans coalisés avec le pacha d'Alep, qui cherchait à se mettre en possession de l'autorité souveraine. Tous ces crimes, bien qu'ils soient mal prouvés, peuvent être ceux du vizir, homme taciturne et sombre, qui, en se débarrassant de ceux qui lui portaient le moindre ombrage, affermit dans ses mains sanglantes une autorité devenue pour ainsi dire héréditaire.

Le féroce Kioprili Méhémed, pacha, ne perdit pas de vue la guerre déclarée sous Ibrahim aux vénitiens, il leur enlève d'abord deux îles, Tenedos et Lemnos. Il marche ensuite contre Valona, port de mer dans la haute Albanie, dont il fit la conquête en moins de 8 jours. Toute la Hongrie plia devant le génie inflexible de Méhémed, pacha. Ali, pacha, s'empara de Krium, Petersveradin, tandis que Fazil-Achmed-Kioprili, fils du vizir, s'empara de Vivar, où Ragotski, prince de Transylvanie, fut tué ; cette mort livra au vainqueur une contrée qui fut ruinée par la soldatesque ottomane, et qui reçut pour nouveau tyran Apaphi sous le titre de tributaire de la Porte.

Léopold I^{er}., empereur d'Occident, effrayé du progrès des armes musulmanes, fait demander la paix à l'orgueilleux Méhémed, pacha. Les historiens turcs assurent que la cour de Vienne employa toutes sortes de bassesses pour obtenir une trêve de 20 ans, et que ce ne fut qu'à force de soumissions et de prières qu'elle leur fut accordée. La paix jurée entre les deux tyrans, on ne songea pas plus au sérail qu'à la guerre de Candie.

L'année 1654 fut employée en préparatifs destinés au siège de cette place, la seule,

dans l'ile de Crète , dont les turcs n'étaient pas encore les maîtres. Mahomet IV avait alors vingt-un ans. Capable de former les plus grandes résolutions , il chargea son grand vizir Achmet Kioprili Ogli , qui pouvait être âgé de dix-sept ans. Méhémet , pacha , venait de mourir. Le sultan était allé le voir durant sa maladie , pour lui demander quel candidat il lui conseillait de choisir pour grand vizir. Le mourant lui indiqua son propre fils ; et celui-ci obtint en effet la dignité de son père. Kioprili Ogli a laissé à Constantinople le souvenir des plus grands talens. On pro-digue à sa mémoire les plus grands éloges ; on le nomme encore vicaire de l'image de dieu , la lumière et la splendeur des nations.

Lorsque Mahomet voulut prendre de grandes mesures contre Candie , il harangua le divan. Son discours offre une récapitulation des conquêtes faites par ses ancêtres en Grèce : « La puissance des romains , abattue » à nos pieds , dit-il , l'Egypte enlevée aux » Mamelus , le peuple le plus belliqueux en- » tre les circassiens et les tartares , la perse » soumise en partie , ainsi que la Hongrie » et l'Allemagne tremblante. Ces tartares asia- » tiques , fiers d'avoir pour aïeux , ces an- » ciens scythes , qui furent la terreur des grecs »

» et des perses, sous les successeurs d'Alexandre, les tartares qui n'ont reçu en-
» core de loix de personne, et qui furent
» les compagnons d'armes de Tamerlan et
» de Gengis, ont été obligés de proclamer
» les souverains que nous leur avons envoyés.
» Les chrétiens eux mêmes, ces ennemis
» superbes et terribles, n'osent pas répon-
» dre qu'ils ne deviendront pas un jour no-
» tre conquête; et Venise, cette république,
» qui formerait à peine un point dans l'im-
» mensité de nos domaines, ose nous insulter;
» le sang de Sumbul aga, de Méhémed Ef-
» fendi, du cadi de la Mecque, demande
» vengeance; c'est de vous qu'il a droit de
» l'attendre. Achmet, pacha, réveille ton cou-
» rage; place toi au milieu de nos légions,
» et vole devant Candie, achève la conquête
» de cette île; va mériter l'idée sublime que
» ton père m'a donnée de toi; va exterminer
» des ennemis; que le tranchant du cime-
» terre n'en épargne pas un seul ». Les es-
» claves du divan s'accordèrent tous à penser
» comme le despote; ils s'inclinèrent, ils ju-
» rèrent d'employer aux préparatifs toute leur
» intelligence.

Le jeune Achmet fait amonceler des sub-
sistances, des munitions, des troupes: l'ar-

mée se rassemble dans les fertiles plaines d'Andrinople. Les janissaires quittent les rives du Bosphore, le 4 juin 1665. Au milieu de leurs légions marchent le sultan et son visir; Mahomet IV passe lui-même en revue cette masse énorme de soldats; il les encourage; il leur souhaite une heureuse expédition. Dès le 20, Achmet se met en marche; il fait halte à Stiffe (l'ancienne Thèbes). Le territoire fertile de la Livadie lui présente un séjour propre à rafraîchir ses soldats, après une marche de 200 lieues. On s'embarque le 20 juillet au port de Termes, connu sous le nom de cap de Termes. La traversée d'Europe en Crète n'éprouva pas le moindre obstacle. Le débarquement se fit au port de la Canée, et dès qu'on fut arrivé, chaque bataillon prit son quartier d'hiver.

Ce ne fut que le 16 juillet 1656, que les trompettes sonnent à la voix du visir: une flotte nombreuse et formidable embarqua tous les satellites ottomans. Le débarquement s'exécute le 19 et les jours suivans, sans que les candiots s'y opposent. Le 25 l'armée déploie un front immense sous les murs de Candie, et le visir, bravant l'artillerie des remparts qu'il doit foudroyer, va les reconnaître jusqu'à la portée de l'arque-

buse , pour disposer à propos la direction de ses batteries et regler utilement ses attaques. Le troisième jour , à la suite d'un grand conseil de guerre , on convient de faire miner du côté de la Tour rouge , comme l'endroit le plus facile à ruiner , et de le battre à coups de canon , tandis que le sappe ferait des progrès sous terre.

Nicolas Cotoner , chevalier espagnol , venait de succéder à son frère dans la place de grand-maître de Malte , et Clément IX au pape Alexandre VII. Venise implore leurs secours ; ils envoyèrent deux escadres qui firent voile ensemble vers la rade de Standia et sur les côtes de Candie. Le vénitien Morosini , nommé généralissime de l'armée chrétienne , avait sous lui Antonio Barbaro , commandant particulier de la ville , et Deville , Piémontais , chef des armées. Ces guerriers avaient beaucoup d'expérience , mais ils étaient les uns et les autres jaloux de leur gloire , à un tel excès , que Deville , lassé des persécutions minutieuses de Morosini , se retira dès le commencement du siège. Saint-André Montbrun , homme froid , mais intrépide , lui succéda.

Les vénitiens venaient de remporter une victoire navale signalée sur les turcs , au-

près de l'île de Standia, lorsqu'une escadre brillante, aux ordres de Beaufort, alors duc français, vint mouiller dans la rade de Candie. Navailles, autre paladin de Paris, débarqua à la tête de sept mille fantassins. Ces volontaires avaient choisi pour chef Saint Paul, frère de Longueville, autre courtisan de Louis XIV. Château-Thierry, Roannez et la Feuillade, bas valets de la reine Anne d'Autriche, faisaient flotter leurs panaches au milieu de cette troupe d'élite. Hector de Fay Latour-Maubourg marche à la tête de 400 Maltais. Tous ces guerriers vantent leur naissance, et se rendent des honneurs mutuels : mais en même-temps ils commettent des désordres dans la place assiégée ; ils ordonnent aux soldats de braver des dangers qu'ils savent éviter eux-mêmes, et finissent par se retirer, après avoir remis leurs épées dans le fourreau, sans que le sang ottoman les eût rougies. On dit qu'un Vermandois y perdit la vie, d'autres soutiennent que le duc est le même que le masque de fer. On revient en France, et on ne manque pas de dire qu'on a eu l'honneur de combattre sur la brèche de Candie. Navailles prit congé de Morosini, sous prétexte que le temps de son service, prescrit

par la cour de France, venait d'expirer.

Cependant les turcs avaient investi la ville, le 25 août; ils avaient déjà vu s'écrouler, sous leurs coups, une partie des remparts. Envain les assiégeans tentaient des assauts, les assiégés les repoussaient: le tiers-état français, seul resté pour combattre, prouva aux janissaires et aux sypahis la supériorité de son courage. C'étaient toujours nos bannières qui montraient aux vénitiens le chemin de l'honneur. Plusieurs fois les troupes turques, découragées et abattues, jettèrent leurs armes; mais les chefs tuaient ou rouaient de coups les malheureux qui refusaient de s'exposer aux horreurs d'une mort certaine. Avaient-ils renversé un pan de muraille, le lendemain la brèche était rétablie: ainsi le courage ottoman, qu'animait la terreur par le cimenterre des chefs, se voyait frustré du fruit de ses travaux, au moment où il croyait en jouir. Les tyrans subalternes de ces cohortes redoublaient de barbarie, et pour rendre les recrues valeureuses et persévérandes, ils égorgeaient tous les jours quelques centaines d'ycagi-cheri, ou nouveaux soldats, en présence de leurs compagnons d'armes. Les crimes atroces entretenaient la valeur, ou plutôt le désespoir.

Au mois d'octobre, les candiots reçoivent un secours de quatre mille six cents hommes, la plupart allemands. Le comte de Waldeck débarque avec trois mille hommes; beaucoup de volontaires s'étaient, en quelque sorte, croisés pour venir moissonner des lauriers sous l'étandard de la religion. Tous ces guerriers auraient pu se flatter de repousser le Croissant, si un interprète, nouveau Sinon dans Candie, n'avait pas enveloppé Morosini dans les filets de la séduction et de l'imposture. Les janissaires avaient mal accueilli une proclamation du sultan, par laquelle il déclarait très impolitiquement que, si la ville n'était pas prise, aucun des assiégeans ne pourrait se montrer devant lui. L'armée se mutine: il est tems, dit elle, que nos fatigues finissent, puisqu'elles n'ont d'autre perspective que la destruction, puisque le divan a formé le projet de détruire le corps des janissaires. Le visir craignait une sédition, qui aurait favorisé une sortie victorieuse de la part des assiégés: tour à tour il caresse, il menace, il fait des largesses, il punit avec atrocité. Toutes ces mesures ne diminuent ni l'anarchie ni la licence. Au milieu de ces désordres, Candie reçoit de nouveaux secours, dont l'entrée est protégée par les flottes combinées

de Malte et de Venise. Cette nouvelle faillit à déterminer Kioprili Achmed à lever le siège, qui durait depuis plus de deux ans, et qui n'était guères plus avancé que le premier jour. Panajot vint consoler le vizir; il lui promet de faire réussir une supercherie auprès du dévôt Morosini.

Panajot écrit au gouverneur de Candie; un esclave, nommé *Maxud ou Desir*, porte sa dépêche: d'abord elle inspire la défiance aux assiégés; mais grecs et catholiques consultés, il est convenu que l'apostat Panajot sera entendu, et que Morosini lui-même demeure chargé de l'entretien. Les deux interlocuteurs s'abouchent dans le cabinet d'une tour, à l'entrée de la place. L'apostat paraît vouloir se convertir. Le crédule général donne dans le piège. « Vous attendez, lui dit-il, » des secours de la cour de France: gardez- » vous bien de vous y fier. Un secrétaire de » l'amiral français a conversé, hier matin, » fort long tems, en ma présence, avec le » vizir; il a été convenu que les armes de » Louis XIV s'uniraient à celles des turcs, » pour soumettre Candie, et qu'au moyen » d'un traité d'alliance entre le monarque » et Mahomet IV, toute l'île de Crète resterait au pouvoir des français. Ceux-ci entre-

» ront dans votre port; mais leur amiral vous
» déclarera les volontés de son maître; et si
» vous ne vous soumettez pas, il a ordre de
» s'unir aux ottomans, et de vous conqué-
» rir de concert avec eux. Ma qualité d'in-
» terprète m'a fait apprendre ce que je viens
» vous déclarer. La religion chrétienne, à
» laquelle je reviens avec un sincère répen-
» tir, m'impose le devoir de cette violation,
» aux risque et péril de ma vie ». Morosini,
qui avait juré de garder le secret, n'a rien de
plus pressé que de le publier; il raconte donc
ce que Panajot venait de lui découvrir; il
rassemble, il tient un grand conseil: la peur
s'empare des esprits; et les vénitiens, qui se
disent libres, préfèrent la servitude sous les
ottomans à la domination des français.

Cependant Panajot, de retour dans la tente
du vizir, lui rend compte de son message:
il lui atteste que son imposture a réussi, et
qu'il ne s'agit plus que de mettre la dernière
main à cet heureux artifice. Des ordres sont
donnés à vingt des plus gros navires turcs de
sortir de la rade de Caulochor, et de faire
voile jusque vers Chypre: ils sortent durant
la nuit avec des ordres secrets; ils se mettent
en mer sans être apperçus des candiots. Ar-
rivés à la hauteur de Chypre, le commandant

ouvre ses ordres , et là il arbore pavillon fran-
çais : dès le lendemain , en plein midi , cette
flotte passe à la vue de Candie , qu'elle sa-
lue , et aux regards de laquelle elle se montre
majestueusement pavoisée. A l'instant même
sort de Caulochor une escadre turque ; les
candiots imaginent qu'un combat doit avoir
lieu ; mais au contraire , tous les navires ren-
trent dans le port. Dès ce moment , on ne
douta plus , dans la ville assiégée , de la réa-
lité d'une coalition entre Louis XIV et Ma-
homet IV.

Candie rétentit d'impréca tions contre les
français. Tout le monde demande à capituler
entre les mains des turcs ; on aime mieux se
rendre à des ennemis ouvertement connus , qu'à
des amis perfides. Les vénitiens demandent et
indiquent un lieu établi entre la plaoe et le
camp des musulmans , pour y discuter , tant de
part que d'autre , les articles de la capitulation.
Ibrahim , pacha d'Alep , Kulieh , Hudusi ,
Kuuficar , aga , Bacha Teskereji , premier
secrétaire , Ishac Effendi , et l'interprète Pa-
najot , du côté des turcs , et de l'autre les
plénipotentiaires , se rendent dans une tente ,
sous la *Tour-Blanche*. Il fut convenu que
la ville serait abandonnée par les chrétiens ,
à condition que les bourgeois , les soldats ,

les francs seraient les maîtres d'en quitter le séjour, emmenant avec eux leurs familles et leurs effets.

Morosini quitta Candie le 3 janvier 1669, tandis qu'Achmed, ayant laissé partir les chrétiens indignement trahis, ne tarda pas à faire arborer les bannières ottomanes sur toutes les tours ; il transforma, sur le champ, tous les temples en mosquées, et l'on y chanta l'*ezan* et le *namaz*. Ainsi finit une guerre qui durait depuis quarante-deux ans. Les musulmans y perdirent deux cent mille de leurs ; les chrétiens y périrent en pareil nombre ; et Venise avoue aujourd'hui que la guerre de Crète lui a coûté cent millions d'écus d'or, depuis 1645 jusques en 1669 Panajot, plus fort, plus heureux que les armes des deux puissances, termine les rivalités sanglantes en se jouant de François Morosini. Le divan eut à se reprocher cette déloyauté ; mais les vénitiens l'auraient eux-mêmes adoptée, s'ils avaient été à la place des turcs. Le fanatisme a seul provoqué ces combats. Il anima, il anime encore, et ceux du Bosphore, et ceux du golfe Adriatique, qui se donnent mutuellement le nom d'infidèles, et qui, par cette injure pieuse, entretiennent une haine imbécile et respective.

Mahomet IV s'était avancé sous prétexte d'une partie de chasse , jusques à Larisse , capitale de l'ancienne Thessalie , qui fut le patrimoine , le berceau d'Achille , et le séjour ordinaire de Philippe , père d'Alexandre. C'est-là que le sultan recevait tous les jours des nouvelles de Candie , et qu'il fit toutes sortes de caresses à Panajot , le véritable conquérant de Candie ; c'est-là enfin où il agréa les hommages des tartares cosaques , et la souveraineté de leur pays. Dès lors , il épouse leur querelle ; il est obligé de déclarer la guerre aux polonais , dont le monarque comptait sur les secours des allemands.

les turcs ayant à leur tête Mahomet lui-même , s'emparent de Caminiek en 1672 , la garnison ayant abandonné ses postes ; puis de Léopolis , ville très - commerçante de la Russie rouge. Ici finissent en apparence les grands succès des armes ottomanes , par la paix conclue entre le divan et le conseil de Warsovie , dans la ville de Zuranno , la même année. Les vaincus promirent de payer un tribut annuel de vingt mille rixdales , qu'ils ne voulurent jamais envoyer. Les turcs avaient été aidés dans cette guerre par Sélim Gierai , khan des tartares de Crimée.

Le sultan , irrité contre les polonais , lève

une armée nombreuse contre ces républicains ; elle part de la plaine d'Andrinople au mois de décembre 1673 ; il se flatte que ses ennemis, les anciens sarmates, peuple fier, mais honteusement féodalisé, lui céderont une victoire facile ; que les divisions intérieures acheveront de déchirer un corps politique, que des défaites désorganiseront tout-à-fait. Les ottomans veulent passer le Boris-thène à Choczien : là ils trouvent Jean Sobieski, à la tête d'une armée nombreuse, et tous les passages, fermés par des retranchemens et une formidable artillerie. Il ne lui reste de parti à prendre que de hasarder une grande bataille ; il encourage ses janissaires, les sypahis, les timariots : les polonais, de leur côté, montrent l'ardeur la plus brûlante.

Le combat commença le 11 mai 1674, de grand matin : la victoire demeura incertaine jusques au soir. Petreczeïcus, hospodar de Moldavie, et Grégoire, fils de Gika, vayvode de Valaquie, abandonnent tout-à-coup les turcs ; ils passent à la tête des leurs, du côté des polonais. Aussi-tôt l'aile gauche des ottomans, aux ordres d'Ibrahim, pacha, crie : *On nous trahit* : le soldat quitte son rang, il refuse d'obéir. Les polonais enfoncent l'aile droite, qui

qui soutient le choc en reculant. Enfin, elle prend la fuite, abandonnant le champ de bataille, ses canons et ses munitions. Mahomet IV entre en fureur à cette nouvelle; il veut rallier les fuyards; il les menace, il en massacre plusieurs de sa propre main. Ni ses paroles, ni ses meurtres ne raniment le courage des vaincus. Un immense tourbillon l'environne et précipite ses pas, des rives du Niéper vers celles du Danube. Le sultan (qui n'aurait pas dû se plaindre de sa défaite, et qui avait eu tort de reprocher à ses soldats qu'ils n'avaient pas voulu mériter la couronne du martyre, lui qui avait été un lâche infâme, puisqu'au lieu de combattre, il n'avait fait que le métier de bourreau) le sultan partagea la terreur de son armée; il craignit de tomber entre les mains des polonais. Il jura de s'en venger; et ce serment ne conti- bua pas peu à la fortune étonnante de Jean Sobieski

Les vainqueurs auraient pu sans doute s'emparer de Kaminiec, qu'ils avaient perdu l'année précédente; ils n'auraient eu qu'à se présenter; la famine, qui régnait alors dans la place par la négligence et la mauvaise administration du gouvernement turc, la leur aurait livrée sur le champ. Michel, roi de

Pologne, venait de mourir; cette mort dut détourner la noblesse de la guerre, pour ne porter son attention que sur le choix d'un nouveau monarque. Jean Sobieski est élu; de la dignité de grand maréchal de la couronne, il passe sur le trône; ce prix était dû à ses talens, à son courage, à son génie entreprenant et hardi.

L'élection de Sobiesky affligea la cour ottomane, qui eut tout à craindre d'un prince éclairé et habile à exécuter de grands plans. Mahomet, arrivé en Moldavie, y ordonne le cantonnement de son armée; il y exerce des vengeances atroces contre les corps qui avaient plié les premiers: en même tems il autorise des levées d'hommes dans toutes les provinces d'Europe et d'Asie. Douze mille serden gietchdi, ou dévoués, sont ajoutés au corps des janissaires, et Sélim Gierai reçoit l'ordre d'amener au camp un grand corps de troupe, formé de deux hommes pris dans chaque famille tartare. De son côté, Jean Sobieski représentait à la diète de Warsovie combien il importait à l'honneur national de lever une nombreuse armée, proportionnée à celle des ottomans. La noblesse, qui craignait les talens de ce nouveau chef, passe presque toujours à l'ordre du jour, lorsqu'il

s'agissait de discuter sur cette importante affaire. Le roi sentant bien que l'envie pourrait faire échouer ses desseins, et même contribuer au démembrément de la patrie, avait envoyé bloquer Kaminiec; et s'il avait été soutenu par la république, les habitans de la Podolie n'auraient pas été transportés par ordre de Mahomet IV par de-là le Danube, de l'autre côté du mont Hæmus, dans le pays des quarante églises, à trente-huit heures de chemin de Constantinople. Cette contrée est encore peuplée de juifs podoliens, comme Kaminiec l'est de quelques familles turques. Les janissaires reparurent sous les remparts de cette place, en 1675; ils forcèrent sous les ordres d'Ibrahim, pacha, les polonais à se retirer, et le sultan, ayant appris les dissentions impolitiques qui agitaient les membres de la diète, crut ne plus devoir que mépriser un ennemi imbécille qui méritait si peu ses succès; il sut rendre justice à Jean Sobieski; il estima, il aimait à voir en lui un héros, malheureux de commander des compagnons d'armes, si peu dignes de marcher sous ses ordres.

Mahomet retourna à Constantinople en 1676. Il avait déterminé pour l'hyver la circoncision de ses fils Mustapha et Achmet;

le grand turc ne manque jamais d'ordonner cette cérémonie ; c'est alors qu'il reçoit des présens de toutes mains ; et ces dons montent quelquefois aux deux tiers de ses revenus ordinaires. Quiconque l'aborderait en pareil cas, sans avoir les mains pleines, serait regardé comme coupable de lèse majesté au second chef. Le séral fut content des offrandes faites par les courtisans au despote, qui en reçoit aussi de la part des ambassadeurs et des ministres des puissances étrangères.

Au retour de la belle saison, Jean Sobieski reparait en campagne ; il y eut des combats partiels entre les polonais et les turcs ; un torrent de sang coula des deux côtés. Le roi parut en Moldavie, où il remporta plusieurs avantages. Schisman-Ibrahim, pacha, étant mort, un autre Ibrahim, pacha, surnommé Schaitan, ou diable, lui succéda, avec le titre de séraskier : il avait des talens ; il aurait pu vaincre les polonais, si les janissaires fatigués de combattre dans un pays pauvre et ruiné, n'avaient pas été sur le point de se révolter. Ils étaient indignés d'apprendre que Mahomet, nageant dans les délices du séral, se livrait sans mesure au plaisir de la chasse. Suivant eux, celui là est un brave, qui tue un joueur de dez ou

un amateur d'oiseaux. Ibrahim, pacha, fut donc obligé de faire la paix, conclue au milieu des triomphes de Jean Sobieski, et après une négociation de sept mois ; il fut convenu que la place de Kaminiec et la Podolic resteraient aux turcs. On remarque que cette guerre, qui appartint toute entière aux caractères du roi de Pologne et de Mahomet IV, coûta soixante-dix mille victimes aux deux nations. On se moqua à Constantinople de l'ambassadeur de Warsovie, qui fit son entrée au milieu de sept cents domestiques, et dont les chevaux avaient des fers d'argent, attachés avec deux clous, afin qu'ils les perdissent, et que ce métal fut ramassé par le peuple. Le vizir ne voulut pas admettre à l'audience du grand seigneur les 700 heïdaques de l'excellence ; leurs baisers, dit il, avec un fanatisme imbécille, souilleraient le seuil de la sublime Porte.

Un danger fini, un autre recommence aussi tôt : c'est l'autocrate de Russie, qui déclare la guerre au sultan ; les tartares cosaques, dont Mahomet IV avait dédaigné les secours, s'étant donné aux russes, vinrent demander vengeance à Moscow. Doroschenski, chef de cette horde nombreuse, avait envoyé auprès du Czar un négociateur,

nommé Théodore Alexies. Ce député fut accueilli comme il devait l'être. Le tyran moscovite reçut avec joie leur serment de fidélité ; il sentit que ce peuple , qui habite les rives du Niéper , assurait , contre toute invasion , la fertile province d'Ukraine , et qu'il fallait oublier tout ce qui s'était passé. La nouvelle de cette alliance étonna les politiques de Constantinople ; elle servit à hâter le denouement de la paix , avec Jean Sobieski , et l'on ne songea plus qu'à venger la majesté du trône ottoman.

Mahomet déploie , en cette occasion , quelque fermeté ; il a l'air de mépriser les cosaques , et le Czar qui les protège. L'habitude qu'on avait à Constantinople de voir les guerres se succéder , ne laisse voir ni les entreprises téméraires du divan , ni les suites dangereuses de ses résolutions. George Kienvielniski , fils de Bogdan , ancien chef des cosaques , est proclamé hetman de cette nation , à la place de Doroschenski : on peut dire de ce George qu'il fut tour à tour un exemple d'inconstance , de lâcheté et de fanatisme. Il avait embrassé le christianisme , puis la religion du koran , sous le nom d'Ali ; il fut même long-temps prisonnier dans le château des Sept-Tours , pour crime d'apostasie. Les historiens

turcs pensent que c'était un grec esclave nommé Nicolas, qui se fit passer pour George, fils de Bogdan.

George quitta des chaînes et sa prison, pour se rendre en Tartarie, bien qu'il eût été plus propre à la vie cenobitique qu'il voulait embrasser, qu'à la profession active de la guerre. Le nouvel hetman fut pris à son arrivée chez le cosaque pour un imposteur. On ne voulut point le recevoir. Mahomet s'indigna du refus des tartares; il envoya Schaitan, ou Satan Ibrahim, pacha, à la tête d'une armée contre ces rebelles; les turcs partent, le 6 juin 1678; ils traversent la Moldavie et la Padolie: à peine sont ils arrivés que le Czar leur livre bataille. Il leur tue dix mille hommes, le fils du khan de Crimée et huit mirzas. Ils sont obligés de passer le Bog, rivière profonde, qui se jette dans le Pont-Euxin, auprès d'Oczaskow. Humilié de cette défaite, le sultan demanda la paix au Czar, qui ne voulut la faire qu'à la condition de posséder le port d'Azoff, et toute l'Ukraine; du moins la partie que baignent les flots du Boristène. Le divan, après une longue délibération, prit le parti de continuer la guerre contre les russes; bien qu'elle déplût aux

janissaires et aux syphahis, qui n'y gagnaient que des fatigues et des maladies.

Cara Mustapha venait d'être fait grand vizir, à la place d'Achmet-Kioprili, mort depuis peu. Né dans l'obscurité d'une famille caramanienne, il avait été élevé auprès de son prédécesseur. Il avait débuté, dans la carrière par les fonctions de pacha de Silestrie et de Damas, de capituan, et de caïmacan; il paraît qu'il avait quelque capacité, il s'opposa seul à l'adoption d'aucunes mesures pacifiques, et le chargé des dépeches du Czar rapporta à son maître une réponse injurieuse et menaçante. Dès la fin de novembre, l'armée est en route: elle arrive en décembre, ayant au milieu d'elle le sultan et le vizir. C'est le huit janvier 1679, que les armées sont en présence. Les russes ont encore le bonheur de battre les ottomans, bien qu'ils n'eussent pas encore pour auxiliaire la grande armée aux ordres du Czar.

Cara Méhémed, pacha d'Alep, marche contre les russes, qui arrivaient, ayant, outre le prince, pour général Romodanowski; envain chercha-t-il à les entamer, envain Caplan, pacha, ou le tygre, déploie-t-il toutes les ressources de son courage, il est battu,

sa troupe mise en fuite, sans qu'il lui soit possible de la rallier. Les russes se retirèrent après avoir défait l'armée audacieuse de leurs ennemis. Envain, les turcs se glorifient-ils de s'être emparés de la ville de Tchrin; ils n'y entrent que pour périr au nombre de deux mille, dans l'explosion d'une mine, que les dissidens avaient pratiquée, et à laquelle ils mirent le feu, au moyen d'une trainée de poudre. Les vaincus ne pouvaient plus tenir la campagne, puisqu'ils manquaient déjà de subsistance et de munitions.

On fut donc obligé de retourner à Andrianoïe, avec tous les signes d'une honteuse défaite. Le barbare Cara Mustapha, voyant que la victoire lui était échappée, fit trancher la tête à quatre ou cinq cents russes faits prisonniers. Ces têtes ensanglantées, plantées autour de sa tente, n'assouviront point la vengeance des soldats; ils traitaient de traîtres et d'ennemis de la puissance ottomane ceux qui avaient conseillé de porter de nouveau la guerre en Ukraine; ils ne se consolaient pas de la perte de trente mille de leurs compagnons que les russes avaient égorgés. Le vizir lui-même reconnaissait ses crimes, il avouait qu'aux bords du Boristhène des défilés innaccessibles, des marais profonds

et mal sains, un froid mortel, une contrée sans ressource auraient dû empêcher l'entreprise d'une guerre, dont la ruine, la disette, la mort étaient la suite inévitable. Les turcs arrivent dans la Romanie ; ils communiquent au peuple leurs motifs de mécontentement ; ils publient que Cara Mustapha ne les a conduits au combat que pour les sacrifier, et satisfaire son désir orgueilleux de commander une armée.

Le divan se disposait à faire la paix ; il la désirait en 1680 ; mais les cosaques de Zaporow faisaient des courses continues autour d'Oczaskow : on voulut donc réprimer leurs brigandages. Mimar, aga, ou l'architecte, est chargé de faire élever un fort sur les rivages du fleuve. Caplan, pacha, reste là avec six bataillons, pour mettre les travailleurs à l'abri de toute injure. A peine les fondemens de l'édifice étaient-ils hors de terre, que Circo, général des cosaques, survient à la tête de quinze mille déterminés ; il passe au fil de l'épée et les six bataillons et les travailleurs musulmans. Cette victoire détermine le vizir à la paix désirée par les deux partis. Il sentit bien que les musulmans endurcis, ni au froid, ni à la disette, ni à d'autres fatigues, n'étaient pas

destinés à faire la guerre aux européens du nord. Ainsi finirent des hostilités, qui ne produisirent que des ravages et des meurtres.

Eméric Tekkeli crut devoir se soustraire à la domination de Léopold Ier., empereur d'occident; il vint solliciter, et il put obtenir l'assistance de la Porte, lui ayant promis un tribut de 40 mille rixdalles, et 30 mille hommes toujours en état de réquisition. Cette offre provoqua de longues discussions dans le divan. L'ulema, ou le clergé, et la sultane mère opinaienent pour donner des secours clandestins au transfuge Tekkeli. Le sultan n'était pas de cet avis. Le vizir Cara Mustapha, ignorant, brutal et cruel, manifestait devant le maître la basseste la plus caractérisée; il conseilla la guerre, quand celle qu'il venait de terminer contre les russes, avait si mal réussi. Mahomet avait l'espérance de faire propager la foi du mahométisme dans l'occident de l'europe. Son fanatisme imbécile se nourrissait de mille chimères. L'autruche offrait d'ailleurs à la cupidité de la sodaltesque l'appât des plus riches dépouilles. Il fallut chercher, il fut facile de trouver un prétexte. Léopold avait favorisé les polonais; il avait soutenu Jean Sobieski, que les intrigues de Vienne avaient conduit au trône de Pologne. Ces motifs plaisent à la

multitude ; et le divan , ayant cette fois l'esprit public pour lui , expédie un courrier à Vienne , avec cette lettre : « Je te déclare , » Léopold , que Tekkeli et la noblesse hongroise viennent de reconnaître ma puissance ; ils renoncent à ton joug oppresseur ; » ils ont juré de payer un tribut à la sublime » Porte : je les regarde désormais comme mes » sujets. Rappelle les troupes que tu as » envoyées contre les hongrai , si tu ne veux » pas être traité comme infracteur de la » trêve , et voir ta témérité punie ». Le sultan connaissait la faiblesse de son ennemi ; Montecuculi s'était retiré dès 1680 ; les généraux de Léopold n'avaient point de réputation : cette circonstance enhardit les ottomans à se mesurer avec les impériaux.

A la vérité , l'ambassadeur de France à la Porte avait , dès 1678 , pressé l'armement des turcs : mais par une singularité remarquable , le divan a toujours attendu que l'empereur fut en paix pour se déclarer contre lui. Envain le comte Albert-Caprara cherche , à Constantinople , à renouer tous les fils de la paix ; il n'épargna en effet , ni sollicitations ni présens pour venir à bout de maintenir la trêve conclue entre les deux puissances en 1654. Cara Mustapha n'avait pas attendu l'arri-

vée de l'ambassadeur autrichien pour envoyer des secours à Tekkeli. Six mille turcs, commandés par Ibrahim, pacha, beglierbey de Bude, avaient rejoint au mois de mai 1632 ce chef des hongrois révoltés. Apaphi, prince de Transylvanie, avait réuni ses bannières dans le camp de Mahomet IV. On enleva, durant cette campagne, Cassovie, Eperies, Leutsch, Levent, Lipschet et Tilleck. Les garnisons allemandes se repliaient, ne devant ni ne voulant faire aucune résistance malentendue qui les aurait exposées à devenir prisonnières. Ces premiers succès engagèrent la Porte à faire proclamer Tekkeli roi de Hongrie, en même tems qu'on attaquait l'île de Schutt, sur le Danube, et qu'on enlevait cette place importante.

Cependant la guerre n'était pas encore ouvertement déclarée : le vizir instruit des premières conquêtes de Tekkeli et d'Ibrahim, manda Albert Caprara. « Le sultan, lui dit-il » avec perfidie, ne veut accorder la paix à » ton maître qu'à ces conditions : la Hon- » grie sera remise dans le même état qu'en » 1656; elle payera à la Porte un tribut annuel » de 500 mille florins; les fortifications de » Léopolstadt et Gutta seront rasées; Neus- » traschinta et Ekolt seront rendus à Tek-

» keli , ainsi que l'ile de Schutt et la for-
» teresse de Maran. Tous les hongrais ren-
» treront dans les propriété et jouissance de
» leurs biens et de leurs priviléges , sur la
» foi d'une amnistie générale ». Caprara ,
obligé d'en référer au cabinet de Vienne ,
n'eut pas le tems d'en recevoir réponse ,
Mahomet IV déclara la guerre deux ou trois
jours après cette conférence , et le diplomate
autrichien , ens'embarquant sur le Bosphore ,
vit flotter à la porte du sérail , les queues de
cheval qui y furent attachées au commen-
cement de juin 1582 , en signe de rupture
déclarée avec la maison d'Autriche.

Peu de jours après , le sultan , son visir ,
le muphti , les cadjulaskers , les pachas sortent
en pompe de Constantinople , au milieu des
corps de métier qui les accompagnent , et
qui forment le cortège. L'armée s'arrête près
du village de Daud , pacha , dans la prairie
de Chirpijichari ; là , le sultan fait dresser sa
tente pour donner à son armée le tems de
se réunir , de recevoir une organisation , et
de prendre quelque repos. Des tourbillons
d'or ges présagèrent trois fois de suite aux
superstitieux musulmans , une mauvaise issue.
Le divan méprisa ces sinistres augures ; il
fit réparer les maux qu'avaient fait les tem-

pêtes. L'ambassadeur de Louis XIV put vaincre les scrupules du despote , et la cour ottomane se rendit à Andrinople , où il fit son entrée à la fin de la même année. On passa l'hyver à former des magasins de toutes espèces. On part pour Bellegrade au mois de février 1685 ; le sultan avait formé le projet d'assister au siège de Vienne ; mais arrivé au bourg d'Hesarjie , situé à neuf lieues d'Andrinople , il dut préparer son retour à Constantinople , sous de frivoles prétextes.

Arrivé à ce séjour , les grands se réunissent autour du sultan qui les caresse et les encourage : puis le despote remet entre les mains de Cara Mustapha , et le commandement général de l'armée , et l'étendard de Mahomet. « Tu combattras , lui dit il , avec une bravoure constante les ennemis de l'alkoran , si tu es sensible à la gloire et aux honneurs de ce monde , et si tu veux te rendre digne d'arriver jusqu'au saint prophète , et de partager son bonheur ». Mahomet IV ressemblait à ses prédécesseurs et aux autres tyrans de l'europe ; il aimait la guerre ; mais il fuyait , en prince voluptueux et lâche , les occasions de sy trouver.

Quest-ce que c'est donc que cet étendard de Mahomet ? C'est une flamme verte , très-

longue et très large, très-ancienne et déchirée en plusieurs endroits : il n'y a sur cette bannière ni marque ni devise : au bout de la lance , autour de laquelle elle est roulée , on lit ce mot : *Alem*. On place la boîte , dans laquelle elle est fermée , sur le dos d'un chameau , ainsi que la robe du prophète , et l'animal , chargé de ce dépôt sacré , chemine devant le sultan ou le vizir qui commande l'armée. Les turcs , s'ils perdaient cet étendard dans une bataille , regarderaient comme très - prochaine la chute de leurs puissances ; et rien ne pourrait réparer à leurs yeux la honte de le savoir entre les mains d'un vainqueur. Aussi , un officier , nommé Nakibul Eschret , sous la garde duquel il est mis , a la consigne de veiller au succès du combat ; et si la victoire panché du côté de l'ennemi , il est autorisé à précipiter sa fuite , et à dérober cette relique aux mains profanes des infidèles. On dit que le salavat ou la confession de la foi mahométane était autrefois écrite en lettres noires sur ce tissu de soie ; mais le tems a effacé tous ces caractères , qui probablement n'y ont jamais été tracés. Enfin , l'étendard de Mahomet est aux yeux des turcs , ce que fut à ceux des français l'oriflamme , qui parut pour la dernière fois

fois dans nos armées à la défaite d'Azincour ,
le vingt-cinq octobre 1415.

Cara Mustapha ayant passé la Save à Belgrade , établit son camp autour d'Esseck sur la Drave. C'est-là que Tekkeli , nouveau roi de Hongrie , vint le joindre à la tête de trois cent nobles hongrais. On tint un grand conseil dans la tente du vizir. Tekkeli connaissait le pays , il fut d'avis de rester en Hongrie et d'employer toute la campagne pourachever de subjuger les esprits et d'affermir sur sa tête une couronne encore chancelante. Son avis choqua l'orgueil du vizir , qui n'aima pas qu'un tributaire de la porte osât lui déconseiller le siège de Vienne. Ibrahim et Achmet , pachas , lieutenans-généraux de Mustapha , firent leur cour à leur chef , en manifestant un avis contraire à celui du roi de Hongrie. Le vizir toujours influencé par le cabinet de Versailles , dissimule son opinion ; il adopte en apparence les vues de Tekkeli ; il fait marcher son armée vers Raab ou Javarin ville prise autrefois par Amurat III , puis conquise par le général Palfi , au profit de l'empereur d'Occident. Ce fut de cette place qu'il envoya à Bude , comme prisonnier , Albert Caprara , dont il dut craindre l'œil observateur et les intrigues. A peine avait il

T

passé le Raab , qui se jette tout près de là dans le Danube , que le kan des tartarres vient le rejoindre à la tête d'une nombreuse armée. Cet allié , qui à la jeunesse la plus impétueuse joignait l'imprudence de la valeur , s'étonne de l'indécision des chefs ottomans , pour savoir si l'on devait ou non aller mettre le siège devant Vienne. On apprend sur ces entrefaites , que Léopold vient de se sauver à Passaw : on ne doute plus que la capitale de l'Autriche , mal fortifiée , lâchement abandonnée de son maître , et défendue par une garnison , dont le fond était de seize mille hommes , mais dont l'effectif n'était pas de dix mille , ne fut sur le point de se rendre. Le comte Buddan , chargé de défendre les passages , ne se présente sur aucun. L'armée ottomane marche avec confiance ; 200 mille combattans s'empressent d'arriver devant cette place , où il leur a été annoncé qu'existaient le plus riche butin. L'opinion de l'armée favorisait le visir.

Nen loin des remparts , menacés par leurs armes , Cara Mustapha tient un nouveau conseil. Les pachas et Tekkeli , témoins de l'irré-solution du visir , s'opposent ouvertement au siège. Le nouveau roi de Hongrie le conjure de ne point hasarder une entreprise qui

peut déterminer, par son mauvais succès, la perte de la Hongrie. Mustapha s'impatiente ; il produit ses pouvoirs, signés du sultan, qui le font arbitre souverain de la guerre et de la paix. Le respect et le silence sont l'unique réponse de la servile assemblée, qui se sépare à l'instant ; et chacun se dispose à obéir. Dès le lendemain les ordres sont distribués.

Les tentes s'alignent dans une vaste plaine ; la tranchée s'ouvre, des mines effroyables font sauter en l'air des pans entiers de muraille ; les turcs sont déjà maîtres de plusieurs ouvrages avancés ; les citoyens viennois se joignent à la garnison ; ils défendent leur patrie avec un rare courage. Peut-être que Mustapha aurait enlevé cette place, s'il avait mis plus d'activité dans l'exécution de ses ordres ; mais l'ambition lui suggère une idée ; il lui passe dans la tête qu'il doit fonder un nouvel empire ottoman, ou musulman, dans la partie occidentale de l'Europe ; il pare tout-à-coup son turban du sorgui, aigrette qui indique la souveraineté : il ne s'agit plus que de gagner les esprits, il forme le projet de donner la couronne de Hongrie à Ibrahim pacha ; il veut diviser en arrondissements féodaux, ou timars, les provinces

qui s'étendent depuis Presbourg jusqu'à Belgrade ; il se réserve pour lui-même l'Allemagne, la Transilvanie et la Pologne ; il veut distribuer son armée en colonie, dans diverses terres et les former à l'exemple des francs et des romains, qui vinrent s'établir dans les Gaules. Cette folie fera échouer le projet superbe de conquérir Vienne.

Léopold était parvenu par son ambassadeur à Varsovie, à déterminer la république et Jean Sobieski, roi de Pologne, à prendre les armes en faveur de sa maison. Les bulles d'Innocent XI, pontife prudent, ne contribuèrent pas peu, ainsi que son argent, à secourir la Pologne et l'empire. Ce pape était fils d'un banquier milanais, nommé Odescalchi ; né sous la puissance autrichienne, il crut devoir la protéger : et d'ailleurs le vatican était alors en querelle avec la cour de France unie ouvertement aux turcs contre les impériaux, pour humilier tous les potentiats de l'Europe. Les polonais marchent au secours de Vienne ; ils ont à leur tête Jean Sobieski, leur monarque, qui a mérité leur amour, leur estime et leur confiance, et dont les talens ainsi que l'activité intrépide leur étaient connus.

Charles V, duc de Lorraine, commandait

l'armée impériale ; il tenta en vain de s'emparer de Strigone et de Wyvar , la présence de la grande armée ottomane lui fit lever les deux blocus ; il se contente de faire entrer plusieurs régimens dans Vienne , avec le desir impatient de voir arriver les polonais. Le comte de Staremburg commande la garnison de Vienne , tandis que l'empereur , à Passav , implore les secours des princes Allemands. On n'aime point à lire que Louis XIV saisit l'instant de ce désastre pour faire assiéger Luxembourg , sous prétexte que plusieurs articles du traité de Nimègue n'avaient pas été remplis à sa satisfaction. Ainsi le tyran de Versailles déshonorait par sa déloyauté , une nation magnanime , qu'il croyait sans honte être un troupeau patrimonial , et dont il faisait sans remords égorger les enfans.

Le présomptueux visir tirait le siège en longueur. Comme il ignorait les premiers éléments de l'art , on battait tous les jours la même brèche ; et cette brèche , défendue avec courage , détruisait l'élite des janissaires , qui , envoyés au combat par petits pelotons , périssaient en plus grand nombre que dans un assaut général. Cara Mustapha déclara que s'il usait de tant de prudence ,

c'était dans la vue de ménager les grands trésors que Vienne renfermait dans son sein : qu'il fallait tâcher de les conserver et de les préserver du pillage, pour le bien du sultan et de son empire. Cette conduite cachait une avarice démesurée, mais elle éclata toute entière, lorsqu'on vit paraître cet ordre : « si quelques bataillons franchissent les murailles, ils s'arrêteront, et se retrancheront à la place même et sans entrer dans aucune maison, jusqu'à ce que le vizir soit venu en personne et ait donné ses ordres ».

Ces lenteurs désespéraient l'armée ; ce fut bien pis, lorsqu'on apprit que les garnisons de Presbourg, de Javarin et de Comorre, avaient intercepté les provisions, comme Tekkeli l'avait prévu ; on ne tarda pas à sentir la disette dans le camp, au point que dix dragmes ou dix onces de pain se vendirent un rhub, c'est-à-dire, 4 liv. Mustapha sachant que ses provisions étaient dans Presbourg, envoya Tekkeli à la tête de 20000 hommes, pour s'emparer de cette place ; mais le prince de Bade se trouva là, il battit le roi de Hongrie et le contraignit à se retirer, après avoir laissé sur la place 1500 des siens, et un pareil nombre de turcs ;

Il y eut beaucoup de prisonniers, et il perdit en outre, mille chariots chargés de munitions de guerre. Cette défaite jeta le découragement parmi les janissaires, qui affrontent la mort, mais qui ne peuvent pas braver la famine : dès ce moment, le devoir se fait avec nonchalance : l'inertie avait tellement rempli les cœurs, que l'on chantait : « O infidèle, si tu crains de t'avilir jusqu'à nous présenter tes armes, élève ton chapeau dans les airs, ce signal suffira pour nous mettre en fuite.

Les polonais arrivaient ; il était facile d'empêcher leur réunion à l'armée de Charles, duc de Lorraine. Les pachas étonnés de l'immobilité du vizir, allèrent en corps lui faire des représentations. Les meilleurs conseils sont donnés à Mustapha, qui les dédaigne, en répondant avec féroce : « Le sultan m'a laissé le maître de conduire l'expédition, selon mes lumières ; j'en suis seul responsable : si je suis vaincu, c'est sur moi seul que tombera le blâme ».

L'armée chrétienne paraît et se déploie vers la fin de juin. Le barbare vizir avait mis les prisonniers sous la garde des tartares ; il les fait tous égorguer avant de sortir de ces retranchemens. Cet imbécile atroce

ne vit pas que le massacre de trente mille victimes innocentes , provoquant l'indignation et la vengeance dans l'ame des chrétiens , allait les transformer en autant de héros. L'aile gauche des turcs est confiée à Ibrahim pacha , et la droite à Cara-Méhémet , pacha de Diasbukir ; il se réserva le commandement du corps de bataille. On laissa le reste des janissaires dans la tranchée. Les allemands sont étonnés de voir fuir l'armée turque à la première décharge , tous les musulmans ayant refusé d'obéir. Les assiégeans instruits de ce qui se passait dans la plaine , abandonnent la tranchée , sous prétexte d'aller au secours de leurs compagnons , mais par la nécessité de se mettre à l'abri du danger. Les polonais fondent sur le corps d'armée ; à leur approche , les rangs se rompent , la confusion les gagne et les divise : janissaires , sipahis , chefs , tous se débendent et prennent la fuite ; ils abandonnent leurs canons , leurs munitions et leurs équipages.

Cara Mustapha a le bonheur de saisir l'étendard de Mahomet , il peut le sauver ; il fuit à toute bride , emportant le dépôt sacré ; il pleure comme un enfant , il partage la terreur de son armée ; les fuyards

échappent au glaive des vainqueurs, dans l'épaisseur des ténèbres; ils arrivèrent le lendemain devant Javarin, éloigné de Vienne de 25 milles. Les allemands et les polonais s'arrêtent durant la nuit, ils craignent que cette fuite précipitée des turcs ne soit un piège; ils attendent l'aurore pour attaquer et se rendre maîtres d'un camp si lâchement abandonné! Un singulier usage a lieu parmi les janissaires; ils sont obligés d'attaquer trois fois l'ennemi; si celui ci les repousse, ils sont les maîtres de fuir sans craindre qu'on puisse les accuser de lâcheté; les sipahis (c'est la cavalerie turque) se gardent bien d'arrêter les fuyards, qui cherchent dès-lors à enlever leurs chevaux et à les tuer, s'ils font résistance. Les polonais entrèrent dès l'aube du jour dans le camp, et y trouvèrent le plus précieux butin; ils y enlevèrent cent quatre-vingt pièces de grosse artillerie et des munitions de guerre et de bouche pour plusieurs mois. Toute l'Europe retentit de cette victoire, qui humilia l'orgueil de Louvois et de Louis XIV.

Jean III et Charles V, duc de Lorraine, eurent toute la gloire de cette journée, 12 septembre. Léopold rentre dans Vienne, où l'on chantait le *te deum*, dans la cathédrale

de saint Etienne ; et y prend place , au moment où le prédicateur commençait son sermon par ces paroles : *Il fut un homme envoyé de Dieu , nommé Jean* , parodie de ce que Pie V avait adressé à don Juan d'Autriche , après la bataille de Lépanthe. Léopold eut le petit esprit de se croire humilié par l'accueil que les viennois reconnaissans faisaient à Jean Sobieski. Celui-ci voulut , après son triomphe , aller saluer l'empereur , qui exigea un cérémonial , d'autant plus ridicule , que lorsqu'il était fugitif à Passav , il se serait bien gardé d'une telle réclamation , de peur d'éloigner un auxiliaire , si utile et si généreux ! Cependant il se relâcha sur la morgue imbécille de ses prétentions ; il reçut froidement son allié , qui lui donna des conseils , lui montra ses vrais intérêts , et tenta en vain de lui faire accepter quelques propositiōs raisonnables , que lui faisait Tekkeli ; toujours aveugle et opiniâtre , il voulut donc continuer la guerre contre les hongrais et les turcs.

Le vizir , ignorant et cruel , ne songea , devant Javarin , qu'à réparer sa honte. La plus horrible barbarie lui passe tout-à-coup par la tête ; il fait saisir Ibrahim , beglier-beg de Bude , on l'étrangle en secret dans

sa tente : il manda les pachas les uns après les autres ; ils sont mis à mort , ainsi que la plupart des officiers qui avaient eu l'air d'improuver ses plans stupides. Cette horrible exécution achevée , on publie de sa part dans le camp , que les victimes qui ont reçu la mort , l'ont d'autant plus méritée , qu'elles s'étaient jointes , suivant le visir calomniateur , à Tekkeli , pour former , contre sa volonté , le siège de Vienne et pour désobéir à ses ordres , en donnant l'exemple de la fuite. On ne peut rien de si noir que cette infâmie.

Cara Méhémed , ami du visir , parce qu'il était assez vil pour en être le premier esclave , est nommé gouverneur de Bude. De là , l'armée va couvrir Strigone et Vivar , ainsi que les remparts de Bude. On passa l'hiver dans cette position ; et ce ne fut qu'au mois de juin 1684 , que cotoyant le Danube et formant l'avant garde de l'armée chrétienne , les polonais rencontrèrent un corps de 6000 cavaliers ottomans et 2000 janissaires , sous les ordres de Bostangi Mustapha pacha et d'Halil pacha. Les sarmates attaquent avec impétuosité le parti musulman tout prêt à fuir , s'il ne s'était pas apperçu que les allemands , arrêtés loin de là , ne

pouvaient pas arriver assez tôt au secours de leur avant garde. Celle-ci est obligée de se replier le 16 juin, après avoir perdu mille compagnons d'armes, quelques drapeaux et plusieurs timbales, et le fils du général Jablonovski. Le 14, l'armée se joignit aux vaincus de la veille, qui avaient essuyé leur défaite non loin de Strigонie ; elle assaillit les turcs à deux mille de Burkan : le combat se lie de toutes parts, les bataillons s'approchent, chacun se mesure corps à corps : vers les trois heures de l'après-midi, les musulmans se dispersent, ils veulent passer le fleuve, ils se pressent, ils se heurtent, ils se précipitent dans les flots ; le pont sur lequel ils passent gémit sous leurs pas désordonnés ; à peine sont-ils parvenus (du moins les premiers) sur l'autre rive, que le pont se brise et s'enfonce. Il fallut capituler, après une perte de 3000 tués, et plus de 8000 de leurs alliés noyés : à peine en resta-t-il vingt pour aller porter la nouvelle de ce désastre au vizir : la ville de Barakan capitula sur une simple réquisition.

Les chrétiens investissent Strigонie le premier juillet, bien qu'on leur eût dit que le vizir s'avancait à la tête de 80 mille hommes, avec la résolution de laver la honte de sa

déoute sous les murs de Vienne. La place capitula après quatre jours de tranchée. Strigone, défendue par des chrétiens, montra des héros; entre les mains des turcs, elle ne laissa voir que des lâches. C'est le dernier siège qu'elle ait essuyé, après avoir été prise par Soliman, en 1543, reconquise par Charles Manfreld en 1595, et recouvrée par les turcs en 1604.

Peteczeicus, hospodar des moldaves, entre tout à-coup dans la Bessarabie: on l'a vu abandonner le parti des turcs, pour se ranger sous les bannières de Jean Sobieski; réunie avec Konicki, général des cosaques, et successeur de Doroschenko et Circo, son armée marche pèle mêle avec les tartares, qui sont établis sur les bords du Boristhène, cultivés par eux, ou couverts de leurs troupeaux. Les bessarabiens éprouvent de la part du prince moldave, toutes les horreurs de la cruauté, hommes, femmes, enfans, vieillards, sont égorgés, empalés; les nouveaux nés tartares sont écrasés contre les murailles, on ouvre le ventre des femmes enceintes, on massacre les jeunes filles, après les avoir déshonorées.

Les tartares de Crimée et de Budziac méditèrent pendant quelques mois, leurs projets

de vengeance ; ils s'avancèrent par détachemens , et leur marche clandestine ne tarda pas à leur procurer l'avantage d'enfermer les complices de Peteczeicus et de Konicki ; ils s'avancent lentement vers le fleuve Hiérase ; ils ont bientôt enveloppé les cosaques , que la famine ne tarda pas à atteindre au milieu d'un rempart de chariots. Ce retranchement mobile ne sert qu'à retarder leurs pas ; bientôt on les surprend , on les disperse : ceux qu'ils avaient ruinés et dont ils avaient massacré les concitoyens , les exterminent à leur tour. Très-peu de ces barbares se sauvent avec leurs chefs , qui retournent en Pologne. Ducaï , prince de Moldavie , n'eut pas une destinée moins déplorable , il avait été de l'expédition de Vienne. A son retour il voulut rentrer dans Yassy , mais tout y présentait le tableau de la destruction et du ravage : les nobles avaient , les uns , arboré les couleurs du traître qui venait de commettre tant de crimes dans cette contrée , et les autres s'étaient réfugiés dans les montagnes. Ducaï se retranche dans le village de Domnestin , sur le territoire de Putna. L'ennemi n'a pas plutôt appris sa retraite que le moldave Bainski , l'attaque à l'improviste et l'emmène prisonnier en Pologne ;

il meurt à Warsovie , peu de temps après dans une prison malsaine , où il avait été renfermé. Le divan lui donna pour successeur , Démétrius Cantacuzène. Ce grec avait été à Buchorest , maître de la garde - robe auprès de l'hospodar de Valachie ; il fut dépouillé de sa charge pour cause d'impéritie. De retour à Constantinople , il y exerça le métier d'orfèvre ; ce qui lui valut la principauté valaque , c'est une fontaine d'argent , dont il avait fait l'offrande à Mahomet , lors de la circoncision de ses fils. Démétrius descendait des empereurs grecs , mais ses talens et son caractère nul répondraient mal à une aussi illustre origine. Ancji Soliman , séraskier de Sylestrie , déposa peu de temps après son inauguration , ce prince imbécille , qui fut envoyé à Constantinople. Là , le caïmacan , ou lieutenant du grand vizir , le reçut avec tant de menaces , qu'il mourut de frayeur trois jours après dans le château des sept tours. Démétrius Cantacuzène ne tâta de la souveraineté que pour exercer de lâches barbaries ; les moldaves l'ont mis au rang de leurs mauvais princes.

Mahomet végétait dans le sérail , tranquille au sein des voluptés ; il gouvernait nonchalamment ses vastes états , et leur dictait des

loix arbitraires. Trompé par son visir, le despote attendait tous les jours la nouvelle désirée de la conquête de Vienne. Il avait passé la belle saison de 1683 à chasser dans les plaines de la Thrace, de l'Albanie et de la Grèce, dans ces champs jadis célèbres sous le règne de Théodoric le-grand, et par les exploits de Nassés et de Belisaire. Son retour à Constantinople était prochain, lorsqu'il reçut les dépêches de la levée du siège et de la victoire signalée remportée par les chrétiens sur l'armée ottomane. Il rentre dans la capitale de l'empire, avec la crainte de voir éclater à son aspect, une sédition.

Les impostures de Cara Mustapha, servirent à calmer le peuple : on crut dans Bize, que le visir avait été trahi en effet ; qu'Ibrahim avait mérité son sort, ainsi que les autres pachas, et que l'empereur devait lui continuer sa confiance. Des présens riches et rares, envoyés à la sultane Validé, furent les preuves de sa justification auprès du sultan. Les officiers du sérapl reçurent aussi des dons immenses, qui les engagèrent à publier que l'irréprochable Cara Mustapha n'a été que malheureux : il fut donc continué dans le commandement de l'armée, sous la promesse qu'il avait donnée d'effacer la

la honte de sa défaite. Mais ce n'était pas assez d'avoir fait mourir une foule d'officiers : un grand nombre séduits par ses artifices, avaient gardé sur ses crimes un lâche silence ; ils faillirent en être victimes. Le vizir écrivait donc en secret que l'aga des janissaires et quelques autres chefs subalternes disposaient les esprits à l'indiscipline, que la désorganisation était dans tous les cadres de l'armée, et que pour punir les factieux, il attendrait avec confiance les ordres ultérieurs du maître.

Dans une cour, telle que celle de Constantinople, la vengeance temporise avec des présens ; mais si celui qui doit la craindre, ne les renouvelle pas, on oublie bientôt qu'il acheta son impunité. Mahomet IV et le peuple étaient les seuls qui ignorassent les infamies de Cara Mustapha. Aux dépêches de celui-ci se joignit la nouvelle de la perte de Strigонie et de la défaite de Burkan. Le courrier, interrogé sur les circonstances de ces deux échecs, donna des détails que le vizir avait palliés dans sa lettre. Dès ce moment le séral prit de l'ombrage : tous les amis de Mustapha l'abandonnent ; ils se joignent aux courtisans qui accusent le vizir ; ils augmen-

tent, dans l'esprit du tyran, les motifs de sa défiance; ils sollicitent d'abord la déposition du ministre; ils peignent sa disgrâce comme nécessaire, un nouveau visir pouvant seul ramener l'espérance dans l'ame de la multitude. On finit par dénoncer ses trahisons; on fait plus, on les prouve. Le despote, conduit par degré au sentiment de l'indignation, ne balance plus; il ordonne la mort de Cara Mustapha. Deux turcs sont envoyés en Hongrie, pour exécuter cet ordre, et le cordon délivra enfin le Croissant de ce visir trop fameux.

Les sceaux de l'empire furent remis à Cara Ibrahim pacha. Ce nouveau ministre avait été élevé auprès de son prédécesseur. Fait caïmacan, lors de l'expédition de Vienne, son orgueil et sa dureté avaient mécontenté les turcs et les grecs. Revêtu de son nouveau titre, il affecta des manières plus populaires; accessible à tout le monde, il sut se concilier l'affection du maître, du peuple et des courtisans.

Une affaire très-grave occupait depuis quelque temps la cour et la ville; Piétra Cuirani, baile de Venise, venait du golfe Adriatique dans le port de Pera, pour rem-

placcer Morosini. Il prend fantaisie au receveur de la douane de visiter les deux bâtimens qui avaient transporté le diplomate républicain. Cette querelle s'arrange avec de l'argent. Morosini prêt de partir, l'équipage de son vaisseau donne asile à un vénitien fait prisonnier depuis quelque temps, et qui avait pu se sauver. Un Bostangi est chargé de faire perquisition dans le navire, on fait résistance, on lui déclare que l'asile est sacré ; on va jusqu'à se battre : les matelots tués ou enchaînés, il faut laisser procéder à la visite ; on enlève le captif ; et sur un firman, les deux ambassadeurs sont mis en état d'arrestation, et ils durent racheter leurs matelots au prix de plusieurs bourses. Le triomphe des impériaux détermina le sénat à demander hautement réparation de cette injure ; et sur le refus du divan, Venise devint l'alliée de Léopold et de Jean Sobieski. Le baile Cuirani porta lui-même la déclaration de guerre au caïmacan ; puis travesti en marchand grec, il quitta le Bosphore pour se retirer sur le territoire de sa patrie.

Six vieilles sultanes ou galères composaient la marine ottomane ; il fallut donc construire

des vaisseaux neufs, former des matelots, épuiser le trésor, déjà presque vide par les sommes énormes qu'employaient les frais de la guerre en Hongrie ; il importait aussi de garnir de troupes les villes maritimes, tant des îles que d'Asie et d'Europe. Toutes ces raisons déterminèrent Cara Ibrahim à présenter au sénat toutes les mesures de pacification. Tout fut refusé. Il se mit donc en état de défense. Schaitan Ibrahim pacha, commanda contre les allemands, Angi Soliman pacha, marcha contre les polonais, tandis que le capituan observe les événemens de la mer. Ces trois généraux sont endoctrinés par le vizir lui-même, qui leur recommande de le tenir informé de tout ce qui se passerait, et d'épargner sur-tout à la sensibilité du sultan, la surprise des nouvelles fâcheuses.... Cette phrase ne dut pas échapper à Soliman, le plus rusé des turcs, et qui a transmis à la postérité, une réputation, semblable à celle d'Ulisse....

Dès le mois de février 1684, Charles V, duc de Lorraine, tenait la campagne ; il s'était rendu maître dès le 4 mars de la place et de la citadelle de Vicegrade, et peu de jours après, il avait rencontré, battu

et dispersé l'avant-garde de l'armée, confiée à Schaïtan Ibrahim, qui avait envoyé ce corps pour amuser les impériaux. En vain Budan pacha vient au secours de Vaccia ; il perd 15000 hommes dans l'action, qu'il présente à Charles ; il se retire, et la ville capitule.

Les vainqueurs n'hésitent pas à marcher en bon ordre vers Bude ; ils posent leur camp, le premier avril, sous les murs de cette place, ils s'emparent de Pest ; le blocus et le siège devant la capitale de la Hongrie, auraient eu le meilleur succès, si des témérités avaient accompagné cette entreprise. Les assiégeans avaient beau établir des mines, elles furent toutes éventées ; le séraskier Ibrahim était là, ayant à ses ordres une armée nombreuse : à la vérité il n'avait pas encore pu entamer un seul poste ; les impériaux devaient craindre un renfort considérable qui était attendu : les généraux chrétiens prirent donc le parti de se retirer après avoir tenu Bude bloqué durant quatre mois : d'ailleurs l'air et l'eau donnaient des maladies aux soldats allemands, on leva donc le siège ; et la retraite de l'armée autrichienne ne fut point harcelée par l'ennemi. Le comte de Lesley, lieutenant de Charles, avait pénétré dans l'Esclavonie ; il s'empara de Wi-

rowit. Deux victoires sur les turcs signalèrent son talent et son courage : ailleurs Tekkeli fut défait près d'Eperies dans la haute Hongrie ; les impériaux lui enlevèrent tous ses équipages.

Aingi Soliman pacha est servi par la fortune beaucoup mieux qu'Ibrahim ; il fit tout ce qu'il voulut à Babadagi, vaste contrée, située entre le mont Humus, la mer Noire, le Danube et le Niester, et renommée par les aigles, qui y sont fort communs, et dont la grosseur est extraordinaire. Comme l'armée polonoise n'était point encore arrivée, le pacha régla les affaires de Moldavie et de Valaquie. Deux Cantacuzènes gouvernaient ; Démétrius, la Moldavie, et Serban, la Valaquie. Le premier ne déploya ni vices ni vertus : le second manifesta une ame haute et magnanime ; il avait armé 28000 soldats et fondu 38 canons de gros calibre. Son attitude imposante dut imprimer le respect aux musulmans, ainsi que son alliance avec Jean et Pierre, czars de Russie ; il fut maintenu dans sa dignité, moyennant une somme qu'il fit passer au séraskier. Quant à Démétrius, on le déposa. Constantin Cantemir lui succéda ; il avait été colonel au service de Pologne, ayant fait la guerre dix-sept ans,

sous les rois Casimir et Ladislas contre les suédois ; il avait bien servi la Porte , il mérita donc son estime ; soliman pacha lui en fit l'hommage , en lui accordant la souveraineté moldave et en l'avertissant fort à propos que les amis de Démétrius avaient formé le complot de l'empoisonner. Le pacha se ressouvenant de l'abandon des Moldaves à la journée de Choczim , exigea du nouvel Hospodar , des otages qui furent envoyés à Constantinople ; il choisit Antiochus , fils ainé du prince et quatre des principaux barons de la contrée.

Jean III avait levé une armée formidable , rassemblée à Butchach ; le 11 mai , il enlève le château de Quantze , situé sur le Niesster en face de Choczim , à neuf mille de Kamnie. Ce succès inespéré lui présagea la plus belle campagne ; mais Soliman , voyant bien que son projet était de pénétrer dans la Moldavie , passe à son tour le fleuve , et vient le bloquer dans son camp , posé sur la rive droite. Les tartares incendent les moissons , dévastent les pâturages tandis que les tures harcèlent les polonais. Sobieski ne voit d'autre parti à prendre que de lever son camp , après avoir perdu 11000 hommes.

Aux bords de l'Archipel , les vénitiens

triomphent par tout. La Dalmatie, l'Acarnanie sont conquises. Le vieux Morosini commande la flotte; il va étonner de ses pavillons victorieux, les peuples avilis de la Morée: le 7 mai Perevesa est arrachée au cimeterre de Méhémed Effendi, il soudroie plusieurs galères ottomanes, envoyées pour s'emparer de l'île de Tine. Autrefois on aurait puni au sérail, un séraskier qui n'aurait pas annoncé des victoires. En 1684, le visir continua la confiance du sultan à Ibrahim et à Soliman, qui ne s'étaient pas tout-à-fait laissé vaincre. Le sultan nageait dans l'espérance; on ne manquait pas de lui dire: *cela viendra, vos revers ne sont que passagers*; il croyait à ces assurances trompeuses, et les plaisirs de son harem lui faisaient oublier la honte de ses défaites.

Le duc de Lorraine bat le seraskier, à deux journées de Wivar, après avoir attiré son armée dans une plaine, en faignant de prendre la fuite; il partage la gloire de cette journée, que Demetrius Cantimir place au deux de mai 1685, entre Strigone et Bude, dans la basse Hongrie. Les janissaires s'élancèrent contre les sypahis, qui, ayant été mis en déroute par cette infanterie insubordonnée, leur abandonnèrent leurs chevaux, et devin-

rent la proie du vainqueur. Le camp turc, délaissé aux impériaux, se trouva fourni d'un bagage immense, la caisse militaire, et d'un amas énorme de munitions de guerre et de bouche. Les impériaux se rendent maîtres de Wyvar après cinq jours de siège : Charles eut la barbarie de faire passer la garnison au fil de l'épée, et de permettre le pillage dans la ville. Il eut été beau de donner aux vaincus un exemple de modération. Ce n'est pas la multitude qu'il faut punir des maux qu'elle a pu faire : ce sont les tyrans qui l'aveuglent, la fanatisent et l'égarent.

Wyvar pris, la consternation s'empara des turcs qui livrèrent, sans opposer la moindre résistance, Novigrade, Vicegrade et Strigone. Il n'était plus possible de ramener les ottomans au combat contre les allemands. Cara Ibrahim envoie, auprès du duc, Achmed Tchelebi, porter des propositions de paix. Cette démarche est regardée comme une astuce de guerre, comme un détournement insidieux, dont le seraskier fait ordinairement usage. Sa proposition est écartée brusquement ; d'ailleurs on venait d'apprendre à Wyvar, que le comte de Lesley s'avancait en conquérant à travers les six comtés de l'Esclavonie, que ses soldats avaient incendié la meilleure partie des

écharpentes qui composent le vaste pont, jetté sur les marais profonds de la Drave. La ville d'Essex venait d'être mise au pillage. Le général Schult était entré dans Epéries, qui avait embrassé le parti de Tekkeli : il marcha vers le confluent du Bodrog et de la Theisse ; il reprit Tokaï et son territoire, que les mécontents avaient enlevés en 1682 ; quelques châteaux circonvoisins arborent le pavillon de l'aigle impérial. Heusler et Mescy, combinés ensemble, pour soumettre Zolnock, Ibraini, Kalo, le petit Veradin, l'église Saint-Nicolas et Saraisa. Tekkeli est accablé de ce dernier revers ; il se retire dans Cassovie ; il s'y retranche avec autant de soin que d'intelligence ; mais Albert Caprara, le même que nous avons vu négociateur à Constantinople, avant le siège de Vienne, fait le blocus de la retaire, d'où l'usurpateur prétendu oppose une vive résistance.

Tekkeli touche aux dernières extrémités : il presse vainement le pacha de Waradin de lui envoyer des secours prompts et nécessaires, Celui-ci l'invite à venir auprès de lui pour conférer sur les meilleures mesures à prendre. Le tyran se fie à la parole du pacha ; il part, il arrive à Waradin, où, bientôt après un dîner splendide, il est chargé de

chaines, et conduit à Constantinople, par ordre du sultan, sous l'escorte d'un aga et de deux cents janissaires ; cette perfidie mit l'étonnement et l'indignation dans tous les cœurs hongrais ; le pacha ne tarda pas à calmer les esprits. Petroxzi, nommé à la place du détenu, ranima la confiance et l'espoir. Il avait des talens, et son courage était la moindre de ses qualités brillantes : il dissimula vis-à-vis du pacha ; il lui déclara que les hongrais s'abandonnaient en aveugles à la foi et à la protection du grand seigneur, et qu'ils le reconnaissent tous pour l'unique souverain du monde. La cour du pacha parut enchantée de cette assurance ; elle crut à la fidélité du nouveau chef hongrais. On laisse partir Petroxzi, roulant dans son ame le projet de se venger du trait de perfidie, commis envers son ami Tekkeli.

De retour auprès des hongrais, il leur peint la trahison des turcs, comme le plus lâche et le plus infâme des procédés ; il leur annonce qu'au lieu d'espérer la liberté avec les turcs, il ne faut plus en attendre que la honte de la servitude ou l'horreur des plus barbares violences : il leur ajouta « Le seul parti qui reste à prendre, c'est » d'accepter l'amnistie de Léopold, et de

» retourner à la maison d'autriche ». Petroxzi court au camp de Caprara, qui continuait le siège de Cassovie ; il prête, entre ses mains ; le serment de fidélité ; les hongrais imitent son exemple. La cour de Vienne s'empresse d'accorder une amnistie générale. Toute l'armée hongraise quitte le parti des turcs ; elle ouvre les portes de Cassovie , le 11 juillet. Cette défection jette un nouvel effroi parmi les ottomans.

Le roi de Pologne voulait traverser la Moldavie , et contraindre Constantin Cantemir , prince de cette contrée à défendre la cause des puissances chrétiennes. L'hospodar aurait voulu garder la neutralité ; il conseillait à Sobieski de prendre , avant tout , la forteresse de Kaminiec ; il lui représentait la faiblesse des moldaves , et à quelles persécuti-
tions ils seraient livrés s'ils rompaient leur alliance avec les turcs. Cantemir demeura inflexible : il se mit à la suite de l'armée d'Ainegi Soliman , pacha , composée de 25,000 turcs , et de celle du khan Selim Gieraï , qui marchait à la tête de 50,000 tartares ; L'hospodar commandait 5000 moldaves. Cantemir , qui détestait les turcs , parce qu'ils n'ado-
raient pas comme lui , la croix de J. C. , eut
beau les trahir ainsi que les tartares , ceux-

ci chassèrent les polonais des rives du Niester, leur prirent leurs équipages, et presque toute leur artillerie. C'est le seul avantage qu'obtinrent les turcs, durant cette campagne.

Les vénitiens faisaient des prodiges dans la Morée. Le 15 juin ils avaient fortifié Sermoro, pris par eux l'année précédente ; ils enlevèrent la place de Coron, et toute la garnison fut mise à mort, malgré la valeur d'Halil, pacha, seraskier de la Morée. Les mainottes orgueilleux de descendre des Lacédémoniens (ce peuple n'a jamais appartenu ni aux vénitiens, ni aux turcs) jouissent de la même indépendance que leurs ayeux ; leur nouveau nom signifie en grec, *furie*, tant ils combattent avec intrépidité : douze mille guerriers composent cette peuplade invincible, qui ne craint personne, dans les élans de sa fière indépendance ; ils assiègent et prennent Zarnata ; ils se coalisent avec les vénitiens, commandés par Degenfield, qui venait de battre les ottomans à Calamita. Cette ville, Passava et Chiefala, reconnaissent les bannières de la république. Les vainqueurs s'empressent de démenteler ces petites places ; et à leur retour, ils emportent Gommenizum, situé en face de Corcyre. Valiero avait pris sa revanche contre les pachas de Bosnie et

d'Ercégovine, qu'il avait battus devant Zing en Dalmatie ; il leur avait pris la ville de Duare, au siège de laquelle quelques milliers de turcs mordirent la poussière.

Ibrahim, pacha, ne sait où donner d'une tête que le cordon menace ; il avait à craindre pour Bude, la seule ville de Hongrie que sa prudence avait conservée. Il voulut se maintenir dans les honneurs de sa dignité ; il employa dès-lors toutes les astuces de la perfidie, pour perdre ceux qui pouvaient lui nuire. Il calomnia Schaïtān-Ibrahim, pacha et plusieurs autres seraskiers, qui sont mis à mort ; il ne s'agissait plus que de faire mourir Ainejî Soliman, pacha, seraskier opposé à l'intrépidité et aux talens de Jean III, roi de Pologne : ce pacha venait de remporter une victoire éclatante aux rivages du Niester. L'opinion publique lui conférait le visiriat à Constantinople, il concentrat en lui tous les suffrages et toutes les espérances. Le visir lui défera, sous le bon plaisir du sultan, le généralat de l'armée destinée à combattre contre les allemands. Il eut pour successeur, en Moldavie, Mustapha, pacha, surnommé grandes moustaches, ottoman, qui deviendra bientôt célèbre dans le cours de cette histoire.

Yusuf-Kyslar, aga (trésorier du sérail) avait mérité la confiance et l'estime du tyran, qui épanchait dans son sein ses plus secrètes pensées. Il déployait un luxe scandaleux à Constantinople, au milieu d'une nombreuse cour. Son crédit auprès de Mahomet dut effrayer Cara Ibrahim, qui n'ignorait pas que cet aga était l'intime ami de Soliman, et qu'il pouvait l'avertir des astuces perfides employées par le pacha visir. Soliman est informé à propos des pièges qui lui sont tendus, il arrive à Constantinople, au moment le moins attendu. Ibrahim l'accable de caresses et de flatteries, il lui annonce que le sultan lui a conféré la fonction de seraskier de Hongrie, et qu'il répondra sans doute à l'honneur de ce choix important.

Soliman court au sérail, il est introduit auprès du sultan, qui l'accueille avec joie, et qui le nomme le héros, le soutien de l'empire. Le seraskier oppose à ces caresses l'attitude de la modestie et les expressions du respect. « Je viens, seigneur, dit-il, vous prévenir que les affaires de Hongrie sont dans l'état le plus désespéré, il n'y a que votre présence ou celle du visir, qui peut rendre la confiance aux soldats, ou mutinés, ou mécontents, ou disposés à fuir ». Le sultan garde un morne silence : l'adroit

Yusuf ajoute à l'instant même : « Il n'y a pas à balancer ; je dis plus, le héros qui vient de vous parler, mérite de commander vos armées comme visir : votre empire languit, parce que la santé de votre premier ministre est languissante ». Lesultan adopte le conseil ; il dépose aussi-tôt Ibrahim, qu'il ne voit plus que comme un poltron, un courtisan grimacier.

Installé dès le jour même dans son emploi, Soliman poursuit son prédécesseur, il le fait bannir dans l'ile de Rhodes ; il s'empresse de mettre au jour toutes ses infamies , et bientôt le disgracié est mis à mort dans le lieu de son exil. Soliman envoya chercher Tekkeli, dans la prison où il gémissait ; il lui restitua ses richesses et ses honneurs ; et il le délivra ainsi des fureurs de la calomnie. C'était le seul moyen de ranimer en Hongrie le parti des mécontents ; il l'invite à se rendre le plutôt possible , dans les environs de Bude pour y travailler les esprits , tandis que des ordres sont donnés de toutes parts ; là, pour lever des soldats ; ici pour réunir des munitions de guerre et de bouche : ailleurs , on ramasse dans les maisons , les vaisselles d'or et d'argent , on les transforme en pièces de monnaie ; on fait à

Constantinople

Constantinople ce qu'on a fait tant de fois à Paris.

Il était pressant de se rendre en Hongrie, où les impériaux assiégeaient Bude, après avoir pris, sous Caraffa, la place de Saint-Nicolas, et sous le comte de Merci, plusieurs régimens turcs, employés à escorter un transport de vivres : Aradum, petite ville, leur avait livré ses magasins, remplis de toutes sortes de provisions. C'est le 7 juin 1686, que l'armée autrichienne vint mettre le siège devant Bude ; du 21 juin au 1^{er}. juillet, la tranchée fut ouverte ; si les pioniers allemands étaient arrivés plutôt, l'aigle déployé aurait paru plutôt sur le rempart. Les turcs avaient eu le tems de se reconnaître, et d'établir une batterie, qui battait à plomb les assiégeans, logés et retranchés sur la brèche : ceux-ci, obligés de se retirer, laissèrent quelqu'espoir aux assiégés, qui se rétablirent, et durent penser que l'armée de Soliman arrivait pour les secourir.

En effet, le vizir se montre aux environs de Bude, il tente trois fois de suite de jeter des secours dans la ville, trois fois les sympathis, huit pachas, qui les commandent, sont repoussés ; les chrétiens taillent en pièces tous les partis qui leur ont opposés, et ce

qui désespère les turcs, c'est qu'on n'a rien à reprocher aux preuves de courage, et aux exemples de valeur qu'ils donnent en cette occasion. Les ottomans, découragés par l'inutilité de leurs efforts, refusent d'obéir; ils ont la lâcheté de rester immobiles à la vue de la garnison, qui combat en désespérée, et qui ne dépose les armes qu'après la mort de son gouverneur Abdi, pacha, tué en défendant le poste qui lui avait été confié.

Bude capitula le 22 août, en présence de l'armée de Soliman, pacha, qui eut la lâcheté de fuir. Aux fuyards se joignirent les garnisons voisines; les impériaux en fient un carnage horrible et s'emparèrent de tous les châteaux d'alentour et de la ville d'Hatmam.

Les généraux autrichiens virent bien que les janissaires ne voulaient pas combattre. Charles de Lorraine divisa son armée en plusieurs corps; le prince de Baden conduisit le premier dans la Basse Hongrie; Caraffa marcha dans la Haute-Hongrie, à la tête du second; il avait pour lieutenant, Heusler. Baden se trouve devant Simonthorn, le 15 septembre; il s'en rend maître en peu de tems; il attaque ensuite Kaposwivar, et met cette place à contribution, puis il l'évacue, laissant le château, qu'il eût été facile d'enle-

ver, mais qu'il n'avait pas le tems d'assiéger, la campagne étant déjà très avancée. Il reçoit des secours d'hommes, que lui amène Scherfemberg; il ne tarde pas à paraître devant cinq églises. Le 5 octobre on entreprend la première attaque, et le dix, place et château sont au pouvoir des allemands. Un pacha et sept begs sont envoyés prisonniers en Styrie. Scherfemberg s'arrête le 14 octobre devant Siclos; la ville et la forteresse arborèrent la bannière impériale, le 12 novembre. Tout le cours de la Drave devient bre et chrétien, après la prise de Darda.

Caraffa et Heusler assiégeaient Segedin: ils apprennent que 2000 turcs et 5000 tartares, campés à la vue de Schinta, avaient le projet de jeter des secours dans la ville. Vétérami court les attaquer; il enlève leurs redoutes, il s'empare de leur camp, il ose attendre l'armée du vizir, lui livrer bataille, tuer 2000 janissaires et un pareil nombre de tartares. Segedin, qui capitula le 12 octobre, fut le fruit de cette victoire éclatante. L'hyver vint suspendre le cours de la guerre.

Jean Sobieski avait formé un plan d'invasion sur la Moldavie. Un prêtre déguisé, confesseur du roi, alla trouver en secret Cons-

tantin Cantemir, hospodard , issu du sang de Tamerlan. Toutes les finesse s diplomatiques , employées par l'homme d'église , ne séduisirent point le pusillanime feudataire de Mahomet IV. Cependant le prince moldave favorisa clandestinement les armes polonaises qui , dans la campagne de 1686 , vinrent conquérir Yassi. Un certain Ramandi-Vornic avait amassé beaucoup de vivres en Moldavie ; et c'est-là que , dans les délices et les plaisirs , le héros oublie les turcs et tout l'art qu'il doit employer pour les vaincre. Quinze jours se passent dans les orgies , lorsqu'il apprend que le seraskier Buicky-Mustapha vient de passer le Danube à la tête de 25,000 chevaux et de 8000 janissaires. Nusradin , sultan , khan des tartares , étaient attendu aux bords du fleuve. Les turcs était sur le point de dévaster la Moldavie , imaginant que l'hospodar avait pu les trahir. Constantin arrive dans le camp du seraskier , au moment le plus imprévu , après avoir traversé l'Hiéraze. Le pacha rejoignit bientôt les 60 mille polonais , campés dans une vaste plaine ; il ne fait que les harceler par des escarmouches ; il les fatigue de toutes les manières ; la disette ne tarde pas à se faire sentir dans le camp des sarmates , qu'il

fallut lever avec la douleur de laisser derrière soi trois ou quatre cents morts , victimes de la famine ou de la maladie.

Le roi repasse le Pruth à Valestrimba , place funeste aux turcs comme aux chrétiens. Sobieski devient cruel ; il livre à son retour , la Moldavie au pillage , il enlève toutes les reliques dans les églises. Constantin Cantemir , ayant appris ces excès , attend le moment où une épidémie dévaste tous les bataillons polonais ; il se présente avec des troupes , qui saisissent les pillards , et couvrent les grandes routes de leurs cadavres mutilés par les mains des bourreaux. Les tartares emploient de leur côté une autre vengeance ; ils appellent certains herboristes , qu'ils ont parmi eux , et bientôt plusieurs poignées d'herbes suffisent pour empoisonner les eaux de l'Hiérase jusques à leur embouchure.

Informé de ce danger , Sobieski va poser son camp vers le Siretus , tandis que les tartares se retirent chez eux , imaginant que leur ennemi était rentré en Pologne. Jean III ramasse les débris de son armée : il vient mettre le siège devant Nemez , qui tient neuf jours , ayant pour toute garnison 19 chasseurs moldaves. A la vue de six hommes qui en portaient trois autres sur leurs épaules , le mo-

narque voulait faire pendre ces neuf braves soldats : mais Jablonouzki le rappella au sentiment de sa magnanimité, et bientôt sa fureur se transforme en caresses et en admiration. Il ne faut pas s'étonner de ce trait de férocité dans Jean Sobieski : c'était un roi.

Il enleva Soezava, ville déserte et pauvre, qui n'a d'autre célébrité que celle d'avoir été autrefois le séjour des souverains de Moldavie. Les tartares reparaissent tout à coup ; ils harcèlent l'armée polonaise, qui finit par abandonner la campagne, et par venir camper sous les remparts de Jaroslow, aux rives de la Sane. Sobieski perdit à peu près 40 mille hommes, et les politiques ont remarqué que ce prince n'a rien fait de grand que la levée du siège de Vienne, où la fortune ne lui présenta qu'un visir brutal à vaincre, et des bandes de lâches à disperser.

Les vénitiens s'étaient unis aux morlaques, colonie albanaise, qui peuple la partie méridionale du continent, le long du golfe de Venise, entre l'Istrie et la Dalmatie ; ils firent la conquête de tout l'ancien Péloponèse. Koningsmärk et le marquis de Courbon enlèvent le vieux Navarin, le 7 juin. Morosini surprend Methone et Napoli de Romanie, dont il était maître dès le 20 juillet. Le seraskier de la

Morée est battu trois fois de suite ; le pacha de Bosnie veut envain livrer bataille aux républicains du golfe Adriarique ; il échoue devant Duare, il prend la fuite, tandis que Cornaro fait une entrée triomphale dans Zeing, et que les bannières de la république flottent au haut des tours, le 20 août au coucher du soleil. Les morlaques osent s'avancer à 30 milles de Constantinople ; ils pillent, ils brûlent les villes et les villages d'alentour, ils égorgent ceux qui font résistance, ils emmènent prisonniers ceux qui se soumettent.

Le clergé musulman aigrissait l'esprit du peuple ; il peignait le sultan comme un lâche qui déshonorait la gloire des armes ottomanes, et qui passait une vie voluptueuse entre des concubines et la chasse. Il ouvre les yeux du vulgaire sur la perte de la Hongrie, sur les triomphes des vénitiens dans la Morée, sur les dangers où se trouve exposée la capitale de l'empire. « Révoquons, disaient les » mollahs et les imans ; révoquons le fetvâh » flétrissant qui a déclaré la guerre à Léopold ; exterminons les auteurs de cette calamité, déposons le sultan ». Vienne, Venise, Warsovie avaient aussi leurs agitateurs dans Constantinople, et ceux-ci en rappelant les avantages de la paix, autrefois conclue par

le vizir Kioprili Ahmed, en faisaient blâmer la rupture impolitique.

Mahomet apprend les murmures de Constantinople, il accourt; il dépose le muphti: il paie des émissaires, qui se répandent dans toutes les tavernes et cafés. Le cadi, qui est chargé de démentir les propos du clergé, fait distribuer des images, où l'on voyait Cara Mustapha, Cara Ibrahim pacha, et autres étranglés par ordre du despote. On disait que Mahomet avait été trompé, et qu'il était prêt à réparer des erreurs que les courtisans s'empressent de faire commettre aux princes. Tout cela ne séduit point la multitude, et ces subterfuges politiques, tant de fois employés à Londres, à Paris, à Madrid, tant de fois couronnés du plus grand succès, même de nos jours, n'en imposèrent point à la multitude ottomane, qui sut dissimuler son ressentiment.

Mahomet déclare qu'il n'entend point augmenter les contributions, qu'il va faire le sacrifice des joyaux de la couronne, et que les troupes seront satisfaites. Bientôt après, il viole sa promesse; il impose une taxe sur les yamis, les mosquées et les maisons. Il arriva alors à Constantinople ce qui a eu lieu en 1793, dans les 85 départemens de

la France. Les riches payèrent une contribution extraordinaire depuis 10 lénins jusqu'à 500, nul n'en fut exempt, et jamais les frippons qui ont recueilli ce tribut, n'en ont fourni un compte exact. De si fortes sommes furent dissipées en un clin d'œil: l'on est bien plus étonné de cette dilapidation inconcevable, que de la bonne volonté que mirent les turcs et les grecs à réunir tant de richesses.

Le duc de Lorraine, qui avait ouvert la campagne en 1688, et s'était avancé jusqu'à vers Esseck, capitale de l'Esclavonie, s'empare de cette ville, après avoir exterminé les deux tiers des janissaires. Soliman au désespoir, se retire à Belgrade. En même-temps, de fausses apparences annoncent que les impériaux se préparent à faire le siège de Temeswar. Le vizir est dupe de ce bruit, répandu à dessein; il affaiblit les garnisons de l'Esclavonie, pour les faire marcher dans la Haute-Hongrie. Le duc instruit du succès de son mensonge, ordonne à Dunewald de passer la Drave; celui-ci arrive le 29 août devant Burzim, qui capitule après six jours de blocus; il enlève Poschega, Bellastin, Patrask, Schirask, Telicham, Walkowar, Erdedi. Toute l'Esclavonie fut soumise à la fin du mois de septembre.

Charles, de son côté, marchait dans la Transylvanie. Envain Michel Apaphi osa-t-il lui refuser d'entrer dans la contrée qu'il gouvernait. Envain voulut-il représenter que cinq à six régimens auraient pu suffire pour subjuger les transylvains; et forcer leur prince à prêter serment de foi et hommage à l'empereur d'occident. Le vainqueur s'empare des villes principales, et le tyran de la Transylvanie est obligé de se reconnaître tributaire de la maison d'Autriche. Les impériaux commirent des horreurs; et bien qu'il changeât de maître, le peuple conquis reçut le joug horrible d'une tyrannie, encore plus atroce et plus avilissante que celle qu'il venait de quitter.

Les tartares de Crimée battirent les russes. Basile, prince de Gallitzin, s'était bêtement enfoncé dans des déserts avec des bataillons nombreux, mais barbares et indociles, impatients et inexpérimentés. Le sultan Nuradin fit détourner les ruisseaux qui coulaient dans la forêt, et enleva toutes les provisions. Ensuite qu'une pénurie horrible vint assiéger tout-à-coup les russes. Nuradin n'osa pourtant les attaquer, et il eut été possible à Gallitzin de pénétrer dans la Crimée, si la princesse Sophie, sœur des Czars, n'avait

pas rappelé Bazile , ministre audacieux , par les conseils duquel elle gouvernait les russies , à la place de ses frères. Gallitzin aurait été disgracié à Moscow , sans la protection de Sophie, qui le défendit contre Boris Gallitzin , et qui fit envoyer en Sibérie , à la place de son favori , l'hetman de Kosoques , accusé calomnieusement de tout le mauvais succès de cette campagne.

Innocent XI avait fait équiper , à Rome , plusieurs bataillons , qui furent distribués sur les huit galères maltaises , sous la conduite du commandeur Mechatein : Koningsmark , conduisait les vénitiens avec le même bonheur que Morosini , qui venait d'être élu doge de Venise , tandis que Grégoire Caraffa exerçait le grand magistère à Malte. Le seraskier de la Morée compta vainement sur le courage des janissaires , qui lui promirent beaucoup , pour recevoir ses largesses , et qui ne lui tinrent point parole ; il fut battu et mis en fuite. Blessé dangereusement lui-même , il eut la douleur de voir périr , auprès de lui , le pacha de Val lone , ainsi que 1,500 janissaires. Les chrétiens firent 500 prisonniers dans l'action de cette victoire , qui subjugua toute la Morée. Morosini , élu doge , n'en continua pas moins

la campagne ; il se rendit maître de l'ancienne Lacédémone , d'Epidaure , Limeria (qui soutint un siège) et de Corinthe , et forçà les turcs de se retirer dans les montagnes Thébaines , parmi les rochers de l'ancien Cithéron. Kominsmark enveloppa Athènes , qui ne tarda pas à capituler , une bombe vénitienne étant tombée sur le faîte du temple , autrefois consacré par la Grèce aux dieux inconnus , et dont les musulmans avaient fait leur magasin à poudre.

Zing , assiégié par Atlagik , pacha , ne tarda pas à être délivré par le même Cornaro , qui en avait fait la conquête , l'année précédente. Le même pacha veut empêcher les succès des armes chrétiennes , qui attaquent Castello Novo en Dalmatie. Atlaglik avait forcé les morlaques , qui gardaient les défilés ; il avait fait une irruption si impétueuse sur les assiégeans , qui les avait vu plier et prêts à se débander ; mais Cornaro arrive au moment même ; il renforce les chrétiens , qui reprennent courage. Trois jours après , la place est remportée : depuis ce temps , le sénat de Venise exerce l'autorité souveraine sur toute la plage du golfe Adriatique.

Tant d'adversités fatiguèrent la soldatesque ottomane ; le vizir , qui prenait ses ébats à

Péterwaradin, voulut prévenir la prise d'Agria, prêt à se rendre par la disette de vivres. Il donne ordre à mille janissaires et à 500 sipahis d'escorter un convoi de munitions de bouche jusque dans la place assiégée. Un refus unanime est la réponse que ses ordres reçoivent: Des députés de l'un et de l'autre corps lui reprochent, en termes injurieux, la dernière défaite qu'ils avaient essuyée près d'Esseck. « Veux-tu, lui disaient-ils, faire de nous de nouvelles victimes, regarde : voilà nos cicatrices, vois nos chevaux exténués de fatigue..... Nous ne pouvons obéir à tes commandemens injustes ». Soliman déploie le caractère de la fermeté et du courage; il s'obstine à vouloir qu'on parte, il fait saisir quelques mutins, qui reçoivent la mort à l'instant même. La milice turque vient lui déclarer, avec menace, que s'il marche à sa tête, elle est prête à obéir. Le vizir avait encouru la haine des pachas, s'étant plaint dans une relation de sa campagne, envoyée au despote, des intrigues et de la négligence perfide de plusieurs seraskiers, et ayant demandé que ces crimes fussent expiés par la mort. Des amis, que les dénoncés avaient à la Porte, s'empressèrent de les informer; et les pachas mécontents du perfide Soliman, se hâtent

de profiter des dispositions de l'armée, pour faire éclater un grand soulèvement.

Siavus, pacha, se mit à la tête des séditieux. Le visir avait été son bienfaiteur ; l'ambition lui inspira l'ingratitude ; il avait quelque courage ; mais son orgueil, lourd et mal-adroit, lui attirait sans cesse, de la part des courtisans un peu moins grossiers que lui, des paroles humiliantes, qui faisaient appercevoir combien ses manières et ses discours étaient désagréables. Siavus, au niveau des janissaires, avec lesquels il s'enivrait, attise dans cette troupe le flambeau de la discorde ; et bientôt toute l'armée demande la solde de six mois (deux kyst) le visir assure que l'argent est en route, et qu'incessamment, il s'empressera d'acquitter cette dette nationale. Ce langage imposteur ne séduit personne. « Démets-toi de ta dignité, » lui crièt-on, nous avons ici un pacha, bien » plus digne de remplir cette place que toi ; » nous sommes sûrs qu'il nous paiera, et » que sous lui, nos succès seront plus cer- » tains ».

Les séditieux paraissaient déterminés à punir le visir ; il était impossible de calmer les esprits, que l'or corrupteur de Siavus rendait plus intractables. Soliman, qui dut

croire pour sa vie , part pour Constantinople , à la faveur de la nuit ; il arrive en grande célérité auprès de Mahomet ; il lui dénonce les cabales de Siavus ; il le peint comme auteur de la licence qui agite l'armée. « C'est un traître , s'écrie-t-il , qui d'abord , » coupable d'ingratitude envers moi , a mis » l'armée en insurrection : en correspondance » avec le duc de Lorraine , c'est lui qui a » favorisé sa victoire ; beaucoup d'autres pa- » chas sont ses complices ». Le sultan pleure au récit de cette calamité et donne à la dénonciation du vizir toute croyance. « Ta sagesse » passée , lui dit-il , me rassure , et je pense » que tu n'as été que malheureux. Tiens- » toi caché jusqu'à ce que nous ayons » reçu des instructions plus certaines sur les » complots des révoltés ». Soliman , assuré des bonnes grâces de son maître , se retire en secret chez un grec , nommé Manolaki , qui jouait alors à Constantinople le même rôle que Beaujon en France , sous l'ancien régime. Sa retraite , peu éloignée du séral , favorisait de fréquentes entrevues entre le sultan et lui , par l'entremise mystérieuse de Kislar , aga , ami fidèle de Soliman.

Siavus , certain de la disparition du grand vizir , et présumant bien qu'il avait pris la

route de Constantinople , rassemble dans Belgrade les principaux conspirateurs : mon avis , leur dit-il , est , si vous voulez vous tirer du précipice où vous êtes , de procéder à la déposition du sultan et à la mort de tous les grands qui l'entourent. On se garda bien de dévoiler à la soldatesque le parti violent qu'on venait d'adopter.

Consternée de la fuite du visir , l'armée craignit d'être abandonnée , dans le cas où les impériaux viendraient les attaquer ; il lui fallait un chef , et Siavus avait fixé le choix unanime des troupes. Le pacha désigné eut l'adresse de déployer une grande modestie.

» Je ne puis accepter le visirat. Il m'a été
» permis de vous servir d'égide contre les
» injustices de Soliman , je soutiendrai yo-
» tre cause avec courage ; mais il ne sera
» pas dit qu'une ambition impie m'ait con-
» traint de porter le moindre attentat con-
» tre les droits de sa hautesse. Le sultan
» n'a rien à se reprocher , et je révère ses
» hautes vertus. J'estime qu'il serait sage
» que l'armée présentât une adresse au sul-
» tan ».

On procède à la rédaction du mémoire. Un mollah le lit devant chaque bataillon.

» Toute l'armée ottomane est sur le point
» de

» de marcher vers Constantinople. Cependant elle est loin de vouloir troubler le sérail, et de s'agiter en tourbillon séditieux. » Soliman visir est un traître, auteur de tous les maux que nous avons soufferts, et auxquels nous sommes encore en butte. » Son abandon est une lâcheté. Ne prends, » Mahomet ! nos plaintes, ni pour les cris de la révolte ni pour le langage de la calamie : fais tomber sa tête, parce qu'il fut un traître et un transfuge. Tu auras bientôt calmé les esprits, si tu envoies, par le trésorier de l'empire, les soldes arriérées dues aux soldats.

Mahomet sentit qu'à la mort du visir on voulait associer bien d'autres victimes, et particulièrement Husein, aga, dans la maison duquel il allait dîner deux fois par semaine, et où il oubliait son rang, pour se livrer aux douceurs de la familiarité. Il envoie les sommes nécessaires à la paie des soldats; il en ordonne la distribution, et il garde le silence sur tout le reste, imaginant qu'à la vue des bourses, les janissaires, les sipahis, les zaims, les timariots, les giomellis ou volontaires, les segbans, les molagis, troupes inférieures, implacables lorsqu'elles se mutinent, ne songeraient plus

qu'à se divertir et non à se venger. Les soldats touchent leurs soldes, et comme la tête du visir n'a pas accompagné le trésorier de l'empire, l'armée regarde le sultan comme complice de son premier ministre ; il ne s'agit plus que de le déposer.

Les artifices de Siavus pacha, devenu l'idole des janissaires, réussissent au delà de toutes espérance. Mahomet député auprès de lui le sihladaraga, avec l'étendart de Mahomet, et la patente de grand visir, ainsi que les sceaux de l'empire. Le despote crut ainsi avoir sauvé la vie à son ami Soliman; mais le nouveau visir ne pense posséder sa dignité en toute sécurité qu'autant que son rival ne sera plus ; il écrit à Mahomet qu'il ne peut plus contenir l'indignation de l'armée, et qu'elle ne rentrera dans le devoir qu'après la punition du visir, du grand trésorier et d'Husein aga. Au retour du silhadar aga, Mahomet vit tous les dangers qui le menacent ; il donne l'ordre de couper la tête de Soliman pacha, qu'il fait porter à Siavus ; il lui annonce que les autres sont en prison, et que le caïmacan Kioprili Mustapha pacha, tâche, par l'épreuve des tortures, de savoir leurs complots et l'endroit où leurs trésors sont cachés. Siavus insiste sur l'exé-

cution des victimes. Le sultan fait périr le grand trésorier Husein, son ami et trois autres. Il savait bien que Siavus était un scélérat, mais parée qu'il a séduit l'armée, parce qu'il est redoutable, le tyran cède à ses demandes homicides et commande des assassinats pour punir des crimes qui sont les siens.

L'armée ne se calme point; de retour à Andrinople, la lettre du sultan, qui lui ordonne d'y rester, fournit des soupçons aux janissaires; Siavus cherche en vain à les calmer, ils sont insensibles à ses rémontrances; ils veulent aller à Constantinople; et le vizir continuant de s'y opposer, est menacé de mort, si à la tête de tous les bataillons, il ne les conduit pas devant le sérail. Les révoltés annoncent hautement le projet qu'ils ont de déposer Mahomet, pour lui donner un successeur en la personne de Soliman son frère.

Siavus, avec toute l'armée, arrive à Constantinople; il court au palais du sultan, qu'il trouve mourant de peur; il le rassure et confère avec lui sur les mesures à employer pour calmer les rebelles; on convient que Siavus ira haranguer la soldatesque, et qu'il tâchera de la rappeler à l'obéissance; mais

le visir qui leur parle lui devient suspect, et perd tout à coup sa confiance. Les guerriers s'assemblent dans l'osta-jami, lieu où ils ont coutume de tramer leur sédition.

La multitude, le clergé, le nakib ou gardien de l'étendart sacré, et le scheisih ou le premier iman de Sainte-Sophie, marchent à la tête des soldats révoltés. On déclare qu'il faut déposer le sultan, paresseux et inabile, et placer sur le trône de l'empire Soliman son frère. On entre dans la mosquée métropolitaine, où le peuple mande, par la voix du scheikh, Kioprili, Mustapha pacha, caïmacan de la ville. Le sous-visir paraît en tremblant au milieu de l'assemblée, où le muphti accuse, en présence du peuple, le despote Mahomet IV de vivre sans se mettre en peine de l'empire, et laissant le trésor de l'état à la merci des esclaves, et à l'entretien de ses meutes.

L'orateur ne manqua pas de rappeler à Kioprili ses ancêtres, les visirs Muhamet et Ahmet ; il l'invite à ne pas dégénérer des principes de sagesse et de vertu, dont ils lui avaient fourni l'exemple. Des cris interrompent le muphti, qui, s'il eut manqué son coup, aurait été pilé et mis en marmelade dans un mortier, seul supplice que puisse

éprouver, sur un simple ordre du sultan, ce chef de la religion musulmane. On annonce que Mahomet avait envoyé ses chambellans pour étrangler ses frères. Ce crime, empêché par des janissaires, qui marchaient sous les ordres d'un Bostangi bachi, accéléra le moment, où le muphti proclama la déposition de Mahomet et l'élection de Soliman. Sans le caïmacan, le sultan détrôné aurait été mis à mort; mais il détermina le peuple à lui députer le muphti et le gardien de l'étendart sacré pour l'inviter à abdiquer la couronne impériale en faveur de Soliman. Le peuple décrêta le conseil du visir, et les deux mollahs allèrent auprès du despote, annoncer la volonté suprême de la nation. Mahomet fit un long discours qui impatienta l'homme d'église, et qui autorisa son insolence, en lui ordonnant de descendre d'un trône, qu'il tenait du peuple, que le peuple reprenait et entendait donner à un autre. Mahomet se levant alors, dit: « Allez » dire à mon frère que Dieu l'appelle par la « bouche du peuple à remplir ma place, et » que je la résigne entre ses mains ». C'est le premier septembre 1688, à six heures du soir, qu'il fut enfermé dans la prison, et le même appartement que quitta son frère pour

monter sur le trône. On fit mourir une foule de courtisans, accusés d'avoir entretenu le déposé dans la paresse et l'insouciance des soins du gouvernement. Cinq ans après, en 1693, Achmet II le fit empoisonner dans la 63^e. année de son âge.

S O L I M A N I I ,

Vingtième empereur.

Soliman II, fils d'Ibrahim, dix-huitième empereur des ottomans, pratiqua, avant de monter sur le trône, toutes les momeries, les ablutions et prières ordonnées par le Koran ; il craignait tellement son frère, qu'il imagina que les hommages qu'on lui prodiguait étaient une mystification de sa part. Quand il entrait dans un appartement, il faisait visiter derrière et sous ses meubles, pour savoir si Mahomet IV ne s'y serait pas caché. Il serait mort de peur s'il l'avait vu. Lulema, les grands et les nobles sont admis pendant trois jours à baisser le pan de sa robe et à flétrir le genou devant lui.

Siavus, qui avait provoqué la révolte de l'armée, la chute du sultan prédecesseur, et l'intronisation de Soliman, fut confirmé dans le visiriat, avec le droit de porter une

veste d'hermine , dont le nouvel empereur lui envoia l'honorabile présent. A peine était-il rentré dans ses fonctions que le corps des officiers et des janissaires vient lui adresser les complimens d'usage ; puis il demande le baschschich , ou don gratuit. A chaque changement de règne , chaque sipahi reçoit vingt-cinq léonins , et chaque janissaire vingt. Cette largesse doit son origine à Soliman I^{er}. auteur de presque tous les réglemens de l'empire ; mais ce fut et c'est encore à Constantinople la source des révoltes parmi la soldatesque ; pour avoir le jalus akchesi , ou argent de nouvel empire , il est rare qu'elle ne provoque pas la déposition d'un prince qui lui parait régner trop long tems.

Le visir , qui connaissait l'épuisement du trésor , les invite à prendre patience quelques jours ; il leur fait les plus belles promesses. Les délais écoulés , il lui fut impossible de tenir parole. La milice s'apperçut que Siavus la trompait , et que , sous prétexte d'avancement , il envoyait les plus mutins dans les garnisons frontières. Dès lors , on le peint sous les couleurs les plus noires ; le bruit se répand qu'il veut rétablir Mahomet sur le trône , et réintégrer Soliman dans sa prison. La multitude armée se rassemble de nouveau dans

l'ortajami, et là, elle prend la résolution de massacer le visir, parce qu'il n'avait pas fait distribuer de l'argent.

Siavus, informé de l'arrêt porté contre lui, se détermine à vendre cherement sa vie. Les révoltés environnent son palais ; il s'y retranche ; il fait refus d'ouvrir les portes. Les rebelles attaquent les retranchemens : le visir à la tête de cent amis, tuent d'abord vingt janissaires. Ce premier choc donne plus de fureur à la soldatesque enragée ; le nombre des assiégeans s'augmente ; ils enfoncent, ils brisent les grilles ; le visir fait pleuvoir, sur ces mutins, une grêle de flèches qui en blessent ou tuent plus de soixante. Les domestiques du visir défendent l'escalier ; ils empêchent les flots tumultueux des assaillans de pénétrer dans les salles du palais ; le cimeterre, qui éclaircit les rangs, repousse les rebelles dans la salle des jugemens, nommée *divanchane*. Enfin, le peuple accable les défenseurs de Siavus, qui, de son côté, frappe d'estoc et de taille, et qui, de la porte de sa chambre, combat derrière les cadavres de douze janissaires, lui servant de redoute. Ce n'est pas la valeur de ses ennemis qui peut le vaincre ; c'est la fatigue, c'est l'énergie d'un trop grand courage ; ses force

sont épuisées, il tombe; ses vainqueurs, (mille contre un) coupent son corps en mille pièces, qu'ils jettent par les fenêtres. Leur vengeance ne s'arrête pas à cette victime: ils vont saisir la femme de l'immolé (sœur du caïmacan Kioprili Mustapha, et fille du grand-visir Kioprili Ahmet); ils enlèvent sa sœur, ils leur coupent le nez, les pieds et les mains; ils les traînent toutes nues à travers les rues montueuses de Constantinople. Les filles esclaves éprouvent diverses morts. Ces horreurs, plus infâmes encore que l'assassinat du visir, furent couronnées par le pillage d'une partie de la ville, et par le massacre de plusieurs familles bourgeois, dans les maisons desquelles les brigands purent, à leur aise, assouvir leur cupidité et s'indemniser des léonins que le sérapé avait été dans l'impuissance de leur prodiguer.

Le clergé musulman, auteur de cette désolation, craignit pour lui-même; il porte, en procession, l'étendart sacré de Mahomet, qu'il déploie à la porte du sérapé. Le mûphî proclame que tout mahométan qui ne se réunirait pas autour de cette bannière religieuse, serait déclaré infidèle. Les janissaires craignirent le courroux du prophète; ils mettent bas les armes, et protestent dès lors d'une

obéissance aveugle aux ordres de Soliman.
« Nous avons puni le vizir ; à sa mort se
» borne l'effet de notre justice : que le sul-
» tan ordonne ; il peut dès ce moment exer-
» cer sur nous le droit de vie et de mort ,
» droit que tous lui ont conféré sur chacun »
Ainsi , des prêtres adroits font de la religion ,
ou un poignard , ou une égide. Ils venaient
de le mpoyer à provoquer les meurtres , le
pillage , la révolte. Elle devient , dans leurs
mains , le frein salutaire qui ramène le calme ,
la soumission et la hiérarchie des pouvoirs.

Le vieux Ismaël , pacha , premier aga des
janissaires , est élu grand vizir. Soliman pensa
que ce choix pouvait calmer les esprits , et il
n'aurait pas été déçu dans son attente , s'il
avait oublié le passé , et si , avec la perfidie
ordinaire à la politique du sérail , il n'avait
pas ordonné en secret la mort des chefs de la
rebellion. Le nouveau vizir , comptant sur
l'obéissance aveugle jurée à son maître il y
a huit jours , fait exécuter quelques officiers
durant la nuit. Aussitôt la soldatesque se lève ,
elle reprend les armes , elle menace d'exter-
miner et le despote et le ministre. Le pusil-
lanime Soliman tremble au fond de son sérail.
Il ne lui reste d'autre moye , pour calmer
les séditieux , que de déposer Ismaël , que

le caïmacan Kioprili Mustapha lui conseille d'exiler à Rhodes. Le successeur du disgracié est un certain Mustapha, originaire de Rhodes, et qui, n'ayant ni esprit naturel, ni connaissances acquises, parvint, de simple janissaire, à la seconde dignité de l'empire.

Tekkiurdaghi Mustapha, pacha, reçoit, dans les premiers jours de son ministère, une députation des sýpahis, en garnison dans la Romélie et la Bulgarie, avec une adresse par laquelle les régimens demandaient le don gratuit. Le trésor étant vuide, un refus, un délai, un prétexte, des invitations à la patience, telle fut la réponse de Mustapha. Les députés retournent, et leurs compagnons, mécontents de l'inutilité de leurs démarches, se mettent à piller les provinces, villes, bourgs, villages; tout est mis à contribution. Ils ont à leur tête Egen Osman, pacha; ils viennent jusques aux portes de Constantinople. Cet Osman aurait pu causer une révolution dans l'empire, ainsi que Gieduk, pacha, qui conduisait les rebelles dans la Bulgarie. On envoya négocier auprès d'eux; on leur promit, de la part du maître, et leur grâce, et leur avancement; on les attira à Constantinople, et le premier accueil qu'on leur fit, fut de les mettre à

mort. Sept à huit cents officiers de sypahis éprouvèrent la même destinée; et les janissaires achevèrent d'exterminer le parti de Gieduk.

Cette expédition ne guérissait pas les maux de l'état. Les impériaux se rendirent auprès d'Agria, au mois de septembre 1687. Mongaz, forteresse inexpugnable, fortifiée par Tekkeli, d'après le plan de Cohorn, qui y travailla, dit-on, en secret, capitula devant l'artillerie allemande. L'épouse de Tekkeli la défendit envain elle-même avec la même intrépidité qu'elle avait déployée à la défense de Cassovie. Agria et sa forteresse, nommée Erlaut, sont restées à la maison d'Autriche depuis cette époque, c'est-à-dire, depuis le 6 janvier 1688.

Cette adversité enflamme de nouveau la colère du peuple, trompé dans ses espérances sur le bonheur que semblait promettre le nouveau règne. L'insurrection se manifeste tout-à-coup dans les murs de Constantinople. On ne veut plus voir, dans Soliman, un prince chéri du ciel, puisque sa présence n'avait pas conjuré les orages. On censure toutes les décisions politiques prises dans le divan; des libelles, des caricatures sont répandues dans les mosquées, les cafés et autres lieux

publics. Le divan même en est infesté. Dans Bizance, c'est comme jadis à Paris; des espions de police saisissent les indiscrets, et vont surprendre les clubs nocturnes. Ils les dissipaient, ils arrêtaient même les plus irrévérencieux, que le vizir renvoyait par la crainte qu'il avait de faire éclater l'incendie. La discorde agitait tous les esprits. Le sultan prend le parti de quitter une ville où les gouvernans n'étaient plus en sûreté. Il fut résolu qu'on ferait un voyage à Andrinople. Mais le trésor était si épuisé qu'on n'eut pas de quoi louer des mulets et des chevaux pour transporter les équipages. Soliman, à qui le grand écuyer était venu dire: « *Il n'y a pas de chevaux* » répondit: « *Eh bien, qu'on en loue*. » Sa hautesse ayant avoué ingénument sa pénurie, transforme, par sa naïveté, l'esprit de révolte en sentiment de compassion: on le laissa partir; il n'y eut pas le moindre désordre.

On crut que Soliman allait tout préparer pour la guerre; mais il ne connaissait que les versets de l'Alkoran. Au lieu de rassembler une armée, il manda, auprès de lui, les deux plus célèbres personnages de son temps, Zuulfigar Effendi, et Mauro-Cordato. L'un joignait à quelques lumières, une grande ri-

chesse, beaucoup d'orgueil, et tous les préjugés de son pays. L'autre a fait beaucoup de bruit en Europe. Il était grec, interprète du divan, avanturier heureux. Par son mariage avec Laxandra, fille de Bazile, hospodar de Moldavie, il avait quelque dextérité dans les intrigues, et sa politique rendit quelque service à la sublime Porte.

Le sultan donna des pouvoirs à ces deux intrigans, qui partirent pour Vienne, avec ordre de négocier la paix à tel prix que ce fut. Le vizir, qui avait peur encore plus que son maître, prêta les mains à tout ce que le sérail voulut. Un pacha superstitieux, nommé Rejeb, est fait séraskier de Hongrie. Ainsi, Mustapha, vizir, reste à la cour d'Andrinople, par la crainte que son absence ne lui donnât beaucoup d'ennemis, et ne lui attirât le cordon à son retour. Rajeb devait sa fortune à la bienveillance d'Aïneji Soliman ; il n'avait ni connaissances ni dextérité ; il dut faire beaucoup de fautes par son inépnie. Albe-Royale capitule le 6 mai 1688. Bloquée pendant l'hiver par les impériaux, elle n'ouvrit ses portes que parce qu'elle manquait de tous les genres de provisions.

Nommé général à la place du duc de Bavière, Caraffa n'eut qu'à se présenter avec

son armée devant Lippa en Hongrie, les châteaux de Logosch et de Salmoz, devant Illock et Peterweradin ; les habitans, ainsi que les garnisons reconnaissent la souveraineté de l'aigle autrichien. Les partisans de Wallis et Heusler suivent les bords de la Teisse ; ils somment le château du Tiral de se rendre. Le gouverneur fait quelque résistance. Les assiégeans l'emportent le 28 mai ; ils passent tout ce qui a figure humaine au fil de l'épée.

Les turcs se retranchent sous les murs de Bellegrade ; et un gros de janissaires, portés dans l'île de Sabats, s'oppose à la marche triomphale de l'armée du duc de Bavière, qui, de retour de Vienne, dès le mois de juin, avait repris le commandement de l'armée. Sabats est enlevé, les autrichiens s'avancent ; Bellegrade leur présente un rempart de soldats rangés en amphithéâtre, depuis le pied des murailles, jusque sur les crénaux et les tours les plus élevées. L'inepte Rejeb refuse de souscrire à la jactance de l'électeur, qui lui présentait une bataille ; il se retire à Semendrie avec ses cohortes, après avoir mis lâchement le feu dans les faubourgs de la place.

Le 30 juillet, la tranchée fut ouverte au-

tour de Bellegrade. Les allemands mirent, dans ce siège, une activité incroyable, pendant que mille hongrais étaient allés se rendre maîtres de Semendrie, que l'imbécile séraskier avait évacuée. Arrivés là, les mille volontaires d'élite ne rencontrèrent pas la moindre résistance. Plusieurs brèches avaient été faites aux murs de Bellegrade; et c'est le 26 août que le général fit donner un assaut, dans lequel tous les esclaves allemands prétendirent avoir eu l'honneur de se distinguer. L'attaque employa six heures: à midi les turcs disparurent du haut des remparts. L'étendart du croissant fut abattu, et les mains du vainqueur y substituèrent l'aigle impérial. On continua de se battre dans la ville; impériaux et turcs se mesurent corps à corps. La garnison veut envain se retirer dans le château; elle est pénétrée par plusieurs bataillons victorieux, qui entrent pêle-mêle dans la forteresse avec les lourds musulmans; ils empêchent que les ponts levés ne soient relevés; ils favorisent ainsi l'entrée de leurs compagnons. Au coucher du soleil, la ville et le château avaient capitulé, et les neuf mille hommes, qui composaient la garnison, avaient été passés au fil de l'épée.

Le divan, accablé de sa mauvaise fortune, envoie

envoie des embassadeurs au duc de Bavière, pour lui annoncer que le nouveau sultan manifestait des dispositions pacifiques. Maurocordato et Zuufigar Effendi reçurent la réponse qu'ils auraient dû prévoir : « Je commandé l'armée impériale, réplique le duc, c'est la seule mission que j'ais à remplir ici : j'ai encore à conquérir la Servie et la Bulgarie, avant de songer à la paix. Si vous allez à Vienne trouver l'empereur, il vous donnera audience ». Ce congé brusque ne laissa aux deux ministres de Soliman II, qu'une faible lueur d'espérance. Ils eurent donc la permission de se rendre à la cour de Léopold.

Dans le même tems, le prince de Baden faisait des progrès dans la Bosnie ; il avait repoussé les turcs, au passage de la rivière d'Unna ; il leur avait enlevé Gradisch et Costanisa ; et le 25 août, le pacha, séraskier de Bosnie, avait perdu cinq mille hommes, et avait fui. Les vénitiens avaient perdu Athènes ; l'ennemi leur avait tué beaucoup de monde : mais à leur tour, ils avaient conquis l'ancien Euripe, détroit célèbre, qui sépare du continent l'antique Eubée, aujourd'hui l'île d'Egriboz. Le malheur voulut que le comte de Cionngsmark, tombé malade, mourût dans

son camp , après avoir donné les preuves d'un rare courage , et d'un talent peu ordinaire.

Dans la Damaltie on fit quelques conquêtes ; on prit Kain , Verlica , Quonigrad et Grassatch : on emmena sept à huit mille prisonniers. Malte ne fit , cette année-là , que des promotions.

Zuufigar Effendi et Mauro Cordato sont présentés à Léopold I^{er} . ; ils remettent leurs lettres de créance , appellées au divan *julus namec* . Ils annoncent l'avènement de Soliman II au trône de l'empire turc ; ils espèrent vainement qu'on viendra leur faire des propositions de paix. Le ministère garde le plus profond silence. Quelques jours éoulés , les deux ambassadeurs comparaissent devant l'empereur ; ils demandent un court armistice , ou un traité de paix long et stable. D'après le premier plan , la Porte cède à Léopold toute la Hongrie ; elle propose le tribut de la Transylvanie entre les deux puissances ; par le second , elle déclare vouloir restituer Caminice , ses fortifications démantelées , pour que cette place soit remise aux polonais ; elle veut , en outre , qu'on lui rende Belgrade. L'empereur ayant consulté ses alliés , demande que les turcs évacuent toutes

les terres qu'ils ont en Europe : « Je veux
» posséder, dit l'empereur, la Hongrie, avec
» toutes les provinces qui en dépendent: l'Es-
» clavonie, la Transylvanie, la Croatie, la
» Bulgarie, la Servie et la Bosnie. Quant à
» la Moldavie et à la Valaquie, elles jouiront
» d'une pleine liberté; les religions grecque
» et romaine s'y exercent librement. Je
» demande que les franciscains soient remis
» en possession du saint-sepulcre à Jérusa-
» lem, et que le rebelle Tekkeli me soit en-
» voyé ». Les polonais prétendent au recou-
vrement de la Crimée, de la Moldavie et de
la Valaquie. Ils veulent posséder tous les
pays qui s'étendent de la rive gauche du
Boristhène à la rive droite du Danube; ils
ajoutent que leur république ne ratifiera la
paix qu'autant que tous les chrétiens, qui
vivent sous la domination musulmane, soient
exempts de toute espèce de tribut. Les vénitiens
exigent impérieusement toute la Morée,
les îles, les villes, et la plage qui s'étend le
long du golfe adriatique, depuis Corfou jus-
ques à l'isthme de Corinthe, une partie de la
Dalmatie, et le comblement des ports de
Dulcigno et d'Antivari.

Les ambassadeurs turcs envoyèrent ces
dures conditions au divan. Le despote était

si faible qu'il les aurait acceptées, si Châteauneuf, ministre de Louis XIV, auprès de Soliman II, ne s'y était pas opposé. Quatre cent cinquante mille français marchaient en armes contre les allemands ; ils venaient d'incendier le palatinat par les ordres barbares de Louvois. On dit au sultan que l'armée victorieuse du roi de France pénétrerait, en 1689, jusques au Danube, pour arriver sous les remparts de Vienne. Cette nouvelle ranima toutes les espérances ; on ne songea plus, aux rives du Bosphore, qu'à pousser la guerre. Durant l'hiver, une armée ottomane marche contre Egen Osman et Gieduk, pachas, nouvellement révoltés : ils sont vaincus, conduits à Constantinople et décapités.

Soliman fait dire qu'il va commander l'armée en personne : on répand dans les vingt-quatre royaumes et les provinces qui composent l'empire, que le sultan lui-même fera la conquête de la Servie et de Belgrade. Ceux qui connaissaient le sultan, le voyaient incapable d'une si haute entreprise. Son ignorance, son état valétudinaire, son corps massif et gras, sa taille courte, un visage pâle, des grands yeux, bête. L'état physique et moral de ce prince n'était

point en équilibre avec la situation politique des choses : on ne tira jamais de lui que des contradictions, et les preuves d'une stupidité incurable. La cour ottomane arrive à Sophie, capitale de la Bulgarie ; elle apprend que Segeswart, en Transylvanie, après avoir capitulé entre les mains des impériaux, n'avait laissé voir que l'impéritie des chefs et des fournisseurs, puisque sa capitulation fut le fruit d'une disette désastreuse. Soliman, étonné de ses revers, s'écria : « *Les français ne font donc pas la guerre aux impériaux* » ? Il envoya Rajeb, pacha, à la rencontre des allemands, qui venaient attaquer ses troupes ; et le dévot despote reprend en paix la route de Constantinople. Le séraskier arrive aux bords de la Morava ; un astrologue lui ayant prédit la victoire, l'ennemi est attaqué ; mais à la honte des ottomans, ils sont repoussés, mis en fuite, et obligés de se retirer à Nissa, après avoir laissé plusieurs milliers des leurs sur le champ de bataille. Le crédule Rajeb, toujours impulsé par son magicien, réorganise son armée à la hâte, puis il retourne au combat : tous ses bataillons sont taillés en pièces ; il n'échappe lui-même qu'avec beaucoup de peine aux poursuites des vainqueurs.

Il reconnaît enfin, mais trop tard, l'imposture. L'astrologue est mis à mort ; mais cette exécution ne ressuscite pas l'élite de ses soldats, immolés par sa crédulité. Toute la Serbie fut ouverte aux armes victorieuses de Léopold. Nissa, Widin, Schechiskioi capitulèrent ; un incendie détruisit Siopia, ville de la Bulgarie. Les succès des chrétiens portèrent l'épouvante jusque dans la capitale de l'empire ottoman.

Ces nouvelles, communiquées au sultan, comme il venait d'arriver à Andrinople, le déterminent à faire dire à ses ambassadeurs qu'ils aient à rouvrir leurs négociations à la cour de Vienne, et néanmoins à s'en tenir à leurs mêmes pouvoirs. Cette persévérance, de la part de Soliman, étonna le conseil de Léopold, qui aurait bien souhaité une trêve, tant il était accablé à l'Occident, par les armes victorieuses de Louis XIV. Les finances austro-hongroises étaient épuisées ; il n'y avait ni crédit, ni munitions, ni ressources dans l'état pour s'en procurer ; il ne fallait pas révéler cette pénurie, et déjà il était impossible de la cacher. On avait cependant quelques espérances. Pierre Alexiowitz venait de confier à Bazile Gallitzin, l'amant de la princesse Sophie, sa sœur, une armée de trois

cent mille russes, emmenant avec elle mille quatre cents pièces de canon. Mais ces russes n'étaient alors que des hordes indisciplinées et féroces.

Les vénitiens continuaient de faire les plus grands progrès dans la Morée; ils exterminèrent la troupe de Liberius, intrigant sorti des galères pour commander. Tout était désespéré pour les turcs, lorsque Soliman, de retour à Constantinople, envoie ôter la vie à Rajeb, pacha, séraskier de Hongrie, pour avoir livré bataille aux impériaux, sans ordre du divan. Le grand vizir Tekkiurdaghi, Mustapha, pacha est relégué à Malgara, près de Rodost, comme n'ayant donné aucune preuve de capacité et de talent. Le petit fils de Kioprili, Méhémet, pacha, Kioprili Mustapha, caïmacan de Constantinople, est élevé au viziriat; il avait des talens et des lumières: son élévation fut l'ouvrage de son mérite, et non le résultat des intrigues d'un eunuque noir, ou d'une sultane favorite.

Il déploya de l'énergie. Son activité rani-
ma les espérances: il fait assebler un grand conseil. On décida que les deux ambassadeurs, envoyés à Vienne, seraient rappelés, et qu'on désavouerait tout ce qu'ils auraient pu faire. On écrivit à Vienne de regarder comme sus-

pects les deux turcs qui prétendaient négocier la paix avec Léopold, et que ce ne pouvait être que des imposteurs. Cette nouvelle mesure étonna Léopold; mais il fallut se résoudre à cette épreuve. Il était évident que Châteauneuf, ambassadeur de Louis XIV, avait tranquilisé Soliman, et que ce furent les armes françaises qui servirent d'encouragement à la valeur des turcs. Dès ce moment, Kioprili n'aura plus à combattre Jean Sobieski, déjà vieux, et qui ne fut heureux qu'une seule fois dans sa vie, au siège de Vienne, et ce Charles V, duc de Lorraine, qui commanda l'armée impériale sur les rives du Rhin.

Kioprili Mustapha, éclairé par Châteauneuf, déclare, dans un firman, qu'il ne recevra point, dans son armée, des soldats enrôlés de force, que le service doit être entrepris de bonne volonté; que tout musulman qui aura des affaires, ou qui craint de s'exposer au martyre, est libre de rester en paix chez lui: « Mais, dit-il, mon devoir m'impose de rappeler aux mahométans les maximes du saint prophète, qui commande de mériter les palmes du martyre et l'espoir du succès, lorsque les sectateurs du Koran combattent pour la défense de cette loi

» sacrée , et l'anéantissement des infidèles ». Le peuple et les soldats témoignèrent une joie vive à la lecture de ce placard , qui fit briller à leurs yeux quelques rayons de liberté. On se cachait en Asie , dans la crainte d'être enlevé. Les pachas , qui épargnaient les uns et faisaient marcher les autres , suivant les sommes plus ou moins fortes qui leur étaient données , dénigrèrent envain l'adroite politique de ce firman. Toute la jeunesse s'empressa de s'enrôler ; chacun craignit d'être appellé *gianur* , ou *poltron* ; une multitude immense prit les armes , par la raison seule qu'elle était libre de rester ou de partir.

Il y avait des abus énormes dans les finances ; le vizir les réforma avant de se mettre à la tête d'une armée , encore plus nombreuse et plus brillante que celle confiée à Cara Mustapha. Les mêmes injustices , exercées en France sous l'ancien régime , avaient lieu en Turquie. On givait le peuple de tout le poids des contributions , tandis qu'on vendait aux uns des immunités moyennant des conventions secrètes , et que l'on imposait les autres au-delà de leurs facultés , afin de remplir le contingent de chaque province. En tems de guerre , les grands trésoriers de l'empire employaient toutes sortes de concus-

sions ; ils inventaient chaque jour de nouveaux systèmes pour opprimer la multitude, et lui soustraire jusqu'au son dernier léonin. En tems de paix, on dilapidait, pour le plaisir d'enrichir des courtisans, et de satisfaire aux fantaisies du despote ou de ses favorites. Tout le clergé grec fut tenu à payer exactement l'haraï, espèce de capitation ordonnée par le Koran, montant sur chaque tête à treize drachmes d'argent pur.

Les prêtres grecs prétendirent alors que l'exemption du haraï était consacrée dans une charte, communiquée par le prophète Mahomet aux moines du Mont-Sinaï ; mais pour cette fois, on traita d'imposture ce titre fabriqué dans l'arcane du monastère. Au surplus, le vizir déclara que l'acte dont il était question ne pouvait regarder que les moines du Mont-Sinaï et non les autres membres du clergé grec, répandus et établis sur la surface de l'empire. L'ulema musulman fut également recherché. On enleva tous les trésors déposés dans les jamis par des mains pieuses, qui, pour se purifier, comblaient de largesses les mollahs et les imans. La loi, qui mit cet or en séquestre, porte : « l'usage » des dons religieux n'est jamais mieux appliqué que dans les guerres de religion :

» et l'intérêt de l'empire ordonne qu'ils servent de ressource dans l'entreprise d'une guerre sacrée, qui a pour objet la défense des temples, du culte et de ses ministres. Ce commencement de raison plut au peuple, qui protégea l'exécution de ce firman salutaire.

Kioprili ne se borna pas à ces réformes, il mit un frein aux vexations judiciaires ; il supprima la vénalité de la justice ; il infligea la peine de mort aux auteurs des faux témoignages : il remit chaque musulman dans son droit ; quelques torts furent réparés par les puissans, et les injures envers les faibles furent moins fréquentes. Véritablement Kioprili Mustapha donna, durant son administration, quelque preuve de génie. Les grecs disent encore de lui : *Kioprili Ogli a bâti plus d'églises que Justinien.* En effet, il fut l'ami de la tolérance. Que les grecs paient la reconstruction de leurs églises ; que nous importe, disent-ils, pourvu qu'ils paient régulièrement leur impôt. Quant aux grains, il en régla le prix ; mais il exigea qu'il ne fût jamais acheté que du consentement du vendeur.

Ces corrections achevées, le vizir quitte Constantinople, au milieu des applaudisse-

mens du peuple et de la confiance générale ; il entre en campagne dès les premiers jours du mois de février 1689. Soliman II lui promet de se rendre, dès les premiers jours du printemps, dans Andrinople, pour se mettre à l'abri de tous les coups de perfidie, que pourrait inspirer et déterminer l'exécution de ses réformes. Le visir part ; il arrive à la tête d'une armée brillante, devant Belgrade, dans l'un des premiers jours du mois de juin. Il traversa, sans difficulté, les gorges du mont Haemus, l'une nommée la Pucelle, et l'autre la Porte. Là, il apprit que les impériaux avaient envoyé un nombreux secours, pour renforcer la garnison de Nissa. A peine vit-on paraître la tête du renfort, autour de la place, que Sélim Giesai, kan des tartares, extermina à la tête des siens, ce détachement de guerriers germanins. Une joie inexprimable se manifesta dans le camp des turcs, à la nouvelle de ce léger avantage, qui, à leurs yeux fanatisés, présagea les plus grands succès. Kioprili savait d'ailleurs très bien s'y prendre, pour fixer, autour de lui, les suffrages et la bienveillance de tous les habitans de l'empire ; il sut plaire aux deux clergés musulman et grec, en les invitant à ne pas cesser de faire des prières.

publiques pour le succès de ses entreprises. Il fit, néamoins, dans son camp, quelque chose pour les mœurs ; il en chassa tous les jeunes garçons, qu'une lubricité anti-sociale y avait attiré.

Ce règlement fait, le vizir attaque Schéhirkioi, ville moins forte par ses remparts que par sa situation. Une garnison de cinq cens heiduques, arrêta, durant six jours, la marche des turcs. Indignés à la vue de cette poignée de soldats, d'avoir éprouvé une si longue résistance, les janissaires voulaient désarmer cette garnison vaincue : Mustapha s'oppose à leurs projets ; il leur dit : » Il n'y a que des giauds qui puissent désarmer des ennemis vaincus, et violer la foi qui leur a été donnée.... Il recommanda aux heiduques de ne point se rendre à Nissa, dont il avait projeté de faire le siège ; il leur fit annoncer que, s'ils s'y rendaient, aucun de ceux qu'il pourrait y reconnaître, n'échapperait au tranchant du cimenterre. Cette défense n'empêcha pas les heiduques de se retirer dans les murs de la place, contre laquelle Kioprili dirigeait l'ensemble de ses forces.

Le comte de Staremburg commandait dans la ville, défendue par trois mille fantassins

et 1400 chevaux ; il savait bien qu'il ne pouvait pas tenir ; mais il ne soutint un siège destructeur que pour donner au général La-croix le temps de réparer les fortifications de Bellegrade. Kioprili s'apperçut du piège ; il pressa , par ses assauts multipliés , la capitulation de Nissa, qui ouvrit ses portes , après vingt-cinq jours de tranchée. La garnison obtint les honneurs de la guerre ; comme elle défilait , on reconnut plusieurs des heiduques qui avaient défendu Schehirkioi : le visir quitte , à leur vue , son caractère de grand homme ; il est assez lâche et barbare pour faire pendre une partie de ces malheureux , c'est à-dire , tous les officiers et sous-officiers ; il condamna les simples soldats aux galères , et déclare à Staremburg , que s'il va renforcer la garnison de Bellegrade , il subira avec les siens , le même sort que les heiduques. Cette menace et les succès de Mustapha épouvantèrent les garnisons de Sémendrie et de Widin , qui abandonnèrent leurs postes et se réfugièrent à Bellegrade , avant l'arrivée des tures. Un parti envoyé sur le champ , se hâta d'en prendre possession.

L'armée victorieuse des turcs a mis ses derrières en sûreté , elle marche sans crainte ;

elle arrive vers le milieu de juillet devant Bellegrade. Mustapha consulte les pachas dans un grand conseil ; on pose deux questions : « Bellegrade sera-t-il assiégé, ou un blocus suffira-t-il pour réduire cette place par la famine » ? le dernier parti fut décidé. Cette ville avait été fortifiée, ou plutôt réparée sous la direction d'un fameux ingénieur, nommé Cornaro, grec né en Candie. Il paraît que cet artiste trahit Léopold, du moins à en croire Pietro Garzoni et plusieurs autres. Les écrivains turcs prétendent le contraire ; ils assurent que Cornaro, surpris avec sa femme par un parti de tartares, fut conduit auprès de Kioprili, qui, l'ayant reconnu, le combla de caresses, et lui accorda la confiance du sultan. C'est Cornaro qui a fait passer la rivière Becs à travers Temeswar. La porte lui paya en reconnaissance de ce service, une pension de huit bourses par an.

Huit mille allemands, un pareil nombre de bulgares et de serviens, componaient la garnison de Bellegrade. Kioprili campe sur les bords de la Save ; il attend, il défie les ennemis, conformément à l'avis des pachas. Tout-à-coup on vient lui apprendre que les allemands approchent ; il change aussi-tôt la

position de son armée, et dès le lendemain, la moitié ouvre la tranchée, tandis que l'autre reste aux bords du fleuve. Le huitième jour du siège, une bombe éclate sur une our re remplie de poudre; cet édifice se disperse en éclats, les remparts s'écroulent de ce côté-là. Les turcs couvrent les brèches; ils combattent corps à corps les impériaux; le cimenterre moissonne des milliers de victimes: les allemands cèdent au nombre des musulmans, qui grossit à chaque instant et qui demeure maître de la ville. Le général Lacroix et son état-major n'eurent que le temps de traverser le Danube dans une nef, que les vainqueurs n'aperçurent pas. Les turcs se comportèrent avec barbarie; et ce qui déshonneure la mémoire de Kioprili, c'est qu'il n'osa pas s'opposer à tant d'horreurs.

Le vizir passe le Danube à la tête de son armée, il laisse Bellegrade avec des fortifications un peu réparées. Lippa, Orsova, Wsech lui ouvrirent leurs portes. Les turcs devinrent maîtres de l'Esclavonie, en s'emparant de l'embouchure de la Drave dans le Danube; mais ils ne purent pas garder long-temps cette conquête importante, attendu les approches de l'hiver et les tronbles qui régnaienr en Transylvanie. Michel Apaphi,
qui

qui gouvernait cette province, avait embrassé tour à tour le parti du divan ou celui de Vienne, suivant que la victoire avait plus ou moins favorisé l'un ou l'autre. Le testament d'Apaphi léguait à Léopold la souveraineté de la Transylvanie, que les turcs venaient de donner à Tekkeli. Celui-ci marchait à la tête de dix mille janissaires, avec la certitude d'un secours nombreux de la part des tartares, et de Constatin Brancovan, hospodar de Walachie.

Heusler, général de hongrais, aurait dû se dénier des pièges que lui tendait le prince valaque ; il crut que son armée était en sûreté dans la plaine au pied des monts : mais Tekkeli se hâta d'en descendre ; il surprend, il enveloppe les impériaux, qui se défendent avec courage : la défection d'un grand corps d'esclavons détermine la victoire en faveur de Tekkeli, qui reçoit l'épée d'Heusler, et qui se hâta de marcher vers Hermannstadt, capitale du pays. Ce nouveau tyran recueillit des acclamations générales ; il n'eut pas le temps de s'affermir dans sa nouvelle principauté. Le prince de Baden, qui avait appris dans sa route que Bellegadé avait été pris, alla aussi-tôt au secours des transylvains ; il en arracha la conquête à

A a

Tekkeli , qui se retira pour jamais de toutes les intrigues de cour , et qui , d'après tour à Constantinople , ne songea plus qu'à jouir d'une vie voluptueuse et tranquille , après avoir rempli l'Europe du bruit de ses prétentions , de ses triomphes et de ses défaites .

Jean Sobieski essaya de reparaitre en campagne : mais la famine , qui assiégea son armée , ne lui donna pas le temps de la fixer en Moldavie . Le prince Cantemir défendit la transportation des bleds du côté où campaient les polonais . Cependant , maître de Soroka , ville établie sur les bords de l'Hiérasse , Sobieski y trouva des provisions abondantes . Cette surprise est une preuve de la perfidie dans les princes grecs , qui donnent les mains à toutes les puissances plus fortes qu'eux , et qui se ménagent ainsi , par des manœuvres insidieuses , la protection à temps des cours de Constantinople , de Vienne et de Warsovie . Le roi s'empara d'Yacobeni , village situé à cinq lieues d'Yassi ; là , il apprit l'arrivée de Bayukli Mustapha pacha , conduisant avec Nuradin , sultan , une armée formidable . Les musulmans poursuivirent les polonais , qui manquèrent enfin de munitions ; ils les harcelèrent , les détruisirent en partie , ils les forcèrent à se retirer en Podo-

lie; et le soldat, qui fuyait, vint souvent chercher dans les bras des tartares, une subsistance d'autant plus nécessaire, qu'elle alimentait des corps épuisés et brûlés par la faim. Les tartares firent une foule de prisonniers: il y eut des cimériens qui emmenèrent jusqu'à sept captifs, chargés de chaînes et trainés ignominieusement après eux.

Les vénitiens furent contents de leurs conquêtes. Toute la Morée avait subi leur joug, il manqua au complément de leurs conquêtes, Monembasie et Nègrepont, qu'ils résolurent d'enlever en 1692. Daniel Delphiné, amiral vénitien, mit en fuite, auprès du port Mytilène, la flotte du capituan pacha, après avoir coulé à fond plusieurs de ses vaisseaux. Cornaro enleva Canina et la Vallone. Les musulmans, qui exerçaient en Dalmatie des meurtres inutiles et des pillages affreux, ne furent pas plus heureux, bien qu'ils marchassent sous les ordres d'Ali pacha Jin, surnommé le démon; ils tentèrent en vain la prise de Nisichos et de Cuzzos. Le malheureux Jin, vaincu et mis en fuite, demeura prisonnier entre les mains de l'intelligent Cornaro.

Kioprili reparut avec son armée dans les murs de Constantinople: il y ramena le sul-

tan, à qui l'air de la rivière Marisa, dans Andrinople, était devenu contraire. Soliman et Mustapha firent dans Byzance, une entrée triomphale. Le peuple, aux acclamations duquel ils furent reçus, proclama Kioprili Mustapha libérateur de l'empire : Châteauneuf, ambassadeur de France, donna à la cour ottomane la plus brillante fête.

Tout se préparait pour la campagne suivante. Le vizir devait retourner en Hongrie, Mustapha pacha avait été chargé d'aller commander l'armée contre les polonais ; Caplan Ali, pacha, avait le commandement de l'armée, qui était destinée à combattre les vénitiens dans la Morée ; il avait déjà eu quelques succès, ayant prévenu une révolte en Albanie, et il avait repris aux vénitiens Canina et la Vallone. Au moment le moins prévu, la maladie du sultan devient plus grave ; elle suspend les préparatifs, tous les esprits sont incertains : on craint qu'après la mort de Soliman II, l'un des fils de Mahomet IV ne monte sur le trône de son oncle : les partisans de Kioprili avaient tout à redouter, puisque, par la mort du sultan, le vizir pouvait être aussitôt frappé d'une disgrâce éclatante, et entraîner dans sa chute tous ceux qui, à la cour partageaient les dépouilles des pro-

vinces turques, Ce que l'on dut craindre arriva : Soliman II mourut, étouffé par une hydropisie, le 11 juin 1691. Il régna trois ans et neuf mois, il en avait vécu près de quarante-quatre en prison. On peut dire, d'après le gouvernement de ce prince, que ses visirs ont fait seuls son métier, c'était la stupidité elle-même sur le trône du despotisme.

ACHMET II,

vingt unième empereur des turcs.

Achmet avait appris à faire des vers dans sa prison, où il avait gémi depuis sa naissance jusqu'au moment où il fut appelé au trône. Quelques historiens assurent qu'il ressemblait à feu son frère, un peu moins stupide, et tout aussi peu appliqué aux affaires. Kioprili le désigna pour successeur de Soliman, avec l'intention de régner en sa place. Mahomet IV avait deux fils, Mustapha et Achmet; tous deux avaient reçu une éducation soignée, et si l'un de ces deux frères eût monté sur le trône, il aurait sans doute vengé les affronts que son père reçut de Kioprili Mustapha, lorsqu'il fut obligé d'abdiquer l'empire.

Le peuple confirma le choix du vizir et salua empereur, Achmet II, fils d'Ibrakim,

deux jours après la mort de Soliman. A peine la proclamation fut-elle faite, que le visir enleva le nouveau sultan et le conduisit à Andrinople, pour dérober au peuple la connaissance d'un prince inhabile. Dès le commencement de juin, il donna toute son attention à réunir, pour la guerre de Hongrie, tous les hommes, chevaux, chariots, tentes, équipages, munitions de bouche et de guerre, dont il crut avoir besoin. Ogli Hussein pacha, cousin de Kio-prili, fut élevé à la dignité de capituan, tandis qu'Ali pacha, surnommé Arabaji, (Roulier) reçut les pouvoirs de caïmacan. Nous aurons lieu de parler, dans cette histoire, de ces deux turcs, successivement élevés au visiriat.

L'ingénieux visir a l'air d'être obligé de renvoyer beaucoup de bataillons. L'avis qu'il en donne est un aiguillon de plus, pour encourager la jeunesse à demeurer sous ses drapeaux. Des milliers de soldats accourent, ils fourmillèrent dans le camp du visir, qui s'applaudit en secret d'attirer en sa personne tant de confiance et d'estime. Cependant il fallut mettre un terme aux enrôlemens, et les pachas durent les suspendre.
» Quand il s'agit de marcher contre les

» giauds, dit Kioprili dans son firman, il est
» inutile de réunir une forte armée de turcs;
» d'ailleurs, le divan doit craindre la disette,
» la famine même au milieu d'une armée si
» nombreuse. Nous avons une longue route
» à faire, avant d'arriver devant les remparts de
» Bude. » L'invitation de Kioprili ne ralentit
point le zèle des candidats militaires; ceux-
ci refusent la solde pour la plupart; ils ser-
vent à leurs dépens ou à ceux des provin-
ces, qui se font un honneur de les envoyer.
Tous veulent mourir pour le maintien de la
foi musulmane.

Tandis que le visir se prononçait avec tant
de succès, le Kislar aga et les autres domes-
tiques du séraïl répandent le bruit insidieux
d'un projet conçu par Kioprili, projet qui
aurait tendu à déposer Achmet II, et à lui
donner un successeur en la personne de
Mustapha, fils de Mahomet IV. Le stupide
sultan prête l'oreille à cette insinuation per-
fide: « Dis-moi ce que je dois faire, répond-
» il. -- Si votre hautesse veut conserver son
» trône, donnez ordre de faire venir le visir,
» sous prétexte d'un éclaircissement, que
» vous avez à lui demander. Une fois en
» votre présence, vous ferez de lui ce que
» vous jugerez à propos. » Un muet s'appa-

çut aux gestes et aux mouvements des lèvres entre les deux interlocuteurs qu'ils venaient de former un complot de mort contre le vizir ; il court en prévenir Kioprili ; il était encore à lui révéler les criminelles intentions du maître, quand le Baltajilar Kichicia vint l'avertir qu'Achmet II voulait lui parler. Kioprili exprime, par son respect, le désir d'une prompte obéissance, et l'officier se retire satisfait de sa promesse. Kioprili monte à cheval, il va rendre visite à l'aga des janissaires, et à quelques autres officiers qu'il avait su mettre dans ses intérêts. Il leur représente que des ennemis dangereux ourdissent des trames contre eux et lui, que si leur projet s'exécute, leur perte entraînera celle de l'empire ; qu'il faut sauver l'état, et qu'ensuite le sultan sera libre de les envoyer à la mort ou de les récompenser ; il leur rappelle ses exploits passés, etc. Son discours fit la plus vive impression sur les officiers qui l'écoutaient ; ils s'emportent contre Achmet, qu'ils traitent d'empereur de théâtre, d'imbécile, et de fainéant stupide, en proclamant Kioprili Ogli, pour leur invincible général, le défenseur de la loi et le bouclier de l'empire ottoman ; ils lui promettent secours et vengeance ; ils lui déclarent que les janis-

saires le soutiendront jusques au dernier soupir, et que personne autre que Kioprili n'aura l'avantage de les commander.

Fier de ces assurances de dévouement, certain que l'on serait fidèle à les tenir, le premier ministre manda au sultan que les troupes avaient fait éclater quelque mécontentement, et qu'il avait couru calmer cette naissante révolte, que la conduite des courtisans avait provoquée. Cette imposture effraie le sultan, qui commence à se dénier de Kyslar Agasi; Kioprili s'en apperçoit: un second billet de sa main arrive au despote, qui croit qu'une rébellion sérieuse est sur le point d'éclater. Et dès ce moment, Kyslar Agasi se dispose à partir pour l'Egypte; mais son secrétaire est livré au vizir, qui le fait pendre.

Kioprili satisfait, quitte Andrinople à la tête de l'armée, et peu de jours après, la plaine où campait cette multitude immense, ne laisse plus voir que les lignes du camp, où elle avait pris quelque repos. Le vizir continue sa route; il avait déjà traversé la Save, allant au-devant des impériaux, qui marchaient sous les ordres de Louis de Baden, et qui vinrent poser leur camp auprès de Peterwaradin, aux bords du Danube, vis-à-vis d'Islankamen. Kioprili se posta à la droite

du camp impérial. Sa position lui fournit un grand avantage; il s'empara de cinq mille allemands, taillés en pièces ou faits prisonniers, malgré leur courageuse résistance à la vue même de l'armée impériale.

Cette défaite inattendue jeta quelque décuoragement parmi les chrétiens. Les turcs crurent que c'était l'occasion favorable de se précipiter à travers le camp ennemi: huit régimens germanins furent égorgés. Le visir en personne s'approche au milieu d'un corps nombreux de janissaires. L'aile droite du prince de Baden, qui faisait la résistance la plus opiniâtre, allait être enfoncée, lorsqu'une balle frappe Kioprili à la tempe, et le fait descendre au tombeau, dans le champ d'honneur.

La mort du héros enleva la victoire aux turcs, qui furent effrayés de ne plus entendre le tubulchana (musique guerrière, qui joue tant que dure une action, et qui est placée auprès de la tente du visir). Les domestiques de Kioprili appellent quelques officiers qui combattaient auprès; et dans le même moment, les troupes n'entendant plus les instrumens guerriers, qui auraient dû continuer, sont saisis de terreur. Les sypahis donnent aux janissaires l'exemple de la fuite:

les turcs se retirent en désordre, et les allemands ne les poursuivent pas ; ils jouissent d'un triomphe, dû moins à la valeur qu'à la crainte, qui s'empara des fuyards, lorsqu'ils eurent appris la mort de leur général. Les autrichiens nomment cette victoire, la *bataille de Salomkenmen*.

Le prince Louis de Baden demeura maître de l'artillerie et de tous les équipages turcs. Les soldats se gorgèrent de butin ; ils trouvèrent des rafraîchissemens en abondance, et la joie des festins succéda, en eux, aux tristes sentimens de la terreur. Les turcs perdirent vingt-huit mille hommes dans cette défaite, et Léopold eut à regretter la perte d'environ douze mille braves allemands. La nouvelle de cette victoire, apportée à Vienne, l'empereur, qui convenait de son épuisement, dit : « J'ai mille obligations au prince de Baden, mais je ne desire pas qu'il soit si souvent vainqueur à un tel prix ». En effet, la perte que la maison d'Autriche venait de faire, ne pouvait se réparer qu'en trois années, tandis qu'en moins de huit jours, il était facile aux turcs de réorganiser leur armée, en y remplaçant les morts. La victoire, que venait de remporter les allemands, produisit une idée singulière parmi le peuple

de Constantinople. On y crut qu'un autrichien était d'une espèce supérieure au talent et en force à celle d'un turc. Une anecdote suffit pour peindre l'esprit public d'alors.

Un janissaire laisse tomber son turban ; un soldat allemand , prompt à se baisser , le relève ; le janissaire n'ose pas lui en demander la restitution : il hésite , il est embarrassé. Le soldat chrétien lui dit : « *Mon camarade ,*
» *nous exerçons tous les deux le métier des*
» *armes , nous devons nous traiter en frères.*
» *Voilà votre turban .* Le turc charmé de ce procédé généreux , reçoit son turban d'une main , et de l'autre , il présente son mousquet à l'allemand , et lui dit avec attendrissement :
» *Puisque nous sommes frères , je n'en ai*
» *plus besoin .* Ce trait peint le peuple musulman ; il ressemble à tous les autres ; bon , juste et crédule , il ne doit , comme tous les autres , ses malheurs et ses excès qu'à l'impéritie ou aux intrigues de ceux qui le mènent.

L'armée fugitive ottomane séjourna à Belgrade , où elle nomma pour séraskier provisoire Hali , pacha , tandis que Louis de Baden enleva Lippa , que les turcs avaient conquise l'année précédente , et qu'il alla poser le siège devant Peterwaradin. Les polonais tentèrent

une descente en Bessarabie ; mais les tartares, qui habitent cette contrée, s'étant réfugiés sur leurs montagnes avec leurs troupeaux, il ne fut pas possible de rien entreprendre dans un pays désert, que protégeait d'ailleurs l'armée du séraskier Bujukli Mustapha. Du côté du grand Archipel, Venise et la Porte se faisaient une guerre artificieuse. Les vénitiens avaient mis pied à terre dans l'île de Candie ; ils étaient maîtres du château de Garbusa. Un espagnol, nommé Aloïsio, (Louis) livra cette place aux turcs, qui l'en récompensèrent d'abord, et qui finirent par lui supposer des crimes, pour avoir le prétexte de l'exiler à Trebisond. Ce traître prétendit que le gouverneur avait eu des liaisons de galanterie avec sa femme ; et par cette seule raison, il crut qu'il était de son devoir de trahir sa patrie ; il eut, pour complices, un enseigne nommé Joseph, et vingt cinq soldats vénitiens, qui favorisèrent l'entrée de la garnison ottomane dans la forteresse. La politique turque, ayant des intelligences dans les forts de Suda et de Spina Longa, faillit réussir à surprendre ces postes, que les vénitiens sauvèrent par l'arrestation des traîtres et leur milice.

Ali, pacha Arabaji fut élevé au visiriat ; il

était déjà, comme nous l'avons dit, caïman de Constantinople. Incapable de remplir une fonction si difficile, sur-tout après Kioprili Mustapha, il n'avait rien fait de grand avant son élévation; il ne dut rien faire après. Le nom d'Arabaji lui fut peut-être déféré relativement à sa stupidité; il n'excellait qu'en une seule chose; c'était en scélérité. Les premiers objets qui se présentent à lui, ce sont Paget et Collière, l'un ambassadeur d'Angleterre, et l'autre de Hollande, chargés au nom de leurs commettans, de faire des propositions de paix, auxquelles s'opposa de toutes ses forces l'adroit Châteauneuf, ambassadeur de Louis XIV. Le diplomate français insinua adroitement qu'il fallait continuer la guerre, que c'était l'intérêt de la sublime Porte, et qu'incessamment, la maison d'Autriche, épuisée d'hommes et d'argent, subirait toutes les loix qu'il plairait au sultan de lui imposer. La correspondance de Mauro Cordato confirma les motifs de Châteauneuf, qui détermina le divan à faire les préparatifs de la campagne de 1692.

Ali, pacha, employa la violence et les extorsions pour recouvrer les sommes nécessaires aux dépenses de cette année. Il manifesta, dans les accès de sa jalouïe sombre et

féroce , le désir exclusif de n'être effacé par personne. Tous ceux qui lui parurent avoir des connaissances , furent calomniés par lui , livrés à des bourreaux , qui les tourmentaient sous le vain prétexte d'arracher d'eux la révélation positive des endroits secrets où ils pouvaient avoir caché leurs trésors. Presque tous les officiers des janissaires , arrachés aux douceurs du sommeil , furent liés et précipités sans bruit dans les abymes du Bosphore. Quiconque avait quelques richesses fut déclaré coupable et mis à mort. C'était un moyen particulier au vizir pour assouvir son insatiable avarice. Une cruauté si atroce et si abominable , révolta tous ceux que le jaloux despote avait épargnés. Des bouches que la corruption n'avait pas atteintes , osèrent avertir le sultan , et lui remontrer que la stupidité féroce d'Ali Arabiji ne tendait à rien moins qu'à ruiner l'empire et à allumer , dans la province , le feu de la guerre civile. Achmet lui ôta et ses pouvoirs et ses trésors , et lui donna pour successeur , Taspo-setchchi Ali , pacha , gouverneur de Damas en Syrie.

Ce nouveau ministre avait été marchand de modes dans sa jeunesse ; il avait acquis , dans Constantinople , une grande réputation

par l'art merveilleux qu'il avait de faire des tarpus, ou bonnets à l'usage des dames turques. Son début, sans la dignité qu'il venait d'accepter, fut de s'aboucher avec tous les diplomates des puissances chrétiennes ; il rappella de Vienne Mauro Cordato, et Zuulfigar Effendi, qui résidaient à la cour de Léopold depuis quatre ans, avec la douleur d'y avoir mené une vie, sinon suspecte, au moins inutile et passive. À leur retour, les deux envoyés eurent une audience secrète à Pera avec le rusé Châteauneuf ; il fut convenu de ce qu'ils diraient au divan, et leur rapport sur l'état politique de l'Autriche devait peindre Léopold comme obligé d'envoyer ses meilleures troupes contre les armées françaises, et la cour de Vienne, comme hors d'état de procéder à de nouvelles levées ; ils durent ajouter que la trésorerie impériale était épuisée ; que l'empereur, qui devait plus de cent millions, n'avait pas en Angleterre, en Hollande, en Italie, et parmi ses propres sujets, pour une ébole de crédit, que la misère la plus profonde désolait la Bohême, l'Allemagne et la Hongrie, que la pénurie de toutes les munitions exposait à l'invasion des premiers occupans. La vérité dictait sans doute ce langage, seulement

rédigé

rédigé dans un sens, qui convenait au goût du séral.

Le tableau des deux ministres, crayonné d'après les instructions de Louvois, produisit tout l'effet qu'en attendait Châteauneuf. Dès lors, la continuation de la guerre est décidée. Le bruit des armes rétentit dans tout l'empire; des courriers portent des ordres sévères à tous les pachas, qui sont obligés de se tenir prêts à marcher à la tête de leurs bataillons, dès que l'avis leur en sera donné. Les phalanges des janissaires et des sypahis sont mises au complet. On ne parle plus des victimes innombrables qu'ont immolées les glaives des allemands; mais la même confiance, le même courage, le même ensemble ne s'apperçoivent plus: il aurait fallu une ame, un génie, un talent, tels qu'en déploya Kioprili Mustapha, pour assurer à la force armée le présage flatteur de la victoire. Le souvenir de leur défaite, l'horreur et l'effroi qu'elle inspire, tout leur fait envisager les engagemens forcés qui les lient, moins comme une occasion désirée de signaler leur valeur, que comme l'effet d'une violence, qui leur préparait des supplices. Taspeth-chi Ali expédie un séraskier en Hongrie avec des forces, qui étaient prêtes, et le voilà

entre la Save et Belgrade , autorisé seulement à faire une guerre défensive , et à s'opposer à ce que les impériaux n'enlèvent aucune place. On put sauver Belgrade ; mais Heusler emporte Waradin , le 25 mai 1692. Ce fut le premier usage que ce général fit de la liberté , qu'il avait perdue au siège de Gradisca. Ce vainqueur avait juré de ne jamais prendre les armes contre le Croissant. On fut étonné d'apprendre , à Constantinople , qu'il avait violé son serment , lui que Châteauneuf avait cru avoir initié dans les intérêts de la France. Heusler , s'il n'avait pas été l'un des agens subalternes de la tyrannie autrichienne , aurait mérité l'estime et les regrets de la postérité ; il trompa les intrigans du sérail ; il battit ensuite leurs esclaves : il fit bien ; il manqua à son honneur , à son épée la gloire de défendre la cause d'un peuple libre.

Mustapha , Babadagi Daltaran , et Arab , pacha , gouverneur de Trebisond , tentèrent une expédition au mois de juillet contre Soroeka. Ils s'emparèrent d'Oreheyus ; ils mirent le siège devant les rochers de Soroeka , qui fut impénétrable aux boulets , aux mineurs et à la sape. Cette tentative infructueuse coûta trois mille hommes , qui , à la vérité , n'étaient pas défendus par une forte artille-

tie , n'ayant eu à présenter devant la place que sept pièces de campagne , et deux mortiers. Cette disette de canons enhardissait les assiégés , qui faisaient continuellement des sorties victorieuses , et qui venaient égorger les turcs jusque dans la tranchée. Il fallut fuir , après trente jours de siège. Cet échec découragea les ottomans , qui n'eurent ni honte ni regret , au sein de leurs revers allarmans. Mustapha , qui n'avait pas les premières notions de l'art militaire , entreprit de réparer sa réputation par des ouvertures de paix avec Jean Sobieski.

Kior Sefa Gierai , de la famille des Choban Gierai , kan de Crimée , fut chargé au nom de la Porte d'envoyer , à Warsovie , l'un de ses officiers , nommé Derswich Schaban Aga , qui proposa aux polonais de renoncer à l'alliance de Léopold , la restitution de Kaminiec et les deux provinces entières d'Ukraine et de Podolie. Cette initiative de négociations fut sans succès , Sobieski ayant formé le projet d'envahir la Moldavie.

Venise n'avait pas perdu l'espérance de recouvrer l'île de Candie. Elle se disposa à tenter cette conquête. Les galères du pape Innocent XII , ci-devant le cardinal de Pig-

natelli, napolitain, étaient mouillées dans le port de Messine; celles de Malte les y avaient rejointes sous les ordres du grand prieur de Messine, et la flotte vénitienne était réunie dans le port de Naples de Rome-nie. Ces forces navales sortent et font voile vers la Canée, avec la presque certitude de surprendre cette ville; mais la politique de Louis XIV avait soin de faire donner des avis importans au sérail; et ce fut par l'entremise de la France, que le divan reçut le projet du sénat vénitien. L'armée républicaine trouva la Canée sous la garde d'une garnison nombreuse et formidable. On fut donc obligé de se retirer après vingt quatre jours de siège, la saison étant déjà trop avancée, et les turcs ayant pris des précautions de défense qui pouvaient les rendre inexpugnables.

Dans la Morée, la guerre eut pour l'une et l'autre nation, des succès égaux et partagés. On vit Soliman, pacha, gouverneur d'Arnand, ou d'Albanie, croire à des calomniateurs, qui lui annoncèrent que les montenegrins allaient se révolter et les faire égorger dans un moment de soumission et de tranquillité. Depuis cette époque, il a été impossible d'assujettir ces mêmes montenegrins, et les dulcignots au despotisme sanglant de la

Porte, ou à l'aristocratie perfide du palais de Saint-Marc. Le même Soliman pille, égorgue ou brûle les habitans de Zuffa et de Panduriza. Le séraskier de la Morée voulait envahir les domaines vénitiens. L'armée de la république le surprend devant Lépante ; elle met en pièces ses cohortes, et rentre sans peine dans la place, ou revient camper derrière ses retranchemens. En Dalmatie, les chrétiens font prisonnier le général Ali-beg, qui voulait reconquérir la ville de Graco ; ils mettent en fuite le gouverneur d'Herzegovine et sa troupe. Ainsi finit une campagne, seulement célèbre, non par des combats, qu'avouèrent la loyauté et le courage, mais par de lâches assassinats, des incendies affreux et des pillages.

A Constantinople, il y eut au commencement de 1398, un grand sujet de rejouissance publique. Une sultane favorite accoucha de deux fils jumeaux, nommés sur le champ l'un Sélim, et l'autre Ibrahim. Aucun des prédécesseurs d'Achmet II n'avait été père de deux enfans à la fois. Cette nouveauté donna lieu à des orgies publiques, appelées *Donanma*. Durant ces plaisirs populaires, tous les marchands sont obligés de tenir leurs boutiques ouvertes, parées des mar-

échandises les plus précieuses , et éclairées toutes les nuits.

Le vizir devait profiter de ce moment d'allégresse , pour ouvrir quelques négociations de paix ; il fit ce travail à l'insu du sultan : le muphti dénonça son audace ; et tout-à-coup , Taoposcthchi est déclaré infâme , proclamé violateur des loix , ennemi de la gloire ottomane et déposé par grace , puisque l'Ulema , aussi intolérant que le clergé chrétien , avait demandé sa tête.

Buiukly , Mustapha , proclamé grand vizir , conseillé par Châteauneuf , forma le projet d'abaisser les grands ; mais ce qui avait réussi en France , sous Louis XI et Richelieu , pensa exciter une émeute meurtrière contre le ministre ottoman ; il était très-vrai que les puissants avaient pillé sans pudeur le fisc national , et qu'étant reconnus pour des frippons , il était juste de les poursuivre et de les punir. Les pachass'assemblaient durant les nuits : les espions du cadi de Constantinople , non moins surveillans que ceux de l'ancien régime à Paris , dénoncèrent ces conciliabules ténébreux. Ils prouvèrent que des léonins avaient été distribués à la classe la plus pauvre de la multitude , pour l'inviter à murmurer contre Buiukly. L'aga des janissaires , conduit vers

la maison où se tenait l'assemblée nocturne, l'investit tout-à-coup ; il en fait saisir tous les membres, que le visir traite de factieux ; il ordonne que cinquante de ces conspirateurs contre son autorité, soient mis à mort, et leurs biens confisqués. Les autres sont envoyés en exil, après avoir vu leurs fortunes, la proie de la cupidité visirienne. Cette exécution assura la tranquillité publique. L'espionnage sert merveilleusement le despotisme, qui l'emploie à prévenir l'explosion des grands complots. Les délateurs reçoivent en secret au séraïl les récompenses les plus fortes, parce qu'ils préservent souvent le tyran et ses complices du massacre, de la déposition ou du pillage. Les grands eux mêmes se font délateurs pour plaire à la cour.

Cependant, les cris de guerre retentissent dans Andrinople, on est sur le point de se mettre en marche vers la Hongrie. Du moins, c'était le plan de campagne annoncé, et les janissaires avaient conçu des espérances sur le zèle et les talens du nouveau visir. L'armée arrivée aux bords du Danube, le véritable plan de la campagne se développe. On dispose tout, pour faire gravir les bataillons sur les montagnes de la Walaquie. C'était le travail de Tekkeli, que le divan avait adopté

et qui pouvait avoir un grand succès , avec une armée nombreuse et bien approvisionnée.

Misri Effendi , scheikh de Pruse, parut en Asie , comme un illuminé, d'autant plus favori de dieu qu'il improvisait en vers turcs des prophéties , et que ses poésies sacrées furent chantées dans les yamis. Ce mollah avait formé des liaisons d'amitié avec Callinicus , alors archevêque des grecs de Pruse ; il venait lire avec enthousiasme les versets de l'évangile dans la maison du prélat ; il lui disait souvent : « Ce livre m'enchanté , il me remplit de la grace divine. J. C. et son histoire , ses actions et sa morale sont d'un dieu ». En effet , cet enthousiaste fanatique préférait la morale du catholicisme à celle du koran. On se disait à l'oreille que Misri ou Egypte Effendi était chrétien dans l'ame. Aussi , encore aujourd'hui , les oreilles orthodoxes ne peuvent pas entendre la lecture des vers de Misri ; il n'y a que les esprits forts qui gardent une copie de ses poèmes. On lit en tête du livre cette phrase , insérée dans l'avertissement : « Le Muphti , après avoir lu cet ouvrage , la condamné aux flammes ; il a ensuite prononcé la sentence suivante : quiconque ose avoir la foi et tenir le langage de Misri , doit être brûlé. Misri seul vivra , sera protégé et

» méritera le respect des vrais croyans ; il n'a
» péché que par enthousiasme , et la loi
» défend de prononcer des fetvah contre ceux
» qui sont animés d'une sainte inspiration ».

Le jugement du muphti indigna Misri , qui
lève de sa propre autorité une bannière sous
laquelle se rangent plus de 3000 dévots volon-
taires sous le titre de dervis. Il se met en
route à la tête de sa caravane , n'ayant ni
solde ni provisions , et ne comptant que sur
les secours de la providence ; il passe la
mer à Bizanthe , et bientôt il arrive à Andri-
nople. Le nanraz avait lieu à midi dans la
mosquée de Sélim. La troupe pieuse entre
dans le temple ; et voilà Misri , qui se met
à prêcher ; il n'impute pas aux péchés de la
nation musulmane les victoires des allemands :
il rejette les défaites fréquentes des turcs
par les chrétiens sur dix sept têtes puissan-
tes , qui gouvernent l'empire avec un esprit
de giaur. Ces hommes de sang ont des cœurs
perfides et des mœurs atrocés , disait-il ,
pour nous gouverner avec justice , il faut
des cœurs et des mains pures. Ce hardi pré-
dicateur étonna la multitude par la nouveauté
de ses impostures ; il se hâta d'indiquer les
gorges , qu'il fallait soumettre aux cordons
des muets , le vizir , l'aga des janissaires ,

Othman, pacha, caïmacan de Constantinople, grec fait prisonnier au siège de Candie, homme adroit, qui sut couvrir de toutes les ressources de l'art, le jeu de ses friponneries, Kirli Ismaël Effendi, Teſlerdar, le Reis Effendi. Il est peut-être plus facile de persuader le mal que le bien. Une affluence alarmante du peuple remplit la mosquée à l'instant même. Le despote en frémît, ainsi que ses créatures. On craint que ce prophète ne prêche la liberté, l'égalité, la souveraineté du peuple; mais le pauvre Scheikh n'était qu'un diseur de bonnes avantures, un illuminé qui tournoyait avec effronterie, dans le cercle des erreurs communes, et des préjugés religieux.

La cour ottomane reconnut aisément à quel stupide enthousiaste elle avait à faire. Les janissaires, les sipahis étaient mêlés parmi les auditeurs: les porches du temples étaient couverts de peuple, qui n'avait pas pu pénétrer dans la nef, lorsque le caïmacan entra avec ordre de saisir l'orateur; il lui demande s'il peut venir parler à Buiukly Mustapha. Le menteur lui répond: « Serviteur de dieu, « je suis envoyé de sa part au peuple, qui « l'adore, pour lui déclarer les mystères du « ciel, qui m'ont été révélés. Je ne connais

» pas ton giaur de visir , et quand dieu
» m'a parlé , il n'y a que ses ordres que je
» puisse reconnaître ».

Le caïmacan se garda bien de mettre la main sur le prophète, environné d'une multitude immense. Il se hâte de venir prendre de nouveaux ordres ; il déclare à Buiuskli que la chose publique est dans le plus grand danger , et qu'il n'y a qu'un éclat de courage qui soit capable d'arrêter le torrent prêt à fondre sur la cour ; que le scheikh manifeste visiblement l'intention d'écraser les grands , le visir , et même l'empereur. Buiukly Mustapha appelle autour de lui tous les chefs des corps militaires , injuriés par le mollah ; on propose à la hâte toutes sortes de mesures ; aucune ne présente un moyen assuré : le conseil prend le parti d'envoyer un talchysch ou adresse au sultan , où tous les faits concernant le scheik sont fidélement retracés.

Achmet lui-même lit cette relation ; il entre lourdement en fureur ; il veut qu'on hache par morceaux le mollah : mais on lui représente que Misri porte la thiare ou le turban vert , et que ce privilége le rend inviolable
« Eh bien ! s'écrie le despote imbécile , qu'on l'entoure ; qu'on le chasse , qu'on le reconduise à Pruse avec tous ses complices. Allons

» qn'on se dépêche ». Le visir se dérobe ainsi à toutes les vengeances du clergé ; il ordonne au caïmacan de retourner au yami. Othman, pacha, marche au milieu d'une compagnie de janissaires. « Misri, s'écrie l'adroit caïmacan, l'empereur, qui m'ordonne de te saluer, est édifié de tes saintes inspirations ; il desire t'entendre, te parler, et recevoir de ta bouche le miel céleste, qu'elle distille ; il te prie donc par ma voix, de venir au sérail, accomplir le vœu qu'il a formé ». Misri replique avec audace : « ce n'est pas le sultan qui t'envoie, c'est satan qui te porte ainsi que le visir, à me sommer de me rendre auprès d'Achmet : Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira ; mais je ne donnerai jamais à cette assemblée de musulmans, qui m'écoute, l'exemple scandaleux d'une désobéissance aux ordres de l'empereur. Ce n'est pas moi qui ai parlé, je n'ai été que l'organe d'un enthousiasme divin. Je vous le dis d'avance, vous êtes coupables aux yeux du Saint-Prophète, parce que vous êtes venus me troubler. Un prodige vous fera bientôt connaître la colère de dieu ». L'imposteur sort de la mosquée, au milieu du peuple, qui imagine que le sultan va l'entretenir. Il monte dans un carrosse impérial ; à quelque distance de là, on le fait

cacher dans un chariot couvert ; il part à toute bride pour retourner à Pruse. La cruauté du vizir se porta ensuite à faire saisir la plupart des compagnons de Misri Effendi, qui furent ou mis à mort en secret, jettés dans le Bosphore, ou envoyés aux galères.

Il provoqua, dans le camp, l'incendie de plus de mille tentes ; l'armée et le peuple attribuèrent ce malheur aux outrages qu'avait essuyés Misri Effendi, et dont le ciel tirait vengeance. Achmet pensa comme ses gouvernés. Il écrivit une lettre de réparation et d'excuse au sheikh de Pruse, et l'invita à revenir dans Andrinople, lui promettant bien de ne plus ajouter foi aux calomnies de ses flatteurs. Misri répondit qu'il savait bien que sa disgrâce était l'ouvrage du vizir et du muphti, que le sultan n'y avait aucune part, et qu'il avait déjà oublié l'injure de son bannissement : il ajouta qu'il ne retournerait point en Europe, puisque l'esprit qui l'inspirait, ne le déterminait pas à faire un second voyage.

La campagne de 1694 semblait promettre les plus belles espérances. Le général Lacroix, qui commandait les impériaux, s'avancait vers les remparts de Belgrade. Buiukly renonça dès-lors à l'exécution de son plan sur la Transylvanie ; il quitte le camp de Distra, trop tard sans doute, puisque les chrétiens

s'étaient emparés de Gena et de Villagorclvar. L'armée ottomane traversa des montagnes inaccessibles. Les gorges qu'il franchit sont impraticables ; et néanmoins, ses chariots, ses chevaux, ses équipages, son artillerie descendant dans la plaine, ainsi que ses munitions. Cette marche, non moins pénible que difficile, trompa les allemands, qui passèrent 20 jours à roder autour de Belgrade, l'état major de l'armée impériale s'étant imaginé que le vizir continuait sa marche vers la Transylvanie, et que la conquête de Belgrade serait aisée, vu l'éloignement des turcs. Lacroix tente d'emporter la place, malgré la résistance et les efforts d'une garnison de 16000 hommes, qui défendait avec courage ce boulevard de l'empire ottoman. La ville était sur le point de capituler, après huit jours d'attaque, lorsque le vizir parut à la tête d'une armée immense.

Lacroix qui avait perdu beaucoup de monde durant le siège, et qui était hors d'état de faire face aux forces supérieures de Buiukly, se hâta de repasser la Save ; il regrette que la victoire lui soit échappée ; mais il ne doit pas se hasarder à l'épreuve d'une défaite. Le vizir, de son côté, resta sur la rive gauche de la Save : il se borna à prendre sur les

impériaux, quatre pièces de canon de campagne, et plusieurs chariots chargés d'équipages. Il donna à Selim Gierai, kan des tartares, ordre d'aller, avec les siens, ravager la Hongrie, avec intention de mettre la disette parmi les soldats de Léopold. Sélim Gierai obéit : mais il marche, sans la moindre précaution ; tout à coup il est surpris, dans sa course vagabonde, par un corps nombreux de troupes, aux ordres du général Hofkirchen, qui l'enveloppe et le met dans l'impuissance de se servir de ses chevaux, n'ayant pour perspective que la famine ou une capitulation flétrissante. Sélim déploie, en cette extrémité, les mœurs, les passions, le courage des scythes, dont il est descendu ; il propose à ses compagnons d'armes de tuer leurs chevaux, et de s'ouvrir ensuite à pied, l'épée à la main, un passage à travers les ennemis. Sa proposition est accueillie, elle est exécutée sur le-champ ; les tartares attaquent, le glaive à la main, les bataillons allemands, qui font des hordes de tartares une boucherie horrible ; mais cette répercussion meurtrière n'empêche pas que Sélim Gierai ne s'évade, avec une poignée des plus braves de sa cour ; tout le reste mord la poussière.

Les tartares de Crimée, vaincus par les

russes et les autrichiens, ne l'avaient point encore été par les polonais; ils prirent donc le parti de ne plus se montrer en campagne durant cette année-là; d'ailleurs, Sélim Gierai avait manifesté depuis long-tems son désir de faire la paix. Il fut le premier musulman qui se déclara fatigué des crimes de la guerre!!.

Les vénitiens enlevèrent la ville de Chio, après huit jours de siège; ils tentèrent vainement le siège de Clobuchi en Dalmatie, sous les ordres d'Evizzo, commandant de Cattaro; le pacha d'Herzagovrine força les républicains du golfe Adriatique, à se retirer; mais en représailles, les turcs furent défait par les chrétiens, sous le général Canegotti. Ainsi se passa la campagne, arrosée d'un sang inutilement répandu, les tyrans des uns et des autres peuples ne pensant qu'à leurs intérêts, et comptant pour rien les calamités publiques de la guerre.

Le visir Buiukly Mustapha, pacha, annonce son retour dans Andrinople; il fait une entrée triomphale; il ment au peuple et à l'empereur, en publiant que la retraite des impériaux était une fuite, et qu'il les avait chassés loin des frontières. On le crut, mais bientôt il est frappé d'une disgrâce innatendue pour la cause la plus légère. Fatigué des

des travaux de sa dignité, il sort un jour de la ville, pour chasser à l'oiseau. Les sous-visirs profitent de son absence, pour le peindre aux regards d'Achinet, comme un voluptueux, comme un fonctionnaire négligent, qui préférerait ses plaisirs à la prospérité de l'empire. Le stupide sultan, intolérant par là même qu'il était dévot, donne croyance à cette plainte ; et le visir, à son retour de la chasse, apprend que les sceaux de l'état qui lui sont enlevés, viennent d'être remis à Scham Tarabulus Ali, pacha, gouverneur de Tripoli-de-Damas, ville de Palestine. Buiukly ne fut point emprisonné ; on respecta ses biens, on lui donna même le gouvernement de Damas en Syrie. Ces traits de justice et de modération sont rares à la cour.

Scham Tarabulus trouve, à son avènement au visiriat, les finances dans l'état le plus déplorable, toutes les caisses vides, les peuples épuisés et les grands peu disposés à faire de nouveaux sacrifices ; il reconnut que le génie des nations chrétiennes l'importait sur celui des ottomans, et qu'il était impossible d'appeler la victoire, de l'espérer même sous les bannières du croissant.

Il pensa donc à la paix, mais il ne la voulut conclure qu'avec Léopold et Jean So-

bieski, qui auraient abandonné les vénitiens. Les cours de Vienne et de Warsovie rejetèrent toutes propositions de paix partielles, comme honteuses et déloyales, puisqu'il n'eût pas été honorable de livrer le cabinet du palais de Saint-Marc à l'épreuve de toutes les forces combinées du sérail. Châteauneuf, toujours dirigé par la politique de Louvois, avait corrompu les grands et l'ulema, par des présens envoyés au nom de Louis XIV. Toutes ces intrigues firent avorter les mesures de paix concertées par le vizir.

En 1695, les turcs assiégent Titul : Caprara chasse les bandes musulmanes, dont les impériaux tuent l'élite. Cet avantage ne produisit aucune explosion parmi les allemands, qui demeurèrent toute la campagne sur la défensive. La cause de cette inaction était la guerre de la maison d'Autriche contre la France, qui avait à lui opposer de vieux bataillons aguerris, avec les talens et le courage de Vendôme, de Luxembourg, de Villars, de Catinat et de Boufflers. Léopold, qui voyait toute la Belgique envahie par les armes victorieuses du peuple français, dégarnit la Hongrie, pour envoyer des secours aux bords du Rhin : les polonais et les russes ne quittèrent point leurs frontières.

Les vénitiens auraient pu conserver l'île de Chio, et se seraient assuré l'empire de l'Archipel; mais pour plaire au pape, on exerça une intolérance scandaleuse contre la communion grecque, professée par les habitans de cette île. Les vainqueurs, après avoir violé les loix de la nature, la justice et les points de la capitulation, se virent tout-à-coup surpris par Siladhar Hasan, pacha, le même gouverneur qui avait rendu la place l'année précédente; ils eurent à combattre les turcs, qui avaient été appelés en secret, et les citoyens, qui, en chassant leurs persécuteurs, ne firent qu'une résistance juste et courageuse aux efforts iniques du fanatisme et de la superstition. L'île de Seis est peuplée d'environ 100,000 grecs contre 10,000 turcs, et 3,000 latins. Les vénitiens, chassés de Seis, voulurent se dédommager sur le port de Smyrne; mais les consuls anglais, français, hollandais, se rendirent ensemble à bord du vaisseau de l'amiral vénitien: ils n'eurent pas de peine à faire suspendre l'exécution du projet, d'autant plus funeste, qu'elle aurait porté la ruine et la dévastation dans les établissemens de commerce, associés et correspondans des maisons les plus accréditées à Londres, Marseille et Amsterdam. Les con-

suls déclarèrent que leurs commettans ne manqueraient pas de demander d'immenses indemnités à la république, dans le cas où le siège de Smyrne pût causer de grands dommages. Ces observations apportèrent un changement soudain dans les vues du général, qui fit rembarquer ses troupes par la crainte qu'il eut d'attirer sur Venise les hostilités combinées de la Hollande et de l'Angleterre. Le divan déposa le séraskier Soliman, pacha, gouverneur d'Albanie, parce qu'il n'avait pas vaincu des généraux italiens plus habiles que lui: il eut pour successeur un élève du séraïl, Elmas Méhémed, pacha, qui bientôt après fut élevé à la dignité de gouverneur de Bosnie.

L'administration ottomane était organisée par tant d'impéritie, qu'elle s'était attirée le mépris de l'Europe entière. En Asie même, elle avait perdu la confiance du peuple. Scheik Emir Méhémet s'indigna de ce que les arabes, peuples vagabonds, infestaient de leurs brigandages, les contrées fertiles, qui s'étendent entre Damas, Bagdad et la Mecque. Il demande que les pèlerins arrivent sans trouble au tombeau de Mahomet; il exige la pleine et entière exécution du firman de Sélim I^{er}, conquérant de l'Egypte, firman,

qui porte qu'il sera prélevé tous les ans sur les épargnes du trésor du sérial des femmes, 40 mille écus d'or, à titre de secours destinés aux pélerins qui allaient à la Mecque. Emir Méhémed, voyant que cette gratification n'était plus acquittée, prend les armes et marche à la tête de sa tribu ; il arrête une caravane ; il la laisse en proie aux douleurs d'une soif dévorante, et parvient à la faire prisonnière. Parmi le nombre des captifs, on reconnaît Sélim Gierai, kan des tartares. Ce prince fut mis en liberté, avec invitation de solliciter, auprès d'Achmet, l'acquittement des arrérages dus aux arabes. Emir Méhémed avait rassemblé de telles forces, qu'il vint bloquer la ville sainte de la Mecque ; il avait bravé les phalanges réunies des beglier-begs voisins, et mises en fuite par l'effet d'un stratagème. Sur ces entrefaites expire le tyran déhonté, qui ne fut jamais qu'un lâche et le complice de tous les fripons, qui assiégeaient son imbécilité, et qui profitaient de ses faiblesses. Il n'eut jamais assez de pénétration pour s'apercevoir qu'il était le jonct des intriguans, envoyés auprès de lui par Châteauneuf ; il donna des ordres de mort, d'exil ou de déposition, sur des rapports, vrais ou faux ; et cependant, dans

l'enthousiasme de son orgueil hébété , il se vantait d'aimer la justice , bien que ses jugemens ne servissent jamais que les vœux de la vengeance et les artifices de la calomnie. Les turcs eux-mêmes trouvaient au sultan Achmet une physionomie repoussante. Ils le peignent , ayant un gros ventre , un teint livide , de gros yeux noirs , hébétés , une tête ronde et rouge marquée de taches noires , le nez long et droit ; enfin , tous les signes apparens qui indiquent la nullité du cœur et la stupidité de l'esprit. Son règne dura quatre ans , à la honte du peuple , qui aurait dû en faire justice.

M U S T A P H A I I.

vingt deuxième empereur.

Le vizir Tarabolus désigna au trône de Constantinople , un enfant de trois ans , nommé Ibrahim , fils du défunt despote ; il prétendit qu'il serait injuste de priver du sceptre ottoman , le fils d'un empereur , mort la couronne sur la tête. Cependant la voix publique appelait à l'empire , Mustapha , fils de Mahomet IV , prince ferme et éclairé , qui aurait eu du génie , si les préjugés n'en avaient pas étouffé

les premiers germes. Les grands pénétèrent les vues de Tarabolus ; ils ne se dissimulèrent pas les terreurs secrètes qui agitaient le vizir ; ils tinrent ferme ; il était temps, suivant eux, qu'un sultan gouvernât par lui-même, et que l'empire reçût l'impulsion immédiate de la main et de l'œil du maître. On substitua donc au pupille de Tarabolus, le premier fils de Mahomet IV. Nezir aga, garde du trésor, déposé dans le séraï des femmes, vole dans l'appartement de mustapha, il lui rend compte des intrigues qui agitent la cour. Nezir brise les fers de Mustapha ; il lui conseille de se revêtir d'une robe magnifique et de venir dans la salle du trône, y parler en maître.

Mustapha était bien fait et à la fleur de l'âge ; il présentait une physionomie intéressante. Il avait des manières gracieuses, et l'on démêlait à travers la rapidité de ses gestes et de ses mouvements, l'éclair des passions de son père Mahomet IV. Chalyk Ahmet, aga, et Cherchies Mahomet, aga, étaient tous les deux attachés à la mémoire de Mahomet IV ; l'un avait été chambellan de Mustapha dans son enfance, et l'autre, élevé dans le palais impérial, ayant été comblé de biens par les enfans de Mahomet même, qui furent

la première cause de sa grande fortune. Le premier se retira peu de temps après avoir été grand écuyer dans le sérail, pour vivre en paix et avec splendeur dans Constantinople. Le second passa successivement de la place de grand écuyer aux emplois de pacha d'Alep, de Jérusalem et de seraskier de la Morée. Chalyh Ahmed avait reçu le jour dans la Russie rouge, il avait été fait prisonnier à l'expédition de Kaminice : le second était circassien ; tous deux avaient un caractère prononcé, et beaucoup de courage ; celui ci ayant renoncé aux places, et celui-là sachant bien les remplir.

Tarabolus voulait organiser une faction ; il était à se consulter avec sa cabale, lorsqu'on vint lui annoncer que le sérail retentit des cris de vive Mustapha, que Chalyk Ahmed et Cherchyes Mahomet, aidés de leurs amis, ont salué empereur des turcs, Mustapha, fils de Mahomet IV. Le vizir demeure interdit et confondu ; il accourt au milieu de ses courtisans, il dissimule son déplaisir mortel : son sourire, ses yeux expriment une joie fausse. L'aga des janissaires déploie l'art d'une semblable hypocrisie. Ils baisent tous les deux, avec respect, la robe du nouveau sultan, et leur exemple est suivi de tous les

grands de la cour. Des fêtes brillantes accompagnent l'avènement de Mustapha au trône. Le nouveau despote qui savait combien Tarabolus avait été contraire à sa proclamation, dissimula son ressentiment, il le confirma dans l'exercice de sa dignité ; il lui envoya même, selon la coutume, le présent d'une robe doublée de zéhelines ; il lui ordonna, mais d'un ton sévère, de surveiller le cours des intérêts de l'empire, quant au militaire et au civil.

Mustapha déclare au divan qu'il se propose de commander en personne l'armée nombreuse qui doit marcher contre les impériaux. Son firman porte qu'il n'est pas assis sur le premier trône du monde, pour se décoûter du vain nom d'empereur, et qu'il se croît obligé de remplir les devoirs sacrés de son nouvel état. Ses yeux examinent, sa bouche ordonne, ses mains disposent tous les préparatifs. C'est devant lui que les fondeurs coulent les canons ; il va lui-même présider à l'exercice : tous les officiers qui avaient bien servi son père sont invités à revenir de leur exil ou de leurs retraites. Les postes les plus importans leur sont confiés, et ils reçoivent des récompenses proportionnées aux désagréments qu'ils ont éprouvés sous les deux règnes pré-

cédens. Il rappella , auprès de lui Elman Mahomet , pacha , gouverneur de Bosnie. Cet asiastique avait été ichoglan de Mahomet IV , puis son chambellan , ou plutôt son ganimède. Mahomet , pacha , était si beau , que son protecteur lui avait donné le surnom d'Elmas (bijou ou diamant) Mustapha voulut l'avoir auprès de lui , parce qu'on lui connaissait un jugement droit et sain. Le sultan lui confère d'abord la fonction de Nischanji , c'est-à-dire dépositaire de la griffe du sultan , qu'il appose sur tous les ordres , expédiés au nom du tyran. Bientôt il est créé rekiab caïmacan , charge , qui confère à son possesseur le droit de tenir l'étrier quand le sultan monte à cheval et d'expédier , dans toutes les parties de l'empire , les affaires qui ont pu ressortir de la puissance impériale en l'absence du grand vizir. Enfin , Mustapha lui confie le soin de conduire sa mère du sérail de Constantinople dans celui d'Andrinople.

Cet honneur , marque d'une confiance extraordinaire , montra à tous les regards le nouveau tyran , comme un astre d'espérance et de bonheur. Mahomet Elmas conduisit donc la sultane Validé , que personne ne peut voir , que son médecin ne visite qu'en présence de témoins , qu'il ne peut considérer qu'à tra-

vers un voile de gaze épaisse , qui environne le lit , et à qui il ne tâte le pouls que par dessus une mousseline qui lui couvre la main.

Tandis que la jeunesse accourait sous les drapeaux de Mustapha, le sultan qui venait de donner le signal de la guerre , et d'établir un vaste camp , hors des mers d'Andri-nople , se déguise en simple janissaire ; il se promène dans les lignes ; il apprend par la bouche des soldats , que Tarabolus , agissant comme sous le règne d'Achmet , faisait pres-que tout , sans en donner la moindre con-naissance à l'empereur. Il trouva bientôt un prétexte pour faire mettre à mort le vizir : quelques canons avaient leurs affuts mal ferrés ; cette faute détermina le vindicatif empereur à ordonner qu'il fût étranglé sur le champ , et son corps exposé pendant trois jours dans le sirih meïdan , c'est- à - dire , au quartier général. Cette vengeance ne plut aux grands ni à l'armée , qui virent bien que la mort du vizir reposait toute entière sur le desir qu'il avait eu de placer Ibrahim sur le trône , au préjudice de Mustapha. Ce pre-mier sang , versé sous un prétexte si frivole , produisit les premières racines de haine et de division , qui provoquèrent huit ans après tous les malheurs du farouche tyran.

Mahomet Pacha Elmas , monta tout à coup , de l'emploi de caïmacan à la dignité de grand-visir ; il reçut les sceaux de l'empire des mains homicides de son maître. S'il avait quelque jugement , il est certain qu'il était sans étude et sans expérience : aussi son élection le rendit odieux ainsi que son électeur , à tous les vieux pachas , qui n'auraient pas voulu recevoir des ordres d'un ministre habitué aux voluptés du sérail , et couvert d'infamie par ses liaisons secrètes avec Mahomet IV.

Le despote méprise ces murmures. Si deux ou trois avaient osé se plaindre , ils auraient subi le même sort que Parabolus : mais entreprendre de punir une multitude innombrable de premiers esclaves , c'eût été s'exposer trop. Mustapha dédaigna tous ses bruits. L'armée ottomane passé le Danube , sous les remparts de Belgrade ; elle enlève , en déroulant ses forces dans les plaines de la Hongrie , Lippa et Titul. Chemin faisant , un parti de tartares vient l'instruire que le général Veterani , à la tête de 6000 impériaux , a quitté la Transylvanie ; qu'il marche pour rejoindre l'armée , commandée par Frédéric Auguste , électeur de Saxe , et que cette jonction devait avoir lieu dans huit heures.

Mahmud Begogli, Beglierberg de Romelie, emmène avec lui toutes les troupes légères, avec ordre de couper les allemands, tandis que le sultan continue sa marche. Mustapha trouva bientôt une phalange intrépide, que Mahomet n'avait pas pu entamer, n'ayant osé ni les approcher, ni les attaquer.

Les chrétiens se mettent en bataille, en présence de toute l'armée ottomane ; ils soutiennent, au nombre de cinq mille, le choc de tous les bataillons turcs ; ils leur apposent tant de courage et d'intelligence, que les musulmans prennent lâchement la fuite. Témoin du combat, mais de loin, Mustapha devient furieux à la vue de ses janissaires, qui moissonne le fer de l'ennemi ; il vole au-devant des fuyards ; il en tue plusieurs de sa main : ses gestes, sa voix, son cimenterre les forcent à retourner au combat. Les turcs tournent l'aile gauche impériale ; ils renversent les chariots qui couvraient le camp ; ils viennent à bout de pénétrer ce frêle rempart. Vétéran ramène ses troupes vers ses retranchemens ; il peut surprendre les janissaires, acharnés au pillage : la mousqueterie jonche la terre, en moins d'un quart d'heure, de morts et de blessés ; elle oblige les bandes musulmanes à se replier, moins en

merchant qu'en fuyant. Mustapha retourne au-devant d'eux ; il reconnoît Schahyn, Mahomet Pacha. « Tu déshonores le surnom de Schahyn (faucon), puisque tu n'as pas le courage du faucon, et que tu ne frappes pas comme lui de tes serres, tes ennemis à la tête ; et tu ressembles à une grue, qui donne à ses compagnes l'exemple de la fuite. » Mahmud, Schahyn et l'aga des janissaires rougissent de leur lâcheté ; ils s'entendent mieux, ils se rallient ; ils marchent, et le combat recommence avec une nouvelle fureur. On dit que les soldats de Vétéran, héros dignes d'une meilleure cause, auraient pu vaincre l'armée turque, si leur général n'avait pas été blessé : ils se virent contraints, n'ayant plus de chef, non de fuir, mais de se retirer. Le sultan lui-même admirait cette bravoure sublime ; il ne voulut pas que l'on poursuivit cette armée de braves : le mufti fut chargé, en secret, de trouver dans le koran, quelques versets, qui pourraient couvrir d'un prétexte plausible, la défense donnée par le tyran, de poursuivre l'ennemi. Le Felva présente ces expressions remarquables : « Les préceptes de l'Alcoran s'opposent à l'action d'une armée trop ardente à poursuivre ses ennemis fugitifs ; et la coronne

» du martyre échappe aux soldats qui périssent en transgressant le précepte. »

Le sultan fut étonné, en apprenant que Vétéranî avait perdu mille cavaliers et quinze cents fantassins, tandis que dix mille turcs avaient mordu la poussière, sans comprendre, dans ce nombre, les meilleurs et les plus braves officiers, comme Méhémed Beg Ogli, Schahyn, Méhémed pacha, frère de Coja Jaffer, pacha. Cette défaite des turcs, qui passa pour une victoire, substitua, dans l'âme du nouvel empereur, aux élans d'un zèle téméraire, le sentiment de la modération et de la prudence. Il ramena son armée vers le Danube, sans s'exposer à une grande perte et répandant par-tout qu'il venait de triompher des impériaux, il démolit sans raison Logusch et Carensebès, places sans défense ; il emmena comme captifs tous les habitans qu'il put faire saisir ; et la belle saison étant finie, il pressa son retour à Andrinople, où il osa reparaitre sous les lauriers de triomphateur, quand il n'avait fait que détruire des contrées malheureuses sur les rives du fleuve ; la Valachie fut incendiée, pillée, ravagée par ses soldats, qui la traversèrent, en retournant dans la Romanie.

Frédéric Auguste, électeur de Saxe, (surnommé par les turcs le *briseur de fers à cheval* (par allusion à la force prodigieuse , dont il était doué) ne livra , durant la campagne , aucune bataille ; il crut devoir ne rien entreprendre , tant l'empire était fatigué des victoires remportées par les français ! d'ailleurs , Léopold était vieux , il n'avait jamais eu de génie ; il se traînait sur les traces de Charles Quint , et c'est en cela , qu'il donnait à Louis XIV un grand avantage sur lui , la politique antrichienne étant devenue le secret de tout le monde. La pologne resta dans l'inaction , Jean Sobieski éprouvant les infirmités de la vieillesse et ne laissant plus briller ces éclairs de courage et d'intelligence , qui humilièrent l'orgueil ottoman , et montrèrent que c'était chez ce peuple ignorant la raison sans force , qui cédait à la force sans raison. Les tartares ravagèrent tout à leur aise la Podolie et la Pocutie , et leur nouveau kan nommé Caplan Gierai , ayant cotoyé la rivière de Pietewa , s'avanza jusqu'à dans la Russie rouge , et vint menacer la ville de Lemberg , faisant partie de la Pologne , depuis 1540 , qu'elles furent conquises par Casimir le grand ; les tartares incendièrent les faubourgs de Lemberg ; ils enlevèrent

enlevèrent plusieurs pièces de canon, qu'escortait un bataillon, et qui devaient entrer dans la place ; un peu plutôt ils auraient fait prisonnier le général Yablonouski : chargés de dépouilles immenses, ils emmenèrent plus de 14,000 citoyens qui avaient cru que la république viendrait à leur secours. Cependant ces mêmes tartares s'étaient attiré la haine des russes. Le génie de Pierre premier, czar de russie, commençait à poindre sur les glaces du Nord ; il avait envoyé une armée formidable faire le siège d'Azoff. Cette diversion, bien qu'elle n'eut pas un succès heureux, inquiéta beaucoup ces mêmes tartares, qui ne furent pas les maîtres du Tanaïs, et qui ne jouirent pas, sur les flots du Palus Méotide, d'une navigation libre et sûre. Cependant, les russes restèrent devant Azoff, ce boulevard de la Crimée, sans y perdre beaucoup de monde.

Les vénitiens avaient encore garnison dans l'île de Chio. Quatre sultanes, aux ordres de Mezzomorte, furent envoyées contre eux. Le capituan Amujo-Ogli-Huseim pacha, suivit avec la flotte turque ; l'affricain Mezzomorte fit des prodiges de valeur : il fut cause de la victoire remportée sur les vénitiens, et de la conquête entière de l'île de Chio,

par les armes ottomanes. Les chrétiens grecs auraient voulu se dérober au joug oppresseur des catholiques ; ils eurent des intelligences secrètes avec Mysirli Ogli , seraskier d'une bravoure éprouvée , et qui avait la direction de la guerre maritime contre Venise. Ces relations mystérieuses n'empêchèrent pas la garnison vénitienne de piller les temples et les maisons de ces grecs, devenus si lâches, qu'alors comme aujourd'hui , ils ne surent pas opposer la résistance du courage à l'injustice de l'oppression. Les catholiques évacuèrent l'île , avec les dépouilles des habitans, qui se laissèrent voler, sans oser défendre leurs foyers. Mysirli , maître de Scio, fit arrêter , le lendemain de sa conquête , tous les malheureux vénitiens , qui n'avaient pas pu s'embarquer , et qui s'étaient cachés dans les maisons : il ordonna leur mort. Les grecs , qui n'avaient pas osé les combattre , n'eurent pas honte de les assassiner : les turcs eux-mêmes blâment cette lâcheté ; ils prétendent que le seraskier leur proposa dérisoirement de faire conduire les catholiques dans une plaine , de leur opposer un pareil nombre de grecs , de distribuer des armes aux deux partis , et de les faire combattre , à la charge d'assurer aux vainqueurs

corps , biens , liberté et protection des loix , s'ils consentaient à demeurer dans l'ile : cette proposition était généreuse. Si les vénitiens avaient été tolérans , l'ile de Chio leur appartiendrait encore : la même nation se dédommagea un peu de la perte qu'elle venait d'essuyer , par une défaite signalée , qu'elle fit éprouver aux turcs , dans un champ où paraissent encore les ruines de l'antique Argos.

Emir-Méhémet Scheikh voulut tenter de nouveaux brigandages dans la province d'Héjaz ; il semblait avoir le projet d'envahir l'Arabie heureuse : mais Aoslan pacha , gouverneur de Tripoli , accompagnant une caravane de pèlerins , combattit le prélat Méhémet qui fut tué , et les brigands fanatisés , qu'il commandait , exterminés ou mis en fuite. Tout ce qui s'était passé dans cette campagne , présagea les plus grands succès ; aussi les célébra-t-on par la pompe des fêtes triomphales. Tous les turcs qui avaient contribué aux trophées qu'on rapporta , furent largement récompensés : la foi du peuple , donnée à tous ces événemens , lui inspira une sécurité aveugle , et l'espoir de voir bientôt finir tous les fléaux qui l'opprimaient. Le tyran , sa cour , l'ulema , tous ceux qui vivent

de ses sueurs, de son sang et de ses larmes, lui en imposèrent, le trompèrent, pallierent ainsi l'excès de ses maux, pour les lui rendre plus sensibles dans un autre tems : l'imposture est l'art du despotisme.

Mustapha crut lui-même qu'il était un héros ; il donne ordre de faire des levées dans les provinces : la jeunesse qui regardait comme vrais et authentiques, tous les exploits de l'année précédente, accourt sous la bannière du sultan, qui, ayant appris que Frédéric Auguste se disposait à venir mettre le siège devant Temeswar, se hâte de marcher avec l'armée, déjà réunie dans la plaine d'Andrinople ; il se presse de passer le Danube : sa présence motiva la prompte retraite des impériaux, qui vont se camper avantageusement à 16 milles de la place ; et c'est là qu'il attendent, sans craindre, l'aggression des ottomans.

De son côté, le vizir Elmas Mahomet écoute les conseils de Tekkeli ; il fait retrancher l'armée, à la manière des chrétiens : un large fossé l'entoure ; un fort parapet le dérobe à la vue des impériaux. Frédéric Auguste est étonné de cette précaution ; il conçoit un coup de main téméraire ; un vase champ de bruyère séparait les deux armées ;

il y fait construire, à la faveur de la nuit, 24 redoutes, et dès l'aurore, l'armée vient s'y placer, avec 24 pièces de canons. Cette évolution s'exécute à propos : l'artillerie foudroye l'ennemi, elle répand l'effroi dans ses lignes ; les soldats allemands ont déjà franchi les tranchées : mais le seraskier Myrsili s'élance à la tête des janissaires et des égyptiens, le cimeterre à la main ; en moins de 10 minutes, plus de 1500 têtes furent abattues, et les autrichiens contraints de se retirer. Elmas Mahomet combattait ailleurs avec la même bravoure ; il repoussa les germains avec le même bonheur, au moment où ils marchaient vers le pavillon du sultan. Les turcs perdirent 8,000 des leurs, tandis que les chrétiens comptèrent à peine 3,500 de leurs soldats, restés sur le champ de bataille. Ceux qui contribuèrent le plus à cette victoire, furent les bostangis ou corps des jardiniers : cette troupe était composée de 3000 hommes environ ; ils se signalèrent dans cette rencontre, s'étant présentés au combat, à la voix du sultan lui-même : « Je sais que » vous n'êtes pas guerriers, leur dit-il ; mais » endurcis aux travaux de la terre, vous » avez la force en partage : vous, artisans » d'agriculture ! donnez à nos soldats l'exem-

» ple du courage et de la valeur. » Depuis long-tems ce corps n'était pas considéré comme militaire ; il ne fournissait plus, comme sous Mahomet, les azaplis ou furieux, et les plus intrépides janissaires. Mustapha est le seul empereur qui leur ait fait quitter, un instant, la rame ou la bêche, pour manier les armes et braver les dangers de la guerre. Le seul grand personnage qui pérît dans cette rencontre, fut le Mustapha pacha, frère du grand vizir et gouverneur de Temeswar.

Le despote ne voulut pas sortir de son camp ; un fetva du Muphti, provoqué à propos, défendit, sous divers prétextes, d'en venir aux mains. Mustapha ménageoit ainsi l'éclat de sa renomm e, en se hâtant de retourner dans l'une de ses capitales, pour y jouir des honneurs du triomphe, et se soutenir avantageusement dans l'esprit des peuples. D'ailleurs Louvois, qui barcelait, à l'occident, la puissance autrichienne, n'aurait pas voulu la faire périr par les mains des turcs : il était persuadé du danger qu'il y aurait eu de laisser aux mulsumans la facilité d'écraser la maison d'Autriche. C'est dans cet esprit que l'astucieux Châteauneuf savoit modérer ou exciter à propos l'impé-

tuosité du caractère ottoman, et dicter au visir la marche politique qu'il avait à tenir contre les impériaux. Les conseils du vieux diplomate François, partoient d'une bouche si mesurée et si adroite dans ses discours, que le divan, entraîné malgré lui, étoit obligé de les suivre.

Le Czar Pierre avait eu le bon esprit de faire venir au siège d'Azoff des ingénieurs allemands et des mathématiciens habiles dans les manœuvres de l'artillerie. Aussi Azoff capitula le 6 juillet 1696, ainsi que Lutlich, ville située sur la rive gauche du Tanaïs, en face d'Azoff. Quant à Venise, elle pût corrompre Liberaki, chef des maniotes, qui se révolèrent contre les turcs, et qui, par cet effort, favorisèrent le rétablissement de l'Hexamilon, forteresse dominant l'Isthme de Corinthe, et servant de rempart à toute la Morée. Omerbeg, qui commandait les turcs, se retira.

Mezzomorto avait été nommé capituan. Ce maure avait exercé le métier de pirate dès sa plus tendre jeunesse ; il infesta la méditerranée fort long temps, depuis Tunis, sa patrie, jusque dans la mer de Sicile. Pris par les espagnols, desquels il avoit reçu une blessure presque mortelle, il fut emporté à moitié mort de son navire dans celui de son

vainqueur : c'est de cette catastrophe qu'il garda toute sa vie le surnom de Mozzomorto. Sa captivité en espagne dura dix-sept ans : racheté par les tunisiens, son premier pas fut de reprendre son ancien métier, et son désir de vengeance le porta à faire, à la navigation marchande des chrétiens, tous les maux que purent lui inspirer son génie et son courage. Devenu chef d'escadre et capitaine de galère, il contribua le plus par son intelligence à la conquête de l'ile de Chio. Lorsqu'on le présenta au sultan Mustapha, pour être revêtu du grade supérieur de grand amiral, à la place d'Amujo-Ogli-Huseim Pacha, qui l'avait insulté, avant l'expédition de Chio, il n'accepta ses pouvoirs que sous la condition de ne pas quitter sa casaque de Rey, et d'établir une école où il lui serait permis d'exercer les matelots et les soldats de marine, comme il le jugerait à-propos, et de les assujettir à une règle particulière. Cet homme dur exerçait sa troupe à coups de bâton ; il traitait chacun des turcs qui lui étaient confiés, comme autant d'animaux. Le barbaresque Mezzomorto plaisait à la multitude par ses cruautés. A la cour, on lui reprochait de ne pas faire honneur à son rang par la richesse d'un costume qu'il avait le droit d'adopter.

Il répondait : « Je ne m'occupe que de mes
» devoirs ; je ne veux pas que la flotte qui
» m'est confiée soit la proie d'une poignée
» d'infidèles , qui n'auront bientôt d'autre
» droit que celui de pécher dans le golfe
» Adriatique. Ce qui fait que les vénitiens
» nous sont supérieurs, c'est qu'ils songent
» à nous combattre et non pas à faire leur
» toilette. La parure, les beaux habits :
» voilà ce qui occupe les membres du
» Divan. C'est mon courage qui a été fait
» visir, et non mes belles robes : je veux donc
» continuer à me montrer brave. Qu'importe
» la mal-propreté de mes habits ! Je veux
» mériter l'estime, la considération des intré-
» pides, et non pas des hommes frivoles
» attachés à ceux qui , à l'exemple des
» femmes , savent mettre le plus de goût
» dans leurs parures. »

Mezzomorto suit les règles de l'art hydro-
graphique. Il observe les vents: il choisit les
parages les plus sûrs : il évite les combats
avec adresse : il manifeste des talens , qu'ad-
mirent les plus habiles navigateurs chrétiens.
La campagne se passe en manœuvres de
réserve mutuelle. Le somptueux Mustapha
licencia son armée devant Andrinople ; delà,
il se rendit à Constantinople , où il fit une

entrée triomphale, comme s'il eut été vainqueur des quatre parties du monde. Les 24 canons, pris aux allemands, précédèrent la marche; il décorea son triomphe des soldats autrichiens et de quelques nobles, faits prisonniers, dans l'action, contre Vétéran. Trois jours après, le sultan va visiter le monument d'Ebi Fyulensari. Le Scheikh lui ceignit le cimenterre: cette cérémonie religieuse lui donna un caractère plus martial; et le voilà qui ordonne les préparatifs les plus extraordinaire.

Le fisc impérial redoubla ses extorsions sur le peuple: trente-six vaisseaux de ligne sont mis sur le chantier, sous la conduite de Mezzomorto. Cette flotte avait pour destination d'être divisée en deux parties, l'une pour combattre les russes dans la mer d'Azoff, et l'autre pour fortifier la flotte, réservée à vaincre les vénitiens. On lève 20 mille nouveaux janissaires et 8 mille matelots. Le sultan lui-même préside à leurs exercices: tantôt c'est le mousquet que l'on apprend à manier; tantôt c'est le dard qu'il faut lancer avec adresse. Là, on met un ensemble dans la marche ou lente ou rapide des pelotons militaires: ici des artilleurs allemands enseignent à pointer le canon, et

à compasser la bombe. Tous les courtisans sont devenus soldats ; il y avait quelque chose de grand au caractère de celui qui donnait cette impulsion belliqueuse : mais il ignorait l'art de mériter la confiance.

Enfin, le 23 mars, jour consacré à l'ange Gabriel, un firman solennel annonce aux turcs que le 23 avril, jour de Saint-Georges, toutes les forces de l'empire devront être réunies dans la plaine d'Andrinople. De toutes parts retentit le bruit des armes ; on ne voit que des guerriers. A la vue de cet appareil, la Hollande et l'Angleterre renouvellent des propositions de paix, avec d'autant plus de raison, que Louis XIV se préparait à signer le traité de paix de Riswick ; et que la Porte ne devait plus compter sur cette diversion puissante. Mustapha rejeta les offres de ces deux médiateurs ; il prétendit même, par une présomption aveugle et déplacée, être en état de subjuguer les impériaux.

Environné d'un faste qui voile son impéritie, le sultan se hâte d'arriver à Belgrade ; il y passe son armée en revue : le dénombrement des compagnies, dans les divers bataillons, lui présente 135 mille soldats, sans y comprendre les gardes qui environ-

ment les pachas. Il aime à croire qu'un si grand nombre d'hommes doit lui assurer une victoire facile. Léopold oppose à cette multitude tumultueuse le génie du prince Eugène, et 45,000 vieux Germains aguerris.

Tekkeli, qui vouloit rentrer dans la souveraineté de la transylvanie, prétendit que 50,000 mécontents hongrais allaient se réunir, sous les remparts d'Hermanstadt, à l'armée ottomane. Son avis fut adopté contre celui de Mahomet Elmas et de plusieurs autres pachas. Coja Jaser fut le seul qui s'opposa à cette marche, et qui prétendit qu'il falloit éviter une bataille rangée : il connaissait la tactique des allemands ; il savait que leurs phalanges se présenteraient au feu, sans jamais se disperser, tandis que les turcs qui combattaient, rangés en colonne angulaire, se débandaient aux moindres chocs. Tout ce qu'il put dire fut inutile : le sultan faillit d'envoyer des muets, chargés d'étrangler le vieux Jafer pacha. Enfin Mustapha forma la résolution d'aller faire le siège de Segedin : toute l'armée se porte vers cette place ; et c'est aux bords d'un lac, à la vue du château de Zemta, qu'elle établit son camp.

Le prince Eugène à la tête de 16,000 hommes se précipite dans le camp ennemi,

il y taillé en pièces les turcs endormis : tout est passé au fil de l'épée , excepté le pacha, qui commandait ce détachement , et qui fut fait prisonnier. Ce général se nommait Kiat-chuk - Jaffer. Le maître - d'hôtel de celui-ci s'échappa ; il vient donner avis de cette défaite au visir , qui lui fait trancher la tête , afin que cette nouvelle ne transpire pas. A cette atrocité , il joint l'imposture : il va dire au sultan que les hongrais , marchant sous le prince Eugène , avait voulu attaquer la troupe aux ordres de Jaffer pacha ; mais que les tartares avaient repoussé les agresseurs. Ce mensonge politique fut démenti presqu'aussi-tôt par des bandes de tartares qui vinrent annoncer le sanglant échec que les Musulmans avaient essuyé auprès de Zenta , et que les impériaux continuaient de les poursuivre.

Mustapha ordonne à l'instant même qu'un pont volant soit jeté sur la Teysse : cet ouvrage est achevé en moins de quatre heures ; et l'empereur lui-même est le premier qui le traverse à cheval. Le visir se présente au despote : il baise l'étrier ; et le tyran le repousse. « Ta tête me répond , lui dit il , de tous les événemens de la journée : prends soin de l'armée , s'il manque un

» caisson, un canon, un homme, tu en
» seras puni. » Il était impossible de faire
passer, durant le reste du jour, l'armée
entière, les munitions, les canons et les
équipages; il retint le reste, présumant que
l'armée autrichienne pouvait attaquer l'ar-
rière-garde. Cependant, les spahis et les
pachas étaient de l'autre côté de la rivière;
il fallut les rappeler, puisque les corps de
troupes se trouvaient sans chefs, et que
d'ailleurs Mahomet Elmas avait besoin d'un
conseil. Les pachas reviennent auprès du
visir; ils se consultent les uns avec les autres:
c'est une cohue que toute cette armée; les uns
allant dans un sens, et les autres voulant
marcher dans un autre.

Mahomet Elmas leur fit un discours
d'usage; il leur montra le paradis ouvert: il
leur rapporte plusieurs versets des koran,
et les détermine à retourner chacun à leur
poste. Il ordonne aussi-tôt qu'on fasse un
nouveau retranchement dans le camp même:
les soldats murmurent, néanmoins ils obéis-
sent; et les nouvelles tranchées ont bien-
tôt creusées. On voit, dès le lendemain,
l'armée allemande couvrir la plaine. Musta-
pha peut l'apercevoir de l'autre côté de la
rivière; il expédie des courriers à chaque

instant au visir qui n'y répond rien , et qui déclare au pacha : « J'aime mieux mourir » mille fois , en brave , les armes à la main , » que de périr esclave , chargé d'infâmies , » par ordre du sultan. »

Un malheur pallie ses délais : le pont , étendu sur la Teysse , se brise sous le poids des chariots , des chevaux et des hommes ; il fallut suspendre la traversée , ordonnée par Mustapha. Les impériaux , informés de la confusion qui règne dans le camp des turcs , arrivent vers un poste ottoman ; mais il leur fut impossible de franchir des barrières , formées avec des charrettes , enchaînées les unes aux autres. Eugène fait creuser une tranchée sur les rives de la Teysse ; plusieurs régimens s'y blottissent , avec ordre de presser les turcs dans l'intérieur de leur camp , tandis que l'armée tâcherait de la foudroyer au dehors. Kiaia-Armend-Abdi fut le premier qui fit feu sur l'ennemi ; mais il ne tarda pas à retirer ses batteries de canons , après avoir été démontées par l'artillerie allemande.

Tout contribua à la dfaite des musulmans : les janissaires ne voulurent pas défendre la grande enceinte de leurs lignes ; ils pensèrent qu'en se tenant fermes dans la seconde , ils

pourraient triompher, ayant déjà repoussé les cohortes impériales. Le visir et les pachas s'opposent à l'exécution de ce projet. La rage s'empare de l'esprit du soldat; il tourne ses armes contre Mahomet Elmas et les pachas, qui sont aussi-tôt égorgés; il n'éparqua que l'aga, nommé Deli-Balta-Ogli. Les victimes de cette émeute furent le grand visir et dix sept pachas. Les autrichiens ne tardèrent pas à completer le désordre dans les rangs d'une armée qui n'avait plus de chef, et qui fut obligée de céder une victoire, facile à remporter sur les allemands, fatigués et harcelés; Eugène fut étonné de se voir vainqueur. Il y eut du côté de ce dernier, 6000 morts, tandis que les turcs perdirent 30 mille des leurs. Coja Jaffer, dont le sultan aurait dû suivre l'avis, Misirli Ogli, célèbre par la prise de Chio, Kiose Halil, pacha de Diarbekis, et Fazli pacha, littérateur aimable, dont on lit encore les œuvres avec plaisir, périrent dans cette malheureuse affaire.

Le sultan Mustapha, désespéré de sa défaite, quitte le quartier-général à minuit; il prend, à toute bride, la route de Temeswar. En vain Capuji bachi lui conseilla de rallier son armée, lui disant que, sous peu, il peut rétablir

rétablir sa fortune ; que les allemands étaient épuisés par leur propre victoire ; et que le pont étant rompu sur la Teysse , ils ne pouvaient pas venir l'attaquer. Le tyran , que nous avons vu se pavanner à Constantinople , au sein d'une pompe triomphale , était si lâche , qu'il fit étrangler ce malheureux Capuji bachi , renégat vénitien , qui avait pris le nom de Schahin Mahomet.

L'armée , sans guide , erre dans la campagne : elle prend la route de Temeswar ; elle n'a ni munitions , que les vivandiers ont pillées , ni ressources , que ses fournisseurs ont eu soin de dérober , alléguant qu'elles étaient tombées entre les mains des ennemis. Des voix perfides lui assurent que le sultan Mustapha a été fait prisonnier ; en effet , les bataillons turcs se présentent devant Temeswar : le gouverneur leur refuse l'entrée , et ne leur répond rien sur la question qu'ils lui font , concernant leur empereur. Qu'on joigne à cette perplexité la disette d'eau et de farine : quel spectacle affreux !

Le sultan ne jugea à propos de se montrer qu'après une absence de trois jours ; il était entré déguisé dans Temeswar , et c'est pour quoi personne ne pouvait dire ce qu'il était devenu : à son aspect , l'armée témoigna la

joie la plus vive ; et l'espérance de rétablir les pertes qu'on venait d'essuyer, fit oublier qu'on les avait faites. Ce qu'il y eût de singulier, dans toute cette catastrophe, c'est que Tekkeli, resté seul avec les siens, dans le camp de Zemta, enleva tous les bagages, munitions et provisions : c'est ainsi qu'il répara l'inexactitude que le divan mettoit à lui faire payer sa pension. On ne lui a jamais reproché au sérail ce vil procédé, parce qu'il fit ce que les impériaux n'osèrent pas faire : cette bataille de Zemta, établit la réputation du prince Eugène.

Amuje-Ogli Husein, pacha, gouverneur de Belgrade, est élevé à la dignité de grand vizir : bientôt l'armée et Mustapha reprennent la route de Constantinople, tandis que les impériaux, qui avaient glané après Tekkeli, dans le camp des turcs, tentèrent de s'emparer de la Bosnie ; mais Dultaban, Mustapha pacha se trouva dans la ville de Bichkie ; il avait la confiance des janissaires, dont il se vantait d'avoir été le camarade. Kioprili Ahmed, grand vizir, l'avait élevé dans son palais, et Cara Mustapha l'avait comblé de biensfaits : il fut fait aga, sous le visiriat d'Araboji Ali. Il eut l'art d'affermir, dans Constantinople, la tranquillité publi-

que, allant seul et déguisé dans toutes les maisons suspectes : cette vigilance lui fit donner le surnom de *Va-nud-pied* ; elle lui mérita l'estime générale, et bientôt de la part du vizir Buyukli, la fonction de seraskier de Badaghi. Tant qu'il fut employé dans la Moldavie, les polonais respectèrent le territoire ottoman. Quand il y eut des troubles en Asie, Daltaban alla les calmer avec beaucoup d'intelligence et de courage ; cependant Mahomet Elmas l'accusa auprès du sultan d'avoir exercé d'horribles vexations, dans les provinces Asiatiques : sur cette accusation vague, il fut frappé d'une disgrâce complète ; c'est-à-dire, qu'il perdit son titre de pacha, et que son calomniateur puissant, qui craignait de l'avoir un jour pour rival, vint à bout de le faire envoyer en exil : voici la forme de la lettre de cachet.

« Mustapha Daltaban, tes crimes et tes
» injures envers nous sont évidens : c'est
» pourquoi nous te déclarons coupable et
» nous te condamnons à la mort. Néanmoins
» écoutant les sentimens de notre clémence,
» nous te faisons grâce de la vie : toutefois
» notre volonté absolue, est que tu dé-
» poses ton grade de pacha, et que tu te
» rendes en exil dans la ville de Bickies. »

C'était dans cette ville que résidait Daltaban, lorsque les janissaires vinrent le forcer à se mettre à leur tête. Tout-à-coup le sort des armes turques change; tous les courages se raniment : les impériaux sont chassés de place en place ; ils repassent la Save, et laissent à la merci des vainqueurs, vingt-quatre châteaux, construits sur l'une et l'autre rives de la rivière.

Frédéric Auguste, électeur de Saxe, venait d'être élu roi de Pologne ; il vivait alors avec l'abbesse de Konismarck, qui venait de donner le jour à Maurice de Saxe et à Lowendal. Pierre se fortifia dans Azoff ; il ne jugea pas à propos de rien tenter durant cette campagne. Les vénitiens firent peu de chose ; Barthélemi Moro, l'un de leurs chefs d'escadre, préserve l'île de Tinos de l'invasion d'un Bey, nommé Méhémet le *Galeux*. Les turcs, de leur côté, enlèverent trois corsaires, dont ils promenèrent avec orgueil les équipages, dans Constantinople.

Mustapha dissimulait ses chagrins ; il mit de la fierté dans la distribution de ses ordres, pour faire les préparatifs de guerre ; mais la multitude ne prit pas le change sur la feinte sécurité de l'empereur ; ni les menaces, ni les exhortations, ni les firmans ne détermi-

naient la jeunesse à s'enrôler ; et le tyran lui-même , qui se travestissait tous les soirs , entendait les propos , tenus par le peuple et les janissaires ; on disait : « Les turcs ne vaincront jamais les autrichiens : Dieu a abandonné les vrais croyans ; il s'est rangé du parti des infidèles : il est donc inutile de répandre davantage notre sang .

Charles II , roi d'Espagne , était sur les bords du tombeau ; l'expectative d'une guerre certaine entre les français et les impériaux , engagea le cabinet de Vienne à souhaiter la paix avec la Porte . Mustapha , qui vit mal ses intérêts , donna tout-à-coup dans le piège que vinrent lui offrir les ambassadeurs de Hollande et d'Angleterre , par l'entremise de Mauro Cordato .

Cet interprète , gagné par la maison d'Autriche , engoûta le visir Husein pacha ; il vint le voir : il lui assura que Léopold serait charmé de faire la paix avec les ottomans , et que si Mustapha se prêtait à faire la plus légère proposition , la cour de Vienne était prête à les écouter . Le visir reçoit cette confidence avec joie ; il comprend à peine comment Léopold , victorieux et fort , peut désirer la fin de la guerre : et après un court entretien , Alexandre-Mauro Cordato , reçoit ordre

de partir pour Vienne ; il se hâte de visiter les ambassadeurs chrétiens : il feint de n'être autorisé par personne dans la mission spontanée qu'il va remplir. Les ministres Anglais et Hollandais , qui ne demandaient pas mieux , jurent de garder le secret: néanmoins le grec audacieux retourne *incognito* auprès du visir ; il lui assure que par l'entretien qu'il a eu avec les envoyés d'Angleterre et de Hollande , il est clair que Léopold se trouve dans les meilleures dispositions. Le vieux visir l'embrasse , et lui répond que s'il rend la paix à l'empite , le sultan saura l'en récompenser.

Fériole , secrétaire d'ambassade de France auprès de Château-Neuf , était devenu son successeur ; il n'avoit eu aucune part dans cette négociation mystérieuse , n'ayant ni le génie souple , ni l'art de plaire , familier à son devancier : et c'est pourquoi il lui fut impossible de traverser cette intrigue. Le sérail lui avait fait un crime d'avoir voulu paraître à l'audience du grand seigneur , une épée au côté , d'avoir fait faire une gondole semblable à celle de Mustapha , et d'avoir mis , dans son hôtel , à l'abri des persécutions de Bracovan , Demétrius Cantemir , qui aspirait à la principauté de Moldavie. On dit donc à Fériole que la manie de faire la

guerre était passée , et qu'il eût à ne plus venir s'opposer à la volonté du divan.

Cependant , une armée nombreuse marche vers Belgrade , où elle arrive , sous les ordres du visir , au commencement du mois de juillet 1698. Mustapha demeura l'été au château d'Akbunar , près Andrinople : toute cette campagne se passe en observation , tandis que les ministres plénipotentiaires se réunissent sur les rives de Carlowitz , auprès de la ville , à qui cette rivière a donné son nom , entre Peterwaradin et Belgrade. Les ministres , pour le divan , sont Rami Méhémed , Reis Effendi et Alexandre Mauro Cordato ; pour l'empereur , les comtes de Pettingen et Schlik ; pour le Czar , Procope Bogdanowick et Woznicini ; pour la république de Pologne , Stanislas Michelnoski , vaivode de Posnania ; pour le sénat de Venise , Ruzini. Les médiateurs étaient Paget , au nom de Guillaume III , et Collières , au nom des états de Hollande.

On faillit rompre toutes les négociations , par rapport aux honneurs du pas ; mais l'artificieux Mauro Cordato sut tout concilier , ayant fait construire la salle des séances en forme ronde , avec autant de portes qu'il y avoit d'ambassadeurs , ouvertes , chacune

du côté qui regardoit leurs pays ; en sorte que les négociateurs arrivaient et se plaçaiient sur le niveau de la plus parfaite égalité.

La paix fut arrêtée , après de longs débats , le 26 janvier 1699.

Mustapha se hâte de licencier son armée. Ses firmans assurent à la multitude qu'il va s'occuper du soin de faire fleurir l'empire. Il s'en remet aux bonnes intentions de son vizir ; et pourtant , il se retire à Karischtiran , délicieuse maison de plaisir , qu'avait fait construire Mahomet IV , pour s'y livrer aux exercices de la chasse et à tous les plaisirs de Tibère , dans l'ile de Caprée. Le peuple s'indigna de la vie molle de son despote , se plaisant entre des meutes aboyantes et des animaux innocens , qu'il aimoit à voir périr. Des murmures s'élèvent de toutes parts : d'ailleurs , quelques ordres secrets , expédiés à l'aga du sérail , avaient fait précipiter dans le Bosphore des citoyens clairvoyans , qui avaient averti le peuple des menées odieuses , qui se tramaient au divan , et qui firent naître le sentiment bien naturel de résister à l'oppression.

Le tyran vole à Andrinople. Là , il continue ses orgies voluptueuses. Le kan des

Tartares lui écrit que Pierre, czar de Russie, fait bâtir des villes sur les rives du Tanaïs et du Boristhène. Mustapha se contente de faire observer les russes qui le bravèrent. Pierre se préparait à ouvrir la campagne, à l'expiration de la trêve de 750 jours.

Kuscine pacha ne voulut pas croire au danger, annoncé par le kan des tartares. Il endoctrine son neveu, Kybreli, grand écuyer du sultan, qu'il charge d'aller le désabuser. En effet, le jeune homme déclare, dès le lendemain, à Mustapha, qu'il vient de voyager dans la Crimée; que rien ne s'y passe d'extraordinaire, et que sa hautesse doit se rassurer sur ces vaines alarmes. Une seconde lettre du kan est remise au despote, un vendredi, comme il sortoit de la mosquée. Cette lettre répétait les mêmes détails, déjà envoyés. Mustapha mande Kybreli Ogli; il le menace du supplice le plus douloureux, s'il ne lui avoue pas la vérité. Le jeune turc confesse que le vizir son oncle est l'auteur de sa démarche; il implore sa clémence. Mustapha le prive, à l'instant, de son emploi, et l'exile de Constantinople. Un ordre secret est remis aussitôt à l'aga Kascky, qui court mettre à mort le jeune homme séduit, tandis que le vieil

oncle est déposé aux bords de la mer de Marmora, dans un village, près de Selivréa en Romanie.

Le visiriat fut vacant durant 40 jours. Le despote réservoit cette dignité à Daltaban, mustapha pacha, qu'il avoit envoyé chercher à Babylone, dont il étoit gouverneur. C'est Kusan pacha Silhadar, qui remplit cette fonction, durant la vacance. Ce visir servit toutes les vengeances particulières. On dit que des milliers de victimes furent égorgées en secret, durant les 40 jours de cette courte administration.

Daltaban, revêtu de la dignité de visir, examine le nombre des forteresses établies sur les frontières; il se fait rendre compte des conditions de la paix. Il appelle *giaurs*, ou infidèles, ceux qu'elles avaient négociées. Feriole, qui avait su gagner ce nouveau ministre, lui conseille de rallumer les bateaux de la guerre; il lui montre les honteux articles du traité de Carlowitz. Charles II, roi d'Espagne, venoit de mourir le premier novembre 1700. Cette mort avait provoqué de nouvelles hostilités entre Louis XIV et Léopold; et si le turc avait fait diversion à l'Orient, il auroit épargné à la France des

désastres et des défaites , qui la réduisirent aux plus cruelles extrémités.

Le visir connoissait d'ailleurs combien par respect pour le koran , la nation musulmane tenait à la foi des traités. Il se borna donc à savoir si les impériaux n'avaient pas déjà commis quelques légères infractions , dont l'évidence aurait dû motiver une plainte , une demande en réparation , et en cas de refus une rupture. Les allemands se trouvèrent avoir été ponctuels observateurs du traité de paix. Toujours impulsé par Feriole, le visir prend le parti d'accuser hautement les deux négociateurs ; il les mande en sa présence ; il leur fait les reproches les plus amers , les menaces les plus terribles. Rami et Mauro-Cordato virent les orages que le perfide visir amassait autour de leurs têtes ; et dès ce moment , ils songèrent à lui opposer toutes les astuces d'une intrigue , ourdie avec art.

Le mufti Feizullah Effendi avait été précepteur de Mustapha. C'étoit lui , qui avait appellé Daltaban au visiriat ; et le bienfaiteur voulait influencer à sa fantaisie l'obligé. Cette déférence gênait Daltaban , qui invita un jour le mufti à être l'un de ses convives dans un repas splendide. Là , il devait

faire étrangler ce vieillard. Un si noir complot fut révélé par Ibrahim Aga, kiaia du visir. Feizullah, éclairé sur le piège qu'on lui tendait, fit le malade ; il envoya son fils Nakyb Effendi à sa place.

Cette circonstance favorisa singulièrement les projets de vengeance, que voulaient poursuivre Rami et Mauro Cordato. Ils s'étaient déjà plaint au mufti du barbare visir qui, en effet, semblait appeler les tartares contre les turcs, et provoquer leur ressentiment contre le traité de Carlowitz. Feizullah continuant de faire le malade, invite Cara Mahomet Aga, beau-père de son fils, d'aller prier le visir de venir lui rendre visite, en lui déclarant que le mufti avait les choses les plus importantes à lui communiquer. Daltaban accourt ; Feizullah feint de se déclarer l'ennemi de Rami. Il conseille au ministre de le nommer visir à trois queues, de lui conférer ensuite le gouvernement d'une province éloignée, alléguant qu'élevé dans un poste brillant et éloigné, il serait facile de le rendre odieux, pour le punir et s'en venger : l'adroit prélat invite le visir à garder le secret, qu'il lui confie. Daltaban souscrit au conseil qui lui est donné : et voila Rami honoré des trois queues. Mais ce qui déplut

au visir, c'est que le sultan qui s'entendait avec le muphti, décora Rami de la robe de Caïmacan et lui ordonna de rester à la cour.

Feizullah vient un matin demander un entretien secret à son élève ; il lui rend compte de l'attentat que Daltaban avait projeté contre lui, malheureux vieillard, qui ne demandoit que paix et sûreté. Mustapha demeure immobile d'indignation : il consent volontiers de se défaire d'un visir si perfide et si ingrat, d'ailleurs convaincu d'exciter le kan des tartares contre les ottomans. Le sultan donna les mains à tout ce que voulut son précepteur.

De retour dans son palais, Feizullah envoya chercher Ramy pacha, en lui recommandant de se travestir. Le nouveau pacha a des ailes. C'est dans cet entretien, qu'ils combinent, l'un et l'autre, les moyens de mort contre Daltaban. Ils conviennent que le muphti avilira Rami aux yeux du visir, et qu'il lui persuadera de lui conférer le grade de scraskier dans la province de Babadaghi. Ils ajoutent que le même ministre sera conseillé de dire à sa hautesse que, si Rami restait dans Andrinople, les janissaires ne tarderaient pas à faire éclater leur mé-

contentement. Tout fut exécuté comme on en était d'accord. Le visir se met en marche, précédé et suivi du cortège le plus pompeux. Il pénètre dans les appartemens du sérail ; mais le valet de chambre de mustapha vient au devant de lui , et lui demande au nom du maître les sceaux de l'empire. Daltaban les remet ; il déclare avoir quelque chose de très-important à communiquer au despote ; mais il lui fut impossible d'obtenir cette grâce. Le tyran ordonne pour toute réponse qu'il soit dépouillé et lié ; qu'on lui donne la mort , et que ses restes deviennent la pâture des chiens au Baby Kumayun.

Tous les officiers du tyran sont transformés en bourreaux. Avant de finir son sort , il pria ses gardes de faire dire à Mustapha , qu'il s'écartait de la foi musulmane et qu'il s'abandonnait à des conseillers ennemis de l'état et de lui-même. Ces paroles , rapportées au sultan , lui firent la plus vive impression. Il donne ordre de suspendre l'exécution ; ainsi , Daltaban est enfermé dans Caparasi , (prison de la cour). Ce sursis effraie les deux conjurés , c'est - à - dire , le muphti et Rami , qui accourent auprès du despote , et qui lui annoncent qu'un esprit d'insurrection éclatait déjà de toutes parts ,

et qu'il fallait la prévenir, en faisant mettre à mort celui, pour lequel elle allait se manifester. Le lâche sultan est glacé d'effroi. Il s'empresse d'ordonner la mort de Daltaban. La victime se présenta avec courage devant la hâche, qui allait lui ôter la vie ; elle dit avec fierté : Massacrez, barbares musulmans, celui qui n'a pas pu être tué par les giaurs. Les turcs assurent qu'il mourut sans avoir peur. Les adversités les plus affreuses forment, dans la vie de Daltaban, un contraste bizarre avec l'éclat de sa fortune. Il est certain que ce visir avait des talents ; mais on convient qu'il était perfide et cruel, et que sa dissimulation homicide dût lui faire beaucoup d'ennemis. Du temps qu'il était gouverneur de Bagdad, Battal Othman aga lui avait été envoyé pour le mettre à mort ; mais le pacha se montra victorieux des rebelles ; puis il le conduisit dans un lieu, où étoient exposées trente-deux mille têtes d'arabes : « Va, dit-il à son bourreau : rappelle fidèlement à Mustapha, ton maître « et le mien, ce que tu as vu ». Daltaban avait du génie ; mais le génie, sans lumières, est presque toujours féroce.

La perte de Daltaban excita les doléances du peuple, surtout à Constantinople. On

s'indigna de voir Rami élevé à la dignité de grand visir, lui, qui chantait autrefois dans les cafés de Constantinople, et faisait des vers pour qui voulait bien les lui payer. On murmura contre Kioprili Abdallah pacha, petit fils du visir Kioprili, et qui avait été envoyé avec le titre de caïmacan. On se déchaîna contre le muphti Feizullah, qui en effet, disposait de toutes les places, et les vendait à l'encan. Au commencement du mois d'octobre 1701, les canonniers viennent demander au caïmacan leurs soldes qui leur avaient été promises depuis trois mois. Abdallah siégeoit alors dans la salle du divan. Il déclare que cette soldatesque lui a manqué de respect ; il veut les faire arrêter par les soldats de marine. Mais le peuple s'en mêle ; les sypais, les janissaires accourent ; et ceux que le caïmacan avait ordonné de mettre à mort, rentrent triomphans dans leur quartier.

Carakasch Méhémed, caractère impétueux et brave, se met à la tête des séditieux ; si l'on peut appeler de ce nom un peuple qui résiste aux cruautés d'un oppresseur. On court au palais du caïmacan, qui n'a que le tems de se sauver. Le peuple s'assemble dans l'hyppodrome de Justinien ; les prêtres s'unissent

s'unissent à la multitude ; et là , tous les ordres jurent de détruire le visir , le *musti* et tous les tyrans du peuple. Ils nomment pour Caïmacan , *Terari Hasan pacha* , et pour *musti* , *Nakeb Méhemed Effendi* , surnommé le menteur. Les turcs n'ayant pas de nom de famille , se donnent les uns aux autres des sobriquets , qui expriment leurs vices ou leurs vertus. *Dorojan Ahmed* , *pacha* , prend le titre de grand visir.

Mustapha envoie , à titre d'ambassadeur , auprès des rebelles , *Mustapha Effendi* ; ce médiateur se présente ; il déclare que le sultan est dans l'intention de souscrire à tous les voeux. Les révoltés lui répondent par les traitemens les plus cruels ; et l'orateur du tyran est emporté mourant dans une maison voisine. Les séditieux se forment en corps d'armée ; ils ont résolu de mourir ou de se venger. Ce qu'il y eut de remarquable , c'est qu'en se mettant en route pour Andrinople , ils eurent la précaution de faire savoir aux citoyens de cette dernière ville , de ne pas se montrer en armes lorsque les insurgens arriveroient. Cet avis fraternel portoit que les révoltés étoient frères des Andrinopolitains , et qu'ils espéroient que ce

type sacré de la nature , ne seroit violé d'un côté ni de l'autre.

Le sultan envoia des courriers de toutes parts : il fit rassembler à la hâte toutes les troupes en garnison dans les provinces d'europe. Elles arrivent ; elles forment une armée nombreuse. Le grand visir Rami Méhemed , pacha effendi , (celui-ci avoit succédé à Daltaban mustapha) marche à la tête , tandis que le muphti Feizullah lance un fetva , qui déclare les rebelles *Giaurs* , et qui réserve la couronne du martyr à qui combattra pour la cause du sultan. Les armées sont bientôt en présence ; mais Nakyb effendi , qui exerceoit au milieu des mécontents les fonctions de muphti, présenta aux regards des troupes de mustapha , un grand volume du koran. » Nous sommes tous frères , dit-il , nous suivons la même religion ; nous observons les mêmes lois : nous ne venons pas renverser les œuvres du koran. Amis et compagnons , des voix perfides nous ont égarés : nous voulons seulement que les ennemis de notre bonheur soient punis ». L'armée entière du sultan passe dans celle des rebelles. On s'embrasse de toutes parts ,

et chacun donne tour à tour l'hospitalité à son concitoyen dans sa tente.

Rami prend la fuite ; et bientôt les vainqueurs arrivent aux portes d'Andrinople. Ils campent auprès de la fontaine de Sôlack (du manchot). C'est de-là qu'ils demandent que le visir Rami , le mufti Faizullah , ses enfans et Mauro Cordato , leur soient livrés. Le sultan ne balança pas à leur remettre le vieux prélat : les séditieux lui firent éprouver tous les supplices imaginables , sans qu'il leur avouat l'endroit où ses trésors étoient cachés. Ils l'achevèrent enfin et jettèrent son corps dans la rivière de *Marisa* , bien que la loi défende de porter la main sur un *Mollah* : mais on prétendit qu'il étoit devenu infidèle ; et cela , avec d'autant plus d'effronterie , que ses assassins appellèrent un prêtre *grec* , pour réciter sur son cadavre les prières funèbres , avant de le précipiter dans les flots.

Mauro Cordato avoit pris la fuite ; ainsi , le sultan croyoit toucher à la fin de l'insurrection , quand les conjurés crièrent que ce despote devoit être déposé , et que son frère Achmet étoit appelé au trône de l'empire

ottoman. *Mustapha* avoit intercepté plusieurs lettres qui annonçoient à *Constantinople* la résolution d'introniser son frère. On lui conseilla d'infliger secrètement une mort violente à son compétiteur. Le tyran ne put jamais s'y résoudre ; il aima mieux abdiquer une couronne que d'éprouver de nouveaux remords. Il se hâta de faire venir *Achmet*, de le saluer lui même empereur, et de lui dire en le quittant : » Tant que » j'ai porté le sceptre , que je vous re- » mets , je vous ai permis de vivre en paix » comme en liberté. Je demande pour moi » les mêmes égards que j'ai eus pour » vous ».

Il cessa de régner au mois de juillet 1703, et mourut de mélancolie au mois de décembre suivant.

ACHMET III.

Vingt-deuxième Empereur des Turcs.

Le peuple pensa que le nouveau sultan accorderoit une amnistie générale ; point du tout : les braves gens qui l'avoient porté sur le trône , furent payés de la plus noire ingratitude. Il partit pour *Constantinople* au mois de *septembre*, où il eut soin de prodiguer d'immenses largesses à la soldatesque , qui lui prêta volontiers serment de fidélité. Sur de l'armée , il eut l'air d'appeler à de plus hautes dignités chacun des conspirateurs. Le *Caimacan Silhadar Hasan* , qui avoit épousé *Chatija* , sœur des deux sultans , fut proclamé *Tefterdar*. Bientôt *Carakasch Méhemet* est chargé de porter le *caftan* et le cimeterre à *Kiabes* , *Scherif d'Alep*. A peine a t-il rempli sa mission , qu'un *Capuji bachi* vient lui donner la mort. L'honneur des trois queues est offert à *Tchalyn Ahmed* , aga des janissaires. Il se présente trois jours après , ayant la promesse du visiriat ; introduit dans le serail , bientôt il l'a traversé ; il est jeté dans une barque , lié et dépouillé , et précipité dans la *propontide*. Le visir *Dorosan Ahmed* , *pacha* , est déposé ; on lui accorde la grâce de la vie , parce qu'il fut appelé à

cette place par le vœu spontané des rebelles et qu'il ne l'avoit point sollicitée.

Silahdar Hasan lui succéda ; il eut la barbare adresse de faire périr 14000 janissaires, spahis et autres soldats, en moins de cinq mois de tems, parce qu'il crut que cette multitude avoit trempé dans la révolte. Des bourreaux enlevoient ces malheureux durant la nuit, puis on les précipitoit dans le *Bosphore*, en leur donnant un coup de poignard dans le cœur. *Diú Ali Aga* prévient les coups de la perfidie ; il enleva beaucoup de richesses ; et il a été vu en *Italie*, où il finit ses jours. Quant à *Ferari Hasan*, on eut l'air de le combler d'honneurs ; on lui imprima le caractère de *Seraskier* de *Bababagli* : il partit ; mais il fut rappelé en route. Sous le visiriat de *Chococouli*, *Hali*, pacha, on fit semblant de vouloir l'élever à l'administration suprême des sceaux de l'empire ; le soir même qu'il mit le pied dans Constantinople, un aga le fait transporter sur une galère, chargé de chaînes ; on le précipite secrètement dans la mer. Ainsi finit cette horrible tragédie, monument déplorable de l'ingratitude impériale, d'autant plus atroce, que *Mustapha* avoit perdu son trône, sans l'effusion d'une seule goutte de sang.

Ces mesures barbares avoient été ainsi prises, afin d'ôter aux factieux l'envie de tenter une seconde révolution. Le nouveau visir suivit le plan de Mustapha Daltaban; il souscrivit au vœu et aux avis du kan des tartares. Abaza Osman, Georgien, plein d'activité et d'intelligence, ayant été élevé dans le serail de Mahomet IV, et destiné au plaisir de ce despote, fut élevé à la place de Mezzomorto, au grade de capituan; aussitôt il reçoit l'ordre d'armer une flotte, et de faire voile dans le Palus-méotide. Sa commission fut de faire construire sur l'une et l'autre rives du détroit, deux châteaux, nommés Giertch et Raman. Le nouveau capituan remplit cette mission avec une célérité admirable; mais à son retour, une furieuse tempête, élevée sur cette mer de Zabache, poussa sur des écueils, neuf de ses galères, qui y firent naufrage: les autres vaisseaux rentrèrent au port de Constantinople dans l'état le plus déplorable.

Silahdar Hasan, auteur de tant de proscriptions, cède une dignité qu'il avoit couverte de sang et de crimes. Le sultan obtempéra au desir du peuple; mais par les intrigues de Chatija, sœur d'Achmet, et femme du disgracié, l'ex-visir obtint le gouvernement

de l'Egypte , le plus riche de l'empire. Il finit par mourir quelques années après , pacha de Tripoli en Syrie. Ce qu'il y eut de singulier , et ce qui ne s'étoit point vu , c'est que la morgue othomane se relacha en sa faveur , et que sa femme eut la permission de le suivre. On dit qu'il l'aima , et que par respect pour le sang impérial , il fit de sa fidélité un acte de religion : comblé de biens , il parut jouir de la même tranquillité que l'atroce Mustapha , qui fit la conquête de Chypre.

Le peuple demandoit Calaily Ahmed , pacha , ancien caïmacan de Constantinople , pour être élevé au visiriat. Ce calaily s'étoit montré , dans tous les temps , l'implacable ennemi des chrétiens ; il leur avoit imposé la loi ridicule , de porter des habits de laine noire , et de ne pas faire usage de galoches lorsqu'ils alloient dans les bains publics. L'ulema préconisoit l'intolérant visir ; mais la chronique scandaleuse fit bientôt connoître que ce n'étoit qu'un imbécile cappadocien. Achmet III. ne tarda pas à s'en appercevoir ; mais , dit-il à Kislar Agasi Ismaël : » Le peuple l'a voulu , il faut qu'il en tâte pendant trois mois au moins ». Le peuple finit par se moquer de lui. Il disoit

d'un mal-adroit : tu es un calailhi , un sot, Ce visir posséda sa dignité pendant trois mois , et le vœu général sollicita son expulsion. Les grecs de Candie qui l'avoient eu pour pacha , et qui le connoissoient bien , le couvrirent d'épigrammes ; il fut relevé dans l'ancienne isle de Côos , célèbre par la naissance d'Hypocrate. Nous traduisons une de ces épigrammes.

Hypocrate , ce beau génie ,
Naquit dans l'isle de Côos ,
Et Calailhi , ce roi des sots
Vient y finir sa triste vie.

Baltagi Méhmet , qui succéda au visiriat , dut sa fortune à la beauté de Hakisa , sa femme. Il avoit été chanteur dans sa jeunesse. Il conserva sa dignité durant 16 mois ; il passa de cet emploi à celui de pacha d'Alep.

Chourlouli Ali pacha , élevé tout à coup aux honneurs du premier ministère , fut d'abord apprenti barbier. Le jeune Ali , beau et bien fait , fut amené à Mahomet IV , qui préféroit la jouissance d'un Icoglan à celle de la plus belle femme du sérail. Hali reçut une assez bonne éducation ; il avoit de l'esprit. Le 5

avril, 1705, il reçoit les sceaux de l'empire. Son premier soin fut de penser que Rami Méhémed, grand vizir sous le règne précédent, ne périssoit pas assez tôt dans l'isle de Chypre, où il avoit été réfugié; il lui envoya un Capuji Bachi, qui le mit à mort. Le peuple, informé de cette barbarie, prétendit qu'un ange avoit prévenu le coup du perfide vizir, et enlevé l'âme de la victime. Ces anecdotes superstitieuses font, en Turquie, un tort infini aux perfidies du despotisme; souvent elles provoquent la destitution des visirs.

Sous le visiriat de Chourlouli Ali, le caractère d'Achmet se déploya tout entier aux yeux de l'europe. Il s'appliqua d'abord à amasser de grandes richesses. C'est le premier des othomans, dit Voltaire, » qui ait osé altérer un peu la monnoie, et établir de nouveaux impôts; mais il fut obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de peur d'un soulèvement; car la rapacité et la tyrannie du grand seigneur, ne s'étendent presque jamais que sur les officiers de l'empire, qui, tels qu'ils soient, sont esclaves domestiques du sultan; le reste des musulmans vit dans cette sécurité profonde, sans craindre, ni pour leurs vies, ni pour leur fortune, ni pour leur liberté. »

Après la bataille de Pultova, donnée le 8 juillet 1709, Charles XII, roi de Suède, vaincu par Pierre-le-Grand, czar de Russie, avoit passé le Boristhène, et s'étoit rendu auprès du pacha d'Oczaskow. Le juif Fonseca, médecin Portugais, philosophe aimable et délié, servit les intrigues de Charles, dans les appartemens du serail. Depuis qu'Hakisa appartenloit au sultan, la Validé avoit pris sur l'esprit de son fils, l'empire le plus absolu. Une femme juive, endoctrinée par Fonseca, venoit raconter à cette princesse, avec intérêt, les exploits du roi de Suède. La Validé prenoit hautement au serail le parti de Charles ; elle l'appeloit son lion, en présence d'Achmet. Mon fils, disoit-elle, « quand » vous plaira-t-il donc d'aider mon lion à « dévorer ce czar ? »

Le Sesaskier Jussuf, pacha, conduisit Charles XII et sa suite, auprès de Bender : là, il fit dresser une superbe tente pour le roi ; et toutes les personnes qui l'accompagnoient, en obtinrent. Peu de mois après, Charles fit construire une maison ; les aristocrates, qui l'environnoient, imitèrent son exemple ; les soldats eux même construisirent des baraqués. Les riches Turcs vinrent en foule le voir ; ils étoient étonnés de ce qu'il

ne buvoit jamais de vin, et de ce qu'il assistoit deux fois par jour aux prières de la mosquée. On disoit de lui : c'est un vrai musulman ; et chacun brûloit d'aller combattre les russes sous les bannières de ce bourreau de l'humanité. La Porte faisoit donner à son prisonnier toutes les provisions dont il avoit besoin, tant pour lui-même que pour ceux qui partageoient son sort ; elle ajoutoit à cette libéralité 500 écus par jour. Les François et les banquiers de Constantinople lui fournirent toutes les sommes qu'il lui plut de leur demander.

Desaleurs, ambassadeur de France, vint le voir ; il le trouva lisant les tragédies de Pierre Corneille et de Jean Racine ; il savoit les vers de Mithridate par cœur ; il étoit dans la même position que ce monarque, et à peu près dans les lieux même où Pompée l'avoit dépouillé de ses états. Le comte de Poniatouski, Polonois, implacable ennemi des Russes, paroisoit au sérial presque toujours vêtu à la Turque : il avoit l'art de se procurer toutes les entrées. Un jour, Achmet lui-même lui fait présent d'une bourse de mille ducats, et le grand vizir lui dit : « Je prendrai d'une main votre monarque et de l'autre une épée, et je saurai

» le faire triompher à Mosuow , à la tête de
» 200 mille Turcs. »

Ces paroles consolantes donnèrent des espérances ; mais le czar employa le propre argent de Charles , pour corrompre le divan. Tout-à-coup Tolstot , ambassadeur de Pierre premier , reçoit tous les honneurs , jusqu'alors inconnus aux membres du corps diplomatique. On lui permet de faire construire un palais , et le divan le proclame pour le représentant du czar. L'ambassadeur Russe demande Mezappa , général des Cosaques , tous roués vifs par ordre du despote Russe ; mais le chef tartare , âgé de 70 ans , mourut sur ces entrefaites. Pierre anroit voulu se venger du supplice affreux infligé par le barbare Charles XII , à Jean Reinold Patkul , Livonien , ambassadeur et général de l'autocrate de Moscovie.

On vendit publiquement sur les marchés de Constantinople , à titre d'esclaves , les soldats Suédois , faits prisonniers à Pultova , tandis que l'ambassadeur Moscovite prétentoit que les jannissaires , que l'on prenoit pour des gardes d'honneur autour du roi de Suède , n'étoient là que pour s'assurer de sa personne. Le dernier effort de l'intrigue avoit été fait par les amis de Charles ; tous

ses partisans désespérèrent. On tenta la voie d'un mémoire , qui fut présenté au sultan , un vendredi , comme il sortoit de la mosquée de Sainte-Sophie. Cette adresse dénonçoit le visir comme un traite envers la Porte. Un Suédois , nommé le Loing , eut le secret d'en faire parvenir une seconde : toutes les deux , renvoyées à Chourlouli , ne firent qu'augmenter sa haine contre le roi de Suède. Le perfide visir cherche à expulser le monarque fugitif du sein de l'empire ottoman.

Le visir avoit eu le projet de faire envahir la Crimée par les tartares cosaques , demeurés fidèles au czar. Achmet découvre lui-même cette intrigue , et le voilà qui se désie du vieux Chourlouli Hali , en même temps que la sultane mère , le Hislar Aga , chef des eunuques noirs , et l'aga des janissaires , s'unissent à Coumourgi , favori du sultan , pour motiver les soupçons du despote. Bientôt Achmet se détermine ; il prononce la déposition du visir , qui reçoit l'ordre de se retirer à Caffa , ci-devant Theodosie.

Chourlouli avoit montré des talens. Si Cesar dictoit à cinq secrétaire à la fois , le visir entendoit de même , lire deux requêtes ,

et les plaidoyers de ceux qui discutoient des causes dans le divan. On cite de lui ce jugement. Un marchand perd une bourse, dans laquelle étoient 200 thuralis ou ducats : il l'a fait crier ; un matelot l'avoit trouvée ; il s'empresse de venir la rendre : le négociant déclare qu'il y avoit dans sa bourse deux émeraudes ; le marin soutient qu'il remet tout ce qu'il a trouvé, et qu'il n'a pas vu d'émeraudes. Le cadi s'étoit borné à faire rendre la bourse ; mais le visir évoque cette affaire par devers lui ; il appelle le marchand, le crieur et le matelot ; il les interroge tous les trois ; puis il prononce ainsi : » Si le marchand dit avoir perdu deux émeraudes, avec ces deux cent thuralis, enfermés dans une même bourse ; si le matelot jure n'avoir trouvé que la somme représentée, la bourse, ainsi que l'argent, ne sont pas les objets perdus que l'on réclame. Ainsi donc, je prononce que ce négociant sera tenu de faire crier de nouveau ce qu'il a perdu ; que le matelot reprendra la bourse, dont il ne disposera qu'après le délai de 40 jours ; et que tout sera sa propriété, si au bout de ce terme personne ne réclame. » Ce jugement fut applaudi beaucoup dans Constantinople.

Kioprili Nemman pacha, fils de Kioprili

mustapha, nommé successeur de Chourlouli, avoit la tête furcie de versets de l'alcoran. Il avoit la manie de croire qu'une mouche venoit reposer sur le bout de son nez. Tous les médecins avoient épuisé leur savoir pour le guérir. Un médecin François, nommé le Duc, s'y prit ainsi pour opérer cette cure. Il commença par dire au maniaque, qu'il voyoit en effet cette mouche ; mais qu'il n'étoit pas encore temps de la chasser : il lui ordonna des potions calmantes. Enfin, un beau jour, il fit de grands préparatifs pour enlever la mouche, en présence de plusieurs témoins, qui disoient voir l'insecte. Le docteur a l'air de la couper, et ouvrant la main, il présente au malade une grosse mouche morte. Nemman tréssaille de joie à cette vue : oui, dit-il, « la voilà cette maudite mouche, qui m'a tourmenté si long temps. » Dès ce moment il fut guéri.

Nemman avoit une vertu inflexible ; scrupuleux observateur de la loi, il opposoit sans-cesse le cri de la justice à la volonté du sultan. Il déclara un jour à son maître, que le koran lui défendoit d'attaquer le czar, qui ne l'avoit point offensé ; et qu'il lui ordonnoit de secourir le roi de Suède, par cela seul qu'il étoit malheureux dans ses états

états. Charles, de son côté, fit concevoir au sultan Achmet, le danger de laisser asseoir la puissance Russe, d'autant plus que déjà Pierre I^{er}. s'étoit fait décorer à Londres et à Amsterdam, du titre de monarque des Russo-Grecs. Il lui envoya un portrait du czar, gravé en Hollande avec cette inscription latine.

Petrus primus, Russo-Grecorum Imperator.

D'ailleurs Pierre venoit de faire équiper une flotte à l'embouchure du Tanaïs; une escadre, sous pavillon Russe, amena dans le port de Constantinople, Tolstoi, ambassadeur du czar. Le sultan, frappé de ces considérations, témoigna à son visir combien les progrès de cette nouvelle puissance pourroient être dangereux. Charles XII, disoit le tyran, a raison: » la coalition de nos forces avec les siennes, produiront l'anéantissement du nouveau phantôme. Craignons la diversion qu'il lui est possible de faire avec nos ennemis.

On fit tenir huit cent bourses au roi de Suède, qui reçut le conseil de retourner en paix dans ses états. En passant par les terres de la maison d'Autriche, Feriol, ambassadeur de France, proposa à Charles une

frégate Fançaise, sur laquelle le diplomate lui-même devoit se rendre à Marseille. Toute cette intrigue fut inutile ; Poniatouski ayant plus que jamais des espérances auprès de Nemman, qui ne se laisseoit pas corrompre par l'or des Russes. La faction du czar s'apercevant que le négociateur Suédois avoit acquis près le divan une supériorité sur elle, tente de faire empoisonner l'habile Poniatouski, dont le valet de chambre fut gagné. Le poison devoit lui être donné dans du café ; mais le crime fut découvert un instant avant son exécution. Le poison, surpris entre les mains du domestique, étoit dans une phiole, qui fut portée au divan. Le divan jugea l'empoisonneur, et le condamna seulement aux galères pour le reste de ses jours ; la loi chez les Turcs ne punissant jamais de mort des accusés qui n'ont pas exécuté de coupables projets : loi digne d'un peuple libre !

Le grand visir Nemman presse l'ambassadeur de Pierre Alexiowitz Tolstoi de s'expliquer sur les intentions de son maître. Celui-ci répond que le czar ne demande qu'à vivre en bonne intelligence avec la Porte ; qu'il sauroit jusques à son expiration, respecter la trêve arrêtée et signée à Carlowitz ; et que les

vaisseaux, qui avoient amené l'ambassadeur Russe, ayant été commencés avant la paix, on avoit cru devoir les achever, afin de ne pas perdre des matériaux si précieux; mais que jamais Pierre I^{er}. ne donnera l'exemple de la moindre violation, et que lui Tolstoi demeura, si l'on veut, en ôtage, pour servir de garant à la foi de son monarque. Nemman s'empressa de rapporter au sultan son entretien avec Tolstoi. Malgré ces assurances, Achmet avoit formé la résolution de déclarer la guerre au czar : il ordonna au visir d'exiger des peuples de nouvelles contributions, et de pressurer sur tout les Grecs, ainsi que les Juifs qu'il croyoit favorables aux vues de Pierre. Kioprili Nemman ouvre le livre de la loi ; il montre au tyran qu'il n'a pas le droit d'imposer ses sujets au delà des termes prescrits par le koran. Cette rigide probité étonna le grand seigneur, qui avoit vu Chourlouli payer les troupes de l'empire avec des deniers, qu'il prélevoit le cimetterre à la main. Nemman, au contraire, puisa la solde de l'armée dans la trésorerie impériale ; et cet acte de justice provoqua le tyran à lui reprocher qu'il préféroit l'intérêt des sujets à celui de l'empereur. » Ton prédécesseur, dit le despote au visir, savoit bien trouver

d'autres moyens de payer mes troupes. » Nemman repliqua , avec la fierté de la vertu : » s'il avoit l'art de s'enrichir par des rapines , c'est un art que je me fais gloire d'ignorer. » Cette généreuse hardiesse ne fut point expiée par la chute de la tête de celui qui l'avoit eue. Kioprili Nemman reçut ordre de se retirer dans l'isle de Négre pont.

Hakisa , toujours en haute faveur , ne manqua pas cette occasion , pour faire rappeler à la dignité de visir , son mari , Battagi Méhemed , pacha d'Alep. Le nouveau ministre vint recevoir le bul ou les sceaux de l'empire ; il ne tarda pas à témoigner sa surprise à la vue de la faction de Charles XII , dominant dans le sérail. Il reconnut qu'à l'instigation de la Validé , d'Ali Coumourgi , favori du despote , de Kissar Aga , chef des eunuques noirs , et de l'Aga des jannissaires , Achmet étoit d'avis de déclarer la guerre au czar. En effet , Battagi Méhémed en reçut soudain l'ordre ; il sentit l'imprudence de cette démarche politique ; jadis bucheron , il annonça au sultan , au moment où il en reçut un sabre garni de pierreries , qu'il avoit été élevé à manier une hache et non une épée , et qu'il ne pouvoit pas commander des armées. » Je tâcherai , ajouta-t-il , de remplir

mon service avec tout le zèle dont tu me crois capable ; mais si le succès ne répond pas à ton attente , souviens-toi de ne rien m'imputer , si , honoré de ta confiance , je viens à échouer dans l'entreprise dont tu me charges. » Le sultan l'assura de son amitié et le vizir se disposa à obéir.

Le bruit de la guerre retentit de toutes parts ; on lève des recrues dans toutes les provinces de l'empire. Tolstoi , ambassadeur du czar , est mis au château des Sept Tours. Tel est le préliminaire du divan , lorsqu'il déclare la guerre à un prince ou à une nation. Comme ils prétendent que la guerre est toujours un acte de justice , ils emprisonnent les ambassadeurs des peuples ennemis , comme complices des infidélités de leurs maîtres. D'ailleurs , ils couvrent d'un mépris insensé toutes les nations chrétiennes ; et ils n'accordent pas plus de considérations aux ambassadeurs qu'à des consuls de marchands.

Tostoi mis en prison , le 10 novembre 1710 , le jour même où la guerre fut déclarée à son maître , apprit que ses effets avoient été confisqués , et que le divan venoit de le condamner à mort. Cette sentence ne fut point exécutée ; le vizir ayant remontré au

furieux Achmet , que le supplice de Tolstoi le couviroit d'infamie. Charles XII reçut cinq cents bourses et trente-six chevaux magnifiques , les uns nuds , les autres , somptueusement enharnachés. Un pareil présent accompagnoit la déclaration de guerre faite à Pierre Alexiowitz.

Le han ou kan des tartares rassemble 40 mille des siens ; il reçoit des présens du roi de Suède pour le déterminer à réunir l'armée en Bessarabie auprès de Bender. Ce projet parut suspect à la cour ottomane , et Batzagi indiqua le rendez-vous dans la plaine d'Andrinople. Le kan tartare a le titre d'empereur ; mais il est dans une dépendance immédiate et perpétuelle de la Porte. Les princes tartares ne vieillissoient jamais sur leur trône : éclairée par les pachas voisins , entourée de jannissaires , la cour de Bascia Seraï ne pouvoit exprimer de volontés sans les voir traversées par les grands visirs ; si les tartares se plaignoient de leur kan , il étoit déposé à l'instant même. Si un kan étoit trop aimé , c'étoit un crime très souvent puni de mort. Ainsi , presque tous les tyrans tartares passoient du trône à l'exil ; et l'isle de Rhodes devenoit ordinairement leur prison et leur cercueil.

Les Turcs, sous la conduite d'un visir, accoutumé à la servitude, et général malgré lui, marchèrent contre les Russes, aguerris par douze ans de combats, et fiers d'avoir vaincu les Suédois: on diroit que le czar va remporter une victoire signalée; et que le bucheron sera réduit à la honte d'une fuite précipitée. L'évènement de cette guerre rendra plus difficiles à expliquer les bizarries de la fortune. Les Russes transforment en blocus le siège de Riga, capitale de la Livonie. Ils s'assemblent sur les frontières de la Livonie, au nombre de 80 mille; le czar lui-même marche à leur tête; il traverse la Moldavie et la Valachie.

Demetrius Cantemir gouvernoit alors la Moldavie à la place de Nicolas Mauro Cordato. Cette souveraineté lui avoit été conférée par la Porte, à condition qu'il livreroit mort ou vif Bracovan, Hospodar de Valachie. Demetrius partit avec la certitude d'être exempt de tous tributs à son avènement dans le palais d'Yassi; mais arrivé aux bords du Molda, un courrier extraordinaire vint lui demander les contributions d'usage. Ce changement indigna le nouveau souverain, qui, par le conseil du patriarche grec; se tourna tout entier en faveur de Pierre

Alexiowitz. Bracovan promet tout aux Russes ; mais il ne tient aucune de ses promesses. Cependant, Cantemir ramasse beaucoup de vivres ; il les fait passer dans l'armée Russe, arrivée en partie sur les bords de l'Hieraze, au mois de février 1711, sous les ordres du général Borius Petrowitz Skerematew. Ce fut là que les soldats moldaves se réunirent aux Russes : là, tout changea de face ; les peuples de Moldavie et de Valachie avoient horreur de la barbarie Moscowite ; et au lieu d'apporter leurs provisions dans le camp des Grecs, ils s'empresserent de les livrer aux Ottomans.

La défiance des descendants des Daces, toujours incertains dans les partis qu'ils durent prendre ; cette défiance, dis je, mit la disette de vivres et de fourages dans l'armée du czar. La misère provoqua la désertion, et de quatre-vingt mille qu'ils étoient, les Russes furent bientôt réduits à 30 mille. Ainsi, Pierre I^{er}. fut en proie à la même calamité que Charles XII ; l'un pour avoir accordé trop de confiance à Demetrius Cantemir, et l'autre parce qu'il s'étoit aveuglément abandonné, avant la bataille de Pultava, aux promesses du vieux Mezappa. Les Turcs passent le Pruth ; un camp retranché se forme en présence des

Russes, qui n'osent pas même disputer le passage du fleuve. Cette faute plaça l'armée du czar entre le Pruth et 150 mille Turcs, soutenus de 40 mille tartares, qui harcelloient le camp de Pierre à droite et à gauche. Dans cette cruelle circonstance, le czar dit publiquement : « me voilà pour le moins aussi mal que Charles XII. à Pultava. »

Le général Roëne et le comte Thomas Cantacuzène avaient pénétré dans la Valachie à la tête de dix mille russes, pour enlever de force les provisions, que Bracovan avoit refusées; ce détachement avoit déjà pris la ville de Baïla aux turcs, lorsqu'il reçut ordre de rejoindre sur le champ l'armée en détresse, qui avoit besoin de secours. Les ottomans attaquent, vers Falczii, les moscovites, qui les repoussent et combattent avec beaucoup de courage. Ce foible succès engagea l'astutieux Poniatowski à conseiller au visir de prendre l'ennemi par la famine, et lui déclara que c'étoit le seul moyen, pour l'obliger à se rendre à discrédition. On prit le parti de réunir toute l'armée; et l'avant-garde, que commandoit le général Janus eut ordre de se replier vers le quartier général, établi à Stanilesti. Ce mouvement ne put s'exécuter qu'avec beaucoup de peine; mais on doit

dire que les turcs, si mal dirigés, ne sachant point faire usage de la bayonnette, et leur cavalerie, bien qu'elle fût supérieurement montée, ne furent point assez adroits, pour entamer cette manœuvre. Les russes se retranchèrent durant la nuit, et l'on convint au conseil, qu'il étoit impossible de hazarder une bataille contre 180 mille hommes, avec des troupes exténuées de faim et de fatigue, et diminuées de moitié.

Le Czar donna, néanmoins, contre l'avis de son conseil, au général Czérémítov l'ordre positif de tenir tout prêt, à la pointe du jour, pour aller attaquer les turcs, la bayonnette au bout du fusil. Il ordonna que tous les équipages seroient brûlés, de peur que les ottomans ne profitassent du butin, dans le cas, où ils seroient vainqueurs. Après avoir tout réglé ainsi, il se retira dans sa tente, agité de convulsions, auquel il étoit sujet, lorsqu'il éprouvoit de grandes inquiétudes; il défendit qu'on l'approchât durant son sommeil, sous peine même de la vie, ne voulant pas qu'on vint lui faire des représentations sur le parti désespéré, qu'il avoit pris.

Le général Czérémítov ordonna la réunion de tous les équipages; il y fit mettre le feu. Les soldats brûlent leur butin avec regret,

et à la lueur des flammes, les officiers-généraux inspirent déjà la confiance et le courage pour la journée du lendemain. L'armée se lève; elle marche sans ardeur et sans espérance, bien que ses chefs lui ont fait les discours les plus pompeux. Au milieu de ces préparatifs, les femmes, pénétrées de douleur, présageoient par leurs cris et leurs allarmes, le désastre d'une défaite, et une destruction totale, ou l'opprobre de la captivité. Catherine, cette Estonienne, née dans le village de Ringen, et nommée Marthe Eib. Magden, avoit épousé dès 1707 le Czar; elle avoit une fermeté, un à-plomb de jugement extraordinaire dans son sexe.

Catherine, qui se trouva dans le camp de Pruth, tint conseil toute la nuit, avec les officiers généraux et le vice-chancelier Schaf-firof. On y décida qu'il falloit solliciter la paix auprès des turcs, et déterminer le Czar à faire cette démarche. Le vice chancelier rédige une lettre, adressée au grand visir, et que la Czarine se charge de présenter à son mari. Elle entre en effet dans la tente de Pierre, malgré sa défense; ses prières, ses larmes, des motifs bien expliqués déterminent le farouche aristocrate à signer cette missive; elle rassemble tous ses bijoux et une grosse

somme; elle en emprunte même aux officiers; puis elle envoie la lettre et le présent à Osman aga, lieutenant du grand visir. Méhémet Battagi déploya d'abord le caractère de l'insolence et de la hauteur; il repliqua fièrement: *que le Czar m'envoye son premier ministre, et je verrai ce que j'aurai à faire.* Schaffirof partit sur le champ. Il fit quelques offrandes au grand visir, qui lui demanda que le Czar se rendit à discrédition, ainsi que son armée. Le vice-chancelier répondit avec énergie: *Mon maître se propose de t'attaquer dans un quart-d'heure. Les russes périront jusques au dernier plutôt que de subir des conditions si infâmes.* Osman donna ses observations, qui vinrent à l'appui des paroles de Schaffirof. Il résulte de cet entretien que, si le Czar désespéroit de son état de détresse, le visir demeuroit sans la moindre confiance dans ses talens et le courage de son armée.

Méhémet Battagi craignoit de hazarder une bataille, les janissaires ayant été repoussés la veille. Il lui restoit une supériorité certaine, qu'il pouvoit perdre, en s'exposant aux fureurs d'un ennemi désespéré. Il jugea donc à propos d'arrêter, durant six heures, une suspension d'armes. Ce délai dût servir au travail, qui établit les bases des conditions du

traité. Il est indispensable de convenir ici que le premier ministre ottoman desirait d'autant plus faire la paix que deux gentilshommes italiens s'étant écartés dans la plaine, durant la trêve, furent enlevés par des tartares, amenés dans le camp, et prêts à être vendus à un officier des janissaires. Le serder, ou commandant subalterne, indigné de cette violation, enveloppa les tartares, avec le corps, qui marchoit sous ses ordres. Il les conduisit lui-même, ainsi que les deux prisonniers, en présence du visir, qui renvoya les deux officiers du Czar, et fit trancher la tête aux chefs des tartares, auteurs de leur enlèvement. Cette sévérité découvrit à Schaf-sirof la foiblesse de Baltagi, et la crainte qu'il avoit de laisser échapper l'occasion de faire une paix, qui lui conféroit la gloire et tous les avantages de la campagne.

Le Kan des tartares et Poniatouwski, s'opposoient de toutes leurs forces à l'achevement du traité; l'un, parce qu'il vouloit piller sur les terres du Czar, et l'autre, parce qu'il croyoit qu'en donnant bataille, il eut été facile de faire disparaître de l'Europe la puissance Russe. Osman, qui étoit bien payé, combattit cette opinion; et le visir lui-même déclara qu'il vouloit la paix.

Ainsi fut consommé et conclu un traité de paix entre le Czar et Méhémet Battagi, le 22 juillet 1711. Dès ce moment, les russes eurent la liberté de se retirer, avec leurs canons, leurs munitions, leurs drapeaux, et les bagages, qui leur restoient. Les ottomans fournirent des vivres aux russes, qui, deux heures après la paix, virent l'abondance régner dans leurs lignes.

Charles XII avoit quitté Bender. Il avoit fait 50 lieues à cheval, sans quitter la selle. Il venoit de traverser le pruth à la nage ; il s'étoit jetté dans le camp des russes, où il ne fut reconnu de personne ; il étoit arrivé hors d'haleine dans la tente de Poniatouwski. Le courtisan lui apprend l'événement honteux de la paix. Le roi court furieux à la tente du visir ; il lui reproche la honte du traité, qu'il vient de conclure. « J'ai le droit, replique le visir d'un air tranquille de faire la guerre ou la paix. » Mais ajoute le despote Suédois : Tu vois en ta puissance toute l'armée moscovite. » Notre loi, repart gravement le visir, veut que la paix soit donnée à nos ennemis, quand ils implorent notre miséricorde. « Cette loi, continue Charlee, t'autorise-t-elle à faire un mauvais traité, lorsque tu pouvois imposer telles conditions que tu aurois voulu :

oui, tu pouvois amener le czar prisonnier à Constantinople. « Méhémed repliqua froidement et avec ironie ; « Qui gouverneroit ses états en son absence ? Il n'est pas juste que tous les rois soient hors de chez eux, et mènent une vie vagabonde. » Expression vive, dont Charles sentit toute la malignité, et à laquelle il ne put répondre que par un sourire amer. Charles se précipite sur un sopha, et regardant le visir, avec l'œil de la fureur et du mépris, il déchire exprès avec l'un de ses éperons la robe du visir ; il se releve sur le champ, monte à cheval, et retourne désespéré à son séjour de Bender. Méhémed vit bien qu'il avoit à faire à un fou.

Les russes levèrent leur camp ; ils prirent la route de Mohilou, et goutèrent quelque repos dans la Lithuanie. Démétrius Cantémir, prince transfuge de Moldavie, leur resta constamment attaché. Il fut comblé de bienfaits à Moscow. Le visir avoit voulu faire entrer dans le traité la remise de Démétrius entre ses mains : Pierre répliqua fièrement : « Je céderai aux turcs tout le terrain qu'ils voudront, ayant l'espérance de le recouvrer un jour ; mais si je violois ma foi, il me seroit impossible de réparer cette honte. »

Charles, de retour à Bender, trouva les flots du Niester, qui couvraient son petit camp ; il se retire à Varnitza, village situé à quelques milles de là, y bâtit une maison de pierre, capable de soutenir un siège, et la meuble magnifiquement. Tandis que cet édifice s'élevait, Baltagi Méhémed disposoit tout, pour contraindre le roi de Suéde à retourner dans ses états ; il obtint de la résidence impériale de Vienne, un passage assuré, avec les honneurs dûs à un roi. Cette nouvelle arrivée au sérail, trois pachas allèrent dire à Charles, qu'il falloit quitter les terres de la Turquie. Le pacha de Thessaloniique, porta la parole ; et s'exprima avec respect. Le roi ne daigna pas répondre. Le visir ne se rebute point, il envoie au réfugié le séraskier de Bender, qui eut un entretien avec Charles, et qui reçut cet *Ultimatum* :
» Je ne partirai que lorsque Achmet m'aura accordé deux choses : la punition du grand-visir et cent mille turcs, pour retourner en Pologne. »

Baltagi Méhémed, voyant que le monarque Suédois restoit en Bessarabie, pour ourdir sa perte, plaça des gardes sur la route de Bender à Constantinople, avec la consigne d'intercepter toutes les lettres, envoyées au sérail

séral par le roi de Suéde ou ses agens; il lui retranche ses provisions et sa pension.

Poniatowski avoit rédigé une relation de la campagne de Pruth; il y accusoit Baltagi Méhémed de lâcheté et de perfidie. Un vieux janissaire, ayant obtenu son congé, porta cette relation à Constantinople, et la présenta lui-même au sultan. Poniatowski reparut bientôt dans le séral; il répandit que le czar ne se pressoit pas de rendre Azoph. Des intrigues divisèrent les esprits au tour d'Achmet, qui ne savoit où reconnoître la vérité.

On commence d'abord par exiger du tyran une prétendue justice éclatante contre Chourlouli, qui fut amené de Théodosie, et qui étoit depuis près d'un an, sous le coup d'une accusation, non motivée. Le grand turc l'aurroit réintégré dans le visiriat, si le czar avoit été vainqueur; mais comme Baltagi-Méhémed avoit fait la paix, le séral sollicita auprès du musti un fetfa, dans lequel le pontif déclaroit que l'ex visir Chourlouli-hali, avoit provoqué dans l'esprit de sa hautesse, de fausses craintes sur l'état prétendu formidable de l'armée russe; que cette insinuation injurieuse méritoit la mort, et que le koran autorisoit cette justice. La validé présente elle-même le fetfa; et sur le champ, l'ordre

de couper la tête à l'ex-visir fut expédié. On exposa cette tête sur la place publique de Babi-humayun. A la même époque, une visite domiciliaire, faite chez Osman aga, produisit, parmi les trésors de ce turc, la trouvaille de la bague de la czarine, et de 20 mille pièces d'or, frappées au coin de Saxe et de Russie. Ces effets précieux, attestèrent que le czar avoit acheté la paix. Un bostangi-bachi, conduisit l'aga au havak, château bâti sur les rives du bosphore : c'est là où il fut décapité. Quant au visir, il n'étoit pas riche : le sultan se contenta de le reléguer dans l'île de Lemnos, où il vécut long-temps abandonné comme Philoctète. On ne se ressouvint de lui au séraï que pour l'envoyer massacrer.

Le jeune Sélectar-ali Coumourgi avoit pris un ascendant scandaleux sur l'esprit d'Achmet ; il fit élire au visiriat un imbécille, nommé Joseph, né russe, mais fait prisonnier à l'âge de six ans. Esclave dans le séraï, il fut élevé dans les fonctions de la plus basse servitude. Ce fantôme visirial connoissoit Charles ; c'étoit lui qui l'avoit conduit à Bender ; les plénipotentiaires du czar furent traités avec respect, et bientôt ils cessèrent

d'être considérés comme otages, pour n'être vus que sous la qualité de ministres. On avoit immolé ces victimes, comme coupables de la paix de Pruth : et l'on confirma leur ouvrage.

La Hollande et l'Angleterre, qui convoitoient les bénéfices de commerce, présentés par la ville naissante de Pétersbourg, favorisèrent de tout leur crédit, les liaisons secrètes de la cour de Constantinople avec le czar. Le sérail ressemblloit au vatican, jadis presque toujours le centre des négociations et des intrigues. La France appuyoit au divan, les prétentions de Charles et de Stanislas, roi de Pologne. Desalleurs, diplomate de Louis XIV, luttoit par ses cabales contre celui de Charles VI, empereur d'Allemagne. Du milieu de ces factions, Acil me écrivit une lettre à Charles le 19 avril 1712; il le pressoit de partir, avant l'automne, pour retourner dans ses états, en traversant la Pologne, sous une escorte de 700 Turcs, et la condition expresse d'être détrayé par la trésorerie de la sublme Porte. Delvet-Geray, kan de Crimée, et Ismaël, séraskier de Bender, étoient chargés d'exécuter les ordres du divan.

Cette lettre ne rassura pas le roi de Suède, qui déclara ne pas vouloir quitter la Bessarabie.

rabie , pour aller traverser un pays , encore tout couvert de ses ennemis. Le sultan étonné de la présence des Russes sur le territoire de Pologne , envoya un aga dans l'Ukraine et la Podolie. Ce commissaire Turc rapporta que tout cela étoit vrai. Un pareil compte faillit faire perdre la tête à Joseph. Le coup fut détourné par le favori Coumourgi , qui protégea le visir pendant quelque temps , comme un instrument bon à briser , dès qu'il cesseroit de lui être utile.

Achmet déclare que le Czar a enfreint tous les articles du traité de Pruth ; son indignation passe dans toutes les âmes des pachas , des soldats , des favoris et de la multitude. Le pauvre Tolstoi est remis aux sept tours. La déclaration de guerre est proclamée contre le Czar , et l'on voit flotter les queues de cheval , arborées à la porte du sérail. Les pachas ont ordre de lever 200 mille hommes. Le Sultan transfère sa cour des rives du Bosphore aux bords da la Marésa , pour être témoin du rassemblement de l'armée , et la passer en revue.

Sur ces entrefaites , arrive une ambassade solennelle , au nom d'Auguste , roi de Pologne et de la République , dont il est le chef. Le palatin de Mazovie , étoit ambassadeur , à

la tête d'une suite de plus de 300 personnes. Toute cette escorte demeure arrêtée dans un des faubourgs d'Andrinople. Le parti de Charles croyoit triompher.

Coumourgi, l'âme de toutes les intrigues au sérail, change tout à-coup la face des affaires : son projet étoit de conquérir la Hongrie, et enleyer la Morée aux Vénitiens. Il disoit hautement que faire la guerre dans des déserts, presque toujours couverts de glaces, c'étoit avoir envie de perdre des hommes et de l'argent ; il prétendoit qu'il falloit chasser tous les ambassadeurs, espions titrés, qui entretenoient la division dans le sérail, et corrompoient les visirs, et qu'il ne falloit qu'un conseil, pour maintenir les intérêts des francs, qui avoient des maisons de commerce dans les faubourgs de Péra et dans les échelles du Levant.

Le grand visir et le muphti, créature du jeune Sélicitar, appuyèrent son opinion. Schafifirof et le fils de Czérémelof étoient accourus, ils promirent, au nom du Czar, que les régimens Russes alloient évacuer la Pologne. Cette parole, donnée avec assurance, calma le Sultan, qui ne congédia son armée, qu'après avoir appris que la Pologne n'enfermoit plus dans son sein ces Greco-Russes, tou-

jours adroits à éluder les traités. Il fut stipulé que le roi de Suéde retourneroit dans ses états, et que les ambassadeurs Russes et Polonois resteroient en otage dans Andriople. Les ambassadeurs furent les premiers à jurer, que ni le czar, ni le roi Auguste ne troubleroient son passage, à condition que Charles ne tenteroit point d'exciter, chemin faisant, de révolte en Pologne. L'ordre du voyage étant ainsi réglé, le dyan chargea Ismael, seraskier de Bender, d'aller à Vanitza prévenir le roi des résolutions ultérieures, prises à son égard, avec l'attention de lui annoncer qu'il n'y avoit plus à balancer, et qu'il étoit temps de quitter la Bessarabie.

Charles voulut une armée et non pas une escorte; il prétendit que telle avoit été la promesse du sultan; et il le somma de tenir parole: il s'étoit apperçu des intrigues du roi de Pologne. Obsédé tous les jours par Ismaël, il finit par dire qu'il ne pouvoit point partir, avec honneur, sans avoir payé ses dettes. Le sultan, instruit de ce nouveau prétexte, lui fit demander de quelle somme il avoit besoin: de mille bourses, répondit Charles. Achmet en accorda 120.

Charge de bienfaits, Charles prétend qu'il

Lui faut encore mille bourses. Ismael avoit fait une faute ; ayant remis les 1200 bourses à la fois contre l'ordre du divan : « il m'en coutera la tête , dit-il , pour avoir obligé ta majesté. Je t'ai remis la somme entière , accordée par sa hautesse , quand il m'étoit enjoint d'en surveiller l'emploi , non par rapport à toi ; mais parce que les Grecs et les juifs , auxquels tu t'es adressé , ont pu te tromper. » Le roi qui avoit vu les yeux du seraskier remplis de larmes , promit de l'excuser auprès du sultan : » ah ! repliqua le mulsuman , la douleur peinte sur le visage , on ne sait que punir au sérail. »

L'imprudence d'Ismaël trouva grâce au divan , qui vit dans la demande de mille nouvelles bourses , faite au nom de Charles , une sorte de bassesse et d'avilissement. Achmet consulta son conseil , qui lui assura que ses devoirs avoient été remplis ; qu'il avoit exercé une hospitalité généreuse , et que le renvoi de Charles ne pouvoit pas passer pour un acte de violence , aux yeux des puissances étrangères. Il fut impossible au seraskier de désobéir , d'après le fetva , où le muphti déclaroit que l'alkoran ne commande point l'exercice de l'hospitalité

envers les infidèles , non plus qu'envers les ingratis.

Le seraskier reçut le fêtva à Bender ; il se rend aussi-tôt à Varnitza ; il demande au roi s'il veut retourner en Suède comme ami , où s'il desire que les ordres du sultan soient exécutés avec violence. Charles répondit : « obéis à ton maître , si tu l'oses ; sors de ma présence. » Ismaël se retire : il rencontre sur son passage Fabrice , confident du monarque ; il lui crie : « ton maître refuse d'entendre raison , tu vas voir des choses bien étranges . »

Toutes espèces de vivres sont retranchées aux Suédois. De son côté , Charles fait tuer les superbes chevaux Arabes qu'il avoit reçus en présent de la part du grand seigneur. Cette exécution plut beaucoup aux tartares , qui firent un grand régal des animaux détruits ; puis , on se prépara , de part et d'autre , à faire une petite guerre , malgré les négociations de Jeffréis , plénipotentiaire de la cour de Londres. On se battit ; les Suédois ayant eu la bassesse d'obéir à leur monarque devenu fou. Les Turcs avoient , en assiégeant la maison du tyran , quelque compassion de lui : ils l'appeloient demirbash , tête de fer. Cependant , cette première attaque ne fut

pas sanglante ; puisqu'à la voix de Grothusen, les jannissaires jurèrent sur leur barbe qu'ils ne feroient aucun mal à Charles et à ses Suèdois. Le seraskier accorda un délai de trois jours, durant lesquels on vérifia les ordres ; et en même temps soixante des plus vieux jannissaires allèrent en députation auprès de Charles, qui fut inflexible, et qui déclara que s'ils ne se retiroient pas sur le champ, il leur feroit couper la barbe, menace injurieuse, qui, en Turquie, ne demeure jamais sans vengeance. Aussi les vieillards se retirèrent-ils, l'âme pénétrée de l'indignation la plus vive. Ils s'en allèrent en criant : *ah ! la tête de fer ! puisqu'il veut périr, qu'il périsse.*

Presque aussi-tôt après leur retour, les jannissaires et les tartares, s'approchèrent en bataillon serré ; ils eurent bientôt mis le feu à la maison de l'opiniâtre despote, qui voulut se retirer dans celle du chancelier Mullern ; mais là, il fut enveloppé et pris, ainsi que les soixante personnes qui le défendoient. Ismaël le conduisit lui même à Demirtasb. Ce qui affligeoit le cœur de Charles, c'est la fuite de ses 300 soldats. « Ah ! dit-il au seraskier, s'ils s'étoient défendus comme ils le devoient, on ne nous

auroit pas forcé en dix jours. Hélas ! dit le Turc : voilà du courage bien mal employé ! en effet, ce combat, qui avoit satisfait au délice du provocateur, coûta la vie à plus de 400 hommes.

En même temps, Stanislas, roi de Pologne, s'étant dérobé à son armée, avoit, à la faveur de l'incognito, pénétré jusqu'à Yassi, capitale de la Moldavie. Là, le Hospodar le reconnut, et le retint prisonnier. Achmet ordonna sa translation à Bender. Le cortège s'acheminant, Ismael dit à Charles qu'il n'étoit pas le seul roi prisonnier entre les mains des Turcs, et que Stanislas étoit à quelques milles de lui conduit par des soldats. Le roi captif marchoit sans épée : Fabrice fit entendre au pacha qu'il étoit honteux de le laisser ainsi désarmé. « Dieu me préserve, répondit Ismael en plaisantant, de lui rendre cette épée, avec laquelle il vouloit nous couper la barbe ; cependant elle lui fut rendue quelques heures après. »

Guillaume, marquis de Brande-Bourg, premier roi de Prusse, sentit combien étoit dangereux le voisinage des Russes. Il conçut le projet de donner au nord une paix désirée, qui devoit avoir pour clauses principales le retour de Charles en Suède, et les forces

combinées des Suèdois, des Prussiens et des Polonois à opposer aux armées de Pierre Alexiowits. Stanislas, roi de Pologne, voulut sauver son pays, et le salut auquel il aspiroit, reposoit tout entier sur l'acte solennel de son abdication. Charles ne sentoit pas la grandeur du sacrifice ; aussi, dit-il avec empressement au courrier qui lui avoit apporté cette dépêche : « si mon ami Stanislas ne veut pas être roi, un autre recevra son trône de ma main. »

Ismael envoya auprès de Bender un superbe cheval Arabe, portant un harnois magnifique au roi Stanislas, qui fut reçu dans la ville, au bruit de plusieurs salves d'artillerie, tandis qu'au séral on discutoit la question de savoir s'il ne seroit pas sage de le reléguer dans une des îles de la Grèce. Ce prince demeura peu de temps à Bender : il y fut mis en liberté ; il se retira dans le duché de Deux Ponts.

Charles, arrivé dans Andrinople, s'unit avec deux François nommés Fierville et Villelongue, intriguans adroits, qui dressèrent un mémoire. Cette requête renfermoit les griefs vrais ou faux contre le vizir Joseph, Ismaël, pacha de Bender, et Delvet Gherai, khan des tartares. Aucun interprète ne voulut traduire

en idiôme Russe cette adresse, tant le premier ministre ottoman s'étoit déclaré contraire aux intérêts de Charles. On écrivit en Turc comme on put ; on apposa le sceau de Suède au bas du mémoire ; on contrefit la signature du Roi ; et Villelongue se chargea de présenter le paquet au grand seigneur, le premier vendredi, où il se rendroit à la mosquée. Des ordres sévères avoient été donnés d'arrêter tous ceux qui auroient présenté des placets au sultan. Villelongue savoit qu'il y alloit de sa tête, et néanmoins il s'y exposa.

Vêtu à la grecque, il se promene autour de Sainte-Sophie ; contrefait l'insensé dès qu'il apperçoit le cortège, et danse au milieu des janissaires, qui n'oublioient pas de ramasser les pièces d'argent, échappées des mains du François adroit. A l'aspect du sultan, des chiaoux distribuent force coups de bâton à Villelongue, qui se jette à genoux, et crie de toutes ses forces : *aman, aman, miséricorde*, en montrant la lettre. Le sultan ordonne de le laisser approcher : le François se prosterne, en déclarant à Achmet que c'est le roi de Suède qui la lui donne. Sa mission remplie, il comptoit pouvoir se sauver ; mais il fut arrêté et jeté dans la prison du séral.

Achmet, déguisé en simple officier de jannissaires, vint le jour même en personne, interroger le prisonnier, ayant pour interprète un vieillard de l'isle de malte. L'explication fut vive ; le François accusa tous les intrigans du sérail ; et le prétendu officier de jannissaires prononça ces propres paroles : « Chrétien ! je t'assure que le sultan, mon maître, a l'âme grande, et que si Charles dit la vérité, il obtiendra la plus prompte justice. » Villelongue recouvrira sa liberté dès le lendemain ; et huit jours après, le muphti fut déposé, le khan des tartares transporté à Rhodes, et le seraskier de Bender exilé dans une des isles de la Grèce ; cependant le roi de Suède n'en fut pas mieux traité.

Ali Coumourgi étoit charmé de ces changemens ; il les favorisa de tout son crédit. Il mit sur le trône de la Tartarie, le frère du kan disgracié, jeune musulman qui pouvoit lui être utile dans la guerre projetée contre la maison d'Autriche. Joseph, déposé quelques jours après, eut pour successeur, dans le premier ministère, Soliman pacha, qui fut bientôt exilé. Quant à Charles, arrivé au château de Demirtash, tout près d'Andriople, il obtint la permission d'aller vivre à Demotica, petite ville située sur les rives

de la Marizza, connue dans l'antiquité, sous le nom de fleuve Heb-us. Coumourzi recommanda de ne laisser passer aucune ressource en argent au roi prisonnier. Il pensa que le tyran étourdi s'ennuieroit bientôt dans sa nouvelle retraite.

Ibrahim Molla, unissant la bravoure et la fierté au caractère le plus brutal, fut nommé grand vizir. A l'avénement d'Achmet III au trône, Ibrahim étoit encore simple matelot. Sa fortune eut pour cause première, une conversation qu'il tint dans un café de Constantinople, en présence de l'empereur, qui alloit très souvent travesti en dervis, en iman, en soldat, écouter ce qu'on disoit de lui, et des affaires d'état. Le matelot se plaignoit un soir de ce qu'aucun marin musulman ne rentroit dans le bosphore avec des prises faites sur les infidèles : il déclara que s'il étoit capitaine de vaisseau, il ne rentreroit jamais dans le port sans avoir enlevé quelques barques de chrétiens. Dès le jour suivant, le despote lui donna le commandement d'un vaisseau, avec lequel il sortit pour aller en course ; il retourna de son expédition, amenant avec lui une barque Maltoise et une galiote Génoise. Deux ans de service suffirent pour lui mériter la di-

gnité de capituan et celle de grand visir. Le nouveau vice tyran envoya dire à Charles de venir le trouver, ayant un travail à faire avec lui, le nouveau kan et l'ambassadeur de France. Cette invitation choqua l'orgueil du tyran chrétien, qui envoya à sa place le chancelier Mullern, et qui se mit au lit pour ne pas compromettre sa dignité. Il demeura neuf mois couché, lorsque tout à coup il apprit la nouvelle de la mort d'Ibrahim Molla, que les intrigues du séoral firent étrangler entre deux portes, au moment même où il se disposoit à faire déclarer la guerre aux Russes. Ce fut l'or du czar qui lui attira cette fin malheureuse.

Personne ne sollicita la dignité vacante du visiriat. Six mois s'écoulèrent sans qu'elle fut occupée. Ali Coumourgi prit enfin le titre de grand visir : ce changement ne laissa aucune espérance à Charles, tombé malade à force d'inaction et de paresse, et vivant de la cuisine très-peu délicate que lui faisoit le chancelier Mullern. Durant l'été de 1714, Desalleurs, ambassadeur de France, fit jouer tous les ressorts, pour engager le nouveau visir à donner de l'argent. Grotuzen parut dans Constantinop'e sous l'appareil d'un ambassadeur extraordinaire, au nom de Charles,

qui avoit emprunté de l'argent à des proxénetes juifs et grecs, et qui s'étoit ainsi avili, en traitant avec de pareils sanguins. Des-alleurs lui prêta 40 mille écus. Toute cette pompe éclatante ne put jamais déterminer à donner un Léonin. Grothusen demanda à emprunter un million : le visir repliqua qu'Achmet ne savoit que donner, et qu'il étoit au dessous de lui de prêter. Au surplus, il promit de fournir abondamment tout ce qui seroit nécessaire pour le voyage.

Le premier octobre de la même année, Charles quitta le château de Demirtash, où il étoit venu s'établir depuis quelques jours. Un capichi pacha ayant à ses ordres six chiaoux, apporta au prisonnier des présens magnifiques, parmi lesquels il y avoit une superbe tente d'écarlate brodée d'or, un sabre avec une poignée garnie de pierreries, et huit chevaux arabes choisis, couverts des housses les plus riches, avec des étriers d'argent massif. Le pacha lui remit la généalogie des vingt un coursiers qu'Achmet lui donnoit en présent. Enfin, 300 chevaux traînant 60 chariots, se mirent en route, emmenant tous les Suédois, dont le séjour, dans la Bessarabie et dans la Romanie, avoit provoqué tant d'intrigues et de changemens.

Cependant,

Cependant, le nouveau visir, qui avait conçu de grands projets, ordonna secrètement d'immenses préparatifs de guerre. Le pacha de Bosnie avoit eu ordre de réparer les forts et les courtines de Négreponct : il avoit pu, par des présens, rendre favorables aux intérêts de la Porte, ces monténégrins féroces, qui n'ont jamais senti le frein de l'obéissance. Ce peuple pillard refusa tout-à-coup le tribut qu'il s'étoit engagé de payer chaque année au palais de S. Marc. Andrea Memo, baile de Venise à Constantinople, donna avis au sénat de l'alliance qui venoit d'être conclue entre les monténégrins et le divan. En effet, dès 1715, Jérôme Delsino, provéditeur de la Morée, n'ayant que huit mille hommes pour défendre ce gouvernement, les distribua dans les places qui pouvoient être exposées aux premières agressions. Les forces navales qu'il avoit à sa disposition, étoient assez nombreuses, mais mal équipées, mal approvisionnées, et mal organisées.

D'un autre côté, Charles VI, empereur d'Occident, attaqué par la France, avait été épuisé dans la longue guerre de la succession d'Espagne : le cabinet de Vienne ne crut pas alors qu'il fut de son intérêt de prendre les

armes en faveur des Venitiens. En opposition de la politique du Danube, les intrigues de Rome, sous le pontificat de Clément XI, peignoient les Turcs comme pouvant débarquer dans le port de Civita Vecchia, et venir piller le temple de St. Pierre et le palais du Vatican. Le sénat partagé entre tant d'incertitudes, abandonné de ses alliés naturels, les Allemands et les Polonois, hésita long-temps: il fut enfin obligé de faire une guerre défensive, avec la foible espérance de se réunir incessamment aux armes de l'Empire, qui ne dut rien promettre; mais qui annonça qu'après l'adoption de plusieurs mesures, intéressantes pour la tranquillité des états Autrichiens, il pourroit faire marcher une armée vers Belgrade.

Djanum-Coja, capituan, parti de Constantinople avec une flotte nombreuse et bien approvisionnée, surprit les ports de Corinthe et de Naples de Romanie. Trente deux gros vaisseaux Ottomans jettèrent sur ces rivages une armée considérable, dont plusieurs officiers Français dirigeaient les démarches tandis qu'un certain Vincent Pasta, fameux pilote Venitien, qui connoissoit les passages de la Morée, ordonnait les manœuvres de la flotte. Tant de supériorité, réunie aux

armes des monténégrins, mit en moins de trois mois, tout l'ancien Péloponèse au pouvoir d'Achmet III, au nom duquel les Turcs commirent tous les genres de pillages et d'infamies. Le vizir Ali Coumourgi, homme sans pudeur ni expérience, n'eut pas honte de souffrir qu'on vendit les chefs et les soldats Vénitiens, à des marchands de Smirne : il refusa même qu'à l'encan, auquel ces captifs étoient exposés, on donnât la préférence à x familles de ces infortunés qui venoient les acheter. Les peuples des bords de l'ouest de l'adriatique, demeurèrent d'abord en proie aux excès des plus affreuses tyrannies.

Cette importante conquête réveilla l'activité du conseil de Vienne, qui, après la paix d'Utrecht et la Mort de Louis XIV, n'avait rien à craindre de la faiblesse d'une minorité, et des orages d'une régence ambitieuse, embarrassée dans les calculs d'une finance désorganisée. Venise aux abois, fit valoir auprès de Charles VI. l'article d'un traité de 1683, conclu sous le règne de Léopold, et sous les auspices d'Innocent XI, portant ces mots : » Si l'une des deux parties était attaquée par le Turc, l'autre devrait s'unir avec elle et déclarer la guerre pour la défense de toutes deux ». De la part du divan, un aga

était venu assurer l'empereur Charles que le sultan entendait observer et maintenir le traité de Carlowitz, et continuer la bonne harmonie qui régnait entre les deux cours impériales. Ces assurances pacifiques ajoutèrent de nouvelles preuves à l'évidence des projets ottomans, qui présentoient pour résultat unique, le desir d'humilier et d'opprimer la puissance Vénitienne.

Clément XI fit solliciter auprès de Charles par son nonce, le cardinal Orsini, les plus prompts secours qui furent accordés, motivés sur trois raisons: premièrement, parce que Charles devoit être reconnoissant des services que les Vénitiens avoient rendus à son père; secondement, parce qu'il croyoit savoir que les Turcs, après avoir avili la république de Venise, tenteraient ensuite la conquête de la Hongrie et du royaume de Naples; troisièmement, parce qu'il desiroit maintenir et renouveler les nœuds de l'alliance, tissus entre l'empire et le S. Siège. On sait que Charles VI. conduit par des prêtres et des moines, s'abandonnait en aveugle à leurs lâches conseils. L'ambassadeur de Vienne à Constantinople reçut en conséquence l'ordre d'annoncer au divan que la Maison d'Autriche sauroit se servir du bras de ses soldats, pour

humilier une puissance, qui, sans motif avait osé violer une foi, jurée naguères avec tant de solemnité. Cette nouvelle répandit la joie dans Rome, où l'on craignoit le pillage des Turcs, leurs corsaires et leur descente, à la faveur de laquelle ils enlèvent en temps de guerre les bergers et les troupeaux.

Le fameux Eugène étoit premier ministre à la cour de Vienne; il saisit cette occasion pour rentrer en campagne. A Constantinople toutes les corporations voyoient dans cette guerre une infraction solennelle au traité de Carlowitz. La plaie de tant de défaites, éprouvées sous les règnes précédens, saignoit encore; le peuple seul sentoit les angoisses de cette situation douloureuse. Coumourgi brave les plaintes, les murmures; il passe le Danube, ne sachant ni où il alloit ni le plan qu'il devoit suivre: Eugène l'attendit de l'autre côté de la Save.

Les Impériaux avoient pris dans leur camp, les mesures les plus sages et les plus précises. Quelques régimens de troupes légères étoient seulement chargés du soin d'observer les mouvements de l'armée Ottomane, composée de cent cinquante mille hommes. Campés derrière Peterweradin, sur les confins de la Hon-

grie, les soldats d'Eugène attendoient le signal. Leur cavalerie présentoit vingt mille braves Hongrois, sous les ordres du comte Palsi, et qui étoient aigris par plus de deux cents ans de persécution d'abord des Turcs. L'ordre de la bataille est donné le 5 août 176 : le combat fut long et opiniâtre ; mais le génie du prince Eugène l'emporta facilement. Coumourgi pérît dans cette journée mémorable, ainsi que tous les pachas, ses lieutenans. Cette victoire éclatante fut remportée dans le même endroit où, dix sept ans auparavant, les Turcs avoient signé le traité de Carlowitz. Les Allemands eurent pour butins, 180 pièces de canons, 164 drapeaux, 5 queues de cheval, trois timballes, toutes les tentes, la caisse militaire, et pour plus d'un million d'effets en or massif; des chevaux, des bœufs, toutes les provisions leur tombèrent en partage. On trouva dans le pavillon du grand vizir 300 mille sequiers : on enleva ses femmes et 50 pages : et ce fut avec raison que les pedans de Vienne comparèrent cette journée à la Victoire d'Alexandre, sur les Perses, aux rives du Granique. Eugène fut étonné de reconnoître, parmi les prisonniers musulmans, plus de soixante officiers François ; qui servoient dans le corps d'artillerie Turque.

Les Ottomans, dispersés et fugitifs, ralliés sous les remparts de Belgrade, reconnaissent pour général Lari Achmet, pacha de Bosnie, homme timide et sans talent. En vain crut-il devoir refuser un pareil honneur; les janissaires l'obligèrent à l'accepter. Eugène courut assiéger Theimeswar, en présence même de l'armée musulmane, que le pacha n'osa mettre en mouvement contre les heureux vainqueurs de l'imbécille Coumourgi. Les maladies, que donnèrent les pluies d'automne, rendirent ce blocus très meurtrier; et les assiégeans se disposoient à se tirer, lorsque la garnison demanda à capituler. Eugène lui accorda les honneurs de la guerre: il entra dans la ville, dont la conquête lui coûta huit mille soldats. La Valachie reconnut, dès ce moment, le joug de Charles VI. Le Hospodar Mauro Cordato, se hâta de prendre la fuite, mais arrêté par un officier Autrichien, il lui offrit en vain 200 mille sequins. Le guerrier dédaigna cette offre humiliante, aimant mieux l'honneur d'une victoire, que la honte d'un vil intérêt.

En apprenant la défaite de Coumourgi et la prise de Temeswar, les Ottomans abandonnèrent leur entreprise sur l'isle de Corfou, et retournèrent à Constantinople.

Au sérail , retentirent , jusqu'aux oreilles du tyran , les plaintes les plus aigües , et l'Ulema demanda la paix ; mais comment la faire dans des circonstances aussi fâcheuses ? Il fallut donc se résoudre à de nouveaux préparatifs de guerre. Achmet appella auprès de lui le gouverneur de Belgrade Atschy Ali pacha , qui avoit mis quelque soin à fortifier la place confiée à sa surveillance. Le pacha , élevé à la dignité de grand visir¹ , n'avoit jamais ambitionné cet emploi difficile : aussi y apporta-t-il la circonspection de la timidité ; il ne parla jamais au divan que de paix et des sottises de son stupide et présomptueux prédecesseur.

La campagne de 1717 s'ouvrit par les mouvements de l'armée du prince Eugène , qui vient mettre le siège devant Belgrade , qu'il auroit voulu surprendre ; mais Atschy Ali pacha , campé auprès de Nissa , s'avanza en diligence à la tête de cent cinquante mille Turcs. Son camp se forma sur les hauteurs , non loin de Belgrade , entre le Danube et la Save. Cet aspect imposa au prince Eugène le devoir pressant de hazarder une bataille , pour ôter à l'ennemi le loisir de se retrancher , et de fatiguer , par de fréquentes irruptions , ses postes avancés.

Cette tentative audacieuse eut tout le succès espéré, bien que quatre bataillons impériaux furent, dans cette action, passés au fil du cimeterre en moins d'un quart d'heure. Le combat dura huit heures : les Turcs perdirent 13 mille hommes ; ils abandonnèrent le champ de bataille avec 131 pièces de canon et 50 mortiers.

Il fallut songer sérieusement à la paix, au milieu de la consternation, qu'avoient répandue dans Constantinople, les victoires d'Eugène. Astchi-ali envoie un manifeste à Vienne. En réponse, le cabinet de Vienne fait marcher une puissante armée vers le Danube ; il cherche à intéresser, dans cette campagne, le corps Germanique et les Electeurs ; mais l'Allemagne, épuisée d'hommes et d'argent, refusa avec énergie, d'y prendre aucune part, craignant que la maison d'Autriche ne devienne trop puissante.

Eugène voulut empêcher le siège de Bude, que les Turcs se disposoient à entreprendre. La supériorité du nombre, l'abondance des provisions, tout annonçoit que les Ottomans pouvoient espérer les plus grands succès : mais ils n'avoient à leur tête, et au milieu d'eux, ni les talens, ni la discipline de l'armée impériale. Eugène se trouva dans la mé-

me position que César devant Alexandrie, assiégué dans son camp , et se voyant en face de lui une ville ennemie ; le général Romain hazarda la bataille , il battit l'ennemi , et prit la place. Eugène sauva Bude , enleva Belgrade , et mit en^e fuite , avec 50 mille Germains , environ 250 mille Turcs , dont 30 mille restèrent sur le champ de bataille , avec 12000 prisonniers , 150 canons , 30 mortiers , 3000 bombes , et toutes les tentes , le grand pavillon du visir , la chancellerie , tous les bagages , et des provisions en immense quantité. On trouva dans Belgrade , 200 canons de bronze , 50 de fer , 80 mortiers. L'arsenal présenta ainsi que les remparts , 102 canons de gros calibre , et 800 petites pièces de fer: ensorte qu'on eut de quoi garnir toutes les places.

Le Grand-visir fut déposé: ibrahim pacha , gendre du Sultan, lui succéda. Cet Ibrahim , d'une grande modération dans le caractère , avoit cultivé les arts ; il repoussa d'abord l'influence perfide du cabinet de Madrid: des commissaires envoyés par le divan , la cour de Vienne et le sénat de Vénise s'entendirent pour conclure une paix prompte et nécessaire. Fleikman , envoyé de Charles , dicta les conditions ; le chevalier Charles Ruzzini , qui

parla au nom du palais de S. Marc, laissa faire tout ce qu'on voulut contre sa patrie. Le traité fut signé le 27 janvier 1788.

Les Ottomans, apprenant cette paix honteuse, concurent le plus profond mépris pour Achmet. Un impôt, mis sur les grains, excita une plainte générale, qui éclata, à l'explosion d'un incendie, dont l'effet déplorable fut de réduire en cendres plus d'un quart de Constantinople. Une multitude de malheureux venoit tous les matins reclamer des secours, à la porte du séraï, sans que le Sultan leur fit donner un léonin; lui, dont l'avarice sordide avoit accumulé des trésors immenses, déposés dans des bocaux de cristal, qu'il alloit contempler tous les jours avec délice, après avoir épuisé ses forces dans le séraï!

Pendant que les esprits fermentoient, Ibrahim corrigeoit les abus, appelloit l'abondance dans Constantinople, et réforma la procédure; il établit des fêtes publiques, qui eurent pour objet de distraire le peuple de tous les maux qui l'accabloient. Un ambassadeur extraordinaire parut à la cour du jeune Louis XV; il y fréquenta les courtisans, les femmes et les artistes: il y puisa le goût des choses agréables; il obtint du ministre quel-

ques promesses de bons offices auprès du cabinet de Malthe, qui autorisoit ses corsaires à désoler les rives Ottomanes. Des plans d'architecture, communiqués au Sultan, piquèrent singulièrement sa curiosité; il aimait les pavillons, les jardins, les châteaux, un mobilier magnifique: à l'exemple de Louis XIV, dans le vallon du Séliabat, s'éleva par ses ordres un nouveau Trianon: on tenta, sous ce règne, de faire goûter l'imprimerie aux Turcs; mais les scribes ou copistes se levèrent contre cette nouveauté; une sédition détruisit les presses et mit en fuite les imprimeurs. C'étoit l'ouvrage du clergé et des gens de loi.

Tandis que Mahmond, à la tête de 100 mille combattans, pénétrait dans la Perse, les Lesguis ou Albanois, peuple du Daguestan, qui habitent les branches du Mont Caucace, à l'occident de la mer Caspienne, ravagèrent tout le pays qui s'étend sur la rive occidentale de cette mer, jusqu'à la Porte de Fer, (au royaume d'Astræan). Dans cette contrée s'élève la ville de Shamachée, qui se vante encore d'avoir été le berceau de Cyrus. Les Lesguis surprisent cette place, la saccagèrent, et y égorgèrent tous les Russes, qui y avoient établi des

maisons de commerce : ils pillèrent les magasins ; et cette perte fut évaluée à près de 4 millions de roubles.

Pierre Alexiowitz demanda, mais en vain, satisfaction de tant de meurtres à l'empereur Hussein et à Mahmoud. Ce refus détermina le czar à s'armer contre les Perses ; il dut ménager la Porte ottomane, qui comptoit parmi ses sujets fidèles, les circassiens et les géorgiens, et plusieurs autres grands vassaux voisins ; rangés depuis peu sous la protection de la Turquie. Les petits princes du Daguestan, conquis, dispersés, ruinés par les armées du czar, réclamèrent les secours du divan. Les deux cours s'arrangèrent sous les auspices des cabinets de Vienne et de Versailles. Le vizir Ibrahim, ami de la paix et du plaisir, partageoit les goûts de son maître : il consentit de recevoir une indemnité, de l'aveu même de Thamaseb, nouveau sophi : la Porte y gagna trois provinces, Casbin, Tauris, Erivan.

A la mort de Pierre le grand, 28 janvier 1725, la Czarine ne suivit pas religieusement les traités de son prédecesseur avec la cour de Constantinople : elle fut sur le point de se brouiller avec le divan ; et la France, qui avoit vu d'un mauvais œil la nouvelle

alliance contractée entre Catherine I^{re}. et Charles VI, alliance encore secrète, et néanmoins certaine, refusa toute médiation à la cour de Pétersbourg. Cette affaire s'arrangea, Ibrahim ayant appris que les armes ottomanes n'avoient pas été heureuses en Perse et craignant des troubles en Egypte.

La Perse éprouva de nouveaux déchiremens en 1728. Un grand scélérat, né en 1638, dans la tribu de Kirkloû, s'éleva au sein de ce royaume : c'étoit Nadir ou Thamas Kouli-Kan. Il venoit de se rendre maître de la Perse, de déposer Thamasheb, et de mettre le diadème sur la tête de Abbas, son fils, âgé alors de dix-huit mois. Cette révolution réveilla l'énergie des Turcs : ils demandèrent la guerre. Ibrahim n'y donna la main qu'avec peine ; et il ne put tenter cette immense entreprise, qu'en établissant de nouvelles taxes sur les marchandises de détail. La multitude poussa les hauts cris ; en vain le sultan, qui pallioit ses prodigalités sous l'appareil de la puissance, se transporta-t il, environné d'une pompe majestueuse à Scutari, aux rivages asiatiques ; en vain disposa-t-il des grandes places : les esprits étaient ulcérés, ils s'aigrissaient de plus en

plus. D'une part, la crainte, de l'autre l'habitude d'une vie cazanière, ramenèrent au serail et le maître et le vizir. L'un retrouva, avec délices, ses favorites, ses trésors, ses oiseaux, ses fleurs et ses miroirs: l'autre, rendu à ses habitudes, s'y livra dans un lâche abandon. Nadir venoit d'enlever Tauris, l'une des places la plus importante de la Perse, et la perception de la nouvelle taxe se faisait avec une rigueur plus que tyrannique. Les janissaires, ouvriers, manifestèrent, avec des cris affreux, leurs mécontentemens; et dans un moment où la mollesse et les plaisirs endormaient, épars çà et là, les grands de l'empire, une insurrection soudaine éclata avec une telle violence, que l'empire n'en avait jamais éprouvé de pareille.

Trois hommes obscurs devinrent les chefs de cette révolution, Patrona Kalil, Muslow et Haly; l'un, marchand de vieux habits, l'autre de melons, et le troisième de caffé. Ces trois révolutionnaires traitèrent de lâches et de fainéans, et le despote et les artisans subalternes de sa tyrannie. Ils furent payés, pour distribuer gratis leur caffé, à quiconque applaudissoit leurs motions. Les haillons de Patrona Kalil, attachés aux bouts de plusieurs perches, servirent bientôt d'étendards

ou de bannière aux phalanges populaires, qui se formèrent de toutes parts. Un instinct particulier, qui honore les Turcs de ce temps là, c'est l'ordre que les chefs publièrent; ordre, par lequel ils commandaient le respect des personnes et des propriétés. On ne tarda pas à armer tous les bras, jaloux de briser tous les fers de la tyrannie: le peuple mit en fuite le kiaya du visir et toute la soldatesque qu'il conduisait; et le sultan quitta le séjour de Séliabat, où il avait oublié sa dignité et le peuple; mais une prompte réponse leur imposa silence. Elle portait que le peuple ne déposerait les armes qu'après que la cour lui aurait rendu justice.

Le divan employa en vain la puissance du muphti et l'étendart de mahomet, avec ordre de s'y rallier, sous les peines infligées par le koran, contre ceux qui sont indociles aux loix du S. prophète. Personne n'obéit à la voix du sultan. Achmet ne trouva personne pour le secourir; et tous les grands, qui avaient partagé ses vices et ses crimes, montrèrent, dans le danger, la même lâcheté que lui.

Un intendant de l'amirauté, à la tête de 400 matelots, se montra devant la troupe de Patrona Kalil, qui les mit en fuite dès

la

première décharge. Les révolutionnaires détruisirent les maisons de plaisir, qu'ils avoient payées de leurs sueurs ; ils n'épar- gnèrent pas même Séliabat. Les Insurgés , continuant leurs efforts , demandèrent qu'on leur livrât vivans , le grand visir Ibrahim , le Kiaya , le Caïmacan , le Rey Effendi , et le Muphti ; tout ce qu'on enleva de leurs palais , fût déposé fidèlement au trésor na- tional , sous la garde du Deftesdar : beau- coup d'autres maisons éprouvèrent le même sort ; mais on respecta les effets , les mar- chandises , les personnes et les propriétés des Rayas et des étrangers. Le peuple est par- tout le même : son instinct , parmi les hor- reurs de ses vengeances , lui inspire des actes sublimes de justice et d'humanité : il ne veut faire , il ne fait jamais de mal qu'aux lâches tyrans qui lui en ont fait.

Khalil Patrona avait montré , dans les élans grossiers de son courage , les premières étin- celles du génie, et même par fois, de la grandeur d'ame. Abdi-Capitan-Pacha , jadis son pro- tecteur , lui avait sauvé la vie , en le déro- bant au supplice qui lui était infligé , pour un assassinat : Khalil lui dit , en le priant de garder sa place et sa liberté : « Je ne » vous en veux pas de ce que vous m'avez

» opposé des soldats : je juge à propos de
» les réunir à ma troupe : allez, on ne vous
» fera aucun mal ».

Abandonné de tous, Achmet fut obligé d'écouter la voix conciliative de la négociation. Les Rebelles pillèrent, dans le faubourg de Galata, la maison du Vaivode ou lieutenant de police ; ils jettèrent meubles, or et argent par les fenêtres, en déclarant que les généreux Musulmans n'étaient pas fâchés pour profiter des rapines et des extorsions qu'un infâme fonctionnaire public avoit exercées sur les infidèles, et que, comme cet or leur appartenait, il était juste que ceux-ci le reprissent.

Kalil, Muslou, Aly firent proclamer dans les rues de Constantinople, que les Juifs et les Chrétiens, retirés dans leurs maisons, et n'embrassant aucun parti, pouvoient compter sur la bienveillance des Musulmans.

On punit de mort, parmi les séditieux, les auteurs de la moindre violence. Les Janissaires et les Sypahis cazernés ne s'étaient pas d'abord montrés en état de rébellion : la neutralité qu'ils avaient gardée, fut enfin rompue ; et tout-à-coup, la soldatesque se mêla au tourbillon des insurgés ; elle publia qu'elle faisait partie du Peuple ; elle

s'empara des avenues du sérail. Elle intercepta les eaux et les provisions qu'on y portait : cette dernière précaution détermina le Sultan à sacrifier le Visir, le Caïmacan, et le Kiaya. Le Kadilescher - d'Asie, (superintendant de justice), eut ordre de faire étrangler les trois accusés, et d'envoyer leurs cadavres dans l'Etmeïdans. Cette expédition date du 30 septembre 1730. Mehemet, Seliçtar-Aga, fut à l'instant proclamé grand visir.

On demanda la déposition du Sultan, qui avoit opprimé l'empire par sa cupidité et son insouciance. Achmet craignit le sort que ses créatures venaient d'éprouver. Il céda son trône à son neveu Mahmoud, et se séquestra lui-même dans la même prison qu'abandonnait son successeur.

M A H M O U D I^{rr.},

vingt-troisième empereur des Turcs.

L'ombrageux Achmet, barbare avec sans-froid, avait fait périr les révolutionnaires qui lui avaient ouvert le chemin du trône. Kalhil et ses compagnons durent craindre les mêmes artifices : ils espérèrent, néanmoins, que le nouveau Sultan leur saurait gré de l'avoir tiré d'une prison, dans laquelle il

gémissoit depuis 27 ans. Son oncle le plaça sur le trône , en lui recommandant d'être fort circonspect , et de ne pas accorder une trop grande confiance à ses ministres : je mets , lui dit-il , ma personne et celles de mes fils sous ta protection : après avoir ordonné froidement la mort de trois ministres , ce monstre eut la lâcheté de demander la grâce de la vie. Cet évènement se passa dans la nuit du 1^{er} au 2 octobre. Le vieux Muphti fut envoyé en exil , dans l'île de Tenedos. Ce Turc jouissait d'une veillesse intéressante ; il dut la vie à son grand âge et aux gens de loi , qui lui supposaient une grande probité. On lui reprochait seulement une faiblesse de caractère , qui ne s'était jamais élevée contre les vexations et les abus.

Le 2 octobre , on éleva un trône magnifique , devant Rabi-Zadé (porte du sérail , qui conduit à la salle d'audience , destinée aux ambassadeurs), et tous les grands vinrent rendre hommage au nouveau tyran. Mahmoud voulut voir Kalhil Patrona. Ce chef se présenta devant le despote , en habit de janissaire et les jambes nues. « Que puis-je faire » pour toi , lui dit le prince ? il t'appartient de me demander toutes les grâces , » que tu croiras mériter. « Le fier Kalhil , lève

une tête altière , il répond : « je n'ai rien
» à desirer : mes concitoyens sont délivrés
» de leurs oppresseurs : abolis ces impôts
» flétrissans qui ont avili le peuple. Quant
» à moi , je sais ce qui m'est réservé : je
» n'attends de ta part qu'une mort honteuse
» et prochaine. Je te jure , replique le sultan ,
» que je ne te ferai jamais aucun mal :
» indique moi quelle récompense tu de-
» sires , et tu la reçois à l'instant même. »
Les contributions , qu'avait établies Ibrahim ,
furent supprimées dans cette séance impé-
riale ; Méhémet Sélicitar , confirmé dans la
dignité de Visir , qui eut pour Kiaia , le
vieux Nikdeli-Hali-Aga , ancien confident de
l'empereur Mustapha.

Les trois chefs des révoltés , ne sachant
ni lire ni écrire , ne purent remplir aucun
emploi ; ils ne comptèrent que sur la fa-
blessé du nouveau despote , dont une longue
détention avait augmenté la poltronerie et
la timidité. Les séditieux continuèrent leurs
désordres ; ils allèrent dévaster les mai-
sons de ceux dont ils avaient provoqué la
mort ; ils brisèrent les sceaux de l'empire ;
ils bravèrent les paroles conciliantes de
Mahmoud , qui leur fit dire que , l'ayant
placé sur le trône , ils devaient lui laisser

le devoir de punir ceux qui pouvaient être coupables. La troupe insurgée n'entendit aucune raison. Elle demanda les têtes du Reis Effendi et du Chiaoux Pacha : mais tous deux s'étaient cachés ; il ne fut pas possible de les livrer. Le 5 Octobre, on dévasta plusieurs palais, situés sur le canal de la mer noire, en Asie, et cependant, Mahmoud confirma tous ceux que le peuple avait mis dans les grandes places.

Le nouveau maître dut faire ses largesses à la milice othomane ; les dépouilles du Visir, de son Kaia et du Caïmacan immolés, présentèrent d'abondantes ressources ; mais il fallait trouver leurs trésors. L'Anectar Oglan, ou le confident d'Ibrahim découvrit tout ce qu'on voulut, sous la condition expresse qu'aucun mal ne lui serait fait. Le défunt Visir avait construit un colombier dans son sérial ; c'est-là que fut conduit le Desterdar ; des ouvriers creusèrent dans cet endroit, d'où ils purent tirer quatre coffres de fer, dont les trois plus grands enfermaient chacun dix-huit longues bourses de cuir de 60,000 sequins fundukli, c'est-à-dire 32 millions 400 mille livrés tournois. La quatrième caisse, plus petite, insérait des diamans et des pierres précieuses du plus grand prix ; on y enleva

en outre des étoffes, des tapis de Perse, des joyaux. L'eunuque noir, qui veillait sur les femmes d'Ibrahim, était passé au service de Méhémet; il fut arrêté, interrogé, et contraint de tout avouer. Il résulta de sa déposition que les investigateurs enlevèrent encore 13 millions, et beaucoup de meubles précieux. Le capitain Pacha Mustapha n'était pas riche en monnaie; mais il avait des palais, des jardins et des diamans d'une valeur immense. La sublime Porte s'empara de tous ses biens. On apprit, en travaillant à ces recherches, que la mort avait surpris le vieux Ibrahim, qui avait formé le projet de faire étrangler l'eunuque et l'Anectar, afin de vivre tranquille sur le sort de ses richesses cachées.

On distribua donc la gratification aux soldats, mais dans le sens que Patrona l'exigea. Le nouveau sultan voulut donner cent mille sequins à celui qui l'avait mis sur le trône.
« Je n'en ai pas besoin, répliqua le révolutionnaire; quand je veux de l'argent, toutes les bourses de Constantinople sont à ma disposition. » Le sérapil lui fit offrir des dignités. » Je les méprise, répliqua-t-il; « je n'ai soif que du sang des proscrits; je vous en ai donné la liste, exécutez. »

Kalhil Patrona paraissait d'autant plus dangereux qu'il avoit ordonné la distribution des présens de Mahmoud, après avoir prouvé que des hommes, hardis comme lui, savaient exécuter ses ordres. Le lieutenant-colonel des janissaires lui ayant représenté que les militaires seuls, et non les membres du peuple avaient droit aux libéralités impériales; Patrona lui répliqua avec audace: « C'est avoir « bien de l'insolence que de te mêler de ce « qui ne te regarde pas: tu n'es pas chargé « de rendre compte des finances que tu dis « tribuus. « A l'instant même l'officier observateur fut mis en pièces.

La cour se détermina à ourdir une trame dans laquelle seraient attirés Kalhil Patrona, Muslow et Hali, qui avaient indiqué pour seraskier de l'armée, allant en Perse, Rustan, pacha de Bosnie. Le divan leur accorda cette demande, sous la condition qu'ils suivraient ce nouveau général: ils promirent et ne tinrent point parole. Au contraire, les révoltés déclarèrent qu'ils voulaient voir leurs chefs, l'un revêtu de la dignité de grand vizir, l'autre de la charge de capitain pacha, et le troisième du premier grade d'Aga des janissaires. On éluda ces vœux populaires; mais bientôt une nouvelle pétition se fit en-

tendre : la multitude pensa que la principauté de la Moldavie conviendrait très-bien à Kallil Patrona. C'étoit la motion d'un boucher. Le visir éloigna toutes propositions ajournées au plus prochain divan. Aveuglés par la confiance, les trois révolutionnaires se présentent à la Porte. Méhemet, visir, porte la parole : « Sa hautesse fait Patrona Kallil beglierbey de Romelie, Hali, beglierbey de Natolie, et Muslow aura le commandement de 30 mille hommes, qui agiront de concert avec l'armée de Rustan, en Perse. » Et bientôt après, il les fit égorger. Le capitán pacha se vanta d'avoir massacré Kallil. Les hardis révolutionnaires avaient eu l'imprudence de venir là sans armes ni cortége. La nouvelle de cette exécution rassura tous les citoyens ; et dès le lendemain, les boutiques furent ouvertes dans Constantinople : on alla jouir du spectacle des cadavres mutilés la veille, et l'on apprit avec plaisir que les complices des chefs de la révolte, qui dura quarante jours, avaient été étranglés dans la nuit. Les bourreaux du séral donnèrent la mort à sept mille musulmans, dans l'espace de trois jours.

Fatima, fille d'Achmet III, et veuve du visir Ibrahim, avait le plus contribué à cette révolte, du moins à en prolonger le cours.

Aimée de son père, auquel elle avait témoigné le plus vif attachement, et ayant la mort d'un époux à venger, elle aurait volu réintégrer sous le diadème Achmet III, qui, après tout, valait infinité mieux que Mahmoud, vraifantôme d'empereur et qui eut la lâcheté de faire périr ceux-là même à qui il devait sa couronne, avant d'avoir tenté des voies conciliatives. Fatima avait employé des trésors immenses, dont elle jouissait, pour entretenir les janissaires dans l'insubordination. Elle fut tout-à-coup enlevée de son palais, et traînée au vieux sérail, où son cousin Mahmoud se hâta de la faire périr. Il y eut des ordres de resserrer de plus près Achmet ; mais bientôt il recouvrira les facilités qu'on donne aux empereurs déposés, son neveu ayant reconnu qu'il n'avait point trempé dans la conspiration. A la suite de ces meurtres dégoûtans, le sérail bien avisé s'appliqua à ramener l'abondance au sein de la capitale.

L'opinion publique accusoit de concussion Méhémet Selictar, déposé à l'instant même. Topal Othman, pacha, nommé à sa place, montra, sous sa nouvelle dignité, de la modération et de la sagesse ; il mit de l'ordre dans les finances ; il arrêta le progrès des abus ; il donna même l'exemple d'une géné-

rosité jusqu'alors inconnue dans l'ancienne Thrace. Othman était boiteux d'un coup de fusil qu'il avait reçu à la cuisse en combattant sur mer contre un corsaire maltois, qui le fit prisonnier. Un Français, nommé Arniaud, capitaine de port à Malte, vit le jeune Turc avec intérêt. « Tu devrais me racheter, lui dit le prisonnier, je t'assure que tu ferais-là un bon marché. » Arniaud se laissa persuader; il obtint, moyennant 12,000 livres, la liberté d'Othman, qui fut envoyé aussitôt à bord d'un navire marseillais, et transporté à Alexandrie, d'où il alla au Caire notifier un décret impérial au gouverneur d'Egypte. C'est des bords du Nil qu'il envoya mille sequins à son libérateur; c'est-à-dire une somme double de ce que son rachat avait coûté. La Morée fut le théâtre de son courage et de sa naissante grandeur; il y signala sa bravoure en 1715; il y commanda en chef en 1722. Il avait été en 1699, parmi les Icoglans, le cygne du sérail. Lorsqu'il eut obtenu sa haute dignité, Arniaud vint le voir au mois de janvier 1752; il lui présenta des oranges, des fruits et des fleurs, et sur-tout douze esclaves turcs, qu'il avait rachetés à ses frais. Lorsque le Français parut, le visir se leva; il dit à tous ceux qui l'en-

vironnoient : « J'ai été l'esclave de ce généreux
« Français ; j'étais couvert de blessures, il
« m'a soigné comme son enfant ; il m'a confié
« un vaisseau qui m'a transporté ou j'ai voulu ;
« je lui dois tout : vie, fortune et liberté ; il
« nous ramène douze de nos frères, dont il
« a brisé les fers. Ce brave Français est un mo-
« dèle que les musulmans devraient suivre. »
Arniaud, obligé de recevoir une rançon ma-
gnifique pour les douze musulmans qu'il avait
affranchis, agréa un firman, qui l'autorisait
de faire venir dans le golfe de Thessalonique,
deux navires chargés de blé, exempts de tout
bedeat. Ce trait de vertu nous dédommage
un peu de toutes les horreurs repoussantes
que nous avons à décrire.

Topal Osman, ou Othman, ne demeura pas
long-tems grand visir : il avait une fermeté
d'ame qui déplut à la sultane Validé et au
Kislar Aga. Topal fut déposé le 12 mars 1752 ;
mais en même tems il reçut l'ordre d'aller
commander l'armée d'Asie contre Thamas
Kouli Kan, qui avait déclaré la guerre à
Achmet, pacha de Babylone. Cet Achmet
était Français ; on le connaissait à Paris sous
le nom de comte de Bonneval, qui, en 1725,
y avait reparu pour s'y marier avec faste,
et qui ensuite était retourné en Turquie pour

y embrasser de nouveau le mahométisme. Topal aimait les mœurs et les manières de Versailles; il se lia avec Bonneval, et tous les deux, associant leurs talents et leur intelligence, ils remportèrent deux victoires signalées sur les Perses; ils menèrent même Nadir jusqu'à demander la paix, qu'ils refusèrent, en déclarant aux ambassadeurs Perses que leur maître, coupable de rébellion, n'avait aucun pouvoir pour traiter avec les généraux du sultan. Ce refus agriit l'usurpateur, qui livra aux Turcs un troisième combat, d'autant plus glorieux pour Nadir, que Topal Osman y fut tué, et que son armée, consternée de sa mort, se retira en désordre dans la place forte de Cherchiut.

En 1736, la Porte consentit à des conditions de paix avec la Perse, conditions d'autant plus dures qu'il fallut rendre Tauris, Casbin, Eriwan, et prodiguer d'immenses indemnités à l'implacable Nadir.

Délivré d'un ennemi puissant, Mahmoud eut bientôt affaire contre la Russie et l'Autriche. Catherine 1ère. se plaignoit toujours des prétendus ravages que faisaient les Tartares, le long des rives du Boristhène; elle eut pour auxiliaires 30,000 allemands, que

lui envoya Charles VI; et c'est avec cette force imposante qu'elle demanda une éclatante réparation. Les Tartares voulaient faire valoir leurs anciens droits sur la Russie.

Le divan leva une armée de 150 mille hommes, lorsque Charles VI faisait marcher cinq corps de troupes. Clément XII lui avait accordé un indult, qui légalisait la levée d'un dixième sur les revenus du clergé, destiné à soutenir la guerre contre les Turcs. Le séral ne perdit ni courage ni espérance: il déploya l'étendart de Mahomet, et la guerre fut déclarée avec solemnité à la Russie: c'était moins l'expression des vœux du divan, que la nécessité de satisfaire un peuple rebelle et de tumultueux janissaires, qui venaient d'ébranler le trône, et qui se flattaiient, dans leur orgueil, de mettre un frein aux progrès des Russes, regardés alors comme les plus dangereux ennemis de la puissance othomane.

Le comte de Visniacof, ministre de Russie, ne fut pas enfermé dans le château des Sept-Tours, suivant la coutume: on le conduisit au camp du vizir, étendu sous les remparts d'Andrinople, afin que l'Europe fut instruite que le sultan était toujours prêt à poser les armes, à des conditions justes et honorables. Les Turcs eurent ordre de ne hasarder

aucun combat ; ils prévoyaient les funestes conséquences d'une défaite : ils ne devaient qu'observer les mouvemens de l'armée russe, l'empêcher d'entrer sur leurs terres, garder tous les passages du Niester, et bien fortifier les places de Coczim, Bender et Oczaskow.

Tamas Kouli-kan se faisait couronner Sophi de Perse, quand on vint lui dire que ses généraux avaient pris Bassora, Bagdad et toute l'infanterie turque qui se trouvait dans cette contrée. Il envahit la Caldée, la Mésopotamie ; il tint la Syrie en échec ; il menaça de ses armes victorieuses la Natolie et la Grèce. Ces rapides invasions épouvantèrent les puissances européennes, il fallut songer à arrêter ces progrès.

Mahmoud envoya une superbe ambassade à Ispahan, avec ordre de reconnaître Nadir-Thamas Kouli-kan, comme Sophi de la Perse. Cette ambassade flatta l'amour propre du nouveau monarque. Pendant que le peuple de Constantinople se réjouissait d'une paix apparente, conclue avec le tyran de Perse, les Russes prenaient les places d'Oczaskow et de Kilbournow. Les Autrichiens ayant pénétré dans la Valachie, le peuple témoigna un grand mécontentement sur l'inactivité d'Hali, grand vizir, qui laissait envahir une province turque,

en prétendant qu'il ne devoit interrompre ni troubler le cours des négociations. Ycghen Pacha, élevé à la dignité du visiriat, vola sur-le-champ remplacer le ministre disgracié. Ce nouveau Seraskier battit les Impériaux, qui avaient perdu le prince Eugène, mort en 1736, et qui furent repoussés jusque sur les confins de la Servie. Ycghen enleva Nissa; il donna tant de courage à ses bataillons, que les Russes, dispersés par les Tartares, eurent de la peine, en 1737, à se défendre de la honte d'une défaite. Ces victoires ottomanes ranimèrent les espérances du sérail, qui devint difficile sur les conditions de paix, et qui eut l'air de vouloir bien agréer la médiation de l'Angleterre, de la Hollande et de la Perse.

En 1738, les postes avancés des Turcs furent battus; mais le visir ayant paru à la tête de son armée, dispersa les Autrichiens; il enleva Semendrie, Orsowa et Ynicale. Le capituan bloquait, dans une anse du détroit de Zabache, la flotte russe, que ses équipages furent obligés d'abandonner, après y avoir mis le feu. Les Othomans, la saison étant avancée, ne purent pas entreprendre le siège de Belgrade, dont la conquête manquait aux lauriers du visir. Celui-ci alla jouir

des

des honneurs du triomphe, sous les yeux de son maître, aux pieds duquel il déposa l'éten-dart de Mahomet, et les clefs de quatre villes qu'il avoit conquises.

La sultane mère et le Kislar Aga, virent avec jalousie la gloire et le crédit du ministre; leurs intrigues produisirent bientôt sa disgrâce, et les sceaux de l'empire furent confiés à Ayvas Méhémet Pacha.

Tous les partis, fatigués de la guerre, auroient voulu trouver des moyens concilia-teurs. Le nouveau vizir, arrivé sous les rem-parts de Belgrade, avoit sommé le général Walis, qui s'étoit enfermé dans cette place, de se rendre, et la réponse à la sommation avoit été des propositions de paix. La peste même qui ravageoit Constantinople servit à Ocsaskow à effrayer les Russes. Le pacha Achmet Bonneval ayant envoyé, par ordre du divan, par la mer noire, des balles de coton imprégné de substances contagieuses, ce piège eut tous les succès que l'astuce otto-mane put en attendre, et la contagion s'in-troduisit parmi les soldats russes; en moins de deux mois, il périt plus de 8,000 personnes. Quelles horreurs!

Enfin le 18 septembre 1739, la paix fut signée dans un congrès assemblé sous les

murs de Belgrade. On exigea la restitution de Belgrade et de Sebast au grand-seigneur, ainsi que le Sangiat, qui environne ces deux places. La Save et le Danube servent de confins aux deux empires. Le divan recouvre tout le territoire conquis, sur la Valachie, par les armes autrichiennes. Il reste à la sublime Porte l'île et la forteresse de Bosowa, ainsi que le fort de Sainte-Elisabeth ; mais sur la rive opposée du Danube, la maison d'Autriche garde Themeswar et son bannat ; et dans les états du grand-seigneur sera respecté et libre le culte des catholiques.

Ce traité une fois fini, le comte de Newport entre dans Belgrade, pour s'entendre avec Wallis sur le moyen de l'évacuer promptement. Un pacha, nommé par le grand-visir, venoit prendre commandement de cette place ; et en effet la ratification étant arrivée, de Vienne, le gouverneur turc fit, trois jours après, son entrée dans la place, au milieu d'un cortége de 500 janissaires, en présence du prince de Saxe Ildburgauzen, et de plusieurs généraux autrichiens. Un évènement faillit de rallumer les torches de la guerre : Plus de 6,000 janissaires entreprirent d'entrer avec le gouverneur ; on fut obligé de faire lever les ponts ; mais cette précaution n'empêcha

pas l'impétueuse irruption de deux mille turcs qui voulaient mettre la garnison impériale en pièces, et qui criaient : « La place « doit être mise à feu et à sang; c'est une « injustice du grand vizir de nous avoir en- « levé cette occasion de signaler notre cou- « rage. » Louis Sauveur Villeneuve, diplô- mate, d'une rare intelligence, vint à bout de concilier les esprits; et sur-le-champ dix mille bras travaillèrent à démolir les fortifications qui devaient être abattues aux termes du traité, bien que les Ottomans vissent avec des mouvements de rage les débris de cette destruction, et qu'ils fussent d'avis de ne point observer de telles conditions, « ayant « été prêts de sacrifier leur vie, si leur seras- « kier avoit jugé à propos de les mener au « combat. »

Cette paix n'ajouta rien au bonheur ou au malheur de Mahmoud, prince nul et stupide, qui ne s'appliquait à connaître que l'art des cérémonies et des solemnités publiques. Sa mère gouvernait l'empire, de concert avec Kislar Aga, vrai Figaro dans le sérap. Ayvas Pacha laissa dix mille janissaires à Belgrade. Il retourna ensuite à la tête de l'armée, avec Villeneuve, à Andrinople; il y trouva les esprits partagés, les uns ap-

prouvant et les autres maudissant les arrangements que ce premier ministre venait de conclure. Là, on se plaignait de ce que toute la Hongrie avait été rendue à la maison d'Autriche; ici, le muphi et le clergé publiaient que la paix était nécessaire, et qu'elle avait été ratifiée suivant les préceptes de l'Alkoran. Mahmoud pense comme les Molalahs, bientôt deux ambassadeurs extraordinaires partirent, l'un pour Vienne, et l'autre pour Paris. On a vu Say Effendi à Versailles: il y a plus, il reçut l'accueil le plus flatteur; on le trouva même aimable.

Mahmoud ignorait, au fond de son harem, les cruautés, que le vieux Kislar Aga se permettait de faire exécuter dans Constantinople, pour y maintenir l'ordre et la tranquillité. Ayvas Pacha, déposé, même exilé tout-à-coup, bien qu'il eût rendu les plus grands services; les sceaux de l'empire furent remis à Méhémet Pacha, turc féroce, complice de toutes les atrocités clandestines du vieux Kislar Aga. Le sultan, endormi au sein des plaisirs, occupé du soin d'assouvir son insatiable cupidité, ne fut jamais instruit que le peuple craignait, à sa mort, les plus grands désordres, la race ottomane étant sur le point de s'éteindre, et le trône pou-

vant rester sans héritier, on prévoyait les plus grands orages. Dailleurs, la barbarie inquisitoriale des cadis, autorisée par le sé-rail, jettait dans le sein des familles, la ter-reur, la défiance et de sombres allarmes. Chaque jour, la police faisait disparaître des citoyens, sous divers prétextes; les uns étaient transportés dans la Syrie, les autres, préci-pités dans le Bosphore. L'armée éprouva la perte de ses meilleurs soldats, que lui enleva le glaive du despotisme. La paix apparente, dont jouit le tyran, coûta plus de vies, que n'en auraient fait perdre plusieurs années de guerre.

Le vieux Kislar Aga étant mort, Mahmoud apella, pour lui succéder, un certain Soliman, qui flattait les goûts de son maître, pour la dépense. Jacoub, esclave de ce favori, eut l'art de faire venir d'Europe, tout ce qui pouvait piquer la curiosité du Sultan, asso-ciant à l'avarice, l'amour du faste et de la splendeur, et sachant assez bien dessiner, pour fournir lui-même l'idée des choses, qui pouvaient lui plaire. Ce penchant, cultivé et développé par le nouveau Kislar Aga, fut satisfait, sans que les trésors de sultan, en diminuassent. On mit à l'enchère les gouverne-mens, les grandes places, tous les emplois enfin;

et c'est avec les sommes, que dut produire cet arrangement, que les fantaisies du vieux despote furent satisfaites. A peine avait on conféré une dignité lucrative, qu'on avait bientôt trouvé un prétexte, pour en dépouiller le candidat. Une autre supercherie ne contribua pas peu à troubler les esprits, fatigués de tous les genres de concussions ; ce furent les fêtes, que les grands étaient obligés de donner à sa hautesse, avec le soin dispendieux d'accompagner leurs orgies d'ouvrages en diamans ou en or. Presque toujours le repas se terminait par une coupe remplie de sequins, et servie devant le grand Padisha, qui, avec un caractère cupide et bas, n'oubliait jamais de la faire enlever. Chaque grand cherchait à plaire au despote, suivant qu'il avait plus d'ambition, et que la place à laquelle il visait, présentait une plus grande puissance, où l'occasion plus fréquente d'opprimer les peuples.

La mobilité des emplois, l'or prodigué pour les obtenir, l'impunité des oppresseurs, tout servit à produire une consternation générale dans Constantinople. Les Pachas eux-mêmes blâmaient, entre leurs amis, les infâmes du sérap, mené par des valets insolens. Un juge de Scutari, condamna un

esclave , protégé du grand Eunuque. Le valet audacieux , insulta le magistrat. Le Cadi vint s'en plaindre au Visir ; il fut soutenu par le clergé ; mais dès le lendemain le domestique évadé , on apprit que le juge avait été assassiné , et que , sa maison , écroulée sur son cadavre , l'avoit enseveli sous ses ruines.

Il était impossible d'arriver jusqu'au trône ; les intrigans en avaient interdit toutes les avenues. Le peuple remplit la ville de troubles et d'insurrection ; on mit le feu à plusieurs maisons ; cet incendie , qui dura 20 jours , fournit aux brigands et aux janissaires l'occasion de piller , et d'accroître , par leurs désordres , les calamités publiques. Le sultan crut que ces horreurs avaient pour motif , la trop longue administration du Visir Achmet Pacha ; il ordonna sa déposition ; mais cette sévérité , non motivée , ne fit qu'aigrir les esprits. Le feu consuma le tiers , au moins , de Constantinople. Il étoit temps d'arrêter le cours de cette anarchie destructive. Beker Pacha , beau frère de Padisha , visir plus qu'octogénaire , se jette un matin , aux pieds de son maître. Le Kislar Aga , lui dit-il : « Soliman , son esclave , Yacoub , un vil infidèle , auteurs de toutes les concussions ,

» qui déshonorent ton règne , portent la
» désolation dans ton empire: ils oppriment
» le peuple; ils exercent, d'une manière hor-
» rible , l'autorité qu'ils ont reçue de toi.
» ils ont commis un torrent d'injustices; ils
» ont provoqué les mécontentemens , qui
» agitent la capitale. Puissai - je voir finir
» toutes ces horreurs , avant de terminer ma
» longue carrière ». Reveillé aux accens de
la vérité , Mahmoud apelle , en secret , le
muphti , qui confirme le langage de Beker
Pacha ; il épanche ses regrets dans le sein
du prélat , et reprénant le caractère de
sa dissimulation , il feint d'indiquer une pro-
menade sur le Bosphore , avec toute sa suite;
c'est à travers le scandale de ce plaisir ,
étrange contraste avec la fumée qui s'é-
levait encore des cendres des maisons incen-
diées! c'est à travers de cette orgie perfide ,
que le lâche Achmet ordonne l'arrestation
du Kislar Aga , et sa translation à la tour
de Léandre , lieu touchant , qui rappelle de
si doux souvenirs. Trois jours après sa dé-
tention , Kislar Aga eut la tête tranchée,
Soliman Aga et Yacoub , complices de ses
forfaits , périrent publiquement sur l'écha-
faud.

Le fisc hérita des biens , amassés par les

féroces ennemis du peuple : on leur trouva près de 100 mille bourses, c'est - à-dire, près de 95 millions de livres tournois, acquis en moins de trois ans d'iniquité. La mort de ces trois monstres fut une vengeance, que le glaive de la justice devait au peuple, et qui suffit pour le calmer. Les grands cessèrent d'agiter la multitude, et l'ordre régna dans Constantinople.

Mahmoud se maintint, durant 24 ans, sur un trône incertain, que la violence et la crainte présentèrent d'un renversement tumultueux ; il périt, comme Richelieu en France, des suites d'une fistule à l'anus. Dès 1754, au mois de novembre, il lui fut impossible de monter à cheval, et de sortir de ses appartemens. Le peuple ne le voyant plus, imagina qu'on lui cachait sa mort : il fut obligé de se montrer, malgré sa faiblesse, le vendredi 13 décembre, à la mosquée de Sainte-Sophie. Un coup d'apoplexie le frappa à mort sur son cheval, au moment où il allait mettre pied à terre devant le sérail. Ce prince était né à Belgrade, en 1696.

OSMAN III,

vingt-quatrième Empereur des Turcs.

Le divan , partagé entre Osman , frère d'Achmet III , et Mustapha , fils de ce dernier , se détermina pour le sultan Osman. Le Visir Mustapha Pacha , connaissait son incapacité , et ce motif , qui lui laissait la toute puissance , fit presser la proclamation. D'ailleurs , un premier ministre , qui appelle un collatéral au trône , a des droits à sa reconnaissance , tandis que le fils d'un Padisah , qui vient de mourir , prétend exercer un droit naturel , droit auquel il aspire après la mort de son oncle : en sorte que la singularité de cette politique ne manque jamais de produire un lien de gratitude , entre le nouveau despote et le Visir , qui se trouve en place à la mort du prédécesseur.

L'Ulema , ayant appris que le nouvel empereur avait été proclamé argua de nullité contre cette cérémonie ; il établit les raisons de défense qui pouvaient réparer la violation de son droit , sur l'ignorance profonde et le grand âge du nouveau maître. Des bourses , distribuées à propos , imposèrent silence aux Mollahs et aux Imans , ainsi

qu'à quelques Pachas, qui avaient réclamé en faveur de Mustapha.

Assis sur le trône, Osman, travesti de toutes les manières, parut d'abord se plaire à exercer l'emploi de chef d'espions ; sous ce règne, la bande des délateurs jouit des mêmes avantages que sous celui de Tibère à Rome. Dargenson établissait, dans le même temps, le régime de l'espionnage à Paris, régime qu'il avait pillé au sénat de Venise, et que celui ci avait puisé dans les usages introduits à Constantinople depuis Selim I^{er}.

Il ne tarda pas à se montrer ingrat envers Mustapha. Sayd effendi, devenu aimable à la cour de France, obtint les sceaux de l'empire ; le nouveau visir racontait, avec intérêt ses aventures à Paris, à Lyon et à Marseille, et le roman de ses amours amusait le vieux despote. Bientôt il cessa de plaire ; dès qu'il n'eut plus rien à compter de neuf, il eut un successeur dans le pacha Ali Ckim Oglow, proclamé visir pour la troisième fois. Ce vicesultan avait un caractère violent : il montra à son entrée à Constantinople, une fierté désagréable à la cour et au peuple : cet orgueil avait pour principe quelques succès contre les Impériaux durant la guerre précédente.

Le slectar Ali Aga, jeune et beau, avoit

quelques talens, et sur-tout les complaisances d'un Ganimède pour son vieux maître. Le visir Ali ne put dissimuler sa jalousie; il ne voulait point de rival entre lui et la faveur du sultan. Vingt fois il offrit à l'aga un gouvernement, toujours refusé avec modestie, sous prétexte qu'étant attaché à l'empereur il préférerait demeurer auprès de lui, à la possession des plus hautes dignités. Cette lutte dura cinquante jours, après lesquels Ali, renvoyé avec scandale, eut le déplaisir de voir l'adroit sélicitar lui succéder. Le visirat d'Ali fut signalé par des vengeances particulières. Les têtes de plusieurs pachas abattues par son ordre, dans les provinces, parurent au haut de la porte du sérail.

L'imbécille Osman vit, avec indignation, la joie du peuple se manifester, à la vue d'Ali Aga élevé à la dignité de visir; et dès lors le jeune ministre devint suspect, ayant eu en même tems la maladresse de se livrer à des concussions horribles, sans crainte comme sans mesure. On l'accusa bientôt d'avoir des intelligences avec les princes enfermés dans le sérail: on lui imputa la mort violente de deux fils d'Achmet; et cette cruauté autorisa son arrestation et sa condamnation. Sa tête tranchée

fut exposée dans la cour du palais, sur un plat d'argent, avec cet écriteau : *Ainsi péris-
sent les visirs qui abusent de leurs pouvoirs.* Il est certain qu'il y avoit un projet; celui d'éteindre la race d'Othman, et de livrer le trône des Turcs aux mains d'un usurpateur. Mustapha, qui succéda à Osman, manqua, à la fin de 1756, de mourir par le poison, que lui avait offert le cherak Bachi; mais ayant tiré son poignard, il forçâ ce chirurgien à boire le remède qu'il venait lui présenter. Mustapha n'en avait avalé qu'une partie, et l'usage prompt d'un antidote le préserva de la mort, même des convulsions qui la précédent à l'agonie; il conserva néanmoins une pâleur qui attesta, tout le temps de sa vie, les perfides manœuvres par lesquelles on avait voulu le sacrifier.

Osman, dans un règne qui dura trois ans, changea six fois de visir et de caïmacan. Reghib Méhémet, pacha, allait être disgracié, au moment où mourut le padisha, le plus léger des Turcs, sans pouvoir se rendre raison de son inconstance. Il attendait le capitán Pacha, à qui il avait marié sa nièce, et qui devait à son tour tâter du visiviat. Le jour même où la flotte, revenant de l'Archipel, entra dans le port de Constantinople,

Osman expira , après avoir vu de son kiosk , tous les vaisseaux défil er et saluer de plusieurs salves d'artillerie ,

Le peuple Turc ne regretta point cette mort , arrivée le 29 novembre 1757.

L'arrivée tardive de l'amiral , que les vents contraires avaient retenu aux Dardanelles , favorisa les destînées de Reghib Méhémet , pacha. Le vizir se hâta de tirer de sa prison le jeune Mustapha , qui fut à l'instant même placé sur le trône .

M U S T A P H A I I I , *vingt cinquième Empereur des Turcs.*

Le caractère de Mustapha imprima à l'empire une nouvelle existence : il releva les esprits par sa fermeté ; dans la solitude de sa prison , il avait acquis quelques connaissances . Il dit au vizir , avec autant d'énergie que de gravité : « Reghib Méhémet , je suis constant , « moi ; tant que vous remplirez bien vos « fonctions , votre dignité vous sera conservée ; si je suis mécontent de vous , je vous « punirai . » Paroles énergiques , qui rappelèrent le génie de Soliman Canuni , de Mahomet II et de de Selim Ier .

Il alla recevoir le cimenterre impérial dans la mosquée de gâcoub . Son cortége , retour-

nant au sérail, passa devant la caserne des janissaires. Là, le sultan fut obligé de boire le sorbet dans une coupe commune; il prononça ces paroles en rendant le vase à l'aga qui le lui avait présenté; *Camarades, Dieu veille sur nous; j'espère que nous boirons encore ensemble au printemps prochain, dans un camp que nous aurons établi sous les murs de Bender.* Ce ton de familiarité releva les espérances et le courage des Turcs.

Mustapha employa l'hiver à rétablir les lois contre le luxe, que Mahmoud et Osman avaient favorisé. Achmet III avait fait un règlement qui fixait les dépenses du sérail; Mustapha le remit en vigueur. Ces réformes mirent un frein au gaspillage des Kislars-Agas. Les revenus du Harem confondus avec ceux de l'état, cet arrangement produisit une grande économie. Dans le même temps, les Grecs, les Arméniens, les Catholiques reçurent l'ordre de reprendre les couleurs de leurs anciens costumes; on obéissait lentement. Le padisah prononça peine de mort contre quiconque refuserait de se conformer à sa loi. Cet ordre fut accompagné de la décolation de deux riches rayas et de la confiscation de leurs biens. Ici commence la tyrannie sanguinaire de Mustapha.

Raghib, pacha, plaisait à son maître; personne n'entendait mieux que lui l'art du monopole sur les blés, que le sultan ose faire sans rougir en son nom dans les murs de Constantinople : le vizir connaissait les intérêts des cours et les intrigues qu'il faut employer pour tirer un parti avantageux de toutes les passions. Il dut donc faire envisager à son maître que le traité d'alliance fait par la cour de Versailles en 1756, avec la maison d'Autriche, était une infidélité de la part de Louis XV, et que si la paix était rompue entre Marie-Thérèse, on allait changer le système des chrétiens, qui, ligués avec les cours de Pétersbourg, de Vienne et de France, contre Frédéric II, roi de Prusse, s'entre-détruisaient les uns par les autres, et qu'il serait peu sage de traverser leurs hostilités, faciles à suspendre, pour tourner leurs forces combinées contre les musulmans. Une fois épuisés, ajouta le vizir, ces infidèles seront-ils en état de vous résister? et alors, si vous les attaquez, il vous sera facile de les vaincre. Ce raisonnement captieux enchantait Mustapha, et la paix fut maintenue, Méhémet Raghib ou Racub, craignant de ternir sa réputation d'homme d'état à la tête des armées qu'il n'aurait pas su commander.

Vergennes

Vergennes était ambassadeur de France à la Porte : on sait combien le patelinage de ce diplomate a contribué au succès que notre crédit et notre commerce ont eu dans les provinces maritimes Othomanes. Le baron de Tott ne vit alors que de l'atrocité dans les actions visirielles. Il accompagne un jour Charles-Gravier de Vergennes, à l'audience du grand vizir. Le Mazur Aga paraît ; il dit un mot à l'oreille du vice-despote, qui lui répond par un petit mouvement horizontal de la main, après quoi il continue, en souriant, son entretien avec l'ambassadeur. Les Français quittent l'audience ; ils voient neuf têtes coupées et rangées en dehors de la première porte. Ce spectacle leur donna l'explication du geste que le Visir avait fait en leur présence.

Constantinople jouissait d'une paix profonde ; on pouvait espérer d'y vivre, les uns du produit de leurs propriétés, et les autres de celui de leur industrie, lorsque le fléau de la famine s'y fit sentir et y provoqua une sédition. Ce qui occasionne cette disette, c'est que le gouvernement s'est attribué la faculté exclusive de trafiquer sur les blés. Souvent, par ordre du sérail, les farines sont altérées et mélangées à des légumes réduites

en poudre, et qui rendent le pain très-désagréable. Il est commun de voir les boutiques des boulanger assaillies par la multitude et entourées de janissaires.

Le pain manquait en 1761 : une femme du peuple, pauvre, mais courageuse, marche à la tête de ses compagnes ; elle défie les satellites ; une grêle de pierres, lancées à propos, met en fuite la force armée. Les magasins s'ouvrent ; ils sont pillés en un instant, malgré le grand Visir, qui veut arrêter ce désordre ; mais la probité du peuple existe à Constantinople comme à Paris : la vieille musulmane eut soin de faire payer tout ce qu'on avait enlevé. Cette révolte restitua au commerce le droit de l'approvisionnement, et la disette disparut. Au fléau qui venait de cesser, succéda celui de la peste, préparée par la mauvaise nourriture. Cette épidémie meurtrière porta ses ravages dans toutes les provinces de l'Empire.

Cette calamité n'empêcha pas Mustapha de faire construire une mosquée, à l'exemple de son prédécesseur. Ce temple fut élevé sur l'une des plages de la mer de Marmora, et le despote acheta sans difficulté toutes les maisons qui couvraient l'emplacement désigné à l'édifice sacré par les architectes. So-

Soliman I^{er}. n'avait pas eu le même bonheur. La mosquée, nommée Solimanie, allait s'élever; un juif refuse de vendre sa maison. Le sultan, accoutumé à tout subjuguer, regardait la démolition de l'immeuble comme un plaisir que la vengeance devait lui faire goûter; il espérait même voir l'Israélite traîné au supplice; il descend du trône pour interroger la loi; le Muphti lui répond: « *Le juif ne mérite aucune peine: les propriétés sont sacrées sans distinction d'individus; et l'on ne peut éléver un temple à Dieu sans la destruction d'une loi aussi sainte.* » Le fetva du Muphti fut exécuté.

Mustapha devint père d'une sultane, qui eut le nom de Louis XIV, Eibedoullah: Dieu donnée: on la maria à six mois avec un riche pacha, obligé d'envoyer cent mille piastres par année pour l'entretien de sa jeune épouse. Une seconde grossesse fut bientôt annoncée; elle donna le jour à Sultan Selim.

Mustapha remplit ses trésors par ces confiscations tyranniques: on sait que les turcs ne laissent jamais de grandes fortunes à leurs enfans, par cela seul que lorsqu'ils meurent riches, le fisc ne manque jamais de prétexte pour venir s'emparer de leurs biens, et en dépouiller leurs malheureuses familles.

Un trait peint la politique atroce du sé-rail. Méhémet Raghid, visir, meurt : Mustapha se porte héritier de sa fortune ; il enlève tout ce que possédait ce ministre ; un turc et un arménien, deux gens d'affaires, qu'il employait, furent mis à la torture, pour savoir où étaient ses trésors cachés ; ils ne recouvrèrent leur liberté qu'après avoir éprouvé les plus affreux tourmens, et la perte de leur fortune particulière.

On craignit, à Constantinople, les projets de conquête, conçus dès long-tems dans le cabinet de St. Pétersbourg. D'ailleurs la sublime Porte avait garanti au peuple polonais que sa constitution serait maintenue dans toute son intégrité : elle craignait le voisinage des russes ; et c'est ce qui détermina la déclaration de guerre, faite à la czarine au nom de Mustapha III.

Cette déclaration fut suivie de la cérémonie religieuse, qui consiste à déployer et à porter en triomphe l'étendart sacré de Mahomet. Le jour où cette marche dut avoir lieu, un émir précédait la sainte bannière, en criant de toutes ses forces : *Qu'aucun infidèle n'ose profaner par sa présence, la sainteté de l'étendart du prophète ; et que tout musulman qui reconnoîtra un infidèle, ait à le décla-*

rer, sous peine de réprobation. Les grecs avaient oublié cette défense; ils étaient à leurs fenêtres, ou à des croisées qu'ils avaient louées: à l'instant même le peuple entre en fureur; il saisit les femmes enceintes, qu'il traîne par les cheveux et qu'il foule aux pieds; il massacre tous ceux qu'il croit reconnaître pour infidèles, sans distinction d'âge ni de sexe. Telles sont les horreurs du fanatisme.

L'armée part, ayant à sa tête Emin, pacha, nouveau grand vizir. Ce général n'avait ni talens, ni expérience; il ne savait étaler dans son camp qu'une pompe stupide et inutile, au milieu de tous les grands de la cour, qui l'accompagnent et dont les places, à Constantinople, sont remplies par des substituts. Le vizir n'avait rien prévu: point de vivres à la suite de son armée: il souffrait encore que des fanatiques et des aventuriers vinsent y accélérer et la famine et tous les désordres qui en sont la suite. En effet, le pillage arriva quand l'autorité du seraskier, affaiblie par le mépris, demeura sans ressort ni obéissance. Mustapha avait envoyé un plan de nouvelle disposition, avec ordre de l'exécuter: Emin, pacha, ne crut pas devoir obéir. La confusion augmenta parmi 300 mille soldats turcs, et

100 mille tartares ; elle continua depuis le Danube jusqu'aux bords du Dniester. Là, le prince Gallitzin se trouva en face des ottomans, à la tête de 60 mille russes ; il inquiéta les postes avancés d'Emin pacha ; il battit la garnison de Chotzim, dont une partie était campée devant la place ; il fait une guerre de détail, dans laquelle il aurait dû succomber, si les turcs avaient eu le bon esprit de se saisir de ses magasins. Une révolte, dans l'armée ottomane, termina cette campagne de 1769. Les troupes se débandèrent ; chaque soldat voulut retourner chez lui ; et le camp désert offrit aux russes la facilité de venir s'y reposer. Ce désastre peignit au sérail le stupide visir comme un sujet désobéissant, et bientôt un ordre, exécuté avec une précision rapide, plaça sa tête à la porte du sérail, avec cette inscription : *Pour n'avoir pas suivi le plan de campagne, envoyé directement par l'empereur.*

Le pacha Moldovangi fut à l'instant même nommé successeur du décapité, avec la même ignorance, mais plus de hardiesse. Chotzim s'était bien défendu ; aussi cette ville reçut à tems tous les secours qui lui furent envoyés ; mais bientôt, ayant été abandonnée, après avoir été écrasée par une

pluie de bombes et de boulets, elle fut évacuée secrettement, et quelques jours après enlevée, sans coup férir, par l'armée des russes.

Moldavangi, battu à outrance, perdit 150 drapeaux; et les russes ne tardèrent pas à se rendre maîtres du camp, d'où ils emportèrent les bannières, deux pièces de canon et trois bâtons de commandement. On avait trouvé dans Chotzim 180 canons et des munitions de bouche. C'est avec ce riche butin que l'armée de Catherine II, s'étant emparée de la Moldavie, vint établir ses quartiers d'hiver dans Yassi et aux environs. Ainsi finit cette campagne, à la honte de Mustapha, qui prétendait n'être environné que de fripons; et qui, n'ayant formé son armée que de nouvelles troupes, avait les janissaires et une partie des sipahis dans leurs casernes.

Lésinant sur tout, le sultan menaçait sans cesse: quelles que fussent sa surveillance et son activité, il trouvait toujours des fripons à punir et des abus à réprimer. Cette petite manière de voir lui fermait les yeux sur la grandeur des entreprises de la czarine, qui envoya attaquer la Morée, avec une flotte, et qui, par des intrigues de religion, avait soulevé l'Albanie et la Grèce. Il fallut donc

aussi équiper et armer une flotte ; idée qui n'était venue à l'esprit de personne, depuis une flottille composée de 150 demi-galères qu'on avait armées, en 1719, pour pénétrer dans la mer de Zabache : on fut jusqu'à ne pas se rappeler que l'empire avait à défendre les portes d'Azoff et de Taganrog; cependant on pressa la construction de quelques galères, à travers la licence la plus effrénée. L'anarchie de la capitale s'était communiquée dans les provinces ; partout le même pillage ; partout la même insolence. C'est la pénurie des denrées, les vexations cruelles des gouvernans, ensuite leurs mesures maladroites ; tout cela fatiguait les administrés au point que le divan eut à craindre l'une de ces insurrections extraordinaires, à travers lesquelles roulaient les têtes des padisahs, des visirs, des pachas et de tous les tyrans subalternes.

L'escadre prête, personne n'était propre à en diriger les manœuvres : on n'avait pas même su placer, avec art, les mâts, les cordages et les poulies : un gouvernail énorme, placé sur le gaillard, ne pouvait se mouvoir qu'à travers la force de trente matelots ; nulle connaissance en hydrographie ; pas le moindre principe de manœuvres nau-

tiques, une artillerie sans égalité de calibre; une sainte-barbe établie sans précaution; tel était l'état désorganisé de cet armement. Il fallait un amiral; Hassan pacha obtint la préférence.

Le nouvel amiral avait été transfuge d'Alger. Cet homme, accoutumé au métier de pirate, ressemblait assez, quant au caractère, à Ibrahim Mollah, parvenu, sous le règne d'Achmet III, de la profession de simple matelot, à la dignité de grand vizir. On a vu cette figure à Paris, où sa figure, sa fierté, son génie furent remarqués. Il avait l'instinct des talens, sans en avoir la moindre connaissance; un courage qui sait se dévouer, et l'élan de la valeur: doué d'une force extraordinaire, il savait tout oser. Hassan s'élevait jusqu'au désespoir de la bravoure.

Le baron de Tott avait monté une école d'artillerie, à Kiathana: un uniforme albanais donnait un air lèste à ses canoniers; et il leur apprit à faire usage de la baïonnette, mise au bout de leur fusil. Le muphti, accompagné du vizir, déclara que cette nouvelle arme avait été conseillée par le génie du prophète, pour la défense de la foi musulmane; et la troupe en avait remercié Dieu. La discipline militaire commençait à réussir; et le

corps des janissaires étoit prêt à la recevoir ; mais les dervisches et les mollahs, qui craignent les innovations, intriguèrent en secret pour faire tomber dans le mépris l'artilleur français. Les prêtres turcs prétendirent donc que cette gène, employée par le sultan, préparait aux janissaires le sort subi par les gardes-strelitz, sous Pierre-le-Grand, à Petersbourg. Il fallut donc y renoncer. D'ailleurs, le clergé musulman, pensionné dans ses chefs par les cours de la Neva et du Danube, excite ou appaise à son gré les insurrections et les plaintes. On se décida donc à ouvrir la campagne comme on put.

Le comte Orloff, l'amiral Spiritoff, le commodore anglais Elphinston commandaient seize vaisseaux de haut-bord dans l'Archipel. Les russes enlevèrent dans la Morée, au commencement de 1770, Modon, Naples de Roumanie et Navarin, où ayant eu des intelligences, ils espéraient conserver leurs conquêtes : mais les intrigues du sénat de Venise, qui n'aimait pas le voisinage importun de Catherine, firent avorter le long des rives adriatiques, tous les projets d'insurrection. Les conquérans, obligés de regagner leurs vaisseaux et d'abandonner quelques pièces de canon descendues à terre, apprirent que les turcs avaient exercé

une vengeance atroce sur les malheureux grecs, massacrés dans tous les lieux où ils furent trouvés; et comme les prélats et les archontes de la Morée sont responsables de la tranquillité des Rayas, le pacha regarda comme coupables de lèze nation muzulmane l'archevêque de Tripolizza et son clergé, qui furent livrés à l'épreuve des plus cruels supplices. On ne parlait à cette époque-là, à Naples, à Vienne, à Paris, à Londres et à Pétersbourg, que de la prochaine conquête de Constantinople, par les armes victorieuses de Catherine II. La Morée, la Grèce, la Thrace, la Servie, la Crimée, le Cuban et l'ile de Taman, toutes les contrées étaient supposées devenir bientôt la proie de la czarine, qui prétendait elle-même succéder à Irène, dernière impératrice grecque, assise sur le trône des Paléologues.

Elle écrivait, en 1768 : « Mustapha sera bien attrapé, si je parviens à mener les turcs au spectacle auquel la troupe de Paoli joue si bien : je ne sais si ce dernier parle français ; mais il sait se battre. »

La Pologne, déchirée par les factions, et sachant que les trois puissances de Pétersbourg, de Berlin et de Vienne, avaient appelé à son secours l'armée ottomane, au nom

de la religion. Les polonois avaient raison; ils voulaient marcher dans le sens que leur avait indiqué le comte de Wioski.

Halil pacha, fils d'Ayvas pacha, conquérant de Belgrade, en 1759, fut revêtu de la dignité visiriale; mais abruti par les débauches, n'ayant ni talent ni courage, il sortit de la capitale au milieu d'un cortége superbe; c'était là tout ce qu'il dut offrir, pour mériter la confiance des soldats. La flotte russe ne perdit point courage. Elphinston louvoya; il attendit une occasion favorable pour attaquer les escadres turques, bien qu'elles fussent armées d'une artillerie organisée par le baron de Tott. Le prince Héraclius avait quitté le parti du sultan; il chassa, de concert avec quelques bataillons russes, tous les turcs qui dévastaient les contrées voisines du Caucase. On s'empara des rives du Danube, en même tems que la Moldavie et la Valachie furent fortifiées, pour résister à des forces qu'un hospodar, nommé par Mustapha, commandait avec l'intention de se rendre maître de Bucharest. Dans ce même tems-là, on apprit dans toute l'Europe, que les russes s'étaient emparé de Giorgione, et la défaite de seize mille turcs. Mustapha consultait les astrologues, les fous

et les devins, qui lui prédirent que le 22 d'août serait pour ses armes une journée mémorable et fortunée. On fut informé, à-peu-près à cette époque, de la victoire remportée par Romanzof, le 1er. août, à Kogul, vers le Danube : les vaincus abandonnèrent dans leur camp, 56 drapeaux et 103 canons, ainsi qu'un grand nombre de chevaux, de chameaux, de tentes et de provisions de bouche. Les russes entrèrent dans Ismailow, que la garnison avait eu la lâcheté de quitter. Romanzof, poursuivant les fugitifs, informa Catherine II, qu'au passage du Danube, le visir et l'aga des janissaires avaient pu traverser le fleuve ; mais que leur suite avait été tuée, noyée ou faite prisonnière. Avant de se sauver, Halil pacha conseilla à ses troupes de mettre bas les armes si elles ne pouvaient pas le suivre : il leur assura que la czarine les ferait bien traiter. Les turcs adoptèrent l'avis de leur seraskier. On fit là près de 8,000 prisonniers : on leur avait enlevé 500 canons depuis 1769.

Dès le 5 juillet, Alexis Orlof, amiral russe dirigé par Elphinston, avait pu rejoindre, dans l'Archipel, à la vue de Chesené, anciennement Clazomène, la flotte ottomane aux ordres d'Hassan bey et de Giaffer Bey. Les

vaisseaux s'approchèrent de si près que le feu de la mousqueterie se joignit à celui des canons. Le vaisseau de l'amiral russe avait à faire à trois vaisseaux de guerre et un Chebec turcs ; il acrocha , malgré cela , le capitán pacha , qui portait 90 canons ; il y jeta tant de grenades et de matières combustibles , que le feu prit au vaisseau , se communiqua au nôtre et tous deux sautèrent en l'air , un moment après que l'amiral Spiridof et le comte Feodor Orlof , avec environ 90 personnes , en furent descendus ; le reste de la flotte turque se jeta , sans ordre ni règle , dans le port de Chesmé.

Le 6 fut employé à préparer les brûlots , et canonner l'ennemi dans le port , à quoi celui-ci répondit : mais dans la nuit les brûlots furent lâchés , et firent si bien leur devoir , qu'en moins de six heures la flotte turque fut consumée toute entière.

Le comte Orlof dit que , le 7 , lendemain de l'incendie , il vit avec effroi que l'eau du port de Chesmé , qui n'est pas fort grand , était teinte de sang , tant il y était péri de Turcs.

Hassan Bey se sauva à la nage ; il rallia ses matelots à Smyrne , où les Turcs se livrèrent à des vengeances atroces , en égor-

geant tous les Grecs qu'ils purent rencontrer. Les Russes ne parurent point sur les côtes d'Asie, ayant à craindre la plainte et les représailles des nations commerçantes qui ont des comptoirs le long du Levant, et que la soldatesque moscovite aurait pu se permettre de piller. D'ailleurs, le pacha de Smyrne avait fait couler bas quatre grosses barques chargées de pierres, dans le goulet du Golfe, tandis que l'ex-visir Moldavangi, déposé dans l'ile de Lemnos, eut ordre de fortifier, d'accord avec Tott, les châteaux des Dardanelles. Les Russes n'en demeurèrent pas moins les maîtres absolus de la mer et de toutes les îles qui se trouvaient sans forts ni garnison ; ils établirent un arsenal à Paros.

Les vainqueurs se portèrent vers Lemnos, tandis que Mustapha exilait son capitand. Giaffer, nommé à cette place, fut animé par le génie d'Hassan, qui, à la tête de 3,400 janissaires, chassa les Russes de l'île de Lemnos, dans le courant d'octobre. Cet Hassan était un héros ; rien n'égalait sa vigilance, sa droiture, sa justice ; il n'harangua jamais ses troupes comme on l'a prétendu, puisqu'à peine savoit-il parler un peu le Turo ; il ne préchait que par son exemple.

Le commerce de Marseille sut plutôt que le séraïl qu'Hali-Bey, l'un des gouverneurs d'Egypte, s'était révolté; qu'il avait usurpé tous les pouvoirs, et que déjà l'Isthme de Suez et la mer rouge reconnaissaient ses couleurs. Les voyageurs affirmèrent que le Check Daher Omer, gouverneur d'Acre, favorisait les progrès d'Hali Bey; que la Syrie était menacée, et que de concert avec l'Emir Barath, les révoltés avaient conquis Rame, Gaza, Jérusalem, Damas, et le port de Jopé. La ville d'Alep, elle-même, reconnut les usurpateurs. Les Turcs et les Chrétiens chérissaient leur nouveau chef, qui affectait la tolérance, la bravoure et la justice.

Mustapha éleva à la dignité de capitaine pacha cet Hassan vainqueur des Russes à Lemnos. Pour Giaffer, il fut déposé, parce qu'il n'avait rien imaginé ni entrepris contre les Turcs, et Sélicitar Mahomet pacha, succéda au grand vizir Kalil, qui s'était laissé vaincre par Romanzoff.

Ali-Bey sut se rendre intéressant auprès de la Czarine; il lui donna de grandes espérances sur le trône de Constantinople, par la diversion qu'il comptait faire sur les forces ottomanes.

En

En avril 1771, l'armée ottomane, sous les ordres du visir Mahomet, marcha vers le Danube, forte de 150 mille hommes; arrivée en Valachie, elle devait présenter un front de 300 mille combattans. Musson Oglow pacha, beau frère de Mustapha, avoit quelques talens; il reprit quelques petites places; il poussa ses incursions jusques à Isaccia et Ismaïlow. Il n'y eut pas d'action générale, l'armée du visir ayant gardé la rive droite du fleuve. Musson Oglow aurait continué de remporter quelques avantages, si la troupe qu'il commandait, ne s'était pas mis à piller. Les Russes, qui n'étaient pas mieux subordonnés, parce qu'on ne les payait pas, osèrent, néanmoins, traverser le fleuve; ils enlevèrent les canons et le butin, que les Turcs avaient abandonnés; ils démolirent les forts de Babadach, Tulliza et Isaccia. Le combat de Gorgora, fit mordre la poussière à 2000 musulmans, tandis que 4000 autres se noyèrent dans le Danube. Enfin, le 14 juin, le prince Olgovouski força les lignes de Pérécop, et les Russes mirent le pied dans la Crimée, malgré le Kan, 50 mille Tartares et 7000 Turcs, tandis que l'amiral Sinevin, parti du port de Tangarog, dominait sur la mer d'Azoff.

Cette mesure épouvanta les ottomans ; qui laissèrent prendre le rocher d'Oczaskow , les places d'Arabat , Rostoff et Caffa , avec 50 navires de toute grandeur , que le sérail avait fait passer dans la mer noire. Maitresse de l'ancienne Tauride , à portée de rétablir l'ancienne Théodosie ; aimée des Grecs , sur ces rives fécondes , Catherine porta ombrage aux autres puissances.

Joseph II , devenu empereur , chargea le nonce impérial de proposer sa médiation à Mustapha , qui l'agréa volontiers , sous la condition , néanmoins , de continuer les préparatifs de la guerre pour 1772. Le sultan avait de l'humeur d'avoir été si cruellement battu ; il fit tomber la tête de Mahomet , qui eut pour successeur , au visiriat , Musson Oglow. Ce nouveau ministre maintint sa nombreuse armée en état d'observation. Cette campagne se passa , tant de part que d'autre , sans la moindre hostilité. Il y eut un congrès à Yassy ; on passa l'éponge sur les dissensions et événemens que cette guerre avait fait naître ; il ne falut qu'aviser aux moyens de rendre la Crimée , que Catherine II prétendait garder. Des astuces conciliatives aplanirent les difficultés , et bientôt la paix commença à sourire aux deux hé-

misphères d'Europe et d'Asie. Il y eut, sur-le-champ, une armistice, signée, le 19 mai, à Giurgero, pour le Danube, la Crimée, la Géorgie et la mer Noire.

La flotte Russe continua ses opérations dans l'Archipel; elle mit Damiette à contribution, au mois de juillet; elle pilla la place de Baruth, dont la garnison et les habitans avoient pris la suite. Cette dévastation dura trois jours. Les Russes à leur tour frémirent; six mille Druses ayant paru, les troupes d'Orloff abandonnèrent, le 27, leur butin, du moins, une bonne partie, pour se rembarquer avec précipitation, et dans le plus grand désordre. Orloff proposa de se retirer, moyennant 60 bourses; et comme le numéraire manquait dans le pays, il se borna à exiger la valeur de la somme exigée en comestibles et autres marchandises. Ali-Bey chancela bientôt dans ses préventions; trahi, abandonné par ses lieutenans, il eut, en vain, un entretien politique avec un émissaire d'Orloff: en vain put-il se concilier avec le gouverneur d'Acre, le Check de Damas et l'Emir de Baruth: en vain reçut-il de Catherine II une superbe pelisse d'Hermine; il fut impossible d'empê-

cher la division parmi le chef et les usurpateurs subalternes.

Mustapha ne crut pas devoir souscrire à Fokani , lieu où se tint le congrès , aux articles de paix , proposés par Grégoire Orloff , qui exigea , pour sa commettante , toute la Crimée et la libre circulation de la mer Noire. Cependant , l'armistice fut renoué ; on le prolongea jusques au mois de mars 1773. Ainsi les négociations reprises par le diplomate Abrescow , furent conduites avec plus d'habileté et d'adresse , que par le comte Grégoire. Le congrès se rassembla à Bucharest. Là , on fut heureux dans l'art des palliatifs ; mais toutes les astuces tortueuses de la politique , ne produisirent aucun résultat. On rompit donc toutes les mesures ; les Tartares refusant , d'ailleurs encore , de se reconnaître les tributaires de la Russie , qui avait été autrefois la leur. Catherine sentait la nécessité de faire la paix ; mais elle aurait voulu des indemnités , qui auraient rempli ses caisses , épuisées par ses dépenses excessives.

Le vizir Mousson Qglow n'entendit pas les sophismes , les phrases d'Abrescow ; le mois d'avril vit naviguer , sur la mer Noire , et pour l'ouverture de la campagne de 1773 ,

une forte escadre Turque , environnée d'une foule de corsaires. Cette escadre apporta des vivres et des hommes , des armes , des pièces d'artillerie et des munitions de guerre à la grande armée , campée sur les bords du Danube. Le vizir passa le fleuve , il coupa les Russes dans un mouvement de diversion ; et les battit auprès de Brahilow.

Ce triomphe fut de courte durée. Romanzoff , qui avait pour lieutenans Weissmann , Stoupichin et Potemkin , enflamme le courage de ses troupes ; il les élance de l'autre côté du fleuve ; il bat les Musulmans , et met le siège devant Silestrie , qui se défendit si bien , avec une garnison de 24,000 hommes , qu'il découragea ses nombreux agresseurs. Le siège fut levé le 30 juin ; Romanzoff ayant appris que le vizir , en personne , venait au secours de la place , à la tête de 50 mille janissaires. Stoupichin voulut , en vain , s'emparer d'un passage : 13000 Turcs le forcèrent à se retirer , après lui avoir tué une portion de son détachement. Romanzoff , ne s'attendant pas à cette activité défensive , prit le parti de se retirer dans les premiers jours de juillet.

Fiers de leurs succès , les musulmans attribuèrent cet excès de courage à une lettre circu-

laire , envoyée au vizir , et lue en présence de chaque compagnie. Le sultan disait à ses troupes. « Que la gloire de vos ancêtres vous soit toujours présente : rappelez-vous leurs conquêtes , leurs exploits , leurs armes victorieuses de tant de monarques : que le même esprit vous anime : surpassez vos modèles : que le siècle où nous vivons , soit plus illustre que les âges passés : et vous , braves jannisaïres , rétablissez l'honneur national et celui de l'Islamisme. Ayez toute l'énergie de ceux qui vous ont précédés dans la carrière des combats et de la valeur. »

Les Turcs enlevèrent Vidin , ayant constraint l'ennemi d'évacuer cette place , ils s'emparèrent de la plus belle portion de la Wagachie ; il y eut , entre les deux armées , quelques jours de repos , suivis d'une tentative , par les Russes , sur Varna. L'orgueil de Romanzoff était au désespoir , ayant été obligé de fuir , après avoir perdu quinze cent serfs , un général et 22 officiers. Dans cette perplexité , trois généraux passent le Danube , par son ordre , ils attaquent Silestrié , qui les repousse et les met hors d'état de pouvoir continuer le siège , tandis que Hassan pacha , capitain , arrivé à la tête d'une

nombreuse cavalerie , les constraint à repasser le Danube , et enlève leurs magasins , ceux qu'ils avaient pris dans leurs triomphes passés , et la meilleure partie de leur artillerie. Catherine se vanta d'avoir pour prisonnier , un pacha à trois queues , mais elle n'en fut pas moins obligée d'avouer qu'elle et Mustapha , se trouvaient à-peu près dans la même situation , où ils étaient au mois d'avril , c'est-à-dire que la campagne , qui avait détruit des hommes , n'avoit produit aucun avantage tant de part que d'autre.

L'entreprise hardie des Russes , sur Varna , avait épouvanté Constantinople , qui tire ses provisions de cette place de commerce. Il y eut alors à Bizance , un mouvement général de résistance à l'oppression. Le peuple entier était prêt à se lever ; le vieux sultan voulait marcher à sa tête. Tout le monde voulait vaincre ou mourir : mais cette démarche n'eut point lieu , Romanzoff ayant été repoussé.

Cette année là , une armée Turque , levée en Syrie , marcha contre le rebelle Ali-Bey , que le comte Orloff avait abandonné ; elle remporta une victoire signalée , sur les Egyptiens et les Syriens , le 7 mai , à la vue du Caire , qui n'a plus rien de l'antique Memphis.

Ali - Bey , fait prisonnier , mourut , dès le 8 , de ses blessures , dans la ville même où il prétendoit être le successeur des Sesostris et des Pharaon. Cette victoire déconcerta les projets Russes. Orloff aurait voulu piller Alexandrie , qui se montra peu favorable à l'escadre de la Neva. Les chrétiens ne voulurent pas se prêter à de semblables vues , qui tendaient à les dépouiller. Les Russo-Grecs se brouillèrent avec le Chek Daer Omar ; ils furent obligés de quitter la rade de Baruth : et tout ce qu'on osa entreprendre à Boudron , à Stanchio , n'eut pas un meilleur succès dans l'Archipel. Les Russes ne firent que des pertes ; ils ne surent même où se retirer ; des ports neutres les recueillirent.

Mustapha avait conçu quelques projets de grandeur , que Darius avait craint d'exécuter ; il aurait voulu ouvrir un canal de communication , entre la Méditerranée et la mer Rouge. Ptolomée II paraît avoir exécuté cette entreprise , que Nécos avait commencée , entre le Golphe Pelusiaque et la mer Rouge. D'après les plans du baron de Tott , un pareil travail est très-facile ; il ranimerait la culture et le commerce du Delta , cette terre insulaire , si fertile de l'Egypte , et les ruines d'Alexan-

drie pourraient encore servir à réédifier l'ancienne capitale du commerce du monde. Des projets aussi grands, si peu communs, parmi des tyrans stupides, furent paralysés par la mort de Mustapha, qui, pour savoir des nouvelles de ses armées, faisait venir les gazettes de Vienne. Le despote communiqua ses plans à son frère Achmet; il lui recommanda Selim son fils, et ses filles; et bientôt il succomba sous le poids de la débauche et de la vieillesse. Achmet, monté sur le trône, voulut tout voir; il distribua à ceux, qui le suivaient dans ses promenades, les objets précieux qui lui tombaient sous la main. La joie, que lui donna sa délivrance, influa tellement sur son physique, qu'il eut horreur, pendant plus d'un an, de tous les plaisirs, même des plus belles femmes qui lui furent offertes.

Mustapha mourut à 65, après en avoir régné 17.

ABDHUL-HAMID, ou ACHMET IV.

Vingt sixième Empereur des Turcs.

Vous avez vu couler le sang sous Mustapha III. L'ambition de Chatherine II provoqua toutes ces horreurs. Elles continueront

sous Hamid, proclamé empereur des Turcs, le 22 janvier 1774. Ce prince avait alors 50 ans ; il en avait passé 44 enfermé dans les appartemens du sérail. Le grand vizir Mousson Oglow, les autres ministres, le capitain pacha, les séraskiers et les gouverneurs furent confirmés dans leurs places : et les ordres de continuer les préparatifs de la guerre s'exécutèrent avec la plus grande activité. Les établissemens utiles, commencés sous Mustapha, furent maintenus ; on les organisa même à l'Européane. La première apparition du sultan, en public, après sa proclamation, fut d'aller visiter l'école d'artillerie. Une sentinelle Tartare, ayant servi chez les Russes, avait été posée auprès du siège, où le sultan vint se reposer. L'immobilité du factionnaire lui fit croire qu'il était dans cette attitude par punition. Cet état de gêne allarma le despote, qui engagea le chef à pardonner au coupable. Ce chef était le baron de Tott. Il lui dit : « Je vous » demande la grâce de ce soldat : mes pre-
» mières actions, sur le trône, doivent être
» marquées du sceau de la clémence. » Tott lui assura que le Tartare, ainsi posté, remplissait son devoir ; et il lui ordonna à l'instant de rejoindre ses drapeaux. « Non ! qu'il

» reste, répliqua Hamid : quand je vous
» demandai sa grace, c'est que je l'ai cru cou-
» pable : je demande, actuellement, au con-
» traire, que ce soldat soit soumis aux
» règles que vous avez établies. Loin de
» vouloir les violer, je suis ici pour les re-
» connaître et les confirmer. » Le sultan
envoya quelques sequins à la sentinelle, qui
ne voulut point les recevoir : l'Icoghan fut
obligé de les déposer sur l'affut d'un canon.
Alors, le despote imagina que le faction-
naire était en pénitence ; il envoya son Sé-
licitar. Aussitôt le régiment des canonniers
arrive ; le Tartare est relevé ; il emporte les
sequins, et court prendre son rang parmi
ses camarades.

Un vil bostangi plut à ce prince. Une
basse intrigue le lui attacha ; et nous re-
marquerons que la faiblesse d'Hamid devint
dès lors une cruauté. Le vizir Caïmacan,
disgracié tout à coup, eut pour successeur,
Hassa pacha, surnommé le faiseur de puits
(Kouyouday). Ce scélérat fit périr beaucoup
de gens en place, qui n'eurent d'autre tort
que celui de lui déplaire.

Hassan ne tarda pas à être déposé ; Mus-
tapha pacha, qui ne savait ni lire ni écrire,
le remplaça. Durant toutes ces intrigues,

Le sultan envoyait des *ex voto* à la Mecque ; il nomma le Bostangi, son favori, Suvêre-Mini, c'est-à-dire, chef de la caravanne. Parmi les présens, portés aux mânes du Prophète, on remarqua un drap mortuaire, tissu de soie verte et or, destiné à couvrir le tombeau : et la singularité de ce présent funèbre, c'est que c'est le sénat de Venise, qui a contracté l'usage de l'envoyer. La République entretient, à Lyon, uniquement pour cela, un métier toujours battant ; elle s'est, en quelque sorte, par cet usage, soumise à une espèce de tribut.

Mousson Oglow était timide, aux bords du Danube, bien que la marine Turque, un peu relevée, et une armée formidable, dussent doubler ses espérances. La Porte voulait la paix ; elle était fâchée qu'on eut suspendu les négociations. La mort de Louis XIV., (10 mai), faisait craindre quelque changement dans l'attitude de nations européennes, tandis que le vizir redoutait de conclure une paix honteuse, et de réparer cette faute par la chute de sa tête ; il voulait, il implorait donc des pouvoirs plus étendus, qu'on lui refusait au séral, par cela seul qu'une foule d'intriguans aspirait à sa place. Au milieu de ces embarras, il

éprouva quelques rencontres de la part des Russes ; les avantages et les défaites furent compensés de part et d'autre. Cependant , douze mille Turcs ayant été défait , Mousson Oglow donna ordre à 70 mille hommes d'attaquer les Russes , un peu en avant de Bazasgick. Cette nombreuse armée fut complètement battue. Romanzoff n'oublia pas de saisir une position avantageuse ; en sorte qu'il coupa toute communication entre l'armée ottomane et la place de Varna , et qu'il put bloquer Silestrie. Ainsi placé , il donna l'alternative au vizir , ou d'accepter la bataille , ou de faire une paix humiliante.

La position des Russes effraya les janissaires ; deux cents mille Turcs se débarrassent aussitôt ; la frayeur , l'indiscipline , la licence multiplient de toutes parts , les désertions. Peu de jours suffirent pour réduire cette armée à moins de 12000 soldats. Prières , récompenses , vœu de l'honneur et du courage , tout fut inutile : les fuyards refusèrent constamment de rejoindre leurs drapeaux. On fut sur le point d'exciter une insurrection , qui aurait été le plus grand des maux , dans cette circonstance délicate. Il fut même nécessaire de répandre le sang des coupables.

Le visir Mousson Oglow écrivit à la sultane, son épouse, sœur d'Hamid ; il la rendit son organe, entre le sultan et lui : il lui peignit ses malheurs, en lui annonçant qu'il avait eu l'avantage de sauver l'étendard sacré et la caisse militaire, qu'il fit passer secrètement dans Andrinople. Ces gages une fois partis, Mousson Oglow quitta son camp, y laissant son artillerie et une portion de ses équipages. Dans cet état de gêne, la Porte dut chercher à capituler. Des pouvoirs illimités furent envoyés au vieux visir, par sa femme, qui lui écrivit qu'il pouvait tout signer sans inquiétude. Cette dépêche accéléra le traité de paix. Quel traité ! Mousson Oglow en fut révolté lui-même ; il s'en excusa le mieux qu'il put ; il y eut un fetfa du mufti, dans lequel le prélat disait : « Quand les troupes ottomanes refusent de marcher à l'ennemi, il n'y a pas à balancer, la paix est indissociable ! »

Les préliminaires sont du 14 juillet 1774, et le 21, le traité fut signé : « Art. 1^{er}, Les Tartares, peuple libre et indépendant, ne seront désormais vassaux ni de la Turquie, ni de la Russie. Le Kan ne reconnaîtra,

» dans le sultan des Turcs, que le chef de
» la religion musulmane, ect. »

La campagne était finie : le vizir espérait reparaître à la cour, lorsqu'une maladie, suite des travaux de deux campagnes, où il avait eu, sans cesse, horreur de la lâcheté de ses bataillons, le surprit à Karnobat, où il mourut le 4 août. La bannière du Prophète, qui avait coûté beaucoup de sang, lorsqu'elle fut déployée dans Constantinople, en 1769, et qui en sortit sous des auspices si déplorables, y rentra, sans être aperçu, le 8 septembre 1774.

Une frégate et trois lougres russes, passèrent de l'Archipel à Constantinople. A leur arrivée, ces navires furent signalés par Abdül Hamyd même, qui, les voyant passer de sa fenêtre, dans le Bosphore, leur envoya une chaloupe, pour les avertir de s'écartier de quelques rescifs, sur lesquels ils se disposaient à passer ; il les prévint aussi de prendre garde à ne pas se laisser entraîner par le courant. Le peuple souffrit, avec murmure, l'aspect des marins Russes, qui se proposaient de se retirer dans le port de d'Azoph, sur la mer Noire : il sentit plus vivement l'humiliation nationale, par les soins d'une hospitalité particulière, que le

gouvernement leur fit donner. La marine Turque ne tarda pas à détruire les pyrates Russo-Grecs, qui pillaien le long des échelles du Levant, défendues alors pour le maintien du commerce Européen, par des frégates Vénitienne, Française, Espagnole et Anglaise.

I sed pacha passa de la dignité de caïmacan à la dignité de grand vizir; les anciens préjugés revinrent avec la paix; il n'y eut plus ni de fonderie, ni d'école d'artillerie. Tott quitta Constantinople, embrassé par ses élèves, qui vinrent le prier, en versant des larmes, de leur donner une dernière leçon de mathématiques.

Hassan capitan pacha, fut chargé d'aller mettre à la raison les rébelles d'Egypte; il sut profiter de leurs divisions; il s'empara de la ville d'Acre; il reçut les capitulations de Jaffa, Baruth, Seydé; il envoya au séoral la tête du Chuk Daher Omer, tué au siège d'Acre; il fit charger de fers 27 officiers du général vaincu, qui périrent du dernier supplice, sur des échafauds dressés dans les places publiques de Constantinople; il porta lui-même au sultan Abdhul Hamid, des trésors immenses, enlevés au Check immolé et

et à plusieurs rebelles, mis à mort au Caire et dans toute autre ville.

Les Perses, qui avaient enlevé Bassora et Bagdad, triomphaient aux rives de l'Euphrate et du Tigre. La Morée, elle-même, servit de théâtre à une guerre de brigands, ou Grecs, ou Albanois vagabonds ; mais tous ces partis ne durent pas se soutenir contre l'activité et l'intelligence du capitain pacha, qui ne tarda pas à les détruire. En 1777, la paix la plus générale régna dans les états du grand seigneur ; et le despotisme se montra en Asie et en Afrique, au milieu d'une mer de sang humain. Sanglantes proscriptions autorisées par le Koran.

Il fallut exécuter le traité du 14 juillet 1774. Chaque article rencontra des difficultés sans nombre, la Czarine ayant mille raisons politiques, sinon pour l'enfreindre sur le champ, au moins pour l'éviter. Les plaintes du cabinet de Pétersbourg, sur l'échange des prisonniers, furent communiquées avec aigreur ; les Turcs, qui avaient vendu et dispersé dans l'empire les Russes tombés dans leurs mains par le sort des armes, ne pouvant plus les rassembler et les renvoyer dans leur patrie, et plusieurs de ces

Oo

infortunés étant morts de misère, où ayant été lâchement assassinés. D'ailleurs, le divan ne donnait que 100 pistoles par esclave, et souvent un captif en avait coûté 2 ou 3000. Quant aux églises grecques et arméniennes, quelques émirs, fanatiques, s'opposèrent, dans l'empire, à leurs réparations, ou détruites, ou empêchées par la populace. Ces obstacles pouvaient justifier l'indignation de Catherine, charmée en même temps, d'avoir à blâmer le divan de son indolence, vue par elle comme un acte de mauvaise volonté.

Au sérail, Dervich pacha, élevé depuis quelque temps au grand visiriat, ne dissimulait pas son indignation contre la paix de Kainasdgin. Cette indiscretion, recueillie par l'ambassadeur de Pétersbourg, excita de grands orages autour du sultan, qui ne voulait pas avoir le reproche à se faire, d'avoir violé le traité. Le visir fut déposé au moment le moins prévu. Deux Khans se disputaient la Crimée. Schain Gheray était soutenu par Catherine, et Dewlet Gheray par Abdhul, qui lui avait envoyé la pelisse d'Hermine et le caticherif. Cette rivalité entretint le feu de la dispute entre les deux cours. Cependant, le grand seigneur jaloux

de maintenir la paix, conseillait aux Tartares d'éviter toutes espèces d'hostilités, s'ils avaient franchement résolu de conserver leur indépendance. Les Russes, qui voulaient la Crimée pour eux, ne gardaient aucun ménagement; et tout en favorisant les prétentions de Sehain Gheray, ils ne cherchaient à reprendre les armes, que pour hâter la chute du nouveau Khan.

On vit donc les bataillons de la Czarine, se cantonner dans les environs de Précop, et se tenir prêts à marcher, ayant autour et avec eux de grands magazins, abondamment pourvus de toutes les espèces de munitions. Les places de Kilbournow et d'Orkapy furent remplies de troupes, et plusieurs régimens reçurent ordre de marcher vers la Volhinie, la Podolie et l'Ukraine. Ces mouvements durent donner beaucoup d'inquiétude au sultan, qui fit tous les sacrifices pour éloigner le plus léger prétexte à la déclaration de guerre. Hassan pacha exaltait les esprits, qui demandaient la réparation des affronts, faits au croissant sous le visiriat de Mousson Oglow, et qui voyait avec plaisir une flotte de 40 vaisseaux de ligne, équipés et armés par les soins de l'intrépide capitain. Constantinople s'indignait de

ce que les Russes , protégeant Schain Gheray , portaient atteinte au droit des Tartares , qui ne pouvaient respecter l'autorité de leur nouveau khan , qu'autant qu'elle aurait été conférée par la main du calife , c'est-à-dire , du grand seigneur , unissant au glaive de la souveraineté la puissance du pontificat . Une autre cause de la haine des Tartares contre la Czarine , c'est que le khan qu'elle leur avait donné leur avait fait adopter les usages , le costume et les évolutions militaires des Russes : contrainte qui blessait les usages et les préjugés de cette nation . Les avis partagés en Crimée , produisirent des factions qui organisait et entretenait l'or de Pétersbourg , et le pouvoir n'étant déféré à aucun des deux compétiteurs , Brescia Seray jouit de quelques momens de liberté , que les excès de l'anarchie et de la licence ne durent pas rendre fort agréables .

A peu-près dans ce même tems , Gregoire Gika , hospodar de Moldavie , favorisait les intrigues de Catherine , dont il tenait ses états . Ce vaivode , appelé à Constantinople par ordre d'Abdhul Hamyd , se trouva fort étonné de se voir dans le sérail ; il osa déclarer au capigi bachi , son conducteur , qu'il ne devait hommage qu'à l'impératrice de

Russie, puisqu'il lui devait son élévation et sa fortune. Le capigi le poignarda à l'instant même, imaginant punir un rebelle; il alla ensuite présenter au grand seigneur la tête de la victime. Le sultan ne sut pas gré de cet assassinat à son auteur; il déclara qu'il aurait fallu entendre l'immolé, et que sa mort était une iniquité.

Mauro Cordats, hospodar de Valachie, ayant appris cette nouvelle, se hâta de prendre la fuite pour se dérober au sort éprouvé par Gika, puisque comme lui il devait à la Czarine les honneurs et les richesses mises à sa disposition.

Le cabinet de Pétersbourg se formalisa du meurtre de Gika, et s'en plaignit; mais ce crime avait pour excuse et l'alkoran et les lois de Soliman Canuni, lois exécrables; mais celles-ci devaient être connues de Gika; elles imposaient à sa politique le devoir impérieux du silence. L'envoyé et les consuls Russes prodiguaient des patentés aux aventuriers et aux brigands grecs, qui, à la faveur de leurs diplômes, promenaient dans les provinces turques, leurs crimes et le scandale de leur impunité. Il fallut mettre un frein à la distribution de ces patentés, sur la réclamation du divan, bien autorisé à blâmer

ces violations de l'hospitalité, et ces moyens perturbateurs de la tranquillité publique. On discuta durant plusieurs mois sur les droits de l'une et l'autre nation, difficiles à concilier. Les contestations respectives durèrent jusqu'au 21 mars 1779; on faisait pendre en Russie les aventuriers turcs, et la même représaille était exercée dans les états du grand seigneur.

Guignard-Saint-Priest, ambassadeur de France à Constantinople, pacifia ces différens par le traité d'Ainaly-Cawak. Ce traité assure à la Russie la Crimée et le Cuban. Dès lors la Czarine s'empessa de faire bâtir, à l'embouchure du Boristhène, la place, les fortifications, le bagne, les magasins et le port de Kerson; elle voulut même consacrer cette ville maritime comme la capitale de la Crimée. Un pareil établissement ne réussit pas comme celui de Salente par Idomenée. Envain encouragea-t-on la transmigration des Russes, des Polonais, des Allemands en Tauride; envain leur promit-on des terres à défricher, et des avances aux colons qui se présenteraient. On ne tint pas parole, et les capitalistes refusèrent d'exposer des mises dans un pays dont la possession était au moins incertaine entre

les mains de l'aristocratie. Quelques négocians allemands et polonais hasardèrent deux ou trois expéditions, qui, après avoir descendu le Boristhène ou le Danube, demeurèrent sans succès devant le port de Kerson.

Jagen Méhémet, pacha, grand visir, témoigna à Bulakow, ministre russe, combien Catherine était injuste dans ses prétentions, et à quel point il fallait peu compter sur la foi grecque de Pétersbourg.

Il y eut, en 1782, quelques légères émeutes dans la Morée, et sur-tout plusieurs incendies qui, dans Constantinople, réduisirent en cendres tous les moulins, plusieurs édifices publics, et laissèrent sans asile plus de 200 mille citoyens. Des mécontents furent les auteurs de ces désastres : pour les calmer, Abdhul Hamyd déposa le grand-visir, qui eut pour successeur Halyd Hamid, homme ferme et intelligent, et sur-tout ami fidèle de Hassan pacha capitan. On fit des préparatifs de guerre en Russie comme en Turquie. Les Russes formèrent un camp dans l'Ukraine, et les Turcs se rassemblèrent aux rivages du Pruth. Une artillerie formidable fut coulée dans les fonderies ottomanes, et 100 mille jeunes ottomans reçurent ordre de se tenir prêts à partir dès la première réquisition. Tout annonçait

le choc des combats lorsque Kaunitz et Ver-gennes , combinant les ruses insidieuses d'une politique entièrement favorable aux projets ambitieux de Catherine , réunirent ultérieurement à ses états la Crimée , l'île de Taman et tout le Cuban. La proclamation qui publie cette usurpation , porte la date du 9 avril 1783. Sahain Gheray abdiqua volontiers la souveraineté dont il était revêtu , et les Tartares , bien qu'ils fussent étonnés de leur nouveau joug , durent s'y soumettre sous peine de mourir poignardés par la main des esclaves russes. Ce qui ne se conçoit pas , c'est que la Porte , instruite de la proclamation czarienne , et du conclusum de la paix , porta jusques à 160 mille hommes l'armée qui défila vers la Mer-Noire et le long du Danube. On signa enfin , à Constantinople , le 9 janvier 1774 , une convention solennelle , par laquelle , à la honte du croissant , la despote de Russie fut déclarée souveraine absolue de la Crimée , de l'île de Taman et du Cuban. Ainsi deux tyrans se donnèrent , sans le consentement des donnés , un peuple , composé d'environ six millions d'individus. Ce traité tenu secret , les Turcs , qui croyaient avoir fait peur aux Russes , virent retourner avec plaisir toutes les milices qui avaient été appelées

du fond de l'Asie. Malgré ce traité, on continua de remplir les magasins; l'infatigable Hassan, pacha, se trouva en état, en 1783, de fournir à tous les retranchemens, forts et courtines, de nombreuses batteries de canon.

Le vizir avait quelques idées de grandeur: il conseilla au divan, de concert avec les reys effendi, de temporiser et de maintenir la paix dans le levant. Il sentait que toutes les parties de l'administration étant désorganisées, il ne fallait rien entreprendre contre des armées disciplinées, que dirigeaient des généraux habiles. On tenta donc, en 1784, d'établir de nouveau des presses à Constantinople. Le grand-seigneur aurait aimé à lire, bien traduite en langue turque ou persane, l'histoire politique et philosophique de Guillaume-Thomas Raynal. On dit qu'il avait fait mettre dans son cabinet cette inscription, en idiome persan, le seul idiome qui soit parlé dans le sérail: « Qui est-ce qui a creusé ces canaux? qui est-ce qui a desséché ces plaines? Qui est-ce qui a fondé ces villes? » Qui est-ce qui a rassemblé, vêtu, civilisé ces peuples? Toutes les voix des hommes éclairés m'ont répondu: c'est le commerce! c'est le Commerce!

Les exercices militaires avoient lieu tous

les jours : mais ces nouveaux usages ne s'accorderont jamais avec les préjugés ; et dès que les Emirs , les Imans et les Mollahs s'en mêlent , dès que les actes du gouvernement choquent leurs intérêts , le peuple et l'armée se montrent indociles à leurs instigations ; il faut revenir au point d'ignorance superstitionneuse , que l'on vient de quitter. C'est ce qui arriva à cette époque ; les Musulmans ne voulurent ni de l'imprimerie , que les Scribes ont eu de tous les temps en horreur , ni de la tactique Européane , qui , établissant discipline et obéissance , livrerait le peuple aux insultes du despotisme , et ne lui laisserait jamais l'avantage de s'unir à l'armée , de briser ses fers et de punir ses tyrans.

La peste désola la Turquie , en 1784 ; et Je visir Halid Hamyd , qui parlait les langues d'Europe , ne sut pas contraindre le sultan à prendre des mesures , d'autant plus faciles , qu'avec des fumigations odoriférantes et la propreté , on pourrait éloigner ce fléau , qui fait le malheur de la plus belle contrée du monde

Enivrée de l'orgueil de ses victoires , aux-
quelles , néanmoins elle n'eut pas plus de
part que Louis XIV à celle de Turène , de
Vendôme , de Villars , de Catinat ect , l'au-

tocratrice Russe vit, avec déplaisir, les troubles de l'Egypte, calmés par l'activité courageuse d'Hassan pacha; elle excita, par ses émissaires, tous les mouvemens qui pouvoient, parmi les Turcs, provoquer le desir, les plans et les actes de la guerre. Le capitain n'en revint pas moins victorieux d'Amurat-Bey et de ses collègues, à qui il fit trancher les têtes; il rapporta, aux pieds du sultan, 30 millions de piastres, dont il sut dépouiller les rebelles. Cet officier, Musulman, ne combattait jamais que de Turc-à-maure: son fanatisme lui faisait un barbare devoir et de tout sacrifier à ses vengeances ou à celles de son maître: mais ces horreurs sont consacrées par le Koran.

Il y avait des troubles en Albanie: le pacha Mahmoud, à la tête de 40 mille hommes, en était le chef. Les gouverneurs des environs le firent mettre à mort, ainsi que cent principaux séditieux. Quatre chevaux portèrent leurs têtes au sérail.

La Czarine ne perdit pas de vue ses projets; il sembla que l'essor de ses victoires dut s'arrêter par de là le sérail. Le bruit se répandit alors que l'impératrice, malade des suites de son inconstance, allait se faire cou-

ronner reine de Tauride à Kerson. Une armée précéda l'usurpatrice : car les tyrans ont toujours peur. Elle alléguait au divan que ces bataillons nombreux, placés sur les frontières, n'avaient d'autre consigne que celle de surveiller les perturbateurs, qui pouvaient avoir des projets d'hostilités.

Le ministre Russe fit valoir, auprès du sérail, les progrès dévastateurs, qu'avaient faits, en Asie, deux nouveaux charlatans de prophétie, et particulièrement Imam Mansour, qui avait parcouru le revers méridional du Mont-Taurus, et qui avait pillé, à la tête d'une bande de fanatiques, une partie de la Géorgie. Nous remarquerons ici que les pachas voisins avaient dissipé très-facilement ces cohortes fanatisées, parce que les peuples Musulmans, si faciles à s'enflammer à la vue de quelques erreurs nouvelles, commencent à réfléchir et à ne plus croire aux homélies mensongères de ces brigands enthousiastes. Ces insurrections n'ayant plus lieu, le divan en regarda le prétexte de la part du ministre Russe, comme une atteinte portée à la paix établie entre les deux puissances. La Porte fit de grands préparatifs de mer et de terre : deux raisons motivèrent cette prévoyance : elle se mit en état de résister contre la per-

fidie Russe, dans le cas d'une agression imprévue, en même temps qu'elle tenta de nouveau de faire surmonter aux Turcs leur aversion pour toutes les choses, bonnes et utiles, qu'il leur importe de prendre aux Européans.

Le vizir sentait que l'empire Ottoman ne pouvait résister contre l'ambition, la politique profonde et la supériorité militaire des Russes que par l'admission de tous les officiers chrétiens expérimentés au service des armées musulmanes. C'est-là en effet l'unique moyen de hâter les progrès de la civilisation parmi les Mahométans.

Le divan, durant le voyage de Catherine, renforça la garnison d'Oczaskow; il hâta des préparatifs immenses; il remplit de munitions et d'instrumens de guerre ses arsenaux et ses magasins. Ainsi préparé, il réclama d'un ton ferme la restitution de la Crimée et l'annihilation de tous les traités postérieurs à celui de Kaymardegick. Le ministre Russe, à qui cette réclamation fut adressée, déclara n'avoir aucun pouvoir relatif à cette restitution. Cette réponse autorisa le vizir à faire conduire au château des Sept Tours, le 16 d'août. Constantinople fut, le 24 du même mois, témoin des formalités solem-

nelles d'une déclaration de guerre contre la Russie. Schain-Gherai avait eu à se plaindre du cabinet de Pétersbourg, qui ne lui avait pas tenu toutes ses belles paroles; il était rentré dans les états du grand seigneur qui l'avait exilé dans l'île de Rhodes; Abdhul Hamyd, eut la barbarie de le faire mettre à mort, violant à cet égard le droit des gens et d'une hospitalité exercée jusques là sous la foi de la tolérance et de la miséricorde. Néanmoins, les navires russes eurent le tems de quitter les ports othomans; les Turcs ne les inquiétèrent point dans leur fuite.

Ni les Russes ni les Othomans n'agirent en 1787; leurs troupes, rassemblées sur les frontières, furent cantonnées: les Russes perdirent une escadre, sortie du port de Sébastopolis. Plusieurs de ses vaisseaux firent naufrage; une frégate de 50 canons sombra sous voile, et le vaisseau amiral, poussé par la tempête dans le détroit de Constantinople, demeura au pouvoir des marins en activité dans ce port. L'escadre turque attaqua Kylbourne, le 24 et le 25 octobre; elle fut repoussée: la tentative du 11 novembre, plus heureuse que la première, enleva plus de 400 Russes et plusieurs de leurs officiers, sans avoir un succès déterminé; elle rentra

dans le plus grand désordre. Hassan Bey, vice-amiral, qui la commandait fut calomnié ; on exagéra ses négligences ; il subit la mort par le cordon des muets, et le trésor impérial hérita de ses biens. Le capitain Hassan, pacha, rentra dans cette circonstance, après avoir triomphé en Egypte ; les vents contraires avaient retardé son retour.

Le voyage de Joseph II, à Kerson, avait eu pour motif un traité secret d'alliance, conclu entre lui et catherine II. Louis XVI, tyran des Français, avait donné les mains à cette honteuse perfidie, sous le ministère de Montmorin, successeur de Vergennes. Joseph annonça la paix au sultan Achmet IV, qui en reçut l'espérance avec plaisir ; mais qui s'étonna de la marche de 160 mille Impériaux vers les frontières de la Hongrie. Le despote othoman déclara qu'il ne croyait point à la sincérité des sentimens de la cour de Vienne, si elle ne faisait pas retirer les troupes avancées sur les frontières. Toutes ces paroles, portées par le divan, furent communiquées avec autant de douceur que d'honnêteté. Sa franchise, apperçue par l'empereur, fatigua sa dissimulation ; il ordonna, dans Vienne, la publication de son manifeste, le 3 février 1788.

Cinq armées impériales établirent leurs camps dans la Galicie, la Buckowine, à portée des Russes, la Transylvanie, la Croatie, et la principale resta sous les ordres de Joseph II, devant Semlim, avec le projet de faire le siège de Belgrade. Les Autrichiens étaient en état d'agir; ils crurent que les Turcs n'opposeraient aucune résistance; on les avait trompés: les Musulmans se défendirent par-tout; mais quelque fut leur courage, l'art des Impériaux accéléra les capitulations de Dresnik en Croatie, et de plusieurs autres petites places. Dubicza soutint un long siège, auquel renoncèrent les Autrichiens, leur général, nommé Devins, ayant été dangereusement blessé et ses meilleures officiers ayant été tués. Le prince de Lichtenstein ne trouva pas dans les Bosniaques des hommes faciles à subjuguer; il eut de la peine à défendre ses postes avec 40 mille soldats disciplinés et aguerris. Il attaqua envain les murs de Grandiska, qu'il abandonna, tant la résistance qui en sortit était courageuse.

Joseph II. vint voir l'état de l'armée impériale dans la Bosnie; il visita les provinces voisines. Il fut de retour à Semlin vers le 15 avril; il ordonna aussitôt le blocus de Schabochz, enlevée le 24; il retint sa garnison

nison prisonnière ; il fut impossible de prendre Semendria : les Othomans tentèrent différentes attaques, qui n'eurent d'autre succès que celui de prouver leurs témérités et leur courage. On ne dut pas alors songer au siège de Belgrade, l'insalubrité de l'air et des eaux étant devenue la source des maladies putrides, qui affaiblirent bien plus qu'une défaite l'armée de Joseph II. Les débordemens du Danube rendirent les routes et les hallages impratiquables ; tous ces fléaux de la nature favorisèrent les marches des Othomans ; ils enlevèrent plusieurs postes impériaux ; ils vinrent ravager le bannat de l'Esclavonie. Tout cela donnait peu d'espérance au prince de Kaunitz, qui savait à Vienne que le grand vizir et le janissaire Aga s'avançaient à la tête de 160 mille hommes. Cette armée, partie le 17 mars, n'arriva que dans les derniers jours de mai, aux rives du Danube. Les Autrichiens reçurent tout-à-coup le choc impétueux des forces musulmanes ; ils le soutinrent ; ils ne firent que se défendre ; ils n'eurent aucun succès. Ils gagnèrent ainsi le mois de septembre, après avoir prouvé qu'à la valeur fougueuse des Musulmans l'art une fois réuni, cette nation serait en état de faire les mêmes conquêtes que sous Ma-

homet, le calife Omar, Soliman I^{er}. et Sélim II.

Les Turcs attaquèrent, dans le mois de septembre, le défilé d'Oitos; ils enlevèrent ce poste difficile, en pénétrant comme un volcan à travers les rochers, les abattis, les palissades, les redoutes; ils en chassèrent la troupe du général Roll, après une action de quatre heures. Le torrent des Turcs inonda dès le lendemain le bannat, et contraignit Joseph II à lever son camp devant Semlin, pour se porter avec rapidité au secours de la Hongrie, que l'ennemi était sur le point de dévaster; il fit mettre le feu à plus de 50 bourgs plutôt que de les laisser à la merci des Ottomans, cruauté inouie, qui ne fut suivie daucunes indemnités en faveur des propriétaires, chassés et dépouillés. Les Turcs, de leur côté, brûlèrent et saccagèrent 147 villages; les habitans furent ou massacrés ou emmenés captifs. Ces horreurs couronnèrent la campagne de 1788, les Autrichiens demeurant les maîtres de Dubicza et de Novi, prise l'une le 26 août et l'autre le 3 octobre.

Le comte de Romanzoff commandait l'armée russe; il ne put rejoindre que très-tard celle du prince de Cobourg, campée en

observation aux environs de Cotchin, bloquée dès le 2 juillet. La Pologne laissa violer son territoire par les bataillons de Joseph et de Catherine II; le pacha fit d'inutiles représentations à la cour de Varsovie; le roi, créature servile de la Russie, garda un silence insultant, et Cotchin capitula le 19 d'août, cette place n'ayant pas reçu les secours qu'elle attendait, et ayant perdu des provisions immenses, ensevelies sous ses ruines. Ces échecs ternirent la gloire ottomane, jusqu'à la soutenue en présence de la Save et du Danube. Les Autrichiens n'avaient rien fait de remarquable.

La mer Noire, couverte de vaisseaux russes et turcs, fut témoin de divers combats, dont les avantages se balancèrent entre les deux nations. Si les Russes brûlent une flottille ottomane, le capitan pacha constraint l'escadre de Catherine II, après l'avoir battue, de se retirer dans le port de Sébastopolis. Hassan commandait six vaisseaux de ligne contre neuf, tellement désamparés, qu'on ne les fit point reparaitre sur les vagues orageuses et difficiles. Tels étaient les intérêts des Turcs, lorsque le prince Potemkin vint assiéger Oczaskow, à la vue même de l'escadre du capitan-pacha: le Dnieper était

gelé ; malgré la rigueur du froid, il bloqua la place, sans espérance de s'en rendre maître. Les Musulmans firent des sorties qui détruisirent plusieurs bataillons russes, que la cavalerie ne dut pas défendre, puisque le défaut de fourrage l'avait contrainte de s'éloigner. On manquait au camp de bois à brûler, et plusieurs piquets périrent de froid. L'alternative pressante de périr ou de prendre la place, inspira à tous la témérité de cette dernière entreprise. On s'élança de toutes parts ; on surprit un magasin le 15 décembre, et le 16 une bombe, tombée à propos sur le magasin à poudre, le fit sauter en l'air. Cette explosion ouvrit une brèche immense du côté du port. Une semblable ouverture détermina, de la part des Russes, à faire trois attaques combinées, tentées avec intrépidité. Les Othomans les repoussèrent d'abord, mais obligés de céder, ils laissèrent sur la brèche neuf mille des leurs. Cette conquête assure pour jamais à la Russie la possession de la Crimée, de Kylbourne et Kerson ; elle met à la disposition des Russes tout le cours du Dnieper : la seule place se trouva alors en Bessarabie, entre les mains du divan, qui aura sans doute bien de la peine à conserver cette précieuse possession.

Les Turcs ont déployé, durant cette campagne, un rare et sublime courage ; mais la tactique prussienne, unie à l'art des Vaubans et des Gribauval, ne les avait pas déconcertés, ainsi qu'une supériorité d'obéissance et de discipline. Ces triomphes altéraient l'équilibre dans la balance de l'Europe : la Suède, le Dannemarck, la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Espagne, Naples et Venise témoignèrent leurs alarmes ; et la Balique, couverte de vaisseaux, annonça à Catherine II qu'elle devait mettre des bornes à ses conquêtes. Tel était l'état de l'Europe, lorsque le 7 avril 1789, Abdhul-Hamyd expira empoisonné, à six heures du matin. Il laissa plusieurs enfans en bas âge ; le fils de Mustapha III, son neveu, a été proclamé son successeur, sous le nom de Selim III. Ce jeune sultan avait joui, sous son oncle, d'une liberté sans bornes ; il n'a jamais connu la prison.

S E L I M I I I.

Vingt-septième Empereur des Turcs, fils de Mustapha, monté sur le trône le 7 avril 1789.

Le grand seigneur actuel ne vaut pas mieux que ses prédécesseurs. Dirigé par les conseils du divan, il suit fidèlement les prin-

cipes de cette politique ottomane, dont nous avons touché un mot dans le discours préliminaire. Le cabinet de Constantinople se conforme aux circonstances. Il est instruit de tout ce qui se passe en France depuis cinq ou six années. Il voit les efforts impuissans des cours voisines pour anéantir la Liberté dans son berceau. Comme les autres puissances de l'Europe, il craint la visite de cette fille de la nature dans les états du Croissant. Mieux avisé, ou plus timide, le ministère turc n'a pas cru devoir s'opposer ouvertement aux progrès de notre cocarde nationale. Sourd aux insinuations perfides de l'ambassadeur royal, Choiseul-Gouffier, le divan a jugé plus sage de rester neutre, peut-être dans l'espoir de recourir à nous et de compter sur notre assistance dans le cas d'une invasion nouvelle de la part du tyran femelle de la Russie. Ensuite que nos frères établis à Constantinople, et faisant le commerce du Levant dans le faubourg de Pera, continuent à se livrer à leurs spéculations, aussi paisiblement que jadis. On leur a même permis jusqu'à présent de se rassembler en club chez notre chargé d'affaires, de fêter publiquement les principales époques de notre révolution, même celle du supplice de

Capet. On ne trouve pas mauvais que ces enfans de la patrie , éloignés du sein de leur mère , se cossentent entr'eux pour lui envoyer de tems à autres des dons civiques. On souffre qu'ils portent les couleurs chéries de la liberté de leur pays. Les intrigues de tous les ambassadeurs n'ont rien pu sur l'esprit de sa hautesse , pour la déterminer à se ranger de leur parti et à persécuter les Français. Le sultan , bien conseillé , continue d'observer le droit des gens envers un grand peuple dont il n'a , il est vrai , qu'à se louer.

Le divan a fait plus. Il a su dissimuler ses craintes et ne point sortir des bornes de la modération , dans une circonstance délicate , et qui doit donner à penser. Un musulman de Constantinople avait à se plaindre d'une décision inique du cadi ; enhardi par le voisinage des Français qui l'avaient instruit des événemens de Paris , ce Turc se mit à déclamer en public contre le despotisme du gouvernement et l'avidité de ses préposés. La multitude , pressée autour de lui , ne perdait pas une de ses paroles , et même y applaudissait. Un détachement de satellites paraît et se met en devoir de se saisir de la personne du harangeur téméraire. Le peuple , au lieu de fuir comme par

le passé, ou de laisser enlever du milieu de lui le citoyen qui murmure avec justice, prit cette fois fait et cause du réclamant, et lui offrit un rempart contre la force armée détachée contre lui. Il est reconduit dans sa maison comme en triomphe, et sur sa porte on lut, un instant après, cette inscription sineuye pour Constantinople : « Cette « maison et celui qui l'habite sont sous la « sauve-garde du peuple. Malheur à qui ose- « rait y toucher. »

Le gouvernement instruit de cet événement, dissimula et se tut. La demeure et le citoyen mal jugé furent respectés ; et le peuple satisfait ne donna aucune suite à cette petite insurrection, qui aurait pu en avoir si les magistrats avaient eu l'imprudence de déployer leur rigueur accoutumée.

En Fructidor, an II de la République, une fête en mémoire du 14 juillet fut célébrée par nos frères d'armes à bord de deux bâtiments nationaux, dans le port de Constantinople. Une décharge générale salua le pavillon tricolor, et le peuple Turc voulut faire chorus avec la nation française, aux yeux du grand-seigneur.

Si la Pologne, guidée par notre exemple, réussit à s'affranchir, comme tout semble le

présager, c'en sera fait bientôt de la Russie et de la Porte.

La liberté , si long-tems ensévelie sous les ruines de la Grèce , brisera le Croissant , déchirera le Koran , comme elle a fait de l'Evangile , et du haut des minarets de Constantinople , invitera l'Asie et l'Afrique à fraterniser avec l'Europe indépendante. L'empereur turc a beau temporiser ; encore quelques années , et les bons Musulmans se feront hommes , et rougiront d'avoir été les derniers des esclaves. Mais qu'ils y prennent garde ! le despotisme n'est pas toujours aussi stupide que celui sous lequel ils végétent encore. La tyrannie sait se revêtir de plusieurs formes et prendre différens noms , selon les circonstances des tems et des localités. Oui ! il est possible de concevoir pour les Turcs un état de choses pire encore que ce qu'ils endurent. Leur tour aussi viendra de se rendre libres. Une fois qu'ils auront goûté de l'indépendance , ils ne pourront plus s'en passer. Ils rampent et gémissent aujourd'hui sous la verge de fer d'un seul , qui d'un mot dispose de la vie et des fortunes. Le cordon des *Muets* et le cimenterre des janissaires sont aux ordres d'un individu qui , du fond de son séail , ne connaît que de nom le peuple

qui l'environne; inhabile à manier les esprits, ignorant l'art de remuer les passions, n'ayant jamais étudié le cœur humain, il n'ose pas toujours déployer le pouvoir absolu, l'autorité arbitraire dont il a hérité par droit de naissance; l'arme affreuse du despotisme maniée sans précaution peut le blesser le premier, et il en a eu de terribles exemples dans la personne de ses prédecesseurs; c'est ce qui le rend timide et circonspect, sur-tout à présent qu'une fermentation politique agite sourdement toutes les nations qui l'avoisinent. Ainsi le défaut de caractère et sa sûreté individuelle retiennent son bras, suspendent les coups d'états et donnent quelque répit au pauvre peuple Musulman.

Il n'en serait pas de même si le peuple Musulman, à demi éclairé, ne suivant que l'instinct de la nature, faisait l'un de ces jours main basse sur la longue tyrannie qui l'opresse. Cette révolution aurait d'abord les plus heureux succès, et offrirait sans doute de superbes momens. Mais sa liberté une fois reconquise, si le peuple Turc en confiait la garde à un petit nombre de mandataires hypocrites et ambitieux, avaroits et vindicatifs; si ces hommes de fiel et de sang flétrissaient eux-mêmes les premiers et en

public le genouil devant la divinité nationale pour mieux l'outrager en secret; si, s'étant fait lentement une réputation de vertu et de sciences, armés d'une férule de plomb en guise d'un sceptre d'airain, ils venaient à bout de comprimer le cerveau de la multitude, et d'assourdir l'opinion publique pour mieux l'égarer et la diriger ensuite à leur gré; si cette poignée d'êtres malfaisans parvenaient à concentrer dans leurs mains toutes les opérations du gouvernement; si sous le prétexte de faire marcher plus vite la nation au terme si désiré, et de conduire au port le vaisseau de l'état, eux seuls disposaient de la manœuvre sans daigner en rendre compte; s'ils neutralisaient les droits les plus saints du peuple en lui promettant de l'en faire jouir bientôt dans toute leur plénitude: ah! c'est alors qu'investis de la confiance aveugle qu'ils auraient su capter à la longue, on les verrait mettre à l'ordre du jour les attentats inouïs, les forfaits hardis que doivent se permettre de mauvais génies dont l'ascendant n'a plus de contrepoids: c'est alors qu'on les verrait déployer avec impudence l'éten-dart sanglant de la terreur, s'environner d'espions, de délateurs et de bourreaux, et d'un geste de la main, ou d'un seul mouvement de leur paupière, ordonner l'enlèvement du

fils d'entre les bras de son père, de l'époux du sein de sa femme, arracher l'enfant nouveau né aux mamelles de sa mère; d'un mot métamorphoser les établissemens publics en prisons mal saines et les carrefours en boucheries d'hommes; et contre qui déployoit-on ce système affreux de la tyrannie la plus atroce? D'abord contre des aristocrates; mais par suite vous verriez ces hommes de sang et de fiel promener la hache sanglante des lois par-tout où l'on n'aurait pas brûlé d'encens en leur honneur; par-tout où ils rencontraient de chauds patriotes, d'ardens défenseurs des droits de l'homme, de sincères amis du peuple qui auraient juré la liberté ou la mort, mais trop fiers pour courber la tête et flétrir les genoux devant une idole.

Bons musulmans, ces mêmes gens qui se seroient dits si souvent vos frères, qui dans des sociétés patriotiques auroient parlé avec tant d'éloquence, de vertus et d'humanité, seroient du vaisseau de l'état un bâtiment négrier; ils vous jetteroient pèle-mêle à fond de cale, et sur vos têtes couleroit le sang de vos frères, de vos parens, de vos amis, jusqu'à ce que votre tour arrive d'être assassinés par leurs vils agens.

Hélas! faut-il donc qu'une nation passe par la filière sanglante d'intrigans anthropophages pour arriver à la jouissance paisible

des droits de l'homme et du citoyen? Puisse la fatale expérience d'un seul peuple servir à tous les autres, et les préserver des calamités politiques dont il a été le jouet!

Bons Musulmans, s'il était possible que ces craintes se réalisassent pour vous, ah! qu'elles n'arrêtent pas dans vos ames généreuses, mais comprimées, votre premier élan vers la liberté. Sachez en même tems que les premières années d'une révolution sont les creusets d'un peuple qui s'épure et se régénère. Sachez qu'une grande nation, telle que vous et quelques autres, renferme en elle de mauvais levains dont il faut qu'elle se délivre avant de s'organiser pour l'indépendance et le bonheur. Qu'un peuple est heureux et fort, quand il a pu subir cette épreuve sans retomber dans le néant de la servitude d'où il était à peine sorti! Quand on a été victime de tous les genres de tyrannies, quand au despotisme oriental on a vu succéder le despotisme machiavélique, on n'en sent que mieux tout le prix d'une parfaite démocratie achetée si cher. On est bien dédommagé de tous les sacrifices qu'elle a coûtés. Une nation instruite à l'école du malheur, éclairée à ses propres dépens, n'a plus rien à redouter d'elle-même, pas plus que de ses voisins qui la contemplent en

silence et dans l'admiration. Le serment fait à la liberté sur le cadavre encore palpitant d'un ami, d'un père, d'une épouse morts pour elle, n'est jamais vain. Malheur aussi à de nouveaux intrigans qui oseraient vouloir éléver leur trône sur l'échafaud de leurs devanciers. On ne trompe pas deux fois un peuple qui l'a été si cruellement une première. Plus la leçon a été forte, mieux on s'en souvient. Bons Musulmans, debout à votre tour ! Ouvrez enfin les yeux ; regardez autour de vous et voyez ce que la France, votre alliée de tous les tems, a souffert pour être libre. Elle le sera. Nous en avons écrit le vœu sur l'autel de la patrie avec le sang impur d'un roi et de quelques ambitieux qui voulaient prendre sa place. Mais sachez aussi quelle sera l'arme puissante et victorieuse avec laquelle vous pourrez vous préserver des maux que nous craignons pour vous. Cette arme, c'est la liberté de la presse. L'on voudra peut-être la paralyser dans vos mains, cette foudre vengeresse des droits usurpés du peuple. Tenez bon, écrivez sur vos turbans et sur vos sabres : *La liberté de la presse ou la mort. Quand vous l'aurez, vous serez libres : tant que vous l'aurez, vous ne craindez pas de redevenir esclaves.*

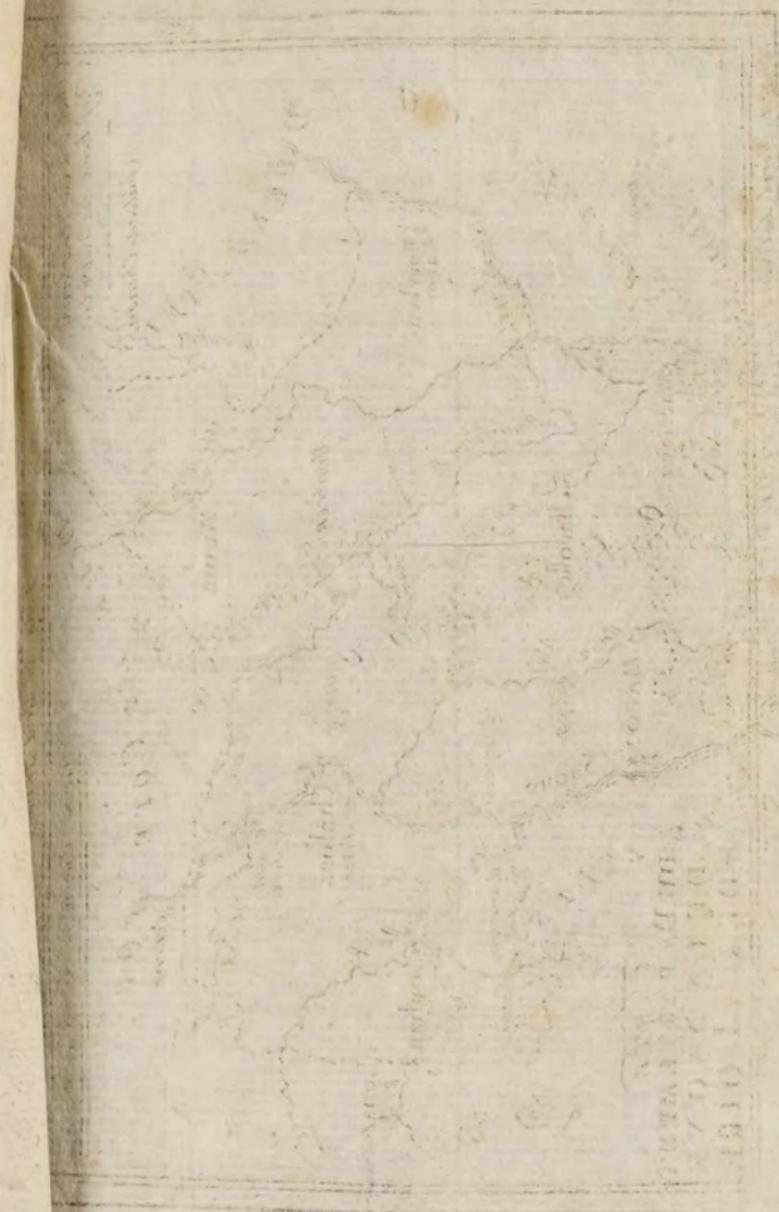
F I N.

T A B L E D E S M A T I E R E S.

D IS COURS préliminaire,	<i>page</i> v
OTHOMAN ou OSMAN Ier., premier Empereur. Règne de 27 ans	2
ORCHAN, deuxième Empereur, Règne de 35 ans	22
AMURAT Ier., fils d'Orchan, troisième Empereur. R de 29 ans	35
ILDÉRHIM - BAJAZET, quatrième Empereur. Règne de 14 ans	41
MAHOMET Ier., fils de Bajazet Ier., cinquième Empereur. Règne de 8 ans et 10 mois	51
AMURAT deuxième, fils de Mahomet, sixième Empereur. Règne de 30 ans et 6 mois	60
MAHOMET deuxième, fils d'Amurat II, septième Empereur. Règne de 30 ans	73
BAJAZET deuxième, fils de Mahomet II, huitième Empereur. Règne de 32 ans	96
SELIM Ier., neuvième Empereur. Règne de 9 ans et 8 mois	112
SOLIMAN Ier., surnommé CANUNI, dixième Empereur. Règne de 41 ans	127
SÉLIM II, onzième Empereur. Règne de 8 ans, + 5 mois 19 jours	175
AMURAT III, douzième Empereur. Règne de 20 ans et 8 mois	202
MAHOMET III, treizième Empereur. Règne de 8 ans et 2 mois	213
ACHMET Ier., quatorzième Empereur. Règne de 14 ans	228

MUSTAPHA et OTTOMAN II, quinzième et seizième Empereurs. Règnes de 6 ans	239
AMURAT IV, dix-septième Empereur. Règne de 17 ans	240
IBRAHIM Ier., dix-huitième Empereur. Règne de 10 ans	254
MAHOMET IV, dix-neuvième Empereur. Règne de 38 ans	257
SOLIMAN II, vingtième Empereur. Règne de 3 ans et 9 mois	342
ACHMET II, vingt-unième Empereur, Règne de 4 ans	373
MUSTAPHA II, vingt-deuxième Empereur. Règne de 8 ans	406
ACHMET III, vingt-deuxième Empereur. Règne de 27 ans	453
MAHMOUD Ier, vingt-troisième Empereur. Règne de 24 ans et 10 mois	516
OSMAN III, vingt-quatrième Empereur. Règne de 3 ans	538
MUSTAPHA III, vingt-cinquième Empereur. Règne de 17 ans	542
ABDHUL-HAMID, ou ACHMET IV, vingt- sixième Empereur. Règne de 16 ans	569
SELIM III, vingt-septième Empereur. Régnant	597

FIN DE LA TABLE.



Bureau de Révolution de Paris, rue des Marais N^r. S^r. G. N^r. 20.

